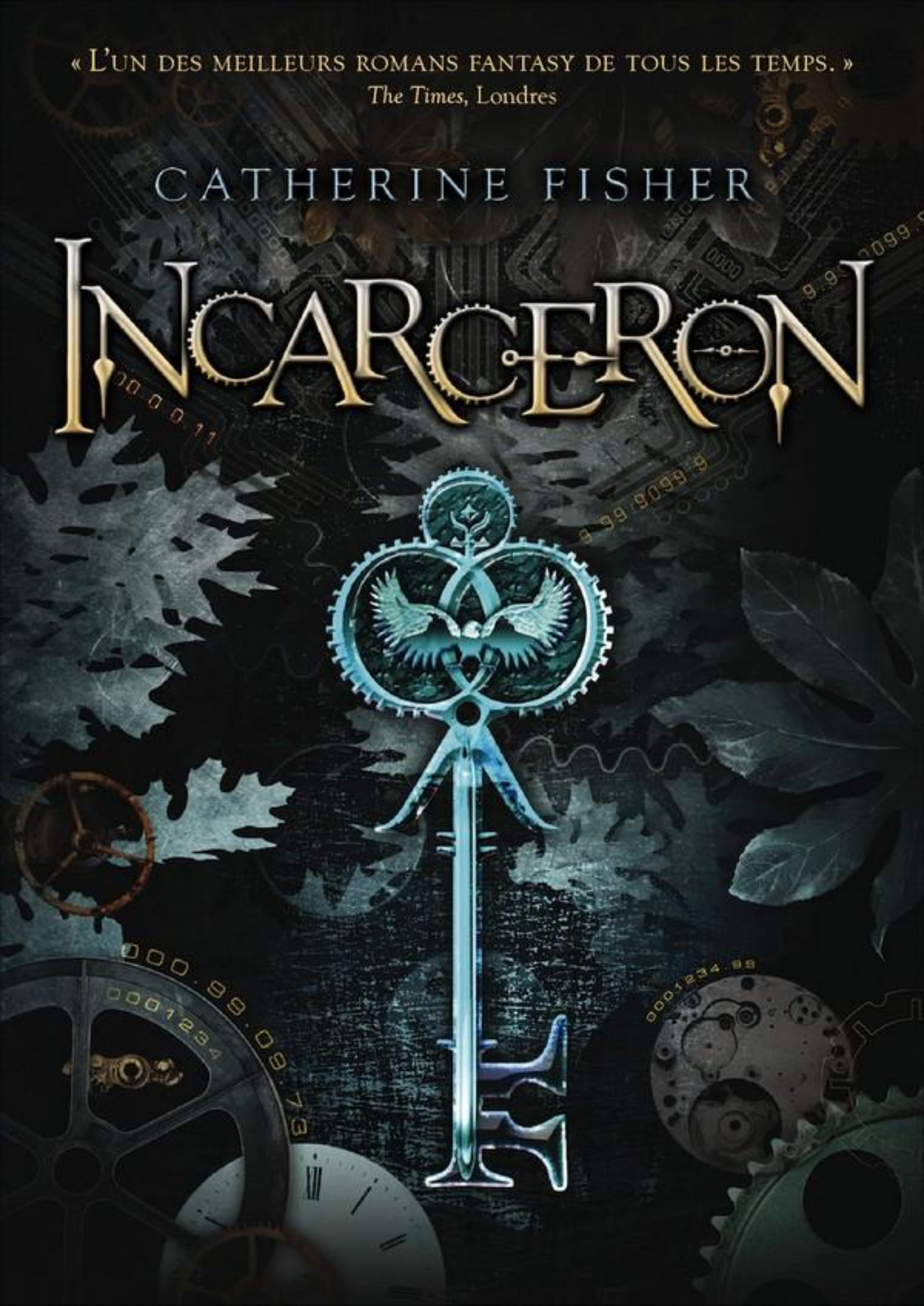
« L'UN DES MEILLEURS ROMANS FANTASY DE TOUS LES TEMPS. »
The Times, Londres

CATHERINE FISHER

INCARCERON



CATHERINE FISHER

INCARCERON

Traduit de l'anglais par Cécile Chartres

Pocket Jeunesse

Directeur de collection :
Xavier d'Almeida

Titre original :
Incarceron

Publié pour la première fois en 2007 par Hodder Children's books,
département de Hachette Children's books, Londres.

Loi n°49 956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : juin 2010.

Text copyright © 2007 by Catherine Fisher.
© 2010, éditions Pocket Jeunesse, département d'Univers Poche,
pour la traduction et la présente édition.

ISBN : 978-2-266-17793-1

Aigle de cristal,
Cygne noir

1

Qui peut décrire l'immensité d'Incarceron ?
Ses couloirs, ses viaducs, ses précipices ?
Seul l'homme qui a connu la liberté
Peut reconnaître sa Prison.

CHANTS DE SAPPHIQUE

Finn avait été jeté face contre terre et attaché aux dalles de la voie.

Il avait les bras écartés et maintenus par des chaînes si lourdes qu'il ne pouvait pas bouger les poignets. Ses jambes se trouvaient coincées sous un bloc de ferraille relié à la chaussée par un anneau. Allongé sur le ventre, la joue posée contre la pierre glacée, il suffoquait. Il était épuisé.

Mais la Civicité arrivait enfin.

Il les sentit avant de les voir : il perçut les vibrations du sol, à peine perceptibles au début, puis tellement puissantes qu'elles lui ébranlèrent les dents. Il entendit les bruits, ensuite, dans l'obscurité : le vrombissement des camions, le sifflement des jantes en tôle. Il tourna lentement la tête après avoir chassé les mèches de cheveux sales sur son visage et il vit que les traces parallèles menaient directement à lui. Il se trouvait pile au milieu de la voie.

Son front luisait de sueur. Il saisit les chaînons gelés de sa main gantée, releva la tête et prit une longue inspiration. L'air était âcre et saturé d'essence.

Pas la peine de crier. Pas encore : *ils* étaient trop loin et le vacarme des roues recouvrait tout. *Ils* ne l'entendraient pas

avant d'arriver dans le grand hall. Il lui faudrait choisir le moment précis. Ne pas trop attendre. Si les camions ne s'arrêtaient pas, il se ferait écraser. Et si, ayant détecté sa présence, *ils* décidaient de ne pas s'arrêter ? Il essayait désespérément de ne pas y penser.

Des lumières…

De petites lumières vacillaient à mi-hauteur d'homme. Il se concentra et les compta : neuf, onze, douze ; puis il les recompta pour oublier cette nausée qui l'étouffait.

En quête de réconfort, il enfouit son nez dans sa manche déchirée et pensa à Keiro, à son sourire, à cette petite tape moqueuse qu'il lui avait assénée en vérifiant les verrous du cadenas. Ensuite, il avait disparu dans l'obscurité. « Keiro », chuchota-t-il avec amertume.

Le grand hall et les galeries invisibles absorbèrent son murmure. Un brouillard flottait dans l'air métallique.

Il voyait des gens à présent. Le pas lourd, ils émergeaient des ténèbres. Ils avançaient recroquevillés sur eux-mêmes pour se protéger du froid, et il était difficile de savoir si c'étaient des enfants ou de vieilles femmes courbées. Finn estima qu'il s'agissait d'enfants – s'il y avait des vieux, ils devaient se trouver dans les véhicules, avec les vivres. Un drapeau noir et blanc déchiqueté recouvrait le camion de tête ; Finn aperçut le symbole peint sur le capot : un oiseau avec un éclair argenté dans son bec.

— Arrêtez ! cria-t-il. Je suis là ! Devant vous !

Le grincement des machines fit trembler le sol et gémir les os de Finn. Il serra les poings, impressionné par le poids et l'élan des camions, par l'odeur de transpiration émanant des hommes qui les poussaient, par le cliquetis des conserves empilées qui s'entrechoquaient. Il attendit, tentant d'apaiser sa frayeur, prêt à affronter la mort. Il cessa de respirer. Il luttait pour ne pas s'effondrer. Non, pas lui, pas Finn, le prophète des étoiles. Il fallait tenir. Mais tout à coup, sans prévenir, un sentiment de panique l'envahit. Il se souleva de toutes ses forces et s'écria :

— Vous m'avez entendu ? Arrêtez, arrêtez-vous !

Ils continuaient d'avancer.

Le bruit était insupportable. Finn vociférait désormais, se

débattait. Sur leur terrible lancée, les camions s'avanceraient jusqu'à lui, le couvriraient de leur ombre menaçante et écraseraient ensuite chacun de ses organes. Ce serait une lente et inévitable agonie.

Puis il se souvint de la lampe torche.

Il l'avait encore sur lui, Keiro s'en était assuré. Elle était minuscule. Il tira sur la lourde chaîne et enfouit sa main dans son manteau. Les muscles de ses poignets se tétanisaient. Ses doigts caressèrent le tube fin et froid.

Son corps se mit à vibrer. D'un geste brusque, il sortit la lampe. Elle tomba et roula, hors d'atteinte. Il jura mais se mit à ramper, à avancer à la force du menton.

Enfin un faisceau de lumière jaillit.

Il poussa un soupir de soulagement. Pourtant, les camions gagnaient toujours du terrain. La Civicité l'avait remarqué, c'était obligé. La lueur de la torche brillait comme une étoile dans l'immensité obscure du hall. Chaque recoin d'Incarceron avait dû percevoir sa détresse à présent, mais la Prison se contentait de l'observer, sans intervenir, amusée par l'effroyable progression des engins.

— Je sais que tu me vois ! hurla-t-il.

Les roues faisaient la taille d'un homme. Elles grincèrent dans les sillons ; des étincelles jaillirent sur les dalles. Un enfant poussa un cri. Finn se recroquevilla sur lui-même et émit un son rauque. C'était terminé. Il se trouvait à court d'idées, rien n'avait marché. Il entendit alors le crissement des freins, un long hululement qui résonna dans ses os.

Les roues le menaçaient. Leur ombre le recouvrait ; elles le dominaient.

Mais elles s'étaient arrêtées.

Il ne pouvait pas bouger. Il était paralysé par la terreur. Le faisceau de la torche éclairait un gros rivet baignant dans l'essence.

Une voix s'éleva :

— Comment t'appelles-tu, prisonnier ?

Ils s'étaient regroupés dans la pénombre. Finn parvint à redresser la tête et vit des silhouettes encapuchonnées.

— Finn, je m'appelle Finn.

Sa voix n'était qu'un murmure. Il avala sa salive.

— Je ne pensais plus que vous alliez vous arrêter…

Une autre voix grommela :

— On dirait de la Racaille.

— Non, s'il vous plaît ! S'il vous plaît, aidez-moi à me relever.

Silence. Personne ne bougea. Finn prit une grande inspiration.

— La Racaille a attaqué notre Unité, expliqua-t-il avec difficulté. Ils ont tué mon père et m'ont abandonné ici.

Il voulut apaiser la douleur dans ses poumons et agrippa la chaîne rouillée.

— S'il vous plaît. Je vous en supplie.

Quelqu'un s'approcha. Une botte s'arrêta près de son œil. Le bout en était sale, la semelle mal recollée.

— Quel genre de Racaille ?

— Le Commando. Leur chef s'appelle Jormanric, c'est le Seigneur de l'Unité.

L'homme cracha à l'oreille de Finn :

— Celui-là ! C'est un fou, un voyou.

Pourquoi ne se passait-il rien ? Désespéré, Finn se tortillait dans tous les sens.

— S'il vous plaît ! Ils vont peut-être revenir !

— On n'a qu'à lui rouler dessus. Pourquoi intervenir ?

— Parce qu'on n'est pas comme la Racaille. On est de la Civicité.

Finn fut surpris d'entendre une voix de femme. Il perçut le froissement de ses habits soyeux sous son manteau au tissu grossier. Elle s'agenouilla. Sa main gantée tira sur la chaîne. Il avait le poignet en sang. La rouille avait dessiné des anneaux sur sa peau crasseuse.

— Maestra, écoutez…, hésita un homme.

— Sim, va chercher les cisailles.

Son visage était proche de celui de Finn.

— Ne t'inquiète pas, Finn. Je ne vais pas te laisser là.

Dans un effort douloureux, il leva la tête. Il vit une jeune femme d'une vingtaine d'années, les cheveux roux, les yeux sombres. Une odeur agréable l'enveloppait, qu'il huma avec avidité. Des effluves de savon, de laine, un parfum qui lui fendit

le cœur et atteignit les tréfonds de sa mémoire, cette boîte noire fermée à clé à l'intérieur de lui.

Une pièce, du bois de pommier qui brûle dans une cheminée. Un gâteau sur une assiette en porcelaine.

Sa stupeur dut se lire sur son visage. À moitié cachée sous sa capuche, elle le regarda, pensive.

— Tu es en sécurité avec nous.

Finn l'observa. Il n'arrivait pas à respirer.

Une nurserie. Des murs de pierre. Des tapisseries, rouges, ornées de dorures.

Un homme arriva très vite. Il glissa les cisailles sous la chaîne.

— Attention les yeux, maugréa-t-il.

Finn enfouit sa tête dans sa manche. Des gens s'attroupaient autour de lui. Pendant quelques secondes, il eut peur d'être assailli par une de ces crises qu'il redoutait tant. Il ferma les yeux. Un souffle familier, chaud et vertigineux, l'envahit. Il lutta et serra la chaîne de toutes ses forces tandis que l'énorme pince la brisait. Le souvenir s'évanouit : la pièce, le feu dans la cheminée, le gâteau décoré de petites billes argentées dans une assiette cerclée d'or. Il essayait à présent de le retrouver mais il avait disparu. Ne restaient que les ténèbres glaciales d'Incarceron et la puanteur aigre des roues pleines de graisse.

Les chaînons glissèrent, s'entrechoquèrent. Soulagé, Finn se redressa, chercha son souffle. La femme retira ses gants, lui attrapa le poignet et l'examina.

— Il faut te soigner.

Il se figea. Ses doigts étaient froids et propres. Elle avait touché une partie de sa peau entre sa manche déchirée et son gant. Elle observait son minuscule tatouage : un aigle couronné.

Elle fronça les sourcils.

— Ce n'est pas une marque de la Civicité. On dirait…

— Quoi ? demanda-t-il, tout à coup intrigué. On dirait quoi ?

Il entendit un vrombissement dans le hall, à des kilomètres. Les chaînes à ses pieds furent enlevées. Penché sur lui, l'homme aux cisailles hésita.

— Bizarre. Un des verrous n'était pas fermé…

La Maestra étudiait l'oiseau.

— Ça me rappelle le cristal.

— Quel cristal ? demanda Finn.

— Celui qu'on a trouvé. Un objet étrange, ajouta-t-elle, pensive.

— Et l'aigle est identique ? Vous en êtes sûre ?

— Oui, dit-elle, distraite par un cri au loin.

Revenant à elle, elle fixa le verrou.

— Tu n'étais pas vraiment…

S'il voulait en savoir plus, il devait s'assurer qu'elle reste en vie. Il l'attrapa et la plaqua au sol.

— Baissez-vous, chuchota-t-il. Vous ne voyez pas que c'est un piège ?

Elle plongea ses yeux dans les siens. Son étonnement vira à l'horreur. D'un geste violent, elle se défit de son emprise, se redressa et hurla :

— Fuyez ! Allez-vous-en !

Mais les grilles dans le sol s'ouvraient déjà. Des bras jaillirent. Des corps furent happés, des armes étalées sur la pierre.

Finn réagit aussitôt. Il percuta l'homme aux cisailles et le fit tomber. Après avoir donné un coup de pied dans le verrou ouvert, il se débarrassa de ses chaînes. Il entendit Keiro crier. Un coutelas le frôla. Il se jeta par terre, roula sur lui-même et redressa la tête.

Le hall se remplissait de fumée noire. Les membres de la Civicité criaient et couraient se réfugier derrière les hauts piliers. Mais les Racailles étaient montés sur les camions et tiraient au hasard dans la foule. Les silex de leurs fusils bon marché projetaient des étincelles rouges tout en dégageant une odeur âcre.

Il ne pouvait pas la voir, ne savait pas si elle était morte ou si elle avait fui. Quelqu'un le bouscula, lui mit une arme dans les mains. Les Racailles portaient tous un casque noir.

Puis il l'aperçut. Elle aidait des enfants à se cacher sous un camion. Elle attrapa un garçon qui pleurait et le poussa devant elle. De petites sphères tombaient au sol et s'ouvraient comme des œufs en sifflant, libérant un gaz irritant. Les yeux de Finn le piquaient. Il sortit son casque, le mit avec difficulté. Les

rembourrages au niveau du nez et de la bouche le gênaient pour respirer. Il baissa la visière. Le hall était rouge. L'ennemi, facile à repérer.

Munie d'une arme, elle tirait en rafales.

— Finn !

Finn ignora Keiro. Il courut vers le camion, plongea dessous et agrippa le bras de la Maestra. Quand elle se retourna, il heurta son arme qui tomba. Elle hurla de rage puis se jeta sur lui. Ses gants cloutés s'enfoncèrent dans son casque. Malgré les enfants qui le rouaient de coups, il l'extirpa de sous le véhicule. Autour d'eux, des conserves de nourriture volaient. Certains les récupéraient grâce à des toboggans.

Une sirène retentit.

Incarceron s'éveillait.

Des panneaux glissèrent le long des murs. Des projecteurs fixés au plafond invisible s'allumèrent, braquant leurs faisceaux lumineux sur les Racailles qui détalaient comme des rats.

— On s'en va ! cria Keiro.

Finn obligea la femme à avancer. Une silhouette en fuite disparut sans un bruit. Des enfants sanglotaient.

Sous le choc, la femme se retourna pour contempler ce qui restait de son groupe. Finn l'entraîna jusqu'aux toboggans.

À travers la visière, son regard croisa le sien.

— Par ici, souffla-t-il. Sinon, vous allez mourir.

Il crut un instant qu'elle allait refuser.

Elle lui cracha dessus. Puis elle se libéra de son emprise et sauta dans le toboggan.

Une étincelle blanche éclata sur la pierre. Finn se jeta derrière elle.

Les toboggans étaient faits d'un tissu de soie blanche, solide et bien tendu. En un battement de cœur, Finn échoua sur un tas de fourrures volées et d'objets rouillés.

Un homme retenait la Maestra, une arme braquée sur sa tempe. Elle regarda Finn avec mépris.

Il se leva péniblement. Avec leur butin, les Racailles glissaient sur les toboggans. Certains en sortaient en clopinant, d'autres paraissaient à peine conscients. Keiro arriva en dernier. Il atterrit sur ses pieds avec légèreté.

Les grilles se refermèrent.

Les toboggans furent repliés.

Dans la pénombre, ils enlevèrent leur masque en toussant.

Keiro retira lentement le sien. Son beau visage était recouvert de poussière. Furieux, Finn s'en prit à lui.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Pourquoi vous avez mis si longtemps ? J'étais mort de trouille, moi, tout seul !

Keiro lui sourit.

— Calme-toi. Aklo n'arrivait pas à déclencher les fumigènes. Mais tu t'en es bien sorti.

Il désigna la femme du doigt.

— Qu'est-ce qu'on va faire d'elle ?

Finn haussa les épaules. Il était toujours en colère.

— C'est une otage.

— Elle va nous causer trop d'ennuis.

Il fit un signe à l'homme qui tenait l'arme ; celui-ci ôta le cran de sûreté. La Maestra pâlit.

— J'ai même pas droit à un bonus pour avoir risqué ma vie ? demanda Finn d'une voix calme.

Il ne bougea pas quand son frère de sang se tourna vers lui. Ils se dévisagèrent un instant.

— Si c'est elle que tu veux, se résigna Keiro.

— C'est elle que je veux.

Keiro observa la femme et haussa les épaules à son tour.

— Les goûts et les couleurs…

Il hocha la tête et l'homme baissa son fusil. D'un geste rapide, il posa sa main sur l'épaule de Finn, libérant un nuage de poussière.

— Excellent travail, petit frère, dit-il.

2

Nous choisirons une période du passé et nous la recréerons.
Nous inventerons un monde libéré des angoisses du changement !
Un paradis !

DÉCRET DU ROI ENDOR

Le chêne paraissait naturel mais il avait été génétiquement modifié. Ses branches étaient si larges que l'escalader s'avérait un jeu d'enfant. Elle ramassa les plis de sa jupe et se hissa encore plus haut, écrasant des brindilles au passage. Ses mains étaient recouvertes de poussière de mousse.

— Claudia ! Il est quatre heures !

Quelque part dans la roseraie, Alys la cherchait. Claudia décida de l'ignorer. Elle écarta les feuillages et regarda au loin.

À cette hauteur, elle avait une vue sur tout le domaine : la cuisine d'été, les serres, l'orangeraie, les pommiers noueux dans le verger, les granges où on organisait des fêtes en hiver. Elle pouvait voir les pelouses verdoyantes qui descendaient jusqu'au lac et les hêtres qui cachaient le chemin menant à Hithercross. Plus à l'ouest, de la fumée sortait des cheminées de la ferme Atlan. La girouette sur le clocher de la vieille église de Harmer Hill scintillait au soleil. Au-delà, la campagne s'étendait à perte de vue. Un patchwork bleu et vert de prairies, de villages et de vallées. Des rubans de brume flottaient au-dessus des rivières.

Elle soupira et s'adossa au tronc du chêne.

Le paysage paraissait si paisible. Quitter cette illusion serait difficile.

— Claudia, dépêchez-vous !

Sa nourrice avait renoncé à la trouver. Des pigeons s'envolèrent, signe qu'elle gravissait les marches près du colombier. Claudia tendit l'oreille. L'horloge des écuries sonna l'heure. Les notes du carillon s'évaporèrent dans la chaleur de l'après-midi.

La campagne étincelait.

Au loin, sur la route principale, elle aperçut le carrosse.

Elle serra les dents. Il était en avance.

Quatre chevaux tiraient la calèche noire. De là où elle se tenait, Claudia pouvait voir les nuages de poussière qui s'étaient formés sur son passage. Des soldats encadraient le véhicule. Elle en compta huit. Elle ricana tout bas. Le directeur d'Incarceron se déplaçait en grande pompe. Sur les portières du carrosse, le blason de sa fonction avait été peint ; un étendard flottait au vent. Le cocher en livrée noir et or bataillait avec les rênes. Le claquement du fouet vint fendre la brise.

Au-dessus d'elle, un oiseau piaillait et voletait dans les frondaisons. Claudia resta immobile. L'oiseau se percha sur une branche près d'elle. Puis il laissa échapper un chant onctueux.

Le convoi avait atteint le village. Elle vit un maréchal-ferrant sortir de sa forge. Des enfants se précipitèrent hors d'une grange. Les chevaux traversèrent le village comme une tornade, serrés les uns contre les autres le long des allées étroites. Des chiens aboyèrent en les voyant passer.

Claudia fouilla dans sa poche et sortit sa longue-vue. Posséder un objet n'appartenant pas à l'Époque était illégal mais elle s'en fichait. Elle porta la lunette à son œil et fut prise de vertige. Puis son nerf optique s'ajusta à la loupe. À présent, elle distinguait les traits des hommes qui escortaient le carrosse. L'intendant de son père, Garth, sur le cheval rouan. Le mystérieux Lucas Medlicote, son secrétaire. Les soldats en uniforme.

La longue-vue était si puissante que Claudia pouvait lire sur les lèvres du cocher. Les piliers du pont défilèrent devant ses yeux et elle se rendit compte qu'ils étaient arrivés à l'auberge près de la rivière. Mme Simmy, un torchon à la main, s'empressa d'ouvrir le portail. Des oies paniquées couraient dans tous les

sens.

Claudia fronça les sourcils. Quand elle écarta la lunette, l'oiseau prit peur et s'envola. Le monde retrouva ses dimensions habituelles. La calèche parut petite. Alys s'égosillait :

— Claudia ! Ils sont là ! Il est temps de rentrer vous habiller !

Elle voulut refuser. Une idée lui traversa l'esprit. Pourquoi ne pas quitter l'arbre et aller à la rencontre de son père ? Elle se tiendrait devant lui dans sa vieille robe verte à l'ourlet défait, les cheveux tout emmêlés. Il serait mécontent mais ne dirait rien. De toute manière, elle pouvait aussi bien se promener toute nue, il ne dirait rien. Ou peut-être : « Claudia, ma chère », et il lui laisserait l'empreinte d'un baiser froid derrière l'oreille.

Elle passa une jambe par-dessus la branche et descendit. Elle se demanda s'il lui avait rapporté un cadeau. D'habitude, il lui offrait quelque chose de joli, de cher, que les femmes de la cour l'avaient aidé à choisir. La dernière fois, elle avait reçu une cage en or avec, à l'intérieur, un oiseau en cristal au sifflement aigu. Il y avait pourtant sur le domaine des dizaines de vrais oiseaux, qui volaient, pépiaient et piaillaient devant les fenêtres.

Elle courut en direction du large escalier de pierre. Au bas des marches, elle vit apparaître la demeure seigneuriale. Ses murs scintillaient sous la chaleur. Des grappes de glycine violette dégoulinaient depuis les tours et les renfoncements abîmés. D'élégants cygnes glissaient sur l'eau des douves ombragées. Des tourterelles s'étaient installées sur le toit et se pavanaient en roucoulant. Certaines s'étaient réfugiées dans les creux et les meurtrières des tours d'angle, ou sur des tas de paille amassés là par plusieurs générations de paysans. Du moins, c'est l'impression qu'ils donnaient.

Une fenêtre s'ouvrit. Le visage écarlate d'Alys apparut.

— Où étiez-vous ? demanda-t-elle, tout essoufflée. Vous ne voyez pas qu'ils arrivent ?

— Oui, je sais. Calme-toi.

Elle se précipita sur le perron au moment où le carrosse roulait sur le pont en bois. Elle aperçut sa forme noire à travers les montants de la balustrade. Enfin, elle se retrouva dans la maison, au milieu des odeurs de romarin et de lavande. Dans la pénombre, il faisait frais. Une domestique sortit de la cuisine,

exécuta une rapide révérence et disparut. Claudia se précipita dans sa chambre.

Alys sortait des habits de l'armoire : un jupon en soie et une robe bleu et or. Le corset fut rapidement lacé. Claudia se tenait immobile, résignée à porter ce costume tant haï. Par-dessus l'épaule de sa nourrice, elle vit l'oiseau en cristal dans sa cage minuscule, le bec entrouvert. Elle le regarda d'un air hargneux.

— Ne bougez pas.

— Je ne bouge pas.

— J'imagine que vous étiez avec Jared.

Claudia haussa les épaules. Elle sentait la mauvaise humeur l'envahir et n'avait pas envie de s'expliquer.

Le corset était trop serré mais elle avait l'habitude. On lui brossa les cheveux avec acharnement. Puis elle mit un collier. Le contact des perles sur le velours de sa robe libérait de l'électricité statique. À bout de souffle, la nourrice examina la jeune fille.

— Vous seriez plus jolie sans cette mine renfrognée.

— Laisse-moi tranquille.

Claudia pivota sur elle-même et se sentit entraînée par le poids de la robe.

— Un jour, je lui hurlerai dessus de toutes mes forces.

— Ça m'étonnerait.

Alys rangea la vieille robe verte dans le coffre puis examina son reflet dans le miroir. Après avoir glissé des mèches de cheveux gris sous sa coiffe, elle sortit un petit crayon laser à peau dont elle dévissa le capuchon. D'un geste adroit, elle se débarrassa d'une ride sous son œil.

— Qui pourra m'en empêcher quand je serai reine ?

— Lui.

La réponse de sa nourrice l'accompagna dans le couloir.

— Il vous terrorise autant que nous.

« Oui, elle a raison », reconnut Claudia tout en descendant calmement l'escalier. Son existence semblait scindée en deux. Quand son père était présent, elle n'avait pas la même vie que quand il s'absentait. Elle n'était pas la seule dans ce cas. Le monde entier partageait cette routine.

« En a-t-il conscience ? » se demanda-t-elle tandis qu'elle se dirigeait vers la calèche qui venait de s'arrêter dans la cour

pavée. Oui, certainement. On ne pouvait pas lui cacher grand-chose. Derrière elle se tenaient les jardiniers, les laitières, les laquais et les intendants. Ils transpiraient à grosses gouttes et semblaient retenir leur respiration.

Elle attendit sur le perron. Les chevaux soufflèrent. Le bruit de leurs sabots résonnait dans cet espace clos. Deux hommes poudrés en livrée sautèrent de l'arrière du véhicule. Ils ouvrirent la portière et déroulèrent les marches.

Tout d'abord, personne n'apparut dans l'encadrement de la porte.

Soudain, une main vint se plaquer sur la carrosserie. Un chapeau sombre jaillit, puis une épaule, une botte, des guêtres noires.

John Arlex, le directeur d'Incarceron, se redressa et épousseta ses gants.

Il était grand et se tenait droit. Sa barbe était bien taillée. Il portait un gilet et une redingote en brocart. Il n'avait pas changé en six mois. Conformément à son statut, il ne montrait aucun signe de vieillesse, et pourtant il ne se servait même pas d'un crayon laser. Ses cheveux aux reflets argentés étaient retenus par un ruban noir. Il posa son regard sur la jeune fille et lui sourit avec grâce.

— Claudia, ma chère, tu es resplendissante.

Elle fit un pas en avant et une révérence. Il lui prit les mains et elle sentit ses lèvres froides sur sa joue. Ses doigts étaient toujours glacés. Les toucher laissait une impression désagréable. Le savait-il ? Quoi qu'il en soit, il portait souvent des gants, même par temps chaud. Elle se demanda s'il la trouvait changée.

— Tout comme vous, père, marmonna-t-elle.

Il resta un instant à l'observer. Son regard gris et calme exprimait toujours autant de dureté. Il détourna les yeux.

— Laisse-moi te présenter notre invité. Le chancelier de la reine : le duc de Marlowe.

Le carrosse ballotta, et un homme au ventre énorme en sortit. Il dégageait une odeur qui sembla se répandre jusqu'en haut des marches. Claudia perçut la curiosité des domestiques. Pour sa part, elle ne ressentait que du désarroi.

Le chancelier portait un habit de soie bleue avec un large

jabot qui lui enserrait la gorge. Comment faisait-il pour respirer ? Son visage était écarlate mais il la salua sans gêne. Il avait un sourire agréable.

— Mademoiselle Claudia. La dernière fois que je vous ai vue, vous étiez tout bébé. Quelle joie de vous retrouver.

Elle ne s'attendait pas à ce qu'ils aient un invité. Le lit dans la principale chambre d'amis croulait sous les étoffes et sa robe de mariée. Elle allait devoir ruser.

— Votre présence nous honore, répondit-elle. Voulez-vous venir vous asseoir dans le petit salon ? Il y a du cidre et des gâteaux délicieux qui pourront vous faire oublier votre long voyage.

« Pourvu qu'il y ait tout ça dans les cuisines », se dit-elle avec appréhension. Du coin de l'œil, elle vit trois filles de cuisine s'éloigner et les autres se déplacer pour occuper l'espace. Son père la regarda d'un air détaché puis s'engagea sur le perron. Il passa devant le personnel qu'il salua d'un hochement de tête. Tout en gardant les yeux baissés, ils s'inclinèrent à leur tour.

Derrière son sourire, Claudia réfléchissait à toute vitesse. Marlowe travaillait pour la reine. Cette vieille sorcière avait dû l'envoyer ici pour surveiller la future mariée. Très bien. Cela faisait des années qu'elle se préparait à ça.

Son père marqua un temps avant de franchir la porte.

— Jared n'est pas là ? demanda-t-il d'un air détaché. J'espère qu'il va bien.

— Je crois qu'il travaille sur une expérience délicate. Il n'a pas dû remarquer que vous étiez arrivé.

Elle disait la vérité mais eut l'impression de s'excuser. Il lui répondit par un sourire glacial qui l'agaça. Laissant son jupon traîner sur le plancher, elle les mena dans le petit salon lambrissé, assombri par des meubles en acajou. Des chaises en bois sculpté les attendaient ainsi qu'une table à tréteaux sur laquelle on avait posé des pichets de cidre et des gâteaux au miel. Une odeur de romarin et de lavande régnait dans la pièce. Claudia poussa un soupir de soulagement.

Le duc de Marlowe huma les doux arômes.

— Excellent, dit-il. Même à la cour, on n'atteint pas un tel degré d'authenticité.

« Certainement parce qu'à la cour l'arrière-fond est généré par un programme informatique », pensa-t-elle.

— Nous sommes fiers de pouvoir dire qu'ici tout est conforme à l'Époque, monseigneur, déclara-t-elle. Cette demeure est très ancienne et a été restaurée peu après les années de Terreur.

Son père resta silencieux. Tout en observant d'un air sévère Ralph qui versait du cidre dans des gobelets en argent, il prit place en bout de table. Les mains du vieil homme tremblaient tandis qu'il soulevait le plateau.

— Bienvenue, monsieur.

— Ça me fait plaisir de te voir, Ralph. À mon avis, il faut que tu ajoutes un peu plus de gris sur tes sourcils. Et ta perruque a besoin d'être repoudrée.

Ralph salua.

— Je m'en occupe tout de suite, monsieur.

Le directeur laissa ses yeux parcourir la pièce. Claudia savait qu'il ne manquerait pas de voir le panneau de plexiglas dans un coin du vantail de la fenêtre, ou les fausses toiles d'araignées sur le plafond à caissons. Elle s'empressa de détourner son attention.

— Et comment va Sa Majesté, monseigneur ?

— La reine va très bien, répondit Marlowe la bouche pleine de gâteaux. Elle s'occupe des préparatifs de votre mariage. La fête sera magnifique.

Claudia fronça les sourcils.

— Mais je…

Il leva une main dodue.

— Évidemment. Votre père ne vous a pas encore prévenue.

Un frisson parcourut l'échine de Claudia.

— De quoi ?

— Rien de bien dramatique, ma chère. Pas la peine de t'inquiéter. Nous avons modifié la date du mariage pour qu'elle coïncide avec le retour du comte de l'Académie.

Voulant à tout prix cacher son anxiété, elle se ressaisit. Mais la manière dont elle avait plissé les lèvres avait alerté son père.

— Ralph, peux-tu montrer sa chambre au duc de Marlowe ?

Le vieux serviteur salua et se dirigea vers la porte qui grinça quand il l'ouvrit. Marlowe se leva avec peine. Une pluie de

miettes ruissela de son habit. Elles effleurèrent le sol et s'évaporèrent comme des lucioles.

Claudia pesta en silence. Encore un problème qu'il faudrait régler.

Les murmures respectueux de Ralph répondaient aux exclamations de joie de Marlowe qui s'émerveillait de la cage d'escalier, des tableaux, des vasques de Chine et des tapisseries de Damas. Les pas lourds du duc résonnaient sur le plancher. Quand sa voix s'évanouit au fond du couloir ensoleillé, Claudia se tourna vers son père.

— Vous avez avancé la date du mariage, constata-t-elle.

Il plissa le front.

— Cette année, l'année prochaine, qu'est-ce que ça change ? De toute manière, tu savais que ça allait arriver.

— Je ne suis pas prête…

— Tu es prête depuis longtemps.

Il s'avança vers elle. Le cube en argent noué à son poignet accrocha la lumière et scintilla. Elle recula. Elle ne pourrait supporter qu'il abandonne un instant les manières rigides imposées par l'Époque. Elle se figea, effrayée à l'idée qu'il puisse s'épancher. Mais il sauvegarda les apparences.

— Laisse-moi t'expliquer. Nous avons reçu le mois dernier un message des Sapienti. Ils en ont assez de ton fiancé. Ils… lui ont demandé de quitter l'Académie.

— Pourquoi ? demanda-t-elle, soucieuse.

— Eh bien, comme tous les jeunes hommes stupides, il s'adonne à des plaisirs malsains : drogue, alcool, violence. Il aurait engrossé quelques filles de cuisine. Apprendre ne l'intéresse pas. Et pourquoi devrait-il aimer ça ? Il est comte de Steen et, quand il aura dix-huit ans, il sera roi.

Il alla jusqu'au mur lambrissé et contempla un portrait qui y était accroché. Un garçon joufflu de sept ans avec des taches de rousseur lui faisait face. Il portait un vêtement en soie chiffonnée marron et était appuyé contre un arbre.

— Caspar, comte de Steen. Prince héritier de la couronne. Quel beau parti. Son visage n'a pas tellement changé, tu ne trouves pas ? À l'époque, il était insolent. Maintenant, il se montre irréfléchi, agressif, et pense être incontrôlable.

Il se tourna vers elle.

— Ton futur mari offre un sacré défi.

Elle haussa les épaules dans un bruissement d'étoffe.

— Il ne me fait pas peur.

— Bien sûr qu'il ne te fait pas peur. Je m'en suis assuré.

Il vint vers elle et l'examina de son regard froid et gris. Elle ne chercha pas à l'éviter.

— Je t'ai préparée pour ce mariage, Claudia. J'ai façonné tes goûts, ton intelligence, ta cruauté. Tu as reçu une éducation rigoureuse, plus exigeante que n'importe où ailleurs dans le royaume. J'ai entretenu tes dons et tes talents pour les langues, l'équitation, l'escrime, la musique. Peu importait le prix, je suis, après tout, le directeur d'Incarceron. Tu es l'héritière d'un beau domaine, je t'ai élevée comme une reine et c'est ce que tu vas devenir. Dans tous les mariages, il y a un dominant et un dominé. Ton mariage ne fera pas exception à la règle, même s'il n'est qu'un rapprochement dynastique.

Elle observa le portrait à son tour.

— Je ne m'inquiète pas pour Caspar. Mais sa mère…

— Laisse-moi m'occuper de sa mère. Nous nous comprenons, elle et moi.

Il lui prit la main, tenant son auriculaire entre deux de ses doigts. Malgré sa nervosité, elle s'obligea à rester immobile.

— Ce sera facile, soupira-t-il.

Une tourterelle roucoula dehors. Son chant vibra dans la pièce silencieuse.

Elle retira sa main avec précaution et se ressaisit.

— Alors, quand ?

— La semaine prochaine.

— La semaine prochaine !

— Comme te l'a dit Marlowe, la reine a déjà commencé les préparatifs. Nous partons à la cour dans deux jours. Tiens-toi prête.

Stupéfaite, Claudia ne dit rien.

John Arlex se dirigea vers la porte.

— Tu as fait du bon travail, ici. Tout est de l'Époque, impeccable. À part cette fenêtre. Fais-la changer.

Toujours immobile, elle lui demanda :

— Et votre séjour à la cour ?

— Lassant.

— Et votre travail ? Tout va bien dans Incarceron ?

Le cœur de Claudia battait à vive allure. Le directeur s'arrêta et se retourna.

— Tout va très bien à la Prison. Pourquoi veux-tu savoir ?

— Comme ça.

Elle lui sourit. Elle savait par ses espions qu'il n'avait pas quitté la cour pendant tout ce temps. Où que se trouve la Prison, elle ne comprenait pas comment il s'y prenait pour la surveiller.

— Ah oui, j'allais oublier.

Il ouvrit un sac en cuir posé sur la table.

— J'ai un cadeau pour toi de la part de ta future belle-mère.

Il sortit un paquet qu'ils examinèrent tous les deux.

Une boîte en bois de santal entourée d'un nœud.

À contrecœur, Claudia avança sa main vers le ruban.

— Attends, intervint-il.

Il prit un scanner et le passa au-dessus de la boîte. Des images apparurent.

— Aucun danger. Tu peux l'ouvrir, assura-t-il en repliant son outil.

Elle souleva le couvercle. À l'intérieur, dans un écrin d'or et de perles, il y avait un minuscule cygne noir en émail. L'emblème de sa famille. Elle sourit malgré elle. Elle aimait l'eau d'un bleu délicat, le long cou élégant de l'oiseau.

— C'est joli.

Le cygne glissait paisiblement sur l'eau. Tout à coup, il se redressa et agita les ailes. Une flèche jaillie de la forêt vint lui percer la gorge. Ouvrant son bec doré, il laissa échapper un chant sinistre. Ensuite il disparut sous l'eau.

Son père afficha un sourire caustique.

— Charmant, dit-il.

3

Cette expérience est audacieuse. Elle peut présenter des risques inattendus. Mais Incarceron est un système complexe doté d'une grande intelligence. Personne d'autre ne s'occupera des prisonniers avec autant de compassion.

RAPPORT DE MISSION, MARTOR SAPIENS

Les conduits d'aération étaient étroits. Il leur fallut du temps pour revenir à la base. Tête baissée et bras croisés, la Maestra avançait sans rien dire. Keiro avait demandé à Big Arko de la surveiller. Finn s'était positionné à l'arrière, derrière les blessés.

Dans cette Unité déserte, il faisait sombre. Ici, Incarceron gardait son niveau d'activité au minimum. Les lumières étaient rarement allumées et peu de Scarabées patrouillaient. Contrairement aux routes en béton au-dessus, cet étage était constitué d'un filet métallique qui cédait parfois sous les pas. En marchant, Finn vit briller les yeux d'un rat tapi dans l'ombre.

Il se sentait engourdi, avait mal partout. Comme souvent après une mission, il était en colère. La tension accumulée par les autres avait éclaté. Même les blessés badinaient tout en boitillant. Dans leurs rires, on entendait du soulagement. Finn regarda derrière lui. Le tunnel résonnait, balayé par le vent. Incarceron veillait.

Il n'avait envie ni de rire ni de parler. Quelques moqueries fusèrent, qu'il accueillit d'un regard noir. Ses compagnons comprirent qu'il fallait le laisser tranquille. Il vit Léti hausser les sourcils dans sa direction et donner un coup de coude à Amoz. Il s'en fichait. Il bouillonnait de rage. Il s'en voulait à mort. À cela

se mêlait un douloureux sentiment de peur et de fierté : personne d'autre n'avait eu le courage de se faire enchaîner et d'attendre la mort en silence.

Dans sa tête, il revoyait les énormes roues des camions avancer vers lui.

Il en voulait aussi à la Maestra.

Le Commando avait pour règle de ne pas prendre de prisonnier. Persuader Keiro n'était pas un problème. Mais comment expliquer la présence de la femme à Jormanric ? Bientôt, ils arriveraient au Refuge. La Maestra savait quelque chose à propos du tatouage sur son poignet et il se devait de le découvrir. Il n'aurait peut-être jamais d'autre occasion.

Tout en marchant, il repensa à cet éclair de lucidité qui l'avait traversé. Comme toujours, il avait souffert. À croire que ses souvenirs – s'il s'agissait bien de souvenirs – luttaient pour s'échapper du passé et venaient malmener sa mémoire. Le problème était qu'elle ne parvenait pas à les retenir. Il avait tout oublié, à l'exception du gâteau décoré de billes en argent. Image inutile et stupide. Il n'en savait pas plus sur qui il était et d'où il venait.

Le conduit d'évacuation aboutissait à une échelle. Les éclaireurs partirent devant. Vinrent ensuite les prisonniers et le reste des troupes qui firent descendre le butin et les blessés. Finn passa en dernier. Ici et là, l'échelle était craquelée. Des fougères noires et flétries poussaient entre les interstices. S'ils ne voulaient pas que la Prison les remarque et absorbe l'intégralité du tunnel, il faudrait qu'ils nettoient toutes leurs traces. Ils avaient déjà vécu cette expérience l'année précédente. En revenant d'un raid, ils avaient découvert que leur Refuge avait disparu, remplacé par un large couloir blanc décoré d'images abstraites or et rouge.

— Incarceron a haussé les épaules, avait dit Gildas d'un air grave.

Pour la première fois de sa vie, il avait entendu la Prison rire.

Il frissonna en repensant à ce ricanement terrible et amusé qui avait résonné dans les couloirs. L'horreur lui avait hérissé les poils. L'écho avait interrompu la colère de Jormanric. La Prison était en vie. Elle était cruelle, irréfléchie, et Finn se trouvait

coincé à l'intérieur.

Il sauta avant d'arriver en bas et pénétra dans leur Refuge. Le hall regorgeait de bruits. Il y régnait, comme toujours, un désordre important. La chaleur des feux semblait avoir conquis le moindre espace. Les gens s'amassaient autour du butin, ouvraient les sacs et en sortaient des vivres. Finn se fraya un passage à travers la foule et se dirigea vers la petite cellule qu'il partageait avec Keiro. Personne ne lui barra le chemin.

Il ferma la porte derrière lui et s'assit sur le lit. Il faisait froid dans la pièce imprégnée d'une odeur de linge sale, mais, au moins, il était au calme. Il s'allongea lentement.

Un sentiment de terreur le pénétra, l'envahit comme une vague. L'horreur. Il eut l'impression que les battements erratiques de son cœur allaient cesser. Des frissons glacés lui parcouraient le dos. Sa lèvre supérieure tremblait. Il avait pu contrôler ses émotions jusque-là. À présent, son corps entier résonnait des vibrations des énormes roues des camions. Il plaqua ses paumes sur ses paupières et revit les immenses structures en métal le surplomber au milieu d'une pluie d'étincelles.

Il aurait pu mourir. Pire encore, il aurait pu se faire broyer et rester invalide. Pourquoi s'était-il porté volontaire ? Pourquoi fallait-il toujours qu'il reste fidèle à sa réputation et agisse sans réfléchir ?

— Finn ?

Il ouvrit les yeux.

Au bout d'un certain temps, il roula sur le côté.

Keiro était adossé contre la porte.

— Tu es là depuis longtemps ?

Sa voix se brisa et il se mit à tousser.

— Assez, répondit Keiro en s'asseyant sur l'autre lit.

— Fatigué ?

— On pourrait dire ça.

Keiro hocha la tête.

— Il y a toujours un prix à payer, remarqua-t-il. Tous les détenus le savent. Personne n'aurait pu faire ce que tu as fait.

— Je ne suis pas un prisonnier.

— Maintenant, si.

Finn se leva et passa sa main dans ses cheveux sales.

— Toi, tu aurais pu.

— Oui, c'est vrai, j'aurais pu, reconnut Keiro en souriant. Mais je suis un être exceptionnel, Finn, un maître dans l'art de l'embuscade. Je suis très beau, très cruel et je ne crains rien.

Comme s'il s'attendait à une remarque, il inclina la tête sur le côté. Ne voyant rien venir, il rit. Il retira son manteau et son gilet. Après avoir déverrouillé le coffre, il y déposa son épée et le fusil à silex. Il farfouilla ensuite parmi les habits, sortit une chemise rouge aux lacets noirs.

— Alors ce sera ton tour, la prochaine fois, déclara Finn.

— Est-ce que je t'ai déjà laissé tomber ? Je veux que tout le monde au Commando le sache : Keiro et Finn n'ont peur de rien. Ce sont les meilleurs.

Il attrapa la cruche d'eau et se lava. Finn l'observait avec lassitude. Keiro avait la peau douce. Ses muscles étaient fins. Au milieu de cet enfer peuplé d'hommes affamés et difformes, de clochards et d'hybrides, Keiro incarnait la perfection. Et il comptait bien continuer. Il mit sa chemise rouge, noua dans sa chevelure un collier dérobé puis admira son reflet dans le miroir brisé. Sans regarder Finn, il dit :

— Jormanric veut te voir.

Bien qu'il s'y attendît, les paroles de son frère le glacèrent.

— Maintenant ?

— Maintenant. Rends-toi présentable.

Avec une extrême réticence, il se fit couler de l'eau sur les bras pour enlever les traces d'essence et de graisse.

— Pour la femme, je te soutiendrai. À une condition.

Finn marqua une pause.

— Laquelle ?

— Que tu me dises pourquoi elle t'intéresse.

— C'est rien…

Keiro lui lança une serviette usée.

— Finn le prophète des étoiles ne fait pas le commerce d'esclaves. Amoz et les autres brutes, oui, mais pas toi.

Finn releva la tête. Keiro le fixait de ses yeux bleus intenses.

— Peut-être que je deviens comme eux.

Il se sécha le visage avec le vieux bout de tissu. Sans prendre

la peine de se changer, il s'avança vers la porte. La voix de Keiro le freina dans son élan.

— Tu crois qu'elle sait quelque chose sur toi.

L'air piteux, Finn se retourna.

— Parfois, je me dis que j'aurais dû me trouver quelqu'un de moins futé pour surveiller mes arrières. D'accord. Oui. Elle a dit quelque chose qui… Je dois en savoir plus et j'ai besoin qu'elle reste en vie.

Keiro s'interposa entre lui et la porte.

— Surtout, modère ton enthousiasme ou il la tuera devant tes yeux. Laisse-moi parler.

Il tendit l'oreille et vérifia que personne ne les écoutait.

— Prends un air maussade et tais-toi, petit frère. C'est ce que tu sais faire de mieux.

Devant la cellule de Jormanric se tenaient, comme d'habitude, deux gardes. Keiro leur adressa un grand sourire et ils s'écartèrent. La pièce empestait le qat, dont les relents sucrés firent tousser Finn. Pris à la gorge, il essaya d'avaler sa salive.

Keiro se fraya un chemin parmi la foule sombre et triste. Finn le suivit.

La plupart étaient des hybrides. Certains avaient des griffes métalliques à la place des mains ou des raccords en tissu là où d'autres avaient de la peau. L'un d'eux avait un œil artificiel qui ressemblait en tous points à un vrai, sauf qu'il ne servait à rien et que l'iris était un saphir. Les hybrides se trouvaient au plus bas de l'échelle sociale, soumis et détestés par les purs. Ces hommes avaient été réparés par la Prison, parfois par cruauté, parfois par caprice. Un hybride voûté aux cheveux en fil de fer rechigna à se pousser devant Keiro qui l'envoya au sol d'un seul geste.

Keiro détestait les hybrides. Il ne leur parlait jamais et, la plupart du temps, les ignorait autant que les chiens qui infestaient leur Refuge. On aurait dit qu'il les considérait comme une insulte à sa perfection.

La foule s'écarta. Bien vite, ils eurent rejoint les guerriers. L'armée du Commando de Jormanric était inefficace et désordonnée. Le courage de ses membres n'existait que dans leur imagination. Big Arko et Little Arko, Amoz et son frère

jumeau Zoma, Léti, la jeune fille frêle qui perdait la tête pendant les combats, et sa sœur de sang, Ramill, qui ne disait jamais rien. Il y avait quelques femmes expertes en fabrication de poisons, mais les autres étaient des fainéants, des grandes gueules et des mercenaires vicieux. Venait ensuite, toujours flanqué de deux gardes du corps, le chef : Jormanric.

Comme à son habitude, il mâchait du qat, ce qui rendaient écarlates ses quelques dents, ses lèvres et sa barbe. Derrière lui, les gardes du corps mastiquaient en rythme.

« La drogue ne doit plus avoir d'effet sur lui, pensa Finn. Même s'il ne peut s'en passer. »

— Keiro, s'écria le Seigneur d'une voix traînante. Et Finn, le prophète.

Ces derniers mots furent prononcés avec ironie. Finn prit un air renfrogné. Il poussa Amoz et se planta aux côtés de son frère.

Jormanric était affalé sur son fauteuil. Du fait de sa corpulence, son trône avait été fabriqué sur mesure. Il était recouvert de taches de qat ; des encoches sur les accoudoirs comptabilisaient les razzias. Un esclave était attaché à ses pieds avec une chaîne. Ces chiens humains goûtaient la nourriture de Jormanric et ne tenaient jamais bien longtemps. Celui-ci, capturé lors du dernier raid, ressemblait à une masse informe de chiffons et de cheveux. Le Seigneur portait une cotte de mailles. Ses cheveux étaient longs, sales et entrelacés de porte-bonheur. Sur ses doigts boudinés luisaient sept bagues à tête de mort.

Le visage à moitié dissimulé sous sa capuche, il observa les membres du Commando d'un air sévère.

— Excellente razzia. Des vivres, du métal brut. Les parts de chacun seront conséquentes.

Un murmure s'éleva dans la salle. Mais seuls ceux du Commando auraient droit au butin. Les autres se contenteraient des restes.

— Pourtant, nous aurions pu faire mieux. Seulement, voilà : un imbécile a provoqué la colère de la Prison.

Il cracha son morceau de qat, ouvrit une boîte en ivoire et en prit un autre qu'il posa délicatement à l'intérieur de sa joue.

— Deux hommes ont été tués.

Il mastiquait le qat, les yeux rivés sur Finn.

— Une otage a été capturée.

Finn ouvrit la bouche. Keiro lui écrasa aussitôt le pied. Interrompre Jormanric n'était pas une bonne idée. Il parlait lentement, marquait de longues pauses agaçantes, mais sa stupidité n'était qu'apparente.

Un filet de bave rouge pendait de la barbe de Jormanric.

— Explique-toi, Finn, ordonna-t-il.

Finn avala sa salive. Keiro intervint d'une voix posée.

— Seigneur, mon frère de sang a mis sa vie en danger ce matin. La Civicité aurait facilement pu ne pas s'arrêter ni même ralentir. Grâce à lui, nous avons des provisions pour les jours à venir. La femme n'est qu'une petite compensation, un caprice. Mais, bien sûr, cette armée ne répond qu'à vous et la décision est vôtre. Quoi qu'il en soit, cette otage n'a aucune importance à ses yeux.

Le « bien sûr » était une provocation voilée. Jormanric mastiquait toujours. Avait-il saisi la menace ? Finn n'aurait su le dire.

Puis il vit la Maestra, debout sur le côté, les mains attachées. Deux gardes la surveillaient. Ses cheveux étaient emmêlés, et son visage, recouvert de terre. Malgré sa terreur, elle se tenait droite, fière. Après avoir dévisagé Keiro, elle se tourna vers Finn, hautaine. Incapable de supporter un tel mépris, il baissa la tête. Mais Keiro lui donna un petit coup de coude et il se redressa aussitôt pour les défier tous du regard. Ici, paraître faible ou hésitant signait son arrêt de mort. Il n'avait confiance en personne, à part Keiro à qui il était lié par serment.

Dans un sursaut d'orgueil, il fixa Jormanric.

— Depuis quand es-tu parmi nous ? demanda le Seigneur.

— Trois ans.

— Tu n'es plus un enfant. Tes yeux n'ont plus peur de rien. Tu ne sursautes plus quand tu entends des cris. Tu ne pleures plus dans le noir.

Les membres du Commando ricanèrent.

— Il n'a encore tué personne, remarqua quelqu'un.

— C'est peut-être le moment ? marmonna Amoz.

Jormanric hocha la tête. Les morceaux de métal dans ses cheveux cliquetèrent.

— Possible.

Il regardait Finn droit dans les yeux mais le garçon ne se démonta pas. Le visage bouffi et enflé du Seigneur n'était qu'un masque camouflant sa cruauté. Finn connaissait la suite.

— Tu pourrais tuer cette femme, poursuivit Jormanric d'un ton apathique.

— Oui, seigneur, je pourrais, répondit-il sans broncher. Mais je préférerais m'en servir. Les siens l'appellent la Maestra.

— Une rançon ? demanda Jormanric en haussant un sourcil teinté de qat.

— Je suis certain qu'ils payeraient. Leurs camions étaient remplis de vivres.

Il n'avait pas besoin que Keiro lui conseille de ne pas trop parler. Il n'alla pas plus loin. Il frissonna de peur et rassembla ses forces pour tenir le coup. Jormanric récupérerait une partie de la rançon. La proposition de Finn pouvait le convaincre ; sa cupidité était légendaire.

Dans la cellule mal éclairée, les bougies vacillaient. Jormanric se versa un verre de vin, en fit tomber une goutte au sol et regarda la créature la laper. Il attendit que l'esclave se redresse, indemne, avant de boire. Puis il leva les mains et les fit pivoter.

— Tu vois ces bagues ? Elles contiennent des vies. Des vies que j'ai volées. Elles appartenaient à mes ennemis que j'ai tués à petit feu. Chaque vie est maintenant emprisonnée dans un anneau autour de mes doigts. Je possède leur souffle, leur force, leur énergie et j'attends d'en avoir besoin. Un homme peut vivre neuf vies, Finn. Il peut passer d'une vie à l'autre et repousser la mort. Mon père l'a fait et je ferai comme lui. Mais, pour le moment, je n'en ai que sept.

Les soldats échangèrent des regards. Au fond, des femmes chuchotèrent. Certaines tordirent le cou pour tenter d'apercevoir les bagues par-dessus la foule. Les têtes de mort argentées scintillaient dans l'air chargé des vapeurs de drogue. L'une d'elles lança un clin d'œil torve à Finn qui se mordit la lèvre. Un goût de qat salé comme du sang emplit sa bouche. Sa vue se troubla. Il faisait chaud dans la pièce et il transpirait. Cachés dans la charpente métallique, des rats les observaient.

Une chauve-souris jaillit de l'obscurité puis disparut. Dans un coin, trois enfants enfouirent leurs mains dans un sac de grain. Personne ne les remarqua.

Jormanric se redressa. Il était énorme et dépassait tout le monde d'une tête.

— Un bon soldat offrirait à son chef la vie de cette femme, déclara-t-il sans quitter Finn des yeux.

Il y eut un silence.

Finn ne voyait pas d'échappatoire, il serait obligé d'obéir. Il regarda la Maestra. Son visage était pâle, hagard.

La voix calme de Keiro dissipa toute trace d'hostilité.

— La vie d'une femme, seigneur ? Une créature hystérique et d'humeur inégale, frêle et fragile ?

Elle ne paraissait pas frêle. Elle semblait furieuse et Finn lui en voulut. Il aurait souhaité qu'elle sanglote, supplie, gémisse. Comme si elle l'avait entendu, elle baissa la tête. Mais elle ne pouvait cacher sa fierté.

Keiro fit un geste de la main.

— Il n'y a pas grand-chose à en tirer, mais si vous la voulez, seigneur, elle est à vous.

Keiro jouait avec le feu. Finn était atterré. Personne ne se moquait de Jormanric. Personne ne le ridiculisait. Et il était encore assez lucide pour voir qu'on lui manquait de respect. « Si vous la voulez. » Si vous êtes à ce point désespéré. Certains combattants saisirent l'enjeu. Zoma et Amoz se sourirent d'un air complice.

Le regard noir, Jormanric observa la femme, qui le défia à son tour. Puis il cracha et mit la main sur son épée.

— Je ne suis pas aussi exigeant que vous ! lâcha-t-il d'un ton hargneux.

Finn fit un pas en avant, prêt à se jeter sur la femme pour l'emmener loin, mais Keiro lui tenait le bras. Jormanric se leva. Posant son épée sous le menton délicat de la Maestra, il l'obligea à redresser la tête. C'était terminé. Avec amertume, Finn comprit qu'il ne découvrirait jamais ce qu'elle savait.

Une porte claqua au fond.

Une voix ironique s'éleva.

— La vie de cette femme ne vaut rien. Rends-la au garçon.

Quiconque brave ainsi la mort est un imbécile ou un visionnaire. Dans les deux cas, il mérite sa récompense.

La foule s'écarta et un homme de petite taille apparut. Il portait le vêtement vert foncé des Sapienti. Il était âgé mais se tenait droit et même les guerriers du Commando s'ôtèrent de son chemin. Il s'arrêta à côté de Finn ; Jormanric le toisa.

— Gildas, pourquoi vous mêlez-vous de ça ?

— Fais ce que je dis, exigea-t-il d'une voix dure. On aurait dit qu'il s'adressait à un enfant.

— Bientôt, tu posséderas les deux vies qu'il te manque. Mais elle, poursuivit-il en désignant la femme du pouce, n'en fera pas partie.

Toute autre personne osant ainsi défier le Seigneur aurait perdu la vie. Elle aurait été saisie et pendue par les chevilles pour être dévorée par les rats. Un silence s'ensuivit. Jormanric baissa son épée.

— Vous me le jurez.

— Je te le jure.

— Les promesses d'un homme sage doivent être tenues.

— Elles le seront, répondit le vieil homme. Jormanric le dévisagea encore une fois puis rangea son arme.

— Elle est à toi.

La femme soupira bruyamment. Gildas la regarda avec agacement. Voyant qu'elle ne bougeait pas, il l'attrapa et l'attira contre lui.

— Sortez-la d'ici, marmonna-t-il.

Finn hésita mais Keiro réagit aussitôt et poussa la femme dans la foule.

Le vieil homme planta ses ongles acérés dans le bras de Finn et l'entraîna à la suite de son frère.

— Tu as eu une vision ?

— Rien d'important.

— Ça, c'est à moi d'en décider. Gildas chercha Keiro dans la foule.

— Tu vas tout me raconter, dit-il à Finn.

Il observa l'empreinte en forme d'oiseau sur le poignet du jeune homme puis le relâcha.

La Maestra attendait à l'extérieur de la pièce.

Ignorant Keiro, elle se dirigea vers une petite cellule dans un coin. Elle marchait devant Finn qui fit signe au garde de s'en aller d'un mouvement de la tête.

La Maestra se retourna.

— C'est quoi, ce trou pourri de Racailles ? siffla-t-elle.

— Au moins vous êtes en vie.

— Pas grâce à toi, en tout cas.

Elle se redressa. Elle était plus grande que lui. Sa colère semblait démesurée.

— Je ne sais pas ce que tu me veux mais tu peux laisser tomber. Tu n'es qu'un meurtrier. Va brûler en enfer.

Keiro s'était adossé à la porte. Il souriait.

— Certaines personnes sont d'une ingratitude…

4

Enfin, quand tout fut prêt, Martor convoqua le conseil des Sapienti et demanda des volontaires. Il leur fallait quitter leur famille et leurs amis pour toujours, ne plus jamais voir l'herbe, les arbres, la lumière du soleil.
Jamais plus ils ne contempleraient les étoiles. « Nous sommes les Sages, dit-il. Nous sommes les garants de la réussite. Nous devons envoyer nos meilleurs éléments afin qu'ils guident les prisonniers. » Arrivé dans l'antichambre à l'heure prévue, il aurait confié à voix basse sa peur que la Prison soit vide.
Il ouvrit la porte. Soixante-dix hommes et femmes l'attendaient. Ils pénétrèrent dans la Prison en grande pompe.
On ne les revit jamais.

HISTOIRES DU LOUP D'ACIER

Ce soir-là, le directeur organisa un dîner pour son invité de marque.

On sortit la vaisselle en argent. Des cygnes entremêlés ornaient les assiettes et les verres. Assise en face du duc de Marlowe, Claudia portait une robe en soie rouge et un corset en dentelle. Son père présidait, balayant d'un regard serein les invités nerveux. Il mangeait peu et parlait doucement.

Les voisins et les locataires avaient répondu à l'appel. Cela ne surprenait pas Claudia. Quand le directeur d'Incarceron lançait une invitation, on ne pouvait pas refuser – même Mme Sylvia, qui devait avoir pas loin de deux cents ans. Elle flirtait et discutait de manière affectée avec son voisin, un jeune comte qui paraissait s'ennuyer.

Avec précaution, ce dernier étouffa un bâillement. Claudia croisa son regard et lui sourit avec tendresse. Puis elle lui adressa un clin d'œil. Il écarquilla les yeux. Elle s'en voulut de l'avoir taquiné. Il était au service du directeur ; il ne pouvait pas s'intéresser à une fille qui n'était pas de son rang. Mais elle s'ennuyait elle aussi.

Le repas fut interminable : on servit du poisson, du faisan, du sanglier rôti et des desserts. Ensuite, on dansa. Les musiciens étaient installés dans une galerie éclairée à la bougie qui surplombait la grande salle enfumée. Claudia se baissa pour passer sous les bras tendus des danseurs alignés et elle prit peur tout à coup : les instruments étaient-ils de l'Époque ? La viole n'était-elle pas plus récente ? Elle ne devrait pas laisser Ralph s'occuper de ce genre de choses. Excellent serviteur, le vieux domestique négligeait parfois ses recherches. En l'absence de son père, elle s'en fichait. Mais le directeur avait le sens du détail et rien ne lui échappait.

Il était bien après minuit quand elle raccompagna les derniers invités à leur carrosse. Elle resta un instant seule debout sur les marches du perron. Derrière elle, deux porteurs de flambeaux épuisés patientaient. Leurs torches vacillaient dans la nuit calme.

— Allez vous coucher, dit-elle sans se retourner.

Le crépitement des flambeaux s'estompa.

Dès qu'ils furent partis, elle se précipita en bas des marches. Elle passa sous l'arche de la maison du gardien, traversa le pont au-dessus des douves. Elle laissa la tranquillité de la nuit l'envelopper. Des chauve-souris voletaient dans le ciel. Tout en les observant, elle défit sa collerette et ôta ses colliers. Avec soulagement, elle enleva ses jupons empesés et les jeta dans les anciennes latrines près des berges.

Ses habits pouvaient rester là jusqu'au lendemain. Elle se sentait plus légère.

Son père avait pris congé tôt et s'était retiré dans la bibliothèque avec le duc de Marlowe. Ils s'y trouvaient peut-être encore, à parler d'argent, de versements, de son avenir. Plus tard, quand son invité serait parti et la maison silencieuse, il tirerait le rideau noir au fond du couloir et ouvrirait la porte de

son bureau, dont Claudia essayait de percer la combinaison secrète depuis plusieurs mois. Il disparaîtrait pendant des heures, peut-être même des jours. Pour autant qu'elle sache, personne n'avait accès à cette pièce. Aucun domestique, aucun technicien, pas même Medlicote, son secrétaire. Elle-même n'y était jamais entrée.

Du moins, pas encore.

Elle leva les yeux vers la tour nord. Comme elle s'y attendait, elle vit une petite flamme éclairer la pièce au dernier étage. Elle s'avança à pas rapides jusqu'à la porte, l'ouvrit et gravit les marches dans le noir.

Il la considérait comme un instrument. Un objet de sa fabrication… « Élevée », disait-il. Elle plissa les lèvres. Ses doigts tâtonnaient la surface froide et visqueuse du mur. Elle savait depuis longtemps que sa cruauté était sans bornes et que, pour survivre, il lui faudrait l'égaler.

Son père l'aimait-il ? Elle marqua un temps d'arrêt au deuxième palier pour reprendre son souffle, et rit, amusée. Elle n'en avait pas la moindre idée. Et elle, l'aimait-elle ? En tout cas, elle le craignait. Parfois, il lui souriait. Quand elle était petite, il lui arrivait de la serrer dans ses bras. Il lui prenait la main lors de grandes occasions, admirait ses robes. Il ne lui avait jamais rien refusé. Il ne l'avait jamais frappée, n'avait jamais haussé la voix, même quand elle avait piqué des crises, brisant le collier de perles qu'il lui avait donné ou partant à cheval dans les montagnes pendant des jours. Pour autant, elle se rappelait avoir toujours eu peur de ses yeux gris et froids. Depuis toute petite, elle vivait dans la crainte de le contrarier.

Au troisième palier, les marches étaient recouvertes de fientes d'oiseaux. Elles paraissaient vraies. Elle les contourna, avança avec précaution dans le couloir jusqu'à un tournant, gravit encore trois marches et arriva devant une porte qui se fermait avec une barre en fer. Elle l'ouvrit et passa la tête.

— Jared ? C'est moi.

La pièce baignait dans l'obscurité. Toutes les fenêtres étaient ouvertes et, sur un rebord, une bougie se consumait. La flamme tremblait, prise dans un courant d'air. Les cheveux de Ralph se dresseraient sur sa tête s'il découvrait un tel manquement au

Protocole.

La charpente du toit de l'observatoire était constituée de poutres en acier si fines que sa structure paraissait flotter. Un immense télescope avait été installé et orienté vers le sud. Des lecteurs à empreinte digitale, des détecteurs à infrarouges et de petits écrans en recouvraient la surface, le faisant scintiller. Claudia secoua la tête.

— Regardez-moi ça ! Espérons que l'espion de la reine ne découvrira jamais cet endroit, sinon il nous le fera payer cher.

— Il ne trouvera rien. En tout cas pas s'il continue de boire autant de cidre.

Elle l'entendait mais ne le voyait pas. Tout à coup, une ombre bougea près de la fenêtre. Ses yeux distinguèrent une mince silhouette. Il s'écarta de l'oculaire et se redressa.

— Viens voir, Claudia.

Elle avança d'un pas hésitant parmi les piles de papiers, l'astrolabe, les globes suspendus. Dérangé dans son sommeil, un renardeau grimpa sur le rebord d'une fenêtre.

Jared lui attrapa le bras et la guida jusqu'au télescope.

— Nebula f345. Aussi appelée la Rose.

Elle l'observa et comprit pourquoi. Elle vit une explosion d'étoiles qui tapissait ce coin du ciel et qui s'ouvrait tels les pétales d'une fleur, grande comme des centaines de comètes. Un bouquet de poussières et de particules, de mondes et de trous noirs, dont le cœur fondu palpitait de nuages gazeux.

— À quelle distance est-elle ? murmura-t-elle.

— À un millier d'années-lumière.

— Ainsi, ce que j'ai devant les yeux a mille ans ?

— Peut-être plus.

Émerveillée, elle retira son œil de l'oculaire. Quand elle se tourna vers Jared, des étincelles de lumière vinrent perturber sa vision. Les cheveux noirs emmêlés de son professeur, son visage étroit et la tunique sous son manteau semblaient tressés de fils d'or.

— Il a avancé la date du mariage.

Jared fronça les sourcils.

— Oui, évidemment.

— Vous le saviez ?

— Je savais que le comte avait été expulsé de l'Académie.

Il s'avança vers la bougie dont la flamme se refléta dans ses yeux noirs.

— J'ai reçu un message ce matin. J'en ai tiré mes conclusions.

Agacée, elle fit tomber par terre les papiers étalés sur le canapé. Puis elle s'assit et posa ses pieds sur un des accoudoirs.

— Eh bien vous avez eu raison. On a deux jours. Ça ne suffira jamais.

Il s'assit en face d'elle.

— Pour faire les derniers tests, non.

— Vous avez l'air fatigué, Jared Sapiens, observa-t-elle.

— Toi aussi, Claudia Arlexa.

Il avait la peau pâle et des cernes violets.

— Vous devriez dormir davantage, dit-elle tendrement.

Il secoua la tête.

— Pendant que l'Univers continue sa course folle ? Impossible.

Elle savait qu'il souffrait trop pour pouvoir dormir. Il appela le renardeau qui vint se blottir sur ses genoux, se frottant contre son torse et son visage. D'un geste machinal, il caressa son pelage.

— Claudia, j'ai réfléchi à ta théorie. Ton mariage, comment a-t-il été organisé ?

— Vous étiez là, non ?

Il esquissa un sourire.

— Tu as peut-être l'impression que je suis là depuis toujours mais en fait je suis arrivé peu après ton cinquième anniversaire. Le directeur m'a fait venir de l'Académie. Pour sa chère fille, il fallait le meilleur professeur.

À l'évocation de son père, elle plissa le front. Jared inclina la tête et l'observa.

— J'ai dit quelque chose de mal ?

— Non, pas vous.

Elle tendit la main vers le renardeau. Mais l'animal ne voulait pas d'elle et enfouit sa tête sous le bras de Jared.

— Tout dépend du mariage auquel vous faites allusion, reprit-elle avec amertume. J'ai été fiancée deux fois.

— La première.

— Je ne sais pas. J'avais cinq ans, je ne me souviens pas.

— Mais on t'avait promise au fils du roi. Gilles.

— Vous l'avez dit vous-même : pour la fille du directeur, il faut le meilleur.

Un sentiment de nervosité s'empara d'elle et elle se leva. Pour se calmer, elle entreprit de mettre un peu d'ordre dans la pièce.

— Si je me souviens bien, il était très beau, murmura-t-il.

— Oui, reconnut-elle. Tous les ans, le peintre de la cour m'envoyait un portrait de lui. Je les ai tous rangés dans une boîte. Il y en a huit. Il avait les cheveux bruns et un visage doux, confiant. Il aurait fait un bon roi.

Elle se tourna vers lui.

— Je ne l'ai rencontré qu'une seule fois. Pour son septième anniversaire, je suis allée à la cour. Je me souviens d'un garçon assis sur un trône bien trop grand pour lui. Une caisse avait été posée sous ses pieds. Il avait de grands yeux marron. On lui avait donné la permission de m'embrasser sur la joue. Il était très gêné.

Elle sourit, perdue dans ses souvenirs.

— Quand un garçon rougit, il rougit vraiment. Mais lui, il était écarlate. Il a à peine pu bredouiller : « Bonjour, Claudia Arlexa. Je m'appelle Gilles. » Il m'a offert des roses. Je les ai gardées jusqu'à ce qu'elles se fanent.

Elle se dirigea vers le télescope, s'assit sur le tabouret et remonta sa jupe au niveau de ses genoux. Tout en observant Claudia, le Sapient caressait le renardeau.

— Tu l'appréciais.

Elle haussa les épaules.

— Il ressemblait à n'importe quel garçon. J'avais du mal à croire qu'il était le prétendant au trône. Oui, je l'aimais bien. J'aurais pu bien m'entendre avec lui.

— Mais pas avec son frère, le comte. Même pas à l'époque ?

Elle réglait le viseur pour faire le point.

— Oh, lui ! Avec son sourire tordu ! Non, j'ai su dès le début à qui j'avais affaire. Il trichait aux échecs et envoyait valser le plateau dès qu'il commençait à perdre. Il hurlait sur les domestiques. Certaines filles m'ont dit des choses sur lui… Quand mon… Quand le directeur est rentré pour me dire que

Gilles était mort… que nos projets allaient être modifiés, j'étais folle de rage.

Elle se redressa d'un bond.

— Ce que je vous ai juré à l'époque tient toujours. Maître, je ne peux pas épouser Caspar. Je ne veux pas épouser Caspar. Je le déteste !

— Calme-toi, Claudia.

— Et comment ?

De nouveau agitée, elle arpenta la pièce.

— J'ai l'impression que le ciel m'est tombé sur la tête ! Je pensais qu'on avait un peu de temps mais nous n'avons que deux jours ! Nous devons agir, Jared. Il faut que je pénètre dans son bureau, et tant pis si le scanner n'est pas prêt.

Il hocha la tête. Puis il prit le renardeau et le posa par terre. L'animal grogna. Jared l'ignora.

— Regarde ce que j'ai trouvé.

Un écran à côté du télescope scintilla. Jared appuya sur un bouton et l'écran se remplit de mots écrits dans la langue des Sapienti qu'il ne lui avait jamais enseignée malgré ses nombreuses supplications. Pendant qu'il faisait défiler le texte, une chauve-souris entra dans la pièce, fit un tour puis disparut dans la nuit. Claudia, nerveuse, regarda autour d'elle.

— Nous devrions faire attention.

— Je vais fermer les fenêtres. Un instant.

D'un air distrait, il s'arrêta sur un passage du texte.

— Ici.

De ses doigts délicats, il appuya sur le clavier et le texte apparut dans sa traduction.

— Regarde. C'est un brouillon de lettre écrit par la reine et ensuite brûlé. Un espion sapient l'a récupéré et copié au palais il y a trois ans. Tu m'as demandé de trouver des éléments pour soutenir ta théorie absurde et…

— Elle n'est pas absurde.

— Ta théorie étonnante… disons, selon laquelle la mort de Gilles était…

— Préméditée.

— Un peu trop soudaine, en tout cas. Quoi qu'il en soit, voici ce que j'ai trouvé.

Dans son enthousiasme, elle le poussa sur le côté.

— Comment l'avez-vous obtenu ?

— Les Sages gardent leurs secrets, Claudia. Disons que j'ai un ami à l'Académie qui a accès aux archives.

Il se dirigea vers les fenêtres. Claudia s'empressa de lire le texte.

… Concernant l'accord que nous avons évoqué, il est malheureux. Cependant de grands changements exigent de grands sacrifices. G a été maintenu à l'écart depuis la mort de son père ; la tristesse du peuple sera immense mais ne durera pas longtemps et nous pouvons la contrôler. Il va sans dire que votre rôle dans cette affaire nous est plus que précieux. Quand mon fils sera roi, je peux vous promettre que je…

— C'est tout ? souffla-t-elle, déçue.

— La reine a toujours été très prudente. Au moins dix-sept personnes travaillent pour nous au palais mais les preuves concrètes sont rares.

Il ferma la dernière fenêtre.

— Il nous a fallu beaucoup de temps pour trouver ça.

— C'est exactement ce que nous cherchions !

Elle relut la lettre.

— Enfin… « Tristesse du peuple » ! « Quand mon fils sera roi »…

Il alluma une lampe. Elle se tourna vers lui, les yeux pétillants.

— Maître, cette lettre prouve qu'elle l'a tué. Elle a assassiné l'héritier du roi, le dernier de la dynastie des Havaarna, pour que son demi-frère, son propre fils, puisse monter sur le trône.

Jared ne répondit pas. La flamme de la lampe s'immobilisa et il releva la tête. Le cœur de Claudia sombra.

— Vous n'êtes pas d'accord.

— Tu n'as pas bien suivi mon enseignement, Claudia. Sois plus rigoureuse dans tes démonstrations. Tout ce que cette lettre prouve, c'est que la reine voulait que son fils soit roi. Pas qu'elle ait agi en conséquence.

— Mais ce G…

— Pourrait être n'importe qui, voyons !

Il la regarda droit dans les yeux, l'obligeant à détourner la

tête.

— Mais ce n'est pas ce que vous pensez ! Vous ne pouvez pas…

— Ce que je pense n'a aucune importance, Claudia. Si tu portes une accusation pareille, tu dois rassembler suffisamment de preuves pour qu'il n'y ait pas l'ombre d'un doute.

Il s'assit dans un fauteuil et fit la grimace.

— Le prince est mort en tombant de cheval. Des médecins l'ont confirmé. Son corps est resté exposé dans le grand hall du palais pendant trois jours. Des milliers de personnes sont venues lui rendre hommage. Ton propre père…

— Elle a dû le faire assassiner. Elle était jalouse.

— Elle n'a jamais montré de signes de jalousie. Et le corps a été incinéré, donc on ne peut pas espérer découvrir la vérité.

Il soupira.

— Pense à ce que les gens vont croire. Ils vont te prendre pour une petite fille gâtée qui refuse ce mariage arrangé et qui est prête à tout imaginer pour y échapper.

— Je m'en fiche ! s'écria-t-elle. Quel…

Il se mit debout.

— Chut !

Elle se figea. Le renardeau se tenait immobile, les oreilles dressées. Un courant d'air s'infiltra sous la porte.

Ils réagirent en même temps. Claudia se précipita vers les fenêtres et tira les rideaux, tandis que Jared activait les alarmes qu'il avait installées dans l'escalier. De petites lumières rouges se mirent à danser.

— Quoi ? murmura-t-elle. Qu'y a-t-il ?

Il mit un moment avant de répondre.

— Il y avait quelque chose dans les parages, expliqua-t-il d'une voix basse. Minuscule. Peut-être une caméra espionne.

Le cœur de Claudia battait la chamade.

— Mon père ?

— Qui sait ? Peut-être le duc de Marlowe. Ou Medlicote.

Ils restèrent un instant dans la pénombre, à l'affût. La nuit était calme. Au loin, un chien aboya. Ils pouvaient entendre les bêlements des moutons dans les prés au-delà des douves. Une chouette chassait. Au bout de quelque temps, un bruissement

dans la pièce leur fit comprendre que le renardeau s'était roulé en boule pour dormir. La flamme de la bougie vacilla avant de s'éteindre. Claudia brisa le silence.

— Demain, j'irai dans son bureau. Si je ne découvre rien sur Gilles, peut-être en apprendrai-je un peu plus sur Incarceron.

— Il est à la maison, c'est risqué.

— Après, il sera trop tard.

Jared passa ses longs doigts dans sa chevelure hirsute.

— Claudia, il faut que tu rentres. Nous reparlerons de ça demain.

Tout à coup, il pâlit. Plaquant ses mains sur la table, il se pencha en avant. Il avait du mal à respirer.

Elle fit le tour du télescope sans faire de bruit.

— Maître ?

— Mes médicaments. S'il te plaît.

Elle attrapa la bougie, la ralluma et pour la énième fois râla contre cette maudite Époque.

— Où ça ? Je ne les trouve pas.

— La boîte bleue, près de l'astrolabe.

À tâtons, elle attrapa des stylos, des papiers, des livres. Enfin, elle trouva la boîte contenant une petite seringue et des ampoules. Elle les ramassa avec prudence et revint vers lui.

— Vous voulez que je le fasse ?

Il sourit avec tendresse.

— Non, je peux me débrouiller.

Elle approcha la lampe. Il remonta sa manche et elle vit les innombrables cicatrices autour de sa veine. Il se piqua d'une main experte, la pompe de la seringue toucha à peine la peau. Quand il remit le tout dans la boîte, sa voix semblait plus calme, posée.

— Merci, Claudia. Et quitte cet air effrayé. Cette maladie me ronge depuis des années mais elle prend son temps. J'ai encore de beaux jours devant moi.

Elle hocha la tête. Ces épisodes la terrifiaient.

— Vous voulez que j'aille chercher quelqu'un ?

— Non, non. Je vais aller me coucher, dormir.

Il lui tendit la bougie.

— Fais attention en descendant l'escalier.

Elle acquiesça et traversa la pièce à contrecœur. Devant la porte, elle s'arrêta et se retourna. Il semblait s'y attendre. Il ferma la boîte. Son manteau vert foncé de Sapient scintillait d'une étrange lueur.

— À propos de la lettre, maître… savez-vous à qui elle était adressée ?

Il la dévisagea, l'air désolé.

— Oui. Et il devient urgent de trouver le moyen d'entrer dans son bureau.

Elle eut un mouvement de surprise. La bougie vacilla.

— Vous voulez dire…

— J'en ai bien peur, Claudia. La lettre de la reine était adressée à ton père.

5

Il y avait un homme qui s'appelait Sapphique. Personne ne savait d'où il venait. Certains disaient que la Prison l'avait engendré et façonné.
D'autres disaient qu'il venait de l'Extérieur parce que lui seul entre tous a pu y retourner.
Certains disaient qu'il n'était même pas humain mais qu'il aurait vécu sur une de ces étincelles lumineuses que les fous voient dans leurs rêves et appellent étoiles.
D'autres disaient que c'était un menteur et un imbécile.

LÉGENDE DE SAPPHIQUE

— Il faut que vous mangiez quelque chose, grommela Finn.

La femme se tenait exprès loin de lui. Sa capuche recouvrait son visage.

Elle s'était emmurée dans le silence. Il jeta l'assiette et s'assit sur le banc en bois à côté d'elle. Il frotta ses yeux fatigués. Tout autour d'eux régnait le vacarme : les membres du Commando prenaient leur petit déjeuner. Une heure s'était écoulée depuis le Jour, depuis que les portes qui n'étaient pas cassées s'étaient bruyamment ouvertes. Il avait fallu des mois à Finn pour s'habituer à cette déflagration. Il leva les yeux vers la charpente et vit qu'un des Yeux de la Prison l'observait. La lumière rouge était braquée sur lui.

Finn plissa le front. Personne d'autre que lui ne remarquait les Yeux. Il les détestait. Il se leva pour ne plus le voir.

— Venez avec moi, ordonna-t-il. Trouvons un endroit plus tranquille.

Il marchait d'un pas rapide, sans prendre la peine de regarder si elle le suivait. Il en avait assez d'attendre Keiro. Ce dernier était allé surveiller la répartition du butin, comme d'habitude. Finn s'était rendu compte quelque temps auparavant que son frère de sang raflait une partie de son dû mais il s'en fichait. Il passa la tête sous une arche qui menait à une grande salle. Dans un coin, un escalier en colimaçon se perdait dans les ténèbres.

Dans cette pièce caverneuse, les bruits étaient étouffés et résonnaient d'une manière étrange. En les voyant arriver, quelques jeunes esclaves chétives déguerpirent, l'air terrifié. Il suffisait qu'un membre du Commando les effleure du regard pour qu'elles s'enfuient. D'énormes chaînes tombaient depuis le plafond invisible, formant des boucles puis des ponts. Les maillons étaient plus gros qu'un homme. Des araignées s'étaient nichées dans certains d'entre eux, recouvrant le métal de leurs toiles gluantes. Enroulé dans un cocon, un chien disséqué pendait, tête vers le bas.

— Écoutez-moi, commença-t-il tout bas. Je n'ai pas l'intention de vous faire de mal. Hier, au milieu des voies, vous m'avez dit quelque chose. Vous avez reconnu ce tatouage.

Il remonta sa manche et tendit le bras pour lui montrer son poignet.

La Maestra y jeta un œil plein de mépris.

— J'ai été idiote d'avoir pitié de toi.

Une vague de colère le parcourut mais il resta calme.

— J'ai besoin de savoir. J'ai oublié qui je suis et ce que signifie cette marque. Je ne me souviens de rien.

À présent, elle le regardait.

— Tu es un natif ?

La terminologie l'agaçait.

— C'est comme ça qu'on dit.

— J'ai entendu parler de ces gens mais je n'en avais jamais rencontré.

Finn détourna le regard. Il détestait parler de lui. Il voyait bien toutefois qu'il avait éveillé la curiosité de la femme et c'était peut-être sa seule chance d'en savoir plus. Le visage tourné vers l'obscurité, il ajouta :

— Tout à coup, je me suis réveillé. C'est tout. Il faisait noir, il n'y avait pas un bruit. Je n'avais pas la moindre idée de qui j'étais ni de l'endroit où je me trouvais.

Il refusait d'évoquer sa panique, cette soudaine sensation de terreur qui l'avait assailli, l'obligeant à se cogner contre les murs de sa cellule exiguë. Il ne pouvait pas lui avouer qu'il avait tellement sangloté qu'il avait fini par en vomir ; qu'il avait tremblé pendant des jours et des jours, recroquevillé dans un coin de la cellule, l'esprit vide, face au néant.

Peut-être le devina-t-elle. Dans un froissement d'étoffe, elle vint s'asseoir à côté de lui.

— Quel âge as-tu ?

Il haussa les épaules.

— Aucune idée. C'était il y a trois ans.

— Tu devais avoir à peu près quinze ans. C'est jeune. J'ai entendu dire que certains naissent fous et d'autres déjà vieux. Tu as eu de la chance.

Enfin un peu de sympathie. Il la perçut malgré la dureté de sa voix. Il se souvint de son inquiétude avant l'attaque surprise. Cette femme était en empathie avec son peuple. Là était sa faiblesse et il lui faudrait s'en servir. Comme le lui avait appris Keiro.

— Maestra, j'étais fou. Parfois, je crois que je le suis encore. Vous ne pouvez pas imaginer ce que c'est que de ne pas avoir de passé, pas la moindre idée de comment on s'appelle, d'où on vient, qui on est, de qui on descend. Je portais un habit gris avec un nom écrit dessus et un numéro. Le nom était Finn, le numéro 0087/2314. J'ai lu et relu ces chiffres. Je les ai appris, les ai gravés sur la pierre, sur mon bras en signes de sang. J'ai rampé au sol comme un animal. J'étais sale, j'avais les cheveux longs. Le Jour et la Nuit se matérialisaient par des lumières qui s'allumaient et s'éteignaient. Des plateaux de nourriture m'arrivaient par une fente dans le mur, les déchets ressortaient par ce même endroit. À une ou deux reprises, j'ai voulu faire l'effort de passer la main dans l'ouverture mais chaque fois elle se refermait bien trop vite. La plupart du temps, je restais allongé dans une sorte de stupeur. Et quand je dormais, je faisais des cauchemars terribles.

Elle l'observait, devait se demander quelle était la part de vérité dans ce récit. Elle avait des mains solides, habiles. Elle ne les ménageait pas mais elle s'était tout de même verni les ongles en rouge.

— Je ne connais pas votre prénom, murmura-t-il.

— Mon prénom n'a aucune importance, répondit-elle en regardant droit devant elle. J'ai entendu parler de ces cellules. Les Sapienti les appellent les Ventres d'Incarceron. Elles servent à créer de nouvelles personnes. Ces dernières naissent enfants ou adultes mais entières, pas comme les hybrides. Seuls les jeunes survivent. Les enfants d'Incarceron.

— Quelque chose a survécu mais je ne suis pas certain que ce soit moi.

Il aurait voulu lui parler de ses cauchemars aux images fragmentées, de tous ces moments où il se réveillait, hagard, essayant en vain de se rappeler comment il s'appelait et où il était, jusqu'à ce qu'il entende la respiration tranquille et rassurante de Keiro. Mais il garda ça pour lui.

— Et il y avait toujours l'Œil, reprit-il. Au début, je ne savais pas ce qu'était cette lueur rouge qui brillait près du plafond, je ne la remarquais que la nuit. Lentement, je me suis rendu compte qu'elle était toujours là. J'en suis venu à imaginer qu'elle me regardait, que je ne pouvais pas lui échapper. Je croyais que, derrière cette lumière, il y avait un être curieux et cruel. Je le détestais, cherchais à l'éviter, me roulais en boule contre les pierres humides pour ne pas le voir. Étrangement, au bout d'un certain temps, je ne pouvais m'empêcher de vérifier s'il était toujours là. Sa présence a fini par me réconforter. J'ai commencé à avoir peur que l'Œil ne disparaisse, je ne pouvais pas supporter l'idée qu'il me quitte. C'est à ce moment que je me suis mis à lui parler.

Il n'avait jamais raconté ça à Keiro. Le calme de cette femme, sa proximité, son odeur rassurante de savon devaient lui sembler familiers parce que les mots se bousculaient dans sa bouche.

— Vous avez déjà parlé à Incarceron, Maestra ? Au cœur de la nuit, quand tous les autres dorment ? Vous lui avez déjà adressé vos prières ? L'avez-vous déjà suppliée pour qu'elle mette fin à

ce néant insupportable ? C'est ce que font les natifs. Parce qu'il n'y a personne d'autre au monde. Parce que la Prison est le monde.

Sa voix s'étrangla.

— Je n'ai jamais enduré pareille solitude. J'ai un mari, des enfants, rétorqua-t-elle.

Face à la colère de la Maestra, il eut soudain honte de s'apitoyer sur son sort. Il avala sa salive. Peut-être le manipulait-elle aussi. Il se mordit la lèvre et dégagea ses cheveux de son visage. Ils étaient mouillés mais il s'en fichait.

— Eh bien, vous avez de la chance, Maestra. Moi, je n'avais personne d'autre que la Prison et elle a un cœur de pierre. Peu à peu, j'ai compris qu'elle était infinie et que je vivais à l'intérieur, que j'étais une toute petite créature perdue et qu'elle m'avait mangé. J'étais son enfant, elle était ma mère. Son immensité me paraissait inconcevable. Enfin, au moment où j'étais prêt à me résigner, la porte s'est ouverte.

— Il y avait donc une porte, constata-t-elle d'un ton moqueur.

— Oui. Durant tout ce temps. Elle était là, minuscule, camouflée dans le mur gris. Pendant longtemps, peut-être des heures, j'ai observé le rectangle noir au-delà. J'avais peur de ce qui pourrait entrer, j'avais peur des bruits sourds au loin et des odeurs. Puis j'ai rassemblé assez de courage pour passer la tête dans l'ouverture et regarder dehors.

Il savait qu'elle avait les yeux posés sur lui. Il croisa les mains et poursuivit :

— De l'autre côté de la porte, il y avait un couloir blanc dont le plafond était éclairé. Il partait dans deux directions opposées. Il ne possédait ni portes ni bout mais se rétrécissait à l'infini dans la pénombre. Je me suis mis debout…

— Tu pouvais marcher ?

— À peine. Je n'avais plus beaucoup de forces.

Elle sourit, le visage dur.

— J'ai avancé en trébuchant comme j'ai pu tant que mes jambes pouvaient me soutenir. Le couloir s'étirait et s'étirait encore. Les lumières s'éteignirent ; il n'y avait plus que les Yeux pour m'observer. Quand j'en laissais un derrière moi, j'en trouvais toujours un autre devant et ça me rassurait. J'étais bête,

je croyais que ça voulait dire qu'Incarceron veillait sur moi, qu'elle me guidait. Cette nuit-là, je me suis endormi en marchant. Quand je me suis réveillé, il y avait une assiette de nourriture blanchâtre près de ma tête. Je l'ai mangée et j'ai continué. J'ai marché dans ce couloir pendant deux jours, jusqu'à être persuadé que je faisais du surplace, que je n'avançais pas, que c'était le couloir qui défilait tout autour de moi. J'ai cru que j'étais sur un tapis roulant qui ne s'arrêterait jamais. Puis j'ai percuté un mur en pierre. Je l'ai frappé de toutes mes forces. Il a cédé et je suis tombé dans les ténèbres.

Il se tut.

— Et tu t'es retrouvé ici ? demanda-t-elle après un long silence.

Elle était fascinée malgré elle. Finn haussa les épaules.

— Quand je suis revenu à moi, j'étais allongé sur le dos dans un wagon rempli de grains et de rats. Le Commando m'avait ramassé lors d'une patrouille. Ils auraient pu me trancher la gorge ou faire de moi un esclave. Le Sapient les en a dissuadés. Bien que Keiro pense que ce mérite lui revient.

Elle eut un rire teinté d'amertume.

— Oui, ça ne m'étonne pas. Et tu n'as jamais essayé de retrouver ce tunnel ?

— Si, j'ai essayé. Sans résultat.

— Mais comment peux-tu rester avec ces animaux ?

— Je n'avais personne d'autre. Et Keiro avait besoin d'un frère de sang. Pour survivre ici, il faut être deux. Il a pensé que mes… visions… pourraient être utiles. Peut-être s'est-il rendu compte que j'étais aussi téméraire que lui. On s'est coupé la main, on a mélangé nos sangs et on a rampé tous les deux sous une arche métallique. C'est comme ça qu'ils font ici. Entre nous, il existe maintenant un lien sacré. On se protège l'un l'autre. Si l'un meurt, l'autre doit le venger. Rien ne peut briser ce lien.

Elle regarda autour d'elle.

— Je ne l'aurais pas choisi comme frère. Et le Sapient ?

— Il pense que mes souvenirs me sont envoyés par Sapphique. Pour nous aider à sortir d'ici.

Elle resta silencieuse. D'une voix douce, il ajouta :

— Maintenant que vous connaissez mon histoire, parlez-moi

de mon tatouage. Vous avez mentionné un cristal…

— Je t'ai offert ma gentillesse, répondit-elle d'un air sévère. En retour, j'ai été kidnappée et j'ai toutes les chances d'être tuée par une brute qui croit qu'elle peut stocker des vies dans des bagues en argent !

— Ne plaisantez pas avec ça, conseilla Finn, mal à l'aise. C'est dangereux.

— Tu y crois ? demanda-t-elle, stupéfaite.

— C'est vrai. Son père a vécu deux cents ans…

— Sottises ! s'écria-t-elle, pleine de mépris. Si son père a vécu longtemps, c'est certainement parce qu'il s'est toujours réservé la meilleure part du butin et a laissé les autres, des êtres stupides comme toi, se contenter des restes.

Elle planta ses yeux dans les siens.

— Tu te sers de ma compassion. Encore maintenant.

— Non. J'ai mis ma vie en danger pour vous sauver. Vous l'avez vu.

La Maestra secoua la tête, les lèvres plissées. Puis elle lui attrapa le bras. Avant qu'il puisse se débattre, elle lui releva la manche. La peau de son poignet était recouverte de bleus mais ne portait pas de cicatrice.

— Tu avais des coupures. Que s'est-il passé ?

— Elles ont guéri.

Elle laissa tomber son bras avec dégoût et se détourna.

— Que vont-ils faire de moi ?

— Jormanric va envoyer un message aux vôtres. La rançon équivaudra à votre poids en trésor.

— Et s'ils ne payent pas ?

— Ils payeront.

— Et s'ils ne payent pas ? Alors quoi ? demanda-t-elle.

Il haussa les épaules. Il paraissait malheureux.

— Vous rejoindrez les esclaves, vous transformerez les minerais, vous fabriquerez des armes. C'est dangereux. Jormanric les nourrit à peine et les exploite jusqu'à ce qu'ils meurent.

— Dans ce cas, passons un accord, proposa-t-elle. Je leur demande d'apporter le cristal et tu me libères. Ce soir.

Le cœur de Finn s'emballa.

— Ce n'est pas si facile.

— Si, c'est aussi facile que ça. Sinon, tu n'auras rien, Finn le natif. Rien. Jamais.

Elle le fixa de ses yeux noirs.

— Je suis la Maestra de mon peuple et jamais je ne me soumettrai à la Racaille.

« Elle est courageuse, pensa-t-il, mais inconsciente. » Si Jormanric décidait de la torturer, dans moins d'une heure elle hurlerait, prête à céder. Finn avait trop souvent été témoin de ce genre de scène et il en était malade à l'avance.

— Ils doivent l'apporter en plus de la rançon.

— Je ne veux pas les obliger. Je veux que tu me ramènes là où tu m'as trouvée. Avant la Nuit. Une fois là-bas…

— Je ne peux pas, l'interrompit-il en se redressant brusquement. Ils me feraient la peau !

Une sonnerie surprit un groupe de tourterelles qui s'envolèrent dans le noir.

— C'est ton problème, répondit-elle avec un sourire amer. Je suis certaine que tu peux leur raconter une histoire. Tu excelles dans cet art.

— Tout ce que je vous ai dit est vrai.

Tout à coup, il avait besoin qu'elle le croie.

Elle avança son visage près du sien. Son regard était féroce.

— Et cette histoire lors de l'embuscade ?

Finn la fixa à son tour. Puis il baissa les yeux.

— Je ne peux pas vous libérer. Mais je vous jure que si vous me donnez le cristal, je ferai en sorte que vous rentriez chez vous en toute sécurité.

Un silence de plomb s'installa. Elle lui tourna le dos, croisa les bras pour se réchauffer. Il savait qu'elle allait capituler.

— D'accord, accepta-t-elle d'une voix morne. Il y a quelque temps, mes hommes se sont frayé un passage dans un hall désert. Il avait été muré de l'intérieur, cela devait remonter à des siècles. L'endroit empestait. Quand nous avons pénétré à l'intérieur, nous avons trouvé des poussières d'habits, quelques bijoux et le squelette d'un homme.

— Et alors ?

Il attendait, attentif.

— Il tenait dans sa main un petit artéfact cylindrique en cristal ou en verre épais. À l'intérieur, il y avait un hologramme, un aigle avec les ailes déployées. Dans une serre, il tenait une sphère. Autour du cou, comme le tien, il portait un collier en forme de couronne.

Pendant un instant, il resta sans rien dire. Avant qu'il n'ouvre la bouche, elle reprit :

— Tu dois me promettre que je serai en sécurité.

Il voulait lui attraper la main et s'enfuir avec elle dans les tunnels. Remonter jusqu'en haut, jusqu'aux voies. Il ne bougea pas.

— Il faut qu'ils payent la rançon. Pour le moment, je ne peux rien faire, Keiro non plus. Si on agissait, on se ferait tuer tous les deux.

La Maestra hocha la tête avec lassitude.

— Si nous payons cette rançon, nous n'aurons plus rien.

— Je vous jure, sur ma vie et sur celle de Keiro, que si vos hommes obéissent, il ne vous arrivera rien. Je me débrouillerai pour que l'échange se fasse à la loyale. C'est tout ce que je peux vous promettre.

La Maestra se redressa.

— Tu as beau être un natif, souffla-t-elle, tu peux vite devenir une Racaille. Et tu es aussi prisonnier que moi ici.

Sans attendre sa réponse, elle pivota et se dirigea vers le Refuge. Finn porta sa main à son cou couvert de sueur. Son corps était tendu. Il souffla. Puis il se figea.

Une silhouette était assise dans le noir, plus bas, sur les marches de l'escalier.

Finn s'écria :

— Tu ne me fais pas confiance ?

— T'es un gamin, Finn. Un innocent.

D'un air absorbé, Keiro jouait avec une pièce en or.

— Ne jure plus jamais sur ma vie.

— Je ne voulais pas…

— Ah bon ?

D'un geste brusque, Keiro se leva, gravit les marches de l'escalier et se planta devant lui.

— D'accord. Mais n'oublie pas. Nous sommes liés à jamais. Si

Jormanric découvre que tu l'as trahi, on est bons pour compléter sa jolie collection de bagues. Je n'ai aucune intention de mourir, Finn. Et je déteste l'ingratitude. Quand je t'ai fait entrer dans cette milice, tu étais à moitié fou et paralysé par la peur. Parfois, je me demande pourquoi je me suis donné toute cette peine, conclut-il en haussant les épaules.

— Tu t'es donné toute cette peine parce que personne d'autre ne pouvait supporter ta fierté, ton arrogance et tes manigances. Tu t'es donné toute cette peine parce que tu as vu que j'étais une tête brûlée comme toi. Et le jour où tu affronteras Jormanric, tu auras besoin de moi pour te protéger.

Keiro haussa les sourcils.

— Qu'est-ce qui te fait croire… ?

— Je te connais. Alors aide-moi sur ce coup et je t'aiderai à mon tour.

Il plissa le front.

— S'il te plaît. C'est important pour moi.

— Tu es obsédé par cette idée stupide que tu viens de l'Extérieur.

— Ce n'est pas une idée stupide. Pas pour moi.

— Vous êtes de vrais idiots, toi et le Sapient.

Voyant que Finn ne répondait pas, Keiro se mit à ricaner.

— Tu es né dans Incarceron, Finn. Accepte-le. Personne ne vient de l'Extérieur. Et personne ne s'échappe. Incarceron est scellée. Nous sommes tous nés ici et nous mourrons tous ici. Ta mère t'a abandonné et tu ne te le rappelles pas. Ta marque est un simple tatouage tribal. Laisse tomber.

Mais Finn ne voulait pas, ne pouvait pas.

— Je ne suis pas né ici. Je ne me souviens pas de mon enfance et pourtant je sais que j'ai été un enfant. Je ne sais pas comment j'ai atterri ici mais je ne suis pas né dans un ventre artificiel fait de câbles et de produits chimiques. Et, grâce à cet aigle, je vais le prouver, déclara-t-il en brandissant son poignet.

— Parfois, j'ai l'impression que tu n'es pas tout à fait fini, conclut Keiro.

Finn quitta la pièce, furieux.

Parvenu sous l'arche, il dut enjamber une forme accroupie dans le noir. Il crut reconnaître l'esclave goûteur de Jormanric

qui tentait d'atteindre un bol d'eau hors de sa portée. Finn rapprocha le bol du pied et poursuivit son chemin.

La chaîne de l'esclave cliqueta.

Derrière sa chevelure ébouriffée, la créature regarda Finn s'éloigner.

6

Il fut décidé dès le début que seul le directeur saurait où se situait Incarceron. Tous les criminels, les indésirables, les ennemis politiques, les dégénérés et les malades mentaux y seraient internés. La porte serait scellée et l'Expérience pourrait commencer. Il était vital que rien ne vienne perturber l'équilibre d'Incarceron. Il s'agissait de créer un paradis et de fournir à tous une bonne éducation, une alimentation équilibrée, de l'exercice, un bien-être spirituel et un travail utile.
Cent cinquante ans ont passé. Le directeur affirme que la situation est excellente.

ARCHIVES DE LA COUR 4302/6

— C'est délicieux ! s'écria le duc de Marlowe tout en essuyant ses lèvres charnues avec une serviette. Ma chère, je tiens absolument à ce que vous me donniez la recette.

Claudia cessa de tapoter la nappe et afficha un sourire éclatant.

— Je vais demander à quelqu'un de vous la recopier, monseigneur.

Son père l'observait depuis le bout de la table. Dans un coin de son assiette, il avait rassemblé les miettes de son petit déjeuner frugal. Tout comme sa fille, il avait terminé depuis plus d'une demi-heure, mais il dissimulait son agacement sans le moindre effort. Claudia se demanda s'il lui arrivait de perdre patience.

— Le duc et moi-même allons faire un tour à cheval ce matin,

Claudia. Nous déjeunerons brièvement à une heure exactement. Ensuite, nous reprendrons nos négociations.

« Concernant mon avenir », pensa Claudia. Elle se contenta de hocher la tête tout en remarquant la mine maussade de Marlowe. Il devait être plus intelligent qu'il en avait l'air, sinon la reine ne l'aurait pas envoyé ici. Malgré ses efforts, il avait laissé échapper quelques remarques acides.

Malheureusement, il n'était pas très bon cavalier et le directeur en avait conscience. Mais ce dernier avait un sens de l'humour assez particulier.

Tandis que Claudia se levait, le directeur l'accompagna. Il sortit sa montre en or de sa poche. Le magnifique objet scintilla. C'était une des excentricités qu'il s'autorisait : la montre, la chaîne et le cube en argent au bout.

— Peut-être devrais-tu faire sonner la cloche, Claudia. Je crains que nous ne t'ayons détournée de tes études un peu trop longtemps.

Elle se précipita vers le gland vert qui pendait au-dessus du foyer.

— J'ai parlé avec maître Jared ce matin dans le jardin, reprit-il sans lever la tête. Il m'a semblé très pâle. Comment se porte-t-il en ce moment ?

Ses doigts se figèrent avant de saisir la corde. Puis elle l'actionna avec fougue.

— Il va bien, monsieur. Très bien.

Il rangea sa montre.

— Je réfléchissais. Tu n'auras plus besoin de professeur une fois mariée et, de toute manière, il y a quelques Sapienti à la cour. Peut-être devrions-nous laisser Jared retourner à l'Académie ?

Elle faillit lui lancer un regard horrifié mais se ravisa. Elle ne voulait pas lui faire ce plaisir. Elle prit un air enjoué.

— C'est vous qui voyez. Évidemment, il va me manquer. Et nous sommes plongés en ce moment dans la fascinante histoire des rois Havaarna. Jared est un puits d'érudition.

Elle se tut, de peur de dévoiler sa détresse. Un pigeon se posa sur la terrasse. La chaise du duc de Marlowe grinça quand il se mit debout.

— Si jamais vous le congédiez, directeur, une autre famille aura tôt fait de le récupérer. La renommée de Jared Sapiens est grande. Poète, philosophe, inventeur, génie. Vous devriez le garder encore un peu avec vous, monsieur.

Claudia sourit pour marquer son approbation mais les paroles du duc l'avaient surprise. On aurait dit que cet homme grassouillet avait lu dans ses pensées. Il lui sourit à son tour, les yeux étincelants.

Le directeur gardait les lèvres plissées.

— Vous avez sûrement raison. Et si on y allait, monseigneur ?

Claudia exécuta une révérence. Avant de quitter la pièce, le directeur se retourna. Leurs yeux se croisèrent. Puis il disparut derrière la porte.

Elle soupira, soulagée. « Comme un chat avec une souris », pensa-t-elle.

— Maintenant, s'il vous plaît, se contenta-t-elle de dire.

Des panneaux glissèrent ; des domestiques et des valets se précipitèrent dans la salle et enlevèrent tasses, assiettes, candélabres, décorations, verres, serviettes, plats à poisson, bols de fruits. Des fenêtres s'ouvrirent d'un coup et les bougies consumées retrouvèrent leur taille initiale ; le feu dans la cheminée disparut sans qu'il reste la moindre cendre. La poussière s'évapora ; les rideaux changèrent de couleur. Rafraîchie par un courant d'air, la pièce s'imprégna d'effluves de pot-pourri.

Claudia les laissa travailler et se précipita dans le hall. Soulevant ses jupons, elle le traversa puis monta l'escalier en chêne à vive allure et s'engouffra de l'autre côté de la porte dérobée. Elle avait quitté le luxe surfait de la maison et atterri dans les quartiers gris et froids des serviteurs dont les murs nus abritaient des fils, des câbles, des logiciels, des écrans, des caméras et des scanners.

Les marches de l'escalier de service étaient en pierre. Elle les gravit, ouvrit une porte capitonnée et se retrouva dans un couloir richement décoré, parfaitement de l'Époque.

Encore deux pas et elle fut enfin dans sa chambre.

Elle avait déjà été rangée. Claudia ferma la porte à double tour, activa toutes les alarmes et s'avança vers la fenêtre.

Les pelouses vertes et douces chatoyaient sous le soleil d'été. Le fils du jardinier, Job, se promenait muni d'un sac et d'une pique et ramassait quelques déchets. Elle ne pouvait pas voir les minuscules implants musicaux dans ses oreilles mais ses mouvements brusques et ses pas chassés la firent sourire. Pourvu que le directeur ne s'en aperçoive pas. Il pourrait le virer.

Elle ouvrit un tiroir de sa commode, en sortit un petit émetteur-récepteur et l'alluma. Sur l'écran, elle vit apparaître le reflet de son propre visage, déformé par du verre bombé.

— Maître ? appela-t-elle, surprise.

Une ombre passa. Deux doigts et un pouce retirèrent la cornue. Puis Jared vint prendre sa place devant la caméra cachée.

— Je suis là, Claudia.

— Est-ce que tout est prêt ? Ils vont partir d'une minute à l'autre.

Le mince visage de Jared s'assombrit.

— Je ne sais pas si le scanner va marcher. Nous devrions faire des essais.

— Nous n'avons pas le temps ! Il faut agir aujourd'hui. Maintenant.

Il soupira. Il était sur le point de protester mais il se retint. Malgré toutes leurs précautions, quelqu'un pourrait les entendre.

— S'il te plaît, fais attention, murmura-t-il.

— Ne vous inquiétez pas.

Elle voulut lui parler de la menace voilée émise par le directeur puis se ravisa. Ce n'était pas le moment.

— Vous pouvez commencer, déclara-t-elle.

Et elle mit fin à la transmission.

La chambre de Claudia était en acajou sombre. À la tête de son lit à baldaquin recouvert de velours rouge avait été brodé un cygne noir. Derrière, il y avait une petite garde-robe nichée dans le mur. Mais quand elle pénétra de l'autre côté de l'hologramme, elle se retrouva dans une salle de bains luxueuse. Les exigences du directeur en matière de Protocole avaient leurs limites. Elle grimpa sur les toilettes et jeta un œil au-dehors par la fenêtre étroite. Des étincelles de poussière éclairée par le soleil

tourbillonnaient devant ses yeux.

Elle observa la cour. Trois chevaux avaient été sellés. Son père se tenait à côté de l'un d'eux, ses mains gantées posées sur les rênes. Quand elle vit son secrétaire, le sombre et vigilant Medlicote, s'installer sur la jument grise, elle faillit pousser un cri de soulagement. Au fond, deux garçons d'écurie en nage aidaient le duc de Marlowe à monter en selle. Il se donnait en spectacle mais Claudia se demanda s'il ne jouait pas la comédie. Dans cette guerre d'usure qui opposait le duc au directeur, tous les coups étaient permis : la déférence, l'insulte, la menace, la ruse. Claudia détestait ces manières mais elles étaient en vogue à la cour.

Voilà ce que lui réservait l'avenir. Elle frissonna en y pensant.

Peut-être dans l'espoir d'y échapper, elle descendit de son perchoir et enleva sa robe. En dessous, elle portait une combinaison noire. Elle examina un instant son reflet dans le miroir. Avec ces habits, elle paraissait changée. Il y avait bien longtemps, le roi Endor était parvenu à cette même conclusion. Il avait arrêté le Temps et figé ses sujets dans des robes et des pourpoints, dans le dessein d'étouffer leurs personnalités.

À présent, Claudia se sentait libre et légère. Dangereuse même. Elle remonta sur les toilettes.

Ils passaient devant la maison du garde-chasse. Le directeur ralentit et leva la tête vers la tour où travaillait Jared. Elle sourit intérieurement. Elle savait ce qu'il voyait.

Il la voyait elle.

Mettant à profit ses longues nuits d'insomnie, Jared avait fabriqué des hologrammes. Quand elle s'était vue assise, en train de parler, de rire, de lire sur le rebord de la fenêtre en haut de la tour ensoleillée, elle avait été à la fois fascinée et horrifiée.

— Ce n'est pas moi !

Il avait esquissé un sourire.

— Personne n'aime se voir de l'extérieur.

Elle avait devant elle une jeune fille hautaine tout en retenue. Ses gestes paraissaient calculés, ses manières fourbes, ses discours appris par cœur.

— C'est vraiment moi, ça ?

Jared avait haussé les épaules.

— C'est une image, Claudia. Disons que c'est comme ça que les gens te voient.

Elle descendit de nouveau des toilettes et se précipita dans sa chambre. Elle vit les chevaux trotter avec élégance sur les pelouses tondues. Marlowe parlait, son père restait silencieux. Job avait disparu. Des nuages maculaient le ciel bleu.

Ils en avaient au moins pour une heure.

Elle sortit un petit disque de sa poche, le lança en l'air, le rattrapa et le rangea. Puis elle ouvrit la porte de sa chambre et jeta un œil dans le couloir.

La Longue Galerie traversait toute la maison. Sur les murs recouverts de panneaux de chêne, on avait accroché des portraits. Des livres étaient rangés dans les bibliothèques. Des vases décoraient les piédestaux. Au-dessus de chaque porte trônait un buste représentant un empereur romain au visage sévère. Tout au bout, les rayons du soleil créaient des losanges de lumière sur le mur. Tel un fantôme rigide, une armure surveillait le haut des escaliers.

Elle fit un pas en avant. Le vieux plancher grinça, ce qui la fit grommeler. Elle ne pouvait pas supprimer ce bruit en appuyant sur un bouton. Elle ne pouvait pas non plus faire disparaître les bustes. En revanche, elle parvint à assombrir les tableaux, dont elle se doutait bien qu'ils devaient cacher des caméras. Le disque dans sa main ne signala qu'un seul danger : des détecteurs de mouvements devant la porte du bureau. Comme elle les connaissait déjà, elle les désactiva sans peine.

Avant de poursuivre, elle regarda derrière elle. Au loin, une porte claqua. Un domestique haussa la voix. Mais rien d'autre ne vint perturber le luxe feutré du passé. Ici, l'air embaumait le genièvre, le romarin et la lavande.

La porte noire du bureau était dissimulée dans la pénombre. Sur le bois d'ébène, un immense cygne à l'air menaçant était gravé. L'oiseau au cou étiré et aux ailes déployées semblait la défier. Ses yeux minuscules étincelaient, comme s'ils avaient été en diamant.

« Parfait pour un œilleton », pensa-t-elle.

Nerveuse, elle posa le disque de Jared sur la porte. Il y adhéra avec un petit bruit métallique.

L'appareil se mit à bourdonner, remontant toute la gamme des tons à mesure qu'il cherchait celui qui permettrait de déverrouiller la serrure. Jared lui avait expliqué le mécanisme mais elle l'avait écouté d'une oreille distraite.

Elle trépignait, impatiente. Tout à coup, elle se figea.

Des bruits de pas dans l'escalier. Une domestique ? Elle avait pourtant donné des ordres. Claudia se plaqua contre le mur d'un renfoncement. Elle jura intérieurement et retint son souffle.

Elle entendit le disque émettre un cliquetis satisfait.

En un éclair, elle ouvrit la porte et pénétra dans le bureau, sans oublier de récupérer le disque au passage.

Quand la bonne passa avec une pile de linge propre, elle ne s'aperçut de rien. L'inquiétante porte du bureau était fermée.

Lentement, Claudia écarta son œil du judas et soupira. Puis elle se raidit, les épaules tendues. Une peur étrange s'empara d'elle. Elle avait l'impression que son père, un sourire amer sur le visage, se tenait derrière elle et la regardait. Que le cavalier qu'elle avait vu dans la cour n'était que son hologramme et qu'il s'était montré plus malin qu'elle, comme toujours.

Elle se força à se retourner. Personne.

Mais Claudia ne put contenir sa surprise. Non seulement le bureau était immense et peu conforme à l'Époque, mais en plus il penchait.

C'est du moins l'impression qu'elle eut quand elle fit un premier pas dans la pièce et faillit perdre l'équilibre. On aurait dit que le sol était incliné ou que les murs gris de la pièce formaient des angles étranges. Puis tout devint flou et elle entendit un déclic ; la pièce sembla alors reprendre un aspect normal. Il faisait chaud et une bonne odeur y régnait. Claudia perçut un faible murmure qu'elle n'arrivait pas à identifier.

Le plafond à caissons était haut. Des appareils gris aux lignes épurées s'alignaient sur les murs et émettaient une petite lumière rouge qui clignotait. Un faisceau étroit éclairait un bureau isolé et une chaise en métal.

Le reste de la pièce était vide. Sur le sol immaculé, elle aperçut une petite chose noire. Elle se pencha en avant : c'était un morceau de métal qui devait appartenir à un appareil.

Étonnée, toujours persuadée de ne pas être seule, Claudia

examina la salle. Où étaient les fenêtres ? Il devait y en avoir deux, à encorbellement. Dehors, on avait une vue par là sur un plafond à moulures et des bibliothèques. Elle avait souvent eu envie d'escalader le lierre pour pénétrer dans la pièce. De l'extérieur, elle lui avait toujours paru normale.

Elle s'avança avec prudence. Le disque de Jared n'émettait aucun son. Elle laissa ses doigts glisser sur la surface lisse et dépouillée du bureau. Un écran se matérialisa mais elle ne vit pas de clavier. Elle le chercha en vain et en conclut qu'il réagissait à la voix.

— Activation, murmura-t-elle.

Il ne se passa rien.

— Allumage. Commençons. Début. Initialisation.

L'écran restait noir. La pièce vibrait toujours.

Peut-être y avait-il un mot de passe ? Elle se pencha en avant et posa ses deux mains sur le bureau. Un seul mot lui vint à l'esprit.

— Incarceron.

Aucune image n'apparut. Mais, à sa gauche, un tiroir s'ouvrit.

À l'intérieur, elle vit une clé posée sur un coussin en velours noir, une clé comme une toile d'araignée en cristal aux motifs complexes. Au centre était gravé un aigle aux ailes déployées : l'insigne de la dynastie des Havaarna. Elle se pencha davantage pour examiner de plus près ses facettes scintillantes. Était-ce un diamant ? Du verre ? Attirée par l'objet, elle se rapprocha au point d'embuer la surface avec son souffle. Son ombre fit disparaître les éclats arc-en-ciel. Était-ce la clé qui ouvrait Incarceron ? Elle voulut la prendre. Mais avant, elle passa le disque de Jared par-dessus.

Rien.

Elle jeta un œil autour d'elle. Tout était tranquille.

Elle saisit la clé.

La pièce parut alors tanguer ; des sirènes retentirent ; des rayons laser jaillirent du sol, l'emprisonnant dans une cage de faisceaux lumineux rouges. Une grille en métal tomba devant la porte. Des lumières s'allumèrent. Au milieu de ce chaos, elle resta figée, terrorisée, le cœur prêt à exploser. Elle ressentit une douleur au pouce et s'aperçut que le disque l'avait coupée.

Elle le regarda : Jared venait de lui transmettre un message.
« Il revient ! Sors de là, Claudia ! Sors de là ! »

7

Sapphique arriva au bout d'un tunnel et vit un vaste hall Le sol était recouvert d'une étendue d'eau empoisonnée d'où s'échappaient des vapeurs toxiques. Un fil tendu traversait l'obscurité.
Sur un des côtés, une porte était éclairée.
Les prisonniers de cette Unité essayèrent de le dissuader.
« Beaucoup sont tombés, le prévinrent-ils. Leurs os pourrissent ci présent dans le lac noir. Pourquoi devriez-vous connaître un sort différent ? » « Parce que j'ai des rêves, répondit-il, et que dans ces rêves je vois les étoiles. » Puis il monta sur le fil et commença la traversée. Souvent, il se reposait ou restait prostré de douleur. Souvent ils lui demandèrent de faire demi-tour. Enfin, au bout de nombreuses heures, il parvint de l'autre côté. Ils le virent trébucher et disparaître derrière la porte. Sapphique était élancé. Il avait la peau foncée, des cheveux longs et raides. On ne peut que deviner son vrai nom.

LES ERRANCES DE SAPPHIQUE

— Je te l'ai dit et répété, gronda Gildas avec irritation. L'Extérieur existe. Sapphique s'est évadé. Mais personne n'est jamais rentré. Pas même toi.

— Vous n'en savez rien, rétorqua Finn.

Le vieil homme rit, faisant osciller la cage en métal au-dessus de la pièce. Des livres accrochés à des chaînes, des instruments chirurgicaux et une avalanche de boîtes en fer remplies de spécimens pourrissants y étaient suspendus. Elle était à peine assez grande pour leur permettre à tous les deux de l'occuper, et

recouverte d'un vieux matelas en paille dont des brindilles ne cessaient de tomber comme des flocons de neige sur les marmites. Une femme leva la tête, prête à protester. Puis elle aperçut Finn et se tut.

— Je le sais, jeune imbécile, parce que les Sapienti l'ont écrit, expliqua Gildas en enfilant une botte. La Prison a été construite pour contenir la Racaille de l'humanité. Pour les éloigner, les exiler de la Terre. C'était il y a des siècles, à l'époque de Martor, quand la Prison parlait encore aux hommes. Soixante-dix Sapienti se sont portés volontaires pour être enfermés avec les prisonniers afin de les guider. Ensuite, la Prison a été scellée à jamais. Les Sapienti ont transmis leur savoir à leurs successeurs. Même les enfants savent ça.

Finn caressa le pommeau de son épée. Il se sentait fatigué, énervé.

— Personne depuis n'est entré dans Incarceron. Nous sommes au courant pour les Ventres, bien que nous ne sachions pas où ils sont. La Prison est efficace, les fondateurs l'ont voulue ainsi. Rien ne se perd, elle recycle tout. Dans ces cellules naissent et grandissent de nouveaux prisonniers. Peut-être aussi des animaux.

— Mais j'ai des souvenirs… des bribes de souvenirs, insista Finn tout en agrippant les barreaux de la cage, comme s'il cherchait à s'accrocher à ses certitudes.

Tout en bas, il vit Keiro traverser le hall, une jeune fille à chaque bras.

Gildas suivit son regard.

— Tu n'as pas de souvenirs. Tu rêves des mystères d'Incarceron. Tes visions nous permettront de nous évader.

— Non, je me rappelle.

Le vieil homme parut exaspéré.

— Tu te rappelles quoi ?

— Eh bien… un gâteau. Avec des billes argentées et sept bougies. Il y avait des gens. Et de la musique, beaucoup de musique.

La musique : il ne l'avait pas remarquée auparavant. Un élan de joie le parcourut, qui s'évanouit quand il croisa le regard du vieil homme.

— Un gâteau. J'imagine que ce doit être un symbole. Le nombre 7 est important. Les Sapienti disent qu'il représente le sceau magique de Sapphique datant de sa rencontre avec le Scarabée renégat.

— J'étais là !

— Tout le monde a des souvenirs, Finn. Ce qui importe, ce sont tes visions. Ce don unique fait de toi un prophète. Tout le monde est au courant : les esclaves, les guerriers, même Jormanric. Tu as vu la façon dont ils te regardent. Parfois ils te craignent.

Finn resta silencieux. Il détestait ses crises. Il se réveillait malade, grelottant, angoissé par ses trous de mémoire. Sans parler des questions incessantes de Gildas qui n'arrangeaient en rien son malaise.

— Un jour, mes visions me tueront, déclara-t-il.

— C'est vrai que peu de natifs vivent jusqu'à un âge avancé, reconnut Gildas d'une voix sévère.

Il attacha son imposant collier autour de son cou.

— Le passé est derrière toi, marmonna-t-il. Oublie-le, il n'a plus d'importance. Chasse-le de ton esprit, sinon il te rendra fou.

— Vous avez connu beaucoup de natifs ?

— Trois, répondit-il.

Agacé, il tira sur sa barbe. Puis il sombra dans le silence.

— Vous êtes rares, reprit-il enfin. Je t'ai cherché toute ma vie. Un homme que l'on disait être un natif mendiait devant le hall des Lépreux. Je l'ai longuement interrogé et je me suis rendu compte qu'il avait perdu la tête. Il délirait à propos d'un œuf qui parlait, d'un chat qui souriait. Des années plus tard, après avoir entendu de nombreuses rumeurs, j'en ai trouvé un autre : une ouvrière de la Civicité vivant dans l'Unité ouest. Elle me paraissait normale. J'ai essayé de la persuader de me confier ses visions mais elle n'a jamais voulu. Un jour, j'ai appris qu'elle s'était pendue.

Finn avala sa salive.

— Pourquoi ?

— Elle avait fini par croire qu'elle était suivie par un enfant, un enfant invisible qui s'accrochait à ses jupons et qui l'appelait, la réveillait la nuit. Sa voix la tourmentait. Elle n'arrivait pas à la

chasser.

Finn frissonna. Il savait que le Sapient l'observait.

— T'avoir trouvé ici tient du miracle, bougonna-t-il. Tu es le seul à pouvoir me guider vers l'Extérieur.

— Je ne peux pas.

— Si, tu peux. Tu es mon prophète, Finn. Mon lien avec Incarceron. Bientôt, tu m'apporteras la vision que j'attends depuis toujours, le signe que mon heure est arrivée, que je dois suivre Sapphique et chercher la sortie. Tous les Sapienti entreprennent cette quête. Pas un n'a réussi mais ils n'avaient pas un natif avec eux pour les accompagner.

Finn secoua la tête. Malgré sa familiarité, le discours de Gildas lui faisait toujours aussi peur. Le vieillard était obsédé par l'idée de s'évader et persuadé que Finn pouvait l'aider. Mais comment de brefs souvenirs et des pertes de connaissance pouvaient-ils les sauver ?

Gildas le poussa et attrapa l'échelle en métal.

— Ne parle de ça à personne. Pas même à Keiro.

Il commença à descendre.

— Jormanric ne vous laissera jamais partir, murmura Finn.

Gildas lui lança un regard méprisant.

— Je vais où je veux.

— Il a besoin de vous. Il contrôle l'Unité grâce à vous. Tout seul, il…

— Il se débrouillera. Il excelle dans l'art de faire régner la peur et la violence.

Tout à coup, Gildas remonta quelques échelons. Son visage s'était illuminé d'une joie soudaine.

— Tu imagines, Finn, le jour où nous ouvrirons la porte, où nous quitterons l'obscurité et Incarceron ? Pour voir les étoiles ? Pour voir le soleil ?

Finn resta silencieux un instant. Ensuite, il s'accrocha à une corde, descendit et rattrapa le Sapient.

— Je l'ai déjà vu.

— Seulement dans tes visions, jeune imbécile. Seulement dans tes rêves.

Il progressait le long de l'échelle rouillée avec une agilité surprenante. Finn le suivait plus lentement. Malgré ses gants, le

frottement de la corde lui brûlait les mains.

S'évader.

Ce mot lui était douloureux, comme une piqûre de guêpe, comme une lame qui transpercerait son cerveau. Il était plein de promesses mais vide de sens. Les Sapienti enseignaient que Sapphique avait un jour trouvé la sortie, qu'il s'était évadé. Finn n'y croyait qu'à moitié. Les légendes sur Sapphique évoluaient avec le temps ; tous les conteurs itinérants et les poètes avaient une nouvelle histoire à dévoiler. Si un homme seul avait vécu toutes ces aventures, berné tous ces Seigneurs, entrepris le voyage épique à travers les Mille Unités d'Incarceron, il avait dû vivre deux cents ans. La Prison était vaste, inconnue, un gigantesque labyrinthe de pièces, d'escaliers, de salles, de tours. Du moins, c'est ce que disaient les Sapienti.

Ses pieds touchèrent le sol. Du coin de l'œil, Finn aperçut l'habit vert moiré de Gildas tandis que ce dernier se hâtait de quitter le Refuge, et il lui courut après. Il vérifia que son épée se trouvait bien dans son fourreau et que ses deux poignards étaient toujours attachés à sa ceinture.

Sa seule préoccupation désormais était de récupérer le cristal de la Maestra. Et cela s'avérerait sûrement compliqué.

Le Précipice de la Rançon n'était pas loin. Il traversa d'un pas rapide les espaces plongés dans l'obscurité, attentif aux araignées et aux aigles qui guettaient depuis les madriers. Il arriva parmi les derniers. Il entendit les membres du Commando avant même de passer la dernière arche ; ils criaient, lançaient des insultes par-dessus le gouffre. Leur mépris rebondissait sur les falaises impossibles à escalader.

De l'autre côté, les membres de la Civicité attendaient, formant une ligne d'ombres.

Le sol semblait avoir été fendu et révélait des parois lisses en obsidienne noire qui descendaient à l'infini. Aucun son ne remontait jamais à la surface. Le Commando pensait que le précipice était sans fond. Certains disaient que si on y tombait, on atterrissait dans le cœur de lave de la Terre, loin d'Incarceron. En effet, de la chaleur émanait de ses entrailles, une vapeur nocive qui faisait onduler l'air. Au centre, taillé par on ne sait quel tremblement de Prison ayant créé la faille, se

dressait un piton rocheux appelé La Flèche et dont le dessus plat était craquelé et abîmé. Un pont de métal sombre et rouillé recouvert de graisse de porc pendait de chaque côté. Le rocher délimitait une zone neutre, un endroit où se signaient des accords et des armistices et autres échanges précaires conclus par les tribus hostiles des différentes Unités.

Près du bord, d'où on jetait souvent des esclaves, se tenait Jormanric. Les membres du Commando l'entouraient. Attaché à une chaîne, son chien-esclave était accroupi à ses pieds.

— Regarde-le, murmura Keiro à Finn. Gros et gras.

— Et aussi vaniteux que toi.

Son frère de sang ricana.

— Au moins, moi, j'ai des raisons d'être vaniteux.

Finn ne l'écoutait plus. Il observait la Maestra. Tandis qu'elle avançait, tirée par des hommes, elle parcourait du regard la foule, les ponts branlants, et les siens qui patientaient dans l'air scintillant. Tout à coup, de l'autre côté, un homme cria. Le visage de la femme perdit de sa superbe ; elle essaya d'échapper à ses gardes.

— Sim ! appela-t-elle.

Finn se demanda si cet homme était son mari.

— Allez, viens, souffla-t-il à Keiro, et ils progressèrent parmi la foule.

Les gens s'écartèrent sur leur passage. Les paroles du vieil homme résonnèrent amèrement en Finn : « Tu as vu la façon dont ils te regardent. » Savoir qu'il avait raison mettait Finn en colère. Il s'approcha de la Maestra et lui prit le bras.

— Souvenez-vous de ce que je vous ai dit. On ne vous fera aucun mal. Mais vous êtes sûre qu'ils ont apporté l'objet ?

— Ils n'ont aucune raison de le garder, répondit-elle en le regardant d'un air féroce. Ces gens, eux, savent ce qu'est l'amour.

— Peut-être que je l'ai su à un moment donné, rétorqua-t-il, blessé.

De ses yeux ternes à demi clos, Jormanric les observait.

— Qu'on l'amène ! cria-t-il en désignant le pont.

Le Seigneur se leva et s'avança d'un pas lourd jusqu'au bord du précipice. Il regarda la Civicité d'un air menaçant et croisa ses

énormes bras sur sa poitrine. Sa cotte de mailles grinça.

— Écoutez-moi ! gronda-t-il. On vous la rend en échange de son poids en trésor. Pas plus, pas moins. Et n'essayez pas de nous refiler de l'alliage ou de la ferraille.

Ses mots résonnèrent dans l'air brûlant.

Une voix rageuse lui répondit :

— D'abord, on veut votre parole que vous n'allez pas nous trahir.

Jormanric sourit, les dents luisantes de qat.

— Je n'ai plus tenu parole depuis que j'ai poignardé mon frère à l'âge de dix ans. Mais si vous la voulez, je vous la donne.

Des ricanements s'échappèrent du Commando. Dans la pénombre derrière eux, Finn aperçut Gildas. Il paraissait de mauvaise humeur.

Silence.

Ensuite, du fin fond des brumes de chaleur, un bruit sourd et métallique retentit. Les membres de la Civicité traînaient leurs trésors jusqu'à La Flèche. Finn se demanda ce qu'ils avaient en leur possession : des minerais, certainement. Jormanric espérait obtenir de l'or, du platine et, par-dessus tout, des microcircuits. La Civicité était une des tribus les plus riches de l'Unité, raison pour laquelle le Commando leur avait tendu un piège.

Le pont vacilla. La Maestra s'accrocha à la rambarde.

— Avancez, dit Finn avec calme.

Il regarda derrière lui. Keiro avait sorti son épée.

— Je suis là.

— Ne libérez pas cette chienne avant d'avoir tout récupéré, s'égosilla Jormanric.

Finn sentit la rage l'envahir. Poussant la Maestra devant lui, il commença la traversée.

Le pont était un canevas de chaînes entremêlées et instables. Finn trébucha deux fois. La deuxième fois, le pont oscilla dangereusement et faillit les précipiter tous les trois dans le gouffre. Keiro émit un juron ; les doigts de la Maestra serraient si fort la rambarde que ses jointures étaient blanches.

Finn évitait de regarder en bas. Il savait ce qu'il verrait : les ténèbres, des vapeurs de fumée ardente, envoûtantes et corrosives.

La jeune femme progressait à pas lents.

— S'ils n'apportent pas le… cristal, que se passera-t-il ? s'enquit-elle.

— Quel cristal ? demanda Keiro sournoisement.

— Tais-toi, rétorqua Finn.

Dans la brume blafarde, il aperçut les membres de la Civicité : trois hommes, comme prévu, qui attendaient près de la balance. Finn s'approcha de la Maestra.

— Ne songez pas à vous enfuir. Il doit y avoir au moins une vingtaine d'armes pointées sur vous.

— Je ne suis pas stupide, siffla-t-elle.

Elle posa un pied sur le piton rocheux.

Finn fit de même et inspira profondément, ce qu'il regretta aussitôt : des gaz nocifs lui brûlèrent la gorge. Il se mit à tousser.

Keiro attrapa la femme par le bras et brandit son épée.

— Là-dessus.

Il la jeta sur la balance, une immense structure en aluminium qui avait été acheminée jusque-là en pièces détachées et reconstruite pour servir lors de telles occasions. Mais elle n'avait jamais été utilisée, du moins pas depuis que Finn appartenait au Commando. Jormanric s'encombrait rarement de demandes de rançon.

— Regarde bien l'aiguille, ami, ordonna Keiro en se tournant vers le chef de la Civicité. Dommage pour vous, elle pèse presque autant qu'un homme. Peut-être auriez-vous dû la mettre au régime.

L'homme était trapu, emmitouflé dans un manteau à rayures qui dissimulait mal une arme blanche. Il ignora Keiro. Tout en observant l'aiguille sur le cadran, il lança un coup d'œil rapide à la Maestra. Finn reconnut l'homme qui lui avait coupé ses liens lors de l'embuscade et que la Maestra avait appelé Sim.

Il dévisagea Finn avec mépris. Ne voulant prendre aucun risque, Keiro tira la Maestra à lui. Il posa la pointe de son poignard sur sa nuque.

— Allez-y, empilez votre trésor. Et rappelez-vous que je vous ai à l'œil.

Finn passa sa main sur ses paupières recouvertes de sueur. Il avala sa salive et tenta de respirer normalement. Pourquoi

n'avait-il pas pensé à protéger son nez et sa bouche ? De légères taches rouges horriblement familières se mirent à danser devant ses yeux. « Pas maintenant, pensa-t-il, au bord de la panique. S'il vous plaît. Pas maintenant. »

Des bibelots en or s'amoncelaient : des bagues, des verres, des assiettes, des chandeliers richement ornés. Un sac fut renversé et des pièces d'argent tombèrent en cascade, sans doute forgées à partir des minerais que les contrebandiers acheminaient. Puis ce fut un déluge d'objets délicats dérobés au cœur des endroits les plus sombres et infréquentables de l'Unité : Scarabées brisés, lentilles, un Détecteur dont le scanner semblait cassé.

L'aiguille se déplaça. Sans jamais la quitter des yeux, les hommes de la Civicité déposèrent un sac de qat et deux petits morceaux d'ébène, un bois précieux qui poussait dans une forêt reculée dont Gildas avait vaguement entendu parler.

Keiro se tourna vers Finn en souriant.

L'aiguille progressait. Sur le monticule furent rajoutés des fils de cuivre, du plexiglas, une poignée de filaments en cristal, un casque réparé et trois plaques d'aluminium rouillées.

Les hommes travaillaient avec ardeur mais il était évident qu'ils manquaient de matière. La Maestra observait la scène, les lèvres serrées. La peau de sa nuque autour de la lame du poignard de Keiro avait blanchi.

Finn respirait mal. Des étincelles de douleur fusèrent derrière ses yeux. Il avala sa salive et voulut parler à Keiro mais il haletait. Les hommes renversèrent le dernier sac sur la pile, un tas de ferraille inutile. Keiro ne les lâchait pas du regard.

L'aiguille s'approchait de l'équilibre. Elle s'arrêta trop tôt.

— Encore, dit Keiro d'une voix douce.

— Nous n'avons plus rien.

Keiro rit.

— Et ton manteau ? Vaut-il plus qu'elle ?

Sim enleva son manteau et le lança par-dessus le reste. Puis, tout en regardant la Maestra, il déposa son épée et son fusil à silex. Les deux autres firent de même. Les mains vides, ils observèrent l'aiguille. Elle oscilla mais n'atteignit pas la marque.

— Ça ne suffit pas, déclara Keiro.

— Cela suffit, maintenant ! s'écria Sim d'une voix sévère. Laissez-la partir !

— Le cristal ? demanda Keiro à Finn. Il est là ?

Finn secoua la tête. Il ne se sentait pas bien.

Keiro afficha un sourire glacial. Il enfonça légèrement la lame dans le cou de la femme ; un filet de sang sombre dégoulina.

— Je veux t'entendre supplier.

— Sim, donne-leur le cristal, articula-t-elle. Celui que tu as trouvé dans le hall oublié.

— Maestra.

— Donne-leur.

Sim hésita et cette seconde d'hésitation blessa la Maestra. Finn la vit encaisser le coup. Enfin, l'homme enfouit sa main dans sa chemise et en sortit un objet dont les éclats dessinèrent des arcs-en-ciel sur ses doigts.

— Pour ce qui est de son fonctionnement, commença-t-il, nous avons découvert…

Elle le fit taire du regard. Il plaça le cristal lentement sur la pile.

L'aiguille atteignit le point voulu.

Keiro poussa la femme. Sim lui attrapa le bras et la tira jusqu'au deuxième pont.

— Cours ! hurla-t-il.

Finn s'accroupit. Des reflux de bile envahirent sa gorge quand il saisit le cristal. Au centre figurait un aigle aux ailes déployées. *Le même que celui sur son poignet.*

— Finn.

Il redressa la tête. La Maestra se tenait devant lui, le visage livide.

— J'espère qu'il causera ta perte.

— Maestra !

Sim la tenait par le bras mais elle se libéra. Elle agrippa les chaînes du deuxième pont.

— Je maudis ce cristal, cracha-t-elle en fixant Finn. Et je te maudis aussi.

— Ne perdez pas de temps, répondit-il d'une voix enrouée. Partez !

— Tu as détruit ma confiance. Ma compassion. Je pensais

pouvoir faire la différence entre le mensonge et la vérité. Maintenant, je n'oserai plus jamais accueillir un étranger. Pour ça, je ne pourrai jamais te pardonner.

Sa haine était dévorante. Finn eut l'impression de prendre feu. Elle se détourna au moment où le pont vacillait dangereusement.

Figée de terreur, la Maestra hurla. Finn fit un pas vers elle. Il sentit la main de Keiro sur son bras. Il entendit aussi un craquement. Comme si la douleur dans sa tête les avait ralentis, il vit les chaînes et les rivets qui retenaient le pont lâcher. Il perçut le rire sardonique de Jormanric et il sut qu'il avait été trahi.

La Maestra semblait avoir compris. Elle se redressa et croisa son regard. Ensuite, elle disparut et les autres s'évanouirent aussi. Le pont, comme une balançoire, percuta la falaise. La structure de métal éclata dans un rugissement terrible.

Les échos de leurs cris s'estompèrent.

À genoux, Finn observait le vide d'un air terrifié. Une vague de nausée l'envahit. Il serra le cristal dans sa main. À travers le vacarme lui parvint la voix de Keiro.

— J'aurais dû deviner que cette vermine tenterait une chose pareille. Ce morceau de verre me paraît être une maigre récompense pour tous tes efforts. Qu'est-ce que c'est ?

Et soudain Finn sut qu'il avait raison : il était né à l'Extérieur, il en était certain. Il possédait désormais un objet que personne dans Incarceron ne connaissait et dont personne ne pourrait deviner l'usage. Mais cet objet lui était familier. Il s'en était déjà servi. Il savait même comment il s'appelait.

— Une clé…

Il se sentit tout à coup submergé par la douleur et l'obscurité.

Il tomba dans les bras de Keiro.

Sous terre,
les étoiles sont des légendes

8

Les années de Terreur sont terminées mais rien ne sera plus jamais comme avant. La guerre a creusé la lune et immobilisé les marées.
Nous devons trouver un moyen plus simple de vivre.
Nous devons trouver refuge dans le passé, tout et tout le monde à sa place.
Le prix à payer pour notre survie sera notre liberté.

DÉCRET DU ROI ENDOR

Finn se sentit tomber pendant des heures et des heures avant de s'écraser sur une saillie rocheuse. À bout de souffle, il leva la tête. L'obscurité régnait tout autour. À côté de lui, adossé contre la falaise, quelqu'un était assis.

— La clé…, s'inquiéta Finn.

— Près de toi.

Il la chercha parmi les gravats et passa ses doigts sur sa surface lisse. Rassuré, il se tourna vers l'homme.

L'étranger était jeune et avait de longs cheveux noirs. Il portait le manteau vert des Sapienti mais le sien était élimé et usé. Désignant la paroi du rocher, il dit :

— Regarde, Finn.

Un trou de serrure avait été sculpté dans la pierre. Un filet de lumière passait au travers. Finn comprit alors que le rocher était une porte, minuscule et noire, dont l'opacité était incrustée d'étoiles.

— Voilà le Temps. Voilà ce que tu dois déverrouiller, expliqua Sapphique.

Voulant prendre la clé, Finn fut surpris par son poids. Il la saisit des deux mains mais elle était tellement lourde qu'il ne pouvait s'empêcher de trembler.

— Aidez-moi, soupira-t-il, haletant.

Le trou de la serrure se refermait inexorablement. Quand il réussit à approcher la clé, il ne restait plus qu'une brèche de lumière de la taille du chas d'une aiguille.

— Ils sont nombreux à avoir tenté, lui murmura Sapphique à l'oreille. Ils sont nombreux à y avoir laissé la vie.

Prise de panique, Claudia se sentit tout d'abord incapable de faire un geste.

Puis elle réagit. Elle fourra la clé en cristal dans sa poche et utilisa le disque de Jared pour en fabriquer un double en hologramme, qu'elle posa sur le petit coussin en velours noir. Elle referma le tiroir. Les mains moites, elle sortit la boîte en plexiglas qu'elle avait apportée au cas où elle se retrouverait en pareille situation et l'ouvrit. Libérées, les coccinelles s'envolèrent et atterrirent sur le tableau de commandes et au sol. Pour finir, Claudia prit le disque, appuya sur un bouton, tendit l'appareil devant elle et visa la porte.

Trois des faisceaux laser disparurent. Craignant à tout moment de se faire terrasser par des armes invisibles, elle se glissa dans l'interstice et se retrouva face à la grille. Le cauchemar continuait. Tout à coup, le disque émit un bruit inquiétant et elle cria, exaspérée, certaine qu'il allait tomber en panne. Mais les barreaux de métal commencèrent à fondre et elle put se frayer un passage.

Quelques secondes plus tard, elle avait franchi la grille, ouvert la porte et rejoint le couloir.

Silence.

Elle tendit l'oreille, surprise. La porte du bureau se referma derrière elle et les alarmes s'éteignirent d'un coup, comme par enchantement.

La maison semblait paisible. Des tourterelles roucoulaient. Elle perçut des voix à l'étage inférieur.

Elle se mit à courir. Elle monta l'escalier, se rendit au grenier, puis fila le long d'un passage qui traversait la mansarde des

domestiques et débouchait sur une minuscule remise qui empestait le clou de girofle et l'armoise. Elle s'y précipita, tâtonna le mur recouvert de moisissures et de toiles d'araignées à la recherche du mécanisme qui permettait d'accéder à l'ancien confessionnal. Enfin, elle trouva le loquet, au creux d'une fissure, à peine assez large pour qu'elle y glisse le pouce.

La porte s'ouvrit. Elle la poussa en jurant de toutes ses forces. Puis elle se glissa de l'autre côté.

Elle attendit de l'avoir fermée et de s'y être adossée pour souffler.

Devant elle se trouvait une galerie sombre qui menait à la tour de Jared.

Finn était allongé sur son lit dans une position inconfortable.

Il resta ainsi un long moment, prenant peu à peu conscience de l'agitation dans le hall. Des pas rapides, de la vaisselle qui s'entrechoque. Fouillant l'obscurité de la main, il découvrit qu'une couverture le recouvrait. Ses épaules et son cou lui faisaient mal. Parcouru de frissons, il grelottait de froid.

Il se tourna et observa le plafond sale. Dans sa tête résonnaient les échos d'un immense cri, de sonneries d'alarme et de lumières stroboscopiques. Pendant un instant, il eut la terrible impression que ses pensées s'étiraient comme un long tunnel noir au sein duquel il avançait à l'aveuglette vers la lumière. Il ne se sentait pas bien.

Puis il entendit Keiro.

— Il t'en a fallu, du temps.

Keiro s'assit sur le lit. Sa silhouette était floue et déformée.

— Tu es dans un sale état, constata-t-il en faisant la grimace.

— Toi, non, répondit Finn d'une voix enrouée.

Lentement, sa vue s'ajusta. Keiro s'était attaché les cheveux. Il portait le manteau à rayures de Sim avec bien plus de prestance que son propriétaire. Un poignard de joaillier était accroché à une large ceinture à clous sur ses hanches. Il étendit les bras.

— Ça me va bien, tu ne trouves pas ?

Finn se tut. Une vague de colère et de honte couvait quelque part en lui. S'il la laissait l'envahir, il se noierait.

— Depuis combien de temps ? C'était si terrible ? croassa-t-il.

— Deux heures. Tu as raté le partage du butin. Encore une fois.

Finn se redressa avec précaution. Il avait la tête qui tournait et la bouche sèche, comme chaque fois qu'il subissait une crise.

— Celle-là a été plus sévère que d'habitude. Tu as eu des convulsions. Tu as résisté et tressauté mais je t'ai maintenu cloué au sol et Gildas m'a aidé. Les autres n'ont rien remarqué, ils étaient trop occupés à admirer le trésor. On t'a porté jusqu'ici.

Le visage de Finn s'empourpra. Il n'arrivait pas à prédire ses absences et Gildas prétendait ne connaître aucun remède susceptible de le soulager. Dès que la déferlante obscure l'ensevelissait, Finn perdait connaissance. Comment paraissait-il aux yeux des autres ? Il ne voulait pas le savoir. Il avait honte de cette faiblesse, même si elle lui valait l'admiration du Commando. À présent, il avait l'impression d'avoir quitté son corps et d'être revenu pour constater qu'il était douloureux et vide. À croire qu'il ne lui allait plus.

— Je n'avais pas ces crises quand j'étais à l'Extérieur. J'en suis sûr.

Keiro haussa les épaules.

— Gildas veut absolument que tu lui parles de ta nouvelle vision.

— Il attendra, répondit Finn en levant la tête.

Un silence gêné s'installa.

— Jormanric avait donné l'ordre de la tuer ?

— Qui d'autre ? C'est le genre de choses qui l'amuse. Et ça doit nous servir de mise en garde.

Finn hocha la tête, morose. Il bascula les jambes hors du lit et examina ses bottes usées.

— Je me vengerai. Je le tuerai.

— Pourquoi te donner cette peine ? Tu as eu ce que tu voulais.

— Je lui avais donné ma parole. Je lui avais dit qu'elle n'aurait rien à craindre.

— Finn, nous sommes de la Racaille. Nos promesses ne valent rien. Elle le savait. Elle avait été prise comme otage. Si la Civicité t'avait capturé, ils auraient fait pareil. N'y pense plus. Je

te l'ai déjà dit, tu rumines beaucoup trop. Ça te rend faible et il n'y a pas de place pour les faibles dans Incarceron. Personne ne prendra pitié de toi. Ici, seul celui qui dégaine le premier survit.

Keiro parlait en regardant droit devant lui. Sa voix contenait une étrange amertume que Finn n'avait encore jamais perçue. Mais quand il fit face à Finn, il avait retrouvé son assurance.

— Alors, c'est quoi, une clé ? demanda-t-il.

Le cœur de Finn bondit.

— La clé ! Où est-elle ?

Keiro secoua la tête d'un air moqueur.

— Qu'est-ce que tu ferais sans moi ?

Il ouvrit la main. Le cristal pendait à un de ses doigts. Finn s'avança pour le prendre mais Keiro retira sa main.

— C'est quoi, une clé ?

Finn passa sa langue sur ses lèvres desséchées.

— Une clé sert à ouvrir.

— À ouvrir ?

— À déverrouiller.

Keiro écarquilla les yeux.

— Les serrures de l'Unité ? Toutes les portes ?

— Je ne sais pas !

Il tendit la main et cette fois-ci attrapa le cristal, que Keiro lui céda à contre-cœur. L'objet était lourd. D'étranges filaments de verre le parcouraient de part en part. L'aigle en son centre regardait Finn avec dignité. Il vit qu'il portait autour du cou un collier en forme de couronne. Il remonta sa manche et le compara avec celui sur sa peau dont les contours bleus commençaient à pâlir.

— On dirait les mêmes, constata Keiro.

— Ils sont identiques.

— Mais ça ne veut rien dire. D'ailleurs, ça pourrait même signifier que tu es né à l'Intérieur.

— Cet objet ne vient pas de l'Intérieur, affirma Finn en le posant au creux de ses deux mains. Nous n'avons pas de matériau semblable. Et ce travail…

— La Prison a pu le fabriquer.

Finn resta silencieux.

Mais à ce moment-là, comme si elle les avait entendus, la

Prison éteignit toutes les lumières.

Quand le directeur ouvrit lentement la porte de l'observatoire, l'écran mural était recouvert de portraits des rois Havaarna de la XVIII^{e} dynastie, ces générations décadentes dont les politiques sociales avaient conduit aux années de Terreur. Jared était assis sur son bureau, un pied posé sur le dossier d'une chaise. Penchée en avant, la jeune fille relisait ses notes.

— *Alexandre VI, le réformateur, sauveur du royaume. À créé le contrat de dualité. À fermé tous les théâtres et banni tout amusement.* Pourquoi a-t-il fait ça ?

— La peur, répondit Jared sèchement. À cette époque, tout rassemblement était considéré comme une menace pour l'ordre établi.

Claudia sourit, la gorge nouée. Il fallait présenter à son père une image rassurante : sa fille et son professeur bien-aimé. Évidemment, personne n'était dupe.

— Hum.

Claudia sursauta ; Jared ouvrit de grands yeux, – feignant la surprise à la perfection.

Le directeur leur offrit un sourire impassible, comme s'il admirait leur performance.

— Monsieur ? demanda Claudia en se levant. Vous êtes déjà de retour ? Je croyais que vous aviez dit onze heures.

— Oui, c'est bien ce que j'ai dit. Maître, puis-je entrer ?

— Bien sûr, répondit Jared.

Le renardeau s'échappa de ses bras et alla se réfugier sur une étagère.

— Votre présence nous honore, directeur.

Le directeur s'avança jusqu'au bureau recouvert d'appareils divers et posa la main sur une cornue.

— Vous avez une interprétation de l'Époque qui est assez… personnelle, Jared. Mais je sais que les Sapienti ne sont pas vraiment soumis au Protocole.

Il saisit le délicat objet de verre et le souleva pour pouvoir les observer à travers. Son œil gauche prit des proportions démesurées.

— Les Sapienti font comme bon leur semble. Ils inventent,

expérimentent, alimentent le cerveau de l'humanité en découvertes malgré la tyrannie du passé. Toujours, ils cherchent de nouvelles sources d'énergie, de nouveaux traitements. Admirable. Mais dites-moi, quels progrès ma fille a-t-elle réalisés ?

Jared croisa ses doigts frêles.

— Claudia est une élève remarquable, déclara-t-il avec prudence.

— Une érudite ?

— Assurément.

— Vive et intelligente ?

Le directeur abaissa la cornue. Ses yeux étaient rivés sur sa fille. Elle leva la tête et le regarda d'un air doux.

— Je suis certain, murmura Jared, qu'elle réussira tout ce qu'elle entreprendra.

— Et elle entreprendrait tout et n'importe quoi.

Le directeur desserra son emprise et la flasque tomba. Elle heurta le coin du bureau et se brisa en mille éclats de verre. Un corbeau perché sur le rebord de la fenêtre s'envola en croassant.

Jared avait fait un pas en arrière. À présent, il se tenait immobile. Claudia était derrière lui et ne bougeait pas.

— Je suis vraiment désolé ! s'écria le directeur.

Il sortit un mouchoir et s'essuya la main.

— La maladresse de l'âge, je crains, reprit-il. J'espère qu'elle ne contenait rien d'important.

Jared secoua la tête ; Claudia aperçut quelques gouttelettes de sueur sur son front. Elle savait que son propre visage était livide.

— Claudia, réjouis-toi. Le duc de Marlowe et moi-même sommes parvenus à un accord sur ta dot. Tu devrais commencer à rassembler ton trousseau, ma chère.

Devant la porte, il marqua une pause. Jared s'était accroupi et ramassait les morceaux de verre. Claudia ne bougeait pas et l'observait. Son visage lui fit penser à son propre reflet quand elle s'étudiait dans le miroir tous les matins.

— Je ne vais pas déjeuner, finalement. J'ai beaucoup de travail. Je serai dans mon bureau. Il paraît que nous avons un problème d'insectes.

Quand la porte se referma, ils ne dirent rien. Claudia s'assit. Jared alla jeter les bouts de verre dans un container puis il alluma les écrans de contrôle des escaliers de la tour. Ensemble, ils virent la silhouette anguleuse du directeur progresser parmi les crottes de souris et les toiles d'araignées.

— Il sait, souffla enfin Jared.

— Évidemment qu'il sait.

Claudia se rendit compte qu'elle tremblait. Elle prit un vieux manteau de Jared et le passa sur ses épaules. Elle portait encore sa combinaison sous sa robe, avait mis ses chaussures à l'envers et attaché ses cheveux en un chignon désordonné.

— Il est venu ici uniquement pour nous le faire savoir.

— Il ne croit donc pas que ce sont les coccinelles qui ont déclenché l'alarme, remarqua Jared.

— Je vous l'ai dit. La pièce n'a aucune fenêtre. Mais il n'admettra jamais que je l'ai surpassé. Tout le monde fait semblant et joue le jeu.

— Mais la clé… Tu l'as dérobée.

— Tant qu'il se contentera d'ouvrir le tiroir, il n'en saura rien. Dès qu'il voudra la prendre, il comprendra. Espérons que d'ici là j'aurai remis l'original à sa place.

Jared passa une main sur son front et s'assit, tout pâle.

— Un Sapient ne devrait jamais dire ça, mais il me terrifie.

— Est-ce que ça va ?

Il se tourna vers elle, la regardant de ses yeux noirs. Le renardeau descendit de l'étagère et sauta sur ses genoux.

— Oui. D'un autre côté, tu me terrorises tout autant, Claudia. Pourquoi l'as-tu volée ? Voulais-tu qu'il sache que c'était toi ?

Elle fronça les sourcils. Parfois, la perspicacité de son professeur la déstabilisait.

— Où est-elle ? demanda-t-elle.

Jared l'observa un instant puis son visage devint triste. Il souleva le couvercle d'un pot en terre, y glissa un hameçon et remonta la clé baignée de formol. L'odeur âcre du liquide imprégna la pièce. Claudia se boucha le nez avec la manche de son manteau.

— Mon Dieu ! Vous n'avez pas pu trouver mieux ?

En arrivant tout à l'heure, elle lui avait glissé la clé dans la

main et s'était ensuite dépêchée de s'habiller, si bien qu'elle n'avait pas vu ce qu'il en avait fait. À présent, il la sortait avec précaution de son emballage protecteur et la posait sur le bois noueux et roussi du banc. Ils l'examinèrent un long moment.

Elle était magnifique. Ses différentes faces accrochaient la lumière du soleil, créant de superbes étincelles arc-en-ciel. Incrusté au centre, l'aigle au collier en forme de couronne les défiait.

Mais elle paraissait trop fragile pour être glissée dans une serrure et ne semblait cacher aucun mécanisme secret.

— Le mot de passe pour ouvrir le tiroir est « Incarceron », expliqua-t-elle.

Jared haussa les sourcils.

— Donc, tu as pensé…

— C'est évident, non ? Quelle autre porte cette clé pourrait-elle ouvrir ? Il n'y en a aucune dans la maison.

— Nous n'avons pas la moindre idée d'où se trouve Incarceron. Et quand bien même, on ne pourrait pas s'en servir.

— Je compte bien le découvrir, affirma-t-elle.

Jared sombra dans ses pensées. Puis il déposa la clé sur une petite balance et la pesa. Notant les résultats de son écriture précise, il en prit toutes les mesures.

— Elle n'est pas en verre. Un silicate de cristal plutôt. De plus, remarqua-t-il en ajustant la balance, elle émet un champ électromagnétique particulier. Je ne dirais pas que c'est une clé à proprement parler. Plutôt un outil de haute technologie datant d'avant l'Époque. Elle ne sert pas uniquement à ouvrir une porte de prison, Claudia.

Elle s'en doutait. Elle prit un air pensif.

— Avant, j'étais jalouse de la Prison.

Il la regarda, étonné. Elle rit.

— Oui, c'est vrai. Quand j'étais toute petite et que nous vivions à la cour. Les gens se précipitaient sur lui. Le directeur d'Incarceron, le gardien des prisonniers, le protecteur du royaume. Je ne savais pas ce que tous ces mots signifiaient mais je les détestais. Je croyais qu'Incarceron était une personne, une autre fille, une jumelle lointaine et méprisante. Je la haïssais.

Elle attrapa une boussole sur la table et l'ouvrit.

— Puis j'ai appris qu'il s'agissait d'une prison. Dans ma tête, je voyais mon père descendre au sous-sol ici avec une lanterne et une clé. Une vieille clé toute rouillée qui ouvrait une énorme porte cloutée et recouverte de lambeaux de peau des prisonniers.

— Tu lis trop de romans gothiques, plaisanta Jared.

Elle fit tourner la boussole.

— Pendant un temps, j'ai rêvé de la Prison. J'imaginais les meurtriers et les voleurs sous la maison. Ils frappaient à la porte, ils luttaient pour sortir. Je me réveillais en sursaut, effrayée, persuadée qu'ils allaient venir me chercher. Et un jour, je me suis rendu compte que ce n'était pas si simple.

Elle leva la tête.

— Cet écran dans son bureau. C'est sûrement grâce à ça qu'il la surveille.

Jared acquiesça et croisa les bras.

— Tous les documents l'attestent : Incarceron a été construite puis scellée, confirma-t-il. Personne ne rentre ni ne sort. Seul le directeur sait ce qu'il s'y passe. Il est aussi le seul à connaître son emplacement. Une vieille théorie stipule que la Prison est un vaste labyrinthe à des centaines de kilomètres sous terre. Après les années de Terreur, la moitié de la population y a été enfermée. Ce fut une terrible injustice, Claudia.

Elle effleura la clé.

— Oui, mais ça ne m'aide pas. Si je veux trouver des preuves de l'assassinat, je…

Elle fut interrompue par un éclair. Un rayon de lumière qui s'estompa.

Elle retira son doigt.

— Incroyable ! souffla Jared.

Une empreinte se matérialisa sur la surface en cristal, une petite ouverture circulaire, comme un œil.

À l'intérieur, au loin, ils virent deux étincelles en mouvement, aussi minuscules que des étoiles.

9

Incarceron, tu es ma mère
Je suis née de ta souffrance
Os d'acier, veines artificielles
Mon cœur est un coffre enfer.

CHANTS DE SAPPHIQUE

Keiro souleva sa lanterne.

— Où es-tu, homme sage ?

Gildas n'était ni dans sa cage ni dans le hall principal où les membres du Commando avaient allumé des feux et fêtaient leur victoire. Ils entonnaient des chants paillards et racontaient leurs exploits. Il avait fallu que Keiro distribue quelques coups de poing parmi les esclaves avant que quelqu'un avoue avoir vu le vieil homme partir en direction des taudis. Finn et lui l'avaient pisté jusqu'à une petite cellule. Il était en train de bander la jambe suppurante d'un enfant esclave. Sa mère avait une chandelle à la main et les observait, pleine d'anxiété.

— Je suis là, maugréa Gildas. Approche ta lanterne, je ne vois rien.

Finn entra. La lumière éclaira le garçon. Il paraissait très malade.

— Ne t'inquiète pas, lui dit Finn d'une voix bourrue.

Terrifié, le garçon esquissa un faible sourire.

— Si vous pouviez seulement le toucher, monsieur, murmura la mère.

Finn la regarda. Elle avait dû être jolie ; maintenant, elle était chétive et hagarde.

— Ils disent que le prophète des étoiles peut guérir rien qu'en touchant.

— Superstition, ricana Gildas tout en faisant un nœud.

Mais Finn accepta et posa ses doigts sur le front brûlant du garçon.

— Ça ne change pas de vos méthodes, vieil homme, remarqua finement Keiro.

Gildas se redressa, s'essuya les doigts sur son manteau et ignora Keiro.

— Voilà, c'est le mieux que je puisse faire. Le pus doit s'écouler. Nettoyez souvent la plaie.

Tandis qu'ils sortaient tous les trois, Gildas grommela :

— Toujours plus d'infections, de maladies. Nous avons besoin d'antibiotiques, pas d'or et d'outils en étain.

Finn avait l'habitude de cette humeur morose. Parfois, un voile sombre enveloppait le Sapient et il s'isolait dans sa cage pendant des jours. Il lisait, dormait, sans parler à qui que ce soit. La mort de la Maestra devait certainement tourmenter le vieil homme.

— J'ai vu Sapphique, lâcha Finn.

— Quoi ? s'écria Gildas qui s'arrêta net.

Même Keiro parut intéressé.

— Il a dit…

— Attends, ordonna le Sapient tout en jetant un œil autour de lui. Par ici.

Il les mena sous un porche obscur et ils se faufilèrent derrière une des grosses chaînes qui étaient accrochées au plafond du Refuge. Gildas glissa un pied dans un maillon et grimpa jusqu'à se retrouver dans le noir complet. Quand Finn parvint à sa hauteur, il le trouva assis sur une petite plateforme accolée au mur et recouverte de crottes d'oiseaux et de nids. Il nettoya un peu.

— Je refuse de m'asseoir là-dessus, déclara Keiro.

— Alors reste debout, répondit Gildas.

Il saisit la lanterne des mains de Keiro et l'accrocha à la chaîne.

— Maintenant, raconte-moi tout. Mot pour mot.

Finn laissa ses pieds pendre dans le vide et regarda en bas.

— J'étais dans un endroit un peu comme celui-ci. En hauteur. Il était là avec moi et j'avais la clé.

— Le cristal ? Il a appelé ça une clé ?

Gildas paraissait stupéfait et se frotta le menton.

— C'est un mot sapient, Finn, un mot magique, reprit-il. Ça sert à ouvrir.

— Je sais ce qu'est une clé, rétorqua Finn, en colère. Sapphique m'a dit de m'en servir pour essayer de déverrouiller le Temps ; dans un rocher noir et brillant il y avait une serrure mais la clé était si lourde que je ne pouvais pas la soulever. Je me sentais… impuissant.

Le vieil homme agrippa le poignet de Finn.

— À quoi ressemblait-il ?

— Jeune. De longs cheveux noirs. Comme dans les légendes.

— Et la porte ?

— Minuscule. Le rocher était inondé de lumière.

Keiro s'adossa avec nonchalance contre le mur.

— Rêve étrange.

— Ce ne sont pas des rêves, assura Gildas.

Il relâcha son emprise. Il semblait éprouver une joie étonnée.

— Je connais cette porte. Elle n'a jamais été ouverte. Elle se trouve à un kilomètre et demi d'ici, sur les terres de la Civicité.

Il se frotta le visage des deux mains.

— Où est la clé ? demanda-t-il.

Finn hésita. Il l'avait tout d'abord attachée autour de son cou avec une vieille ficelle mais elle était trop lourde. À présent, elle ceinturait sa taille, cachée sous sa chemise. Il la détacha à contrecœur.

Le Sapient la prit délicatement dans ses mains aux veines saillantes. Il l'examina, la porta à son œil et observa l'aigle incrusté à l'intérieur.

— C'est exactement ce que j'attendais, dit-il d'une voix étranglée par l'émotion. Un signe de la part de Sapphique.

Il leva la tête.

— Ça change tout. Nous devons partir tout de suite, ce soir, avant que Jormanric comprenne l'intérêt de cet objet. Notre évasion commence maintenant, Finn. Dans le silence et la discrétion.

— Attendez un instant ! s'écria Keiro en se détachant du mur. Il ne va nulle part. Nous sommes liés l'un à l'autre.

— Seulement parce qu'il t'est utile, répondit Gildas d'un air dégoûté.

— Et pas à vous ? ricana Keiro. Vieil homme, vous êtes un hypocrite. Tout ce qui vous préoccupe ce sont des babioles en verre et les élucubrations de Finn.

Gildas se redressa. Il arrivait à peine aux épaules de Keiro mais il lui lança un regard assassin. Son corps noueux était tendu.

— Si j'étais toi, je ferais attention à ce que je dis. Très attention.

— Sinon quoi ? Vous allez me transformer en monstre ?

— Tu te débrouilles très bien tout seul pour ça.

Soudain, Keiro dégaina son épée. Ses yeux bleus étaient durs.

— Arrêtez, intervint Finn.

Ils l'ignorèrent.

— Je ne t'ai jamais apprécié, je ne t'ai jamais fait confiance, déclara Gildas d'un ton hargneux. Tu es un sale voleur prétentieux qui ne pense qu'à lui, qui n'hésiterait pas à tuer par intérêt, et qui l'a certainement déjà fait. Et tu voudrais que Finn soit ton double ?

Le visage de Keiro s'embrasa. Il souleva son épée, approchant la pointe de la lame des yeux du vieil homme.

— Finn a besoin que je le protège de vous. Je m'occupe de lui, je veille sur lui quand il est malade, je couvre ses arrières. Puisque nous en sommes à échanger des vérités, je pourrais dire que les Sapienti sont de vieux imbéciles qui s'accrochent à des niaiseries de sorcières…

— Ça suffit !

Finn s'interposa entre eux et écarta l'épée.

D'un geste rageur, Keiro baissa son arme.

— Tu pars avec lui ? demanda-t-il. Pourquoi ?

— Pourquoi rester ?

— Bon sang, Finn ! Nous avons la belle vie ici. De la nourriture, des filles, tout ce qu'on veut ! On nous craint, on nous respecte. Bientôt, nous serons assez puissants pour affronter Jormanric. Nous deviendrons les Seigneurs de l'Unité !

— Et cette alliance, elle va tenir combien de temps ? railla Gildas.

— Taisez-vous ! s'écria Finn, furieux. Regardez-vous ! Vous êtes les deux seuls amis que j'ai dans cet enfer et vous n'arrêtez pas de vous insulter. Est-ce que vous vous souciez un peu de moi ? Pas du prophète, pas du guerrier, pas de l'imbécile qui prend tous les risques mais de moi, Finn ?

Il tremblait désormais, tout à coup épuisé. Ils se tournèrent vers lui tandis qu'il s'accroupissait, la tête dans les mains.

— Je n'en peux plus, reprit-il d'une voix brisée. J'ai l'impression de mourir, ici. Je vis dans la peur de la prochaine crise. Il faut que je sorte, que je découvre qui je suis. Je dois m'évader.

Ils restèrent silencieux. Des particules de poussière dansaient dans le faisceau de la lanterne. Keiro rangea son épée.

Finn essaya d'arrêter ses tremblements. Il leva la tête, redoutant le visage moqueur de Keiro, mais son frère de sang lui tendit la main et l'aida à se redresser.

— Évidemment que je me soucie de toi, idiot, grogna Gildas.

Keiro fixa Finn de ses yeux perçants.

— Taisez-vous, vieil homme. Vous ne voyez pas qu'il nous manipule, comme toujours. Tu fais ça très bien, Finn. Tu te sers de nous comme tu t'es servi de la Maestra.

Il relâcha le bras de Finn et fit un pas en arrière.

— D'accord. Admettons que l'on essaye de s'enfuir. As-tu oublié qu'elle t'a maudit ? La malédiction d'une morte, Finn. Pouvons-nous déjouer ce piège-là ?

— Je m'en occupe, déclara Gildas d'un ton sec.

— Avec votre sorcellerie ? se moqua Keiro tout en secouant la tête, incrédule. Et comment sait-on que la clé va ouvrir la porte ? Ici, les portes ne s'ouvrent que si Incarceron accepte.

— Il faut que j'essaye, affirma Finn.

Keiro soupira. Il leur tourna le dos et contempla les bûchers allumés par le Commando. Gildas croisa le regard de Finn et hocha la tête. Il semblait jubiler.

— D'accord, déclara Keiro en faisant volte-face. Mais en secret. Je veux que personne ne soit au courant si on échoue.

— Tu n'es pas obligé de venir, grommela Gildas.

— S'il part, moi aussi.

Pendant qu'il parlait, son pied heurta une crotte d'oiseau. Finn la regarda tomber et eut l'impression de voir une ombre tressaillir en contrebas. Il attrapa la chaîne.

— Quelqu'un était là.

— Tu es sûr ? demanda Keiro en regardant en bas à son tour.

— Oui, je crois.

Le Sapient se mit debout. Il paraissait contrarié.

— Si c'est un espion, il est maintenant au courant pour la clé. Dans ce cas, nous allons avoir des ennuis. Allez chercher des armes et de la nourriture et retrouvez-moi dans dix minutes près du puits.

Il regarda les éclats arc-en-ciel de la clé.

— Je la garde.

— Non, pas question, rétorqua Finn. C'est moi qui la garde.

D'un geste ferme, il la reprit des mains du vieil homme.

Alors qu'il s'apprêtait à redescendre, il sentit que le cristal dégageait de la chaleur. Il ouvrit sa main. Sous les serres de l'aigle, il vit un cercle pâle s'estomper. À l'intérieur, pendant un bref instant, il eut l'impression de distinguer l'ombre d'un visage qui l'observait.

C'était le visage d'une fille.

— Je dois vous avouer que je déteste monter à cheval, confessa le duc de Marlowe.

Il marchait au milieu des massifs de fleurs, fasciné par les dahlias.

— J'aime garder les pieds sur la terre ferme.

Il s'assit à côté d'elle sur un banc et parcourut du regard la jolie campagne ensoleillée. Le clocher d'une église scintillait dans la brume estivale.

— Et ensuite votre père a voulu rentrer à toute vitesse ! J'espère qu'il ne s'est pas senti mal tout à coup ?

— Il a dû se souvenir de quelque chose, avança Claudia prudemment.

La lumière de l'après-midi réchauffait les pierres couleur de miel du manoir qui se reflétaient dans les eaux dorées des douves. Des canards se disputaient des morceaux de pain. Elle

en émietta encore et les leur lança.

Marlowe se pencha en avant. Son visage lisse apparut à la surface de l'eau.

— Vous devez être à la fois anxieuse et impatiente de vous marier.

— Parfois.

— Si ça peut vous rassurer, tout le monde pense que vous n'allez avoir aucun problème avec le comte de Steen. Sa mère est très attachée à lui.

Claudia n'en doutait pas un instant. Tout à coup, elle se sentit lasse, épuisée par tous les efforts qu'elle fournissait pour jouer son rôle. Elle se leva.

— Je vous prie de m'excuser, monseigneur. Mais j'ai beaucoup à faire.

Il tendit ses doigts boudinés vers les canards.

— Asseyez-vous, Claudia Arlexa, ordonna-t-il sans redresser la tête.

Sa voix n'était plus la même. Elle posa des yeux étonnés sur le haut de son crâne. Il s'était débarrassé de son timbre nasal et parlait d'un ton sévère et impérieux. Il se tourna vers elle.

Elle obéit, silencieuse.

— J'imagine votre surprise. Mon déguisement m'amuse mais il devient vite lassant.

Il avait aussi perdu son sourire mièvre. Il paraissait différent, avec ses lourdes paupières tombantes. Fatigué. Plus âgé.

— Votre déguisement ? demanda-t-elle.

— Le personnage que je joue. N'endossons-nous pas tous un costume en cette époque de tyrannie du Temps ? Claudia, peut-on nous entendre ici ?

— Nous sommes plus en sécurité que dans la maison.

— Très bien.

Dans un bruissement de soie, il pivota sur le banc. Les effluves de ce parfum exquis dont il s'aspergeait flottèrent jusqu'à elle.

— Écoutez-moi bien. Il faut que je vous parle et ce moment est peut-être notre seule occasion. Avez-vous entendu parler des Loups d'acier ?

Claudia se raidit. La conversation prenait un tour dangereux,

elle devait rester sur ses gardes.

— Jared est un excellent professeur, répondit-elle. Le Loup d'acier était le symbole héraldique du duc de Calliston, qui fut accusé de trahison contre le régime et fut le premier prisonnier à être enfermé dans Incarceron. Mais c'était il y a des années.

— Cent cinquante ans, murmura Marlowe. C'est tout ce que vous savez ?

— Oui, affirma-t-elle, et elle disait la vérité.

Il jeta un rapide coup d'œil sur les pelouses.

— Alors, laissez-moi vous dire que le Loup d'acier est aussi le nom d'une organisation secrète de courtisans et de… dirons-nous… de mécontents qui désirent mettre fin à cette mascarade du passé idéalisé. À la tyrannie des Havaarna. Ils… nous… aimerions que le royaume soit dirigé par une reine qui se soucierait du bien-être de son peuple, qui nous laisserait vivre comme bon nous semble. Qui ouvrirait Incarceron.

Le cœur de Claudia tambourinait dans sa poitrine.

— Comprenez-vous ce que je veux dire ?

Elle ne savait que faire d'une pareille confession et se mordit la lèvre. Puis elle vit Medlicote sortir du pavillon de chasse. Il semblait les chercher.

— Je crois. Vous faites partie de ce groupe ?

Marlowe aussi avait vu le secrétaire.

— Il se peut, souffla-t-il. Je prends beaucoup de risques en vous parlant. Mais je pense qu'à bien des égards vous n'êtes pas du tout comme votre père.

La silhouette sinistre du secrétaire traversa le pont-levis et se dirigea vers eux. Marlowe agita une main molle.

— Pensez-y. Ils ne seraient pas nombreux à pleurer le comte de Steen.

Il se leva.

— C'est moi que vous cherchez, monsieur ?

Lucas Medlicote était un homme grand et taciturne. Il salua Claudia puis dit :

— Oui, monseigneur. Le directeur vous adresse ses compliments et me prie de vous faire savoir que ces dépêches sont arrivées de la cour.

Il lui tendit une sacoche en cuir.

Marlowe sourit et la saisit d'un geste élégant.

— Je dois donc en prendre connaissance. Excusez-moi, ma chère.

Claudia exécuta une révérence maladroite. Des yeux, elle suivit le petit homme qui marchait à côté du sombre secrétaire et parlait avec légèreté des moissons à venir tout en sortant des documents de la sacoche. Elle émietta du pain en silence. Elle avait du mal à y croire.

« Ils ne seraient pas nombreux à pleurer le comte de Steen. »

Parlait-il d'assassinat ? Était-il sincère ou bien était-ce un piège tendu par la reine pour tester sa loyauté ? Qu'elle se confie ou qu'elle garde cette conversation secrète, elle risquait de commettre une erreur.

Elle jeta du pain dans les eaux sombres et regarda les colverts au cou brillant pincer et brutaliser les plus faibles. Sa vie était faite de complots et de faux-semblants. La seule personne à qui elle pouvait faire confiance était Jared.

Elle secoua ses doigts. Malgré le soleil, ils étaient glacés.

Parce qu'il était mourant.

— Claudia.

Marlowe était de retour. Il tenait une lettre dans sa main potelée.

— De bonnes nouvelles de votre fiancé, ma chère.

Il la regardait mais elle ne put rien lire sur son visage.

— Caspar se trouve dans les environs. Il sera là demain.

Cette annonce la troubla. Elle sourit d'un air guindé et jeta ses dernières miettes dans les douves. Elles flottèrent quelques instants puis furent vite avalées.

Le sac de Keiro était plein à craquer : de beaux habits, de l'or, des bijoux, un pistolet. Il allait être lourd à porter mais Finn savait que son frère ne se plaindrait pas. Il souffrirait bien plus s'il devait tout laisser ici. Lui avait pris des habits de rechange, un peu de nourriture, une épée et la clé. Il ne voulait rien de plus. Voir dans son coffre tous les objets qu'il avait accumulés l'avait rempli de dégoût pour lui-même et lui avait rappelé le regard haineux de la Maestra. Il avait violemment refermé la malle.

Il aperçut la lanterne de Gildas et se dépêcha. Il ne put s'empêcher de lancer un regard inquiet derrière lui.

La nuit dans Incarceron était opaque. Mais la Prison ne dormait jamais. Un petit Œil rouge s'ouvrit, pivota et s'alluma tandis que Finn courait ; le bruit le fit frissonner d'effroi. Pourtant, il savait que la Prison se contenterait de regarder avec curiosité. Elle jouait avec les prisonniers, les laissait s'entre-tuer, errer, combattre et aimer jusqu'à ce qu'elle en ait assez. Alors elle les tourmentait en leur imposant des couvre-feux ou en modifiant son apparence. Ils ne se trouvaient là que pour la divertir. Peut-être savait-elle qu'on ne pouvait pas s'évader.

— Dépêchez-vous, souffla Gildas qui s'impatientait.

Il n'avait pris avec lui qu'une sacoche pleine de nourriture, des médicaments et son bâton de marche. Il attacha le tout sur son dos et observa le conduit du puits.

— On remonte jusqu'aux voies. Il y aura peut-être des gardes en haut, alors laissez-moi passer en premier. Ensuite, il nous faudra deux heures pour atteindre la porte.

— En plein territoire de la Civicité, marmonna Keiro.

— Tu peux toujours faire demi-tour, rétorqua Gildas froidement.

— Non, il ne peut pas, vieil homme.

Finn se retourna. Les deux autres firent de même.

Tapis dans la pénombre du tunnel, les membres du Commando émergèrent. Sous l'empire du qat, les yeux rouges, ils brandissaient arbalètes et pistolets. Finn vit Big Arko gonfler le torse puis sourire d'un air sadique. Amoz faisait tournoyer sa hache.

Au milieu de ses gardes du corps, immense et lugubre, se tenait Jormanric. Sa barbe était tachée de jus rouge comme du sang.

— Personne ne va nulle part, rugit-il. Et cette clé reste là.

10

Serrées les unes contre les autres, des ombres aux aguets s'entassaient dans le couloir.
— Sortez, dit-il.
Ils sortirent. Ils n'étaient que des enfants aux yeux noirs. La peau recouverte de plaies. Vêtus de haillons. Leurs veines ressemblaient à des tubes vides, leurs cheveux à des fils de fer. Sapphique s'approcha et les toucha.
— Vous seuls pouvez nous sauver, déclara-t-il

SAPPHIQUE ET LES ENFANTS

Personne ne parla.

Finn s'éloigna de l'échelle. Il dégaina son épée et s'aperçut que Keiro était déjà en position d'attaque. Mais à quoi pouvaient bien servir deux lames contre une armée ?

Big Arko brisa le silence.

— Je pensais pas que tu nous abandonnerais, Finn.

Keiro lui renvoya un sourire d'acier.

— Qui te dit que c'est le cas ?

— L'épée dans ta main.

Il s'avança d'un pas lourd mais Jormanric lui barra le chemin d'une main recouverte d'un gantelet en mailles. Puis le Seigneur porta son regard au loin, derrière Finn et Keiro.

— Existe-t-il vraiment un objet capable d'ouvrir toutes les serrures ?

Malgré sa voix traînante, il semblait intelligent.

— Je le crois, répondit Gildas. Il m'a été envoyé par Sapphique.

Le vieil homme voulut faire un pas en avant mais Finn l'attrapa par la ceinture et le retint. Agacé, Gildas se libéra et pointa son index noueux en direction de Jormanric.

— Écoute-moi, Jormanric. Je t'ai donné de très bons conseils ces dernières années. J'ai soigné tes blessés et tenté d'apporter un peu d'ordre dans ce trou à rats que tu as créé. Mais je vais et je viens comme bon me semble, et j'en ai fini ici.

— Oui, répondit Jormanric d'un air grave. Vous avez raison.

Les membres du Commando échangèrent des sourires. Puis ils se rapprochèrent. Finn croisa le regard de Keiro, et ils se resserrèrent autour de Gildas.

Gildas replia les bras sur sa poitrine. Sa voix débordait de mépris.

— Tu crois que tu me fais peur ?

— Oui, vieil homme, je le crois. Malgré vos airs bravaches, vous me craignez. Et vous avez raison.

Jormanric fit tourner des morceaux de qat dans sa bouche.

— Vous vous êtes tenu à mes côtés tandis que j'ordonnais qu'on coupe des mains, qu'on tranche des langues, qu'on empale des têtes sur des piques. Vous savez de quoi je suis capable.

Il haussa les épaules.

— Et ces derniers temps vous m'avez contrarié. J'en ai marre de vos sermons et de vos réprimandes. Donc ma proposition est la suivante : dégagez avant que je vous coupe moi-même la langue. Montez à cette échelle et rejoignez les rangs de la Civicité. Vous ne nous manquerez pas.

« Ce n'est pas vrai », pensa Finn. La moitié du Commando était redevable à Gildas qui avait réussi à leur sauver soit un bras soit une jambe à la suite de trop nombreuses batailles. Il les avait soignés, avait pansé leurs blessures, et ils le savaient.

— Et la clé ?

— Ah, souffla Jormanric, et il plissa les yeux. La clé magique et le prophète des étoiles. Je ne peux pas les laisser partir. Et personne n'a jamais déserté le Commando.

Il se tourna vers Keiro.

— Finn nous sera utile, mais pour toi, déserteur, la seule issue possible, c'est la mort.

Keiro se tenait bien droit, sans frémir. Un sentiment de

colère maîtrisée s'affichait sur son visage. Pour autant, Finn remarqua que le bras qui tenait l'épée tremblait légèrement.

— Est-ce un défi ? cracha-t-il en les observant un par un. Tout ça n'a rien à voir avec une babiole en cristal ou avec le Sapient. Il ne s'agit en fait que de vous et moi, seigneur. Ça fait un moment que le tonnerre gronde. Je vous ai vu trahir tous ceux qui constituaient une menace. Vous les avez piégés, empoisonnés, vous avez acheté leur frère de sang. Vous avez fait de vos soldats des débiles avachis défoncés au qat. Mais pas moi. Je dis que vous êtes un lâche, Jormanric. Un gros lâche, un meurtrier, un menteur. À bout, épuisé, fini. Vieux.

Silence.

Dans le couloir sombre, les mots ricochaient sur les murs comme si la Prison les avait répétés à tout bout de champ. Finn tenait son épée si fermement que la poignée lui cisaillait la peau. Son cœur battait la chamade. « Keiro est fou. Keiro nous a menés à notre perte », pensa-t-il. Big Arko les contemplait avec mépris. Les filles, Léti et Ramill, semblaient trépigner d'impatience.

Derrière eux, il vit le chien-esclave s'approcher lentement en tirant sur sa chaîne.

Tout le monde se tourna vers Jormanric.

Il réagit en un éclair : il attrapa l'épée accrochée dans son dos et se jeta sur Keiro avant que qui que ce soit ait eu le temps de crier gare.

Finn s'écarta. Par réflexe, Keiro leva son arme. Les deux lames s'entrechoquèrent.

Le visage de Jormanric vibrait de rage. Les veines de son cou se gonflèrent.

— Tu es mort, mon garçon, cracha-t-il.

Puis il lança le premier assaut.

Les membres du Commando hurlèrent de joie ; ils acclamèrent leur chef et se resserrèrent autour de lui, faisant grincer leurs armes à l'unisson. Ils adoraient les effusions de sang et la plupart détestaient l'arrogance de Keiro. Ils étaient contents d'assister à sa fin. Finn fut poussé sur le côté sans ménagement. Il essaya de jouer des coudes pour retourner auprès de Keiro mais Gildas l'en empêcha.

— Reste ici !

— Il va mourir !

— Sa mort ne sera pas une grande perte.

Keiro se démenait comme un beau diable. Il était jeune et athlétique, mais Jormanric était deux fois plus gros, avait plus d'expérience. Une rage destructrice l'avait envahi. Il s'attaqua au visage de Keiro, à ses bras, suivant chaque estocade de coups de couteau. Keiro tomba en arrière, percutant l'un des membres du Commando qui le rejeta dans la mêlée sans remords. Déséquilibré, il tomba en avant. Jormanric frappa.

— Non ! hurla Finn.

Finn avait sorti son couteau, prêt à s'en servir, mais son initiative semblait vaine. Les combattants étaient trop loin et Keiro paraissait trop préoccupé par sa survie pour avoir conscience de ce qui se passait autour de lui. Une main saisit le bras de Finn. Il entendit Gildas murmurer :

— Recule vers le puits. Personne ne nous verra partir.

Estomaqué, Finn ne put répondre. Il préféra se libérer de l'emprise du vieil homme pour atteindre le centre du cercle. Un énorme bras s'enroula autour de son cou.

— On ne triche pas, déclara Big Arko dont le souffle empestait le qat.

Finn observa la suite, désespéré. Keiro n'allait pas résister. Il avait déjà des blessures aux jambes et au poignet. Des entailles superficielles mais qui saignaient beaucoup. Jormanric avait les yeux luisants de haine et affichait un rictus hideux. Ses attaques constituaient un concentré de brutalité. Il se battait sans peur, sans conscience de soi, uniquement attentif aux étincelles jaillissant des épées qui se percutaient.

À bout de souffle, Keiro lança un regard terrorisé sur les côtés. Finn lutta, se débattit, voulut le rejoindre. Jormanric rugit, un hurlement sauvage qui motiva ses hommes à l'encourager. Il s'avança et fit tournoyer son épée au-dessus de sa tête.

Puis il trébucha.

Pendant un instant, à peine une seconde, il se trouva en déséquilibre. Ensuite il s'effondra par terre avec violence et de manière inexplicable. Ses pieds se dérobèrent sous lui, pris dans

une chaîne qui serpentait au sol et tenue par des mains recouvertes de haillons.

Keiro lui sauta dessus et lui asséna un coup d'une force inouïe dans le dos, transperçant la cotte de mailles du Seigneur. Un craquement d'os retentit. Jormanric hurla de colère et de douleur.

Les cris des guerriers du Commando s'interrompirent aussitôt.

Big Arko relâcha Finn.

Keiro était pâle de fatigue mais n'avait pas dit son dernier mot. Alors que Jormanric roulait au sol, le jeune homme bondit sur son bras gauche et le brisa net. Le couteau du Seigneur glissa. Le colosse se hissa sur ses genoux, la tête inclinée, dodelinante. Son bras cassé le faisait gémir.

Du coin de l'œil, Finn vit la foule s'agiter. On traînait la créature esclave loin de là. Il se fraya un chemin jusqu'à elle tandis qu'elle hurlait et se débattait. Mais avant même d'arriver, il vit l'un de ses tortionnaires tomber, plié en deux, frappé par le bâton de Gildas.

— Je m'en occupe, rugit le Sapient. Arrête-les avant que quelqu'un meure.

Finn pivota sur lui-même, à temps pour voir Keiro frapper Jormanric au visage.

Le Seigneur tenait toujours son épée. S'ensuivit un autre coup violent à la tête qui lui fit perdre connaissance. Les bras et les jambes écartés, il s'écrasa au sol. Du sang coulait de son nez et de sa bouche.

Et puis ce fut le silence.

Keiro redressa la tête et poussa un cri de triomphe.

Finn le regarda. Son frère de sang semblait transformé. Ses yeux brillaient. La sueur avait foncé ses cheveux, maintenant collés à son crâne. Ses mains étaient recouvertes de sang. Il paraissait plus grand, animé d'un regain d'énergie. Il leva la tête et observa les membres du Commando, l'un après l'autre, les défiant tous.

Puis il appuya la pointe de sa lame sur le cou de Jormanric.

— Keiro, lança Finn d'une voix percutante. Ne fais pas ça.

Keiro se tourna vers lui. Pendant un moment, il sembla ne

pas reconnaître la personne qui avait parlé.

— Il est fini, annonça-t-il d'une voix rauque. C'est moi le Seigneur de cette Unité à présent.

— Ne le tue pas. De toute manière, tu ne veux pas de ce petit royaume pitoyable. Tu n'en as jamais voulu. Tu veux t'évader, c'est ça que tu veux. Le reste est trop petit pour nous.

Un courant d'air chaud descendit du puits, comme pour apporter la réponse.

Keiro regarda tour à tour Finn et Jormanric.

— Laisser tomber tout ça ?

— Ça en vaut la peine.

— Tu es très exigeant, petit frère.

Il baissa les yeux et éloigna lentement son épée. Le Seigneur prit une inspiration hésitante. Tout à coup, Keiro planta sa lame dans la paume ouverte de Jormanric.

Le Seigneur se débattit, hurlant de douleur. Accroché au sol, il tressaillit de haine. Keiro s'agenouilla et commença à retirer les bagues aux têtes de mort de ses doigts.

— Laisse-les ! hurla Gildas derrière eux. La Prison !

Finn leva les yeux. Des lumières rouges explosèrent autour de lui. Un millier d'Yeux s'ouvrirent. Des sirènes retentirent.

La Prison intervenait.

Les membres du Commando détalèrent et se dispersèrent dans un vent de panique. Tandis que les panneaux muraux glissaient et que les projecteurs étaient braqués sur le sol, ils s'enfuirent, sans un regard pour Jormanric qui se vidait de son sang. Finn tira Keiro vers lui.

— Oublie-les !

Keiro secoua la tête et enfouit trois bagues dans son gilet.

— Vas-y ! Cours !

— Crois-tu que j'ai tué la femme, Finn ? croassa une voix derrière lui.

Il s'arrêta.

Jormanric s'agitait de douleur. Ses mots jaillissaient comme du venin.

— Ce n'est pas vrai. Demande à ton frère. Ton sale traître de frère. Demande-lui pourquoi elle est morte.

Telles des tiges d'acier, des faisceaux laser barraient le

passage, empêchant Finn de s'approcher. Pendant une seconde, il fut incapable de bouger, puis Keiro revint le chercher, le plaquant au sol d'un coup sec. Ils se traînèrent jusqu'au puits. Le couloir bouillonnait d'énergie. Incarceron rétablissait l'ordre avec efficacité, abaissait des grilles et des portes. Un gaz jaune à l'odeur pestilentielle se répandit dans les tunnels.

— Où est-il ?

— Là.

Finn vit Gildas qui rampait au-dessus de corps inanimés. Il tirait derrière lui le chien-esclave qui ne cessait de trébucher sur ses chaînes. Finn saisit la créature, attrapa l'épée de Keiro et l'abattit sur les menottes rouillées. La lame les trancha aussitôt. Entre des couches de chiffons, des yeux marron scintillaient.

— Laisse-le ! Il est malade.

Keiro le dépassa, frémit quand une boule de feu embrasa le plafond et agrippa l'échelle. En quelques secondes, il avait disparu dans l'obscurité du puits.

— Keiro a raison, admit Gildas avec gravité. Il nous ralentirait.

Finn hésita. Au milieu des cris, des rugissements de l'alarme et des morceaux d'acier qui pleuvaient tout autour, il regarda derrière lui. Les yeux de l'esclave lépreux le fixaient. Mais c'est le visage de la Maestra qu'il vit et sa voix qu'il entendit dans sa tête.

« Maintenant, je n'oserai plus jamais accueillir un étranger. »

Dans un seul élan, il s'accroupit, mit la créature sur son dos et grimpa à l'échelle.

Au-dessus, Keiro avançait sans peine. Plus bas, Gildas marmonnait. Finn, pour sa part, fut vite essoufflé, alourdi par le poids sur ses épaules. Malgré ses mains emmitouflées, la créature s'agrippait à lui, les chevilles bien enfoncées dans ses côtes. Il ralentit. Au bout d'une trentaine de barreaux, il s'arrêta. Ses bras pesaient des tonnes. Il était hors d'haleine.

Il entendit une voix lui murmurer à l'oreille :

— Laisse-moi. Je peux monter.

Étonné, il sentit la créature descendre de son dos, attraper l'échelle et commencer son ascension dans le noir. Gildas trépignait.

— Continue ! Dépêche-toi.

Des nuages de poussière s'élevaient dans le puits envahi par le sifflement inquiétant du gaz. Il grimpa, toujours et encore, jusqu'à ce que les muscles de ses mollets et de ses cuisses soient faibles, et ses épaules douloureuses à force de se tendre et de hisser le poids de son corps.

Et tout à coup, sans prévenir, il se retrouva dans un espace plus large. Il faillit tomber sur les voies mais Keiro le retint. Ils soulevèrent Gildas puis, sans rien dire, regardèrent vers le bas. Des éclairs de lumière hachuraient le couloir en dessous. Des sirènes hurlaient. Finn se mit à tousser, agressé par un gaz qui lui irrita les yeux et lui brouilla la vue. Un panneau glissa au sol et ferma l'accès au puits.

Ensuite, ce fut le silence.

Ils ne dirent rien. Gildas prit la créature par la main. Finn et Keiro les suivirent. À présent, tous subissaient le contrecoup des efforts fournis lors de la bataille et de l'ascension. Keiro était épuisé. Ses blessures saignaient, laissant des traces de leur passage. Ils progressèrent tant bien que mal dans les tunnels labyrinthiques, dépassant des portes marquées du sceau de la Civicité, des voies sans accès. Ils se glissèrent de l'autre côté d'une herse aux larges carreaux. Ils étaient aux aguets, sans cesse. Si les membres de la Civicité les trouvaient, ils les tueraient. Finn se rendit compte qu'il transpirait à chaque virage, dès qu'il percevait un chuchotement lointain ou une clameur étouffée. Il essayait même de détecter les ombres. Il vit un Scarabée qui inspectait une petite pièce sans cesser de tourner en rond.

Au bout d'une heure, Gildas les mena dans un passage qui se transforma en une galerie en pente éclairée par des Yeux alertes. Parvenu au sommet, il s'arrêta et se laissa tomber contre une petite porte fermée.

Finn aida Keiro à s'asseoir et s'effondra à côté de lui. Le chien-esclave se recroquevilla au sol. Pendant un instant, ils envahirent l'espace étroit de leurs respirations hachées. Puis Gildas se leva péniblement.

— La clé, croassa-t-il. Avant qu'ils nous trouvent.

Finn la sortit. Une seule fente hexagonale cerclée de

mouchetures de quartz ornait la porte.

Il introduisit la clé dans la serrure et la fit tourner.

11

Concernant Caspar, je plains ceux qui sont obligés de le supporter.
Mais vous êtes ambitieux et nous voilà liés l'un à l'autre.
Votre fille sera reine et mon fils sera roi. Nous en avons payé le prix.
Ne me décevez pas, vous savez ce dont je suis capable.

LETTRE PRIVÉE DE LA REINE SIA AU DIRECTEUR D'INCARŒRON

— Pourquoi ici ? demanda Claudia en le suivant parmi les haies.

— C'est évident, murmura Jared. Parce que personne d'autre ne peut trouver le chemin.

D'ailleurs, elle non plus. Elle n'était jamais parvenue à sortir du labyrinthe. Une fois, quand elle était petite, elle s'était perdue au milieu de ces haies de conifères épaisses et impénétrables. Elle avait erré toute une journée à l'intérieur, pleurant de colère. La nourrice et Ralph avaient organisé une mission de sauvetage, morts d'angoisse avant de la retrouver endormie sous l'astrolabe de la clairière centrale. Elle ne se souvenait pas comment elle était arrivée là, mais parfois encore, en lisière de ses rêves, lui revenaient en mémoire la chaleur humide, les abeilles, le reflet de la sphère en cuivre.

— Claudia, tu as raté un virage.

Elle s'arrêta et recula. Il l'attendait patiemment.

— Désolée. J'étais perdue dans mes pensées.

Jared connaissait bien les allées du labyrinthe, une de ses cachettes préférées. Il venait ici pour lire, étudier ou tester l'un

de ses appareils interdits. Aujourd'hui y régnait un calme bienvenu, loin de l'effervescence qui agitait la maison où l'on avait commencé à faire les bagages. Dans les chemins, Claudia respirait l'odeur des roses. Elle jouait avec la clé dans sa poche.

La journée était parfaite. Il ne faisait pas trop chaud et quelques nuages délicats sillonnaient le ciel. Une averse était prévue à trois heures et quart, mais ils seraient rentrés avant. Elle tourna et déboucha tout à coup dans la clairière centrale. Elle observa les alentours avec surprise.

— C'est plus petit que dans mon souvenir.

Jared haussa les sourcils.

— C'est toujours comme ça.

L'astrolabe en cuivre bleu-vert ne servait qu'à décorer. À côté se trouvaient un banc élégant en fer forgé et un buisson de roses rouge sang qui couraient le long du dossier. Des pâquerettes jonchaient le sol.

Claudia s'assit et ramena ses genoux sous son menton.

Jared rangea son scanner.

— Je crois qu'on est en sécurité.

Il s'assit sur le banc, croisa ses mains avec nervosité et se pencha en avant.

— Alors, dis-moi.

Elle répéta d'un trait la conversation qu'elle avait eue avec le duc de Marlowe. Le front plissé, il l'écouta.

— Évidemment, c'est peut-être un piège, admit-elle à la fin.

— C'est possible.

— Que savez-vous de ces Loups d'acier ? Pourquoi ne m'a-t-on rien dit ?

Il garda les yeux baissés, signe de mauvais augure. Elle sentit un frisson de peur s'insinuer le long de sa colonne vertébrale.

— J'en ai entendu parler. Des rumeurs ont circulé mais personne ne sait qui en fait partie ni quelle est l'étendue du complot. L'année dernière, un engin explosif a été retrouvé dans le palais, dans une pièce où la reine devait se rendre. Rien de bien nouveau sauf que les poseurs de bombe avaient laissé un indice pendu à la fenêtre, un loup en métal.

Il observa une coccinelle qui escaladait un brin d'herbe.

— Que vas-tu faire ?

— Rien, pour le moment.

Elle sortit la clé et la tint dans ses deux mains. Le verre reflétait les rayons du soleil.

— Je ne suis pas une meurtrière.

Il hocha la tête mais paraissait préoccupé. Il observait le cristal.

— Maître ?

— Il se passe quelque chose.

D'un air songeur, il tendit la main et lui prit la clé.

— Regarde, Claudia.

De nouveau, le cœur du cristal fut traversé de petites lumières scintillantes. Jared posa l'artéfact sur le banc.

— Elle se réchauffe.

Elle émettait non seulement de la chaleur mais aussi des sons. Claudia approcha son visage, entendit un cliquetis et une salve de notes de musique.

Puis la clé parla.

— *Il ne se passe rien*.

Claudia eut un mouvement de surprise. Les yeux écarquillés, elle se tourna vers Jared.

— Vous avez… ?

— Chut ! Écoute.

Une autre voix, râpeuse, plus âgée.

— *Approche-toi Jeune imbécile. Il y a des lumières à l'intérieur*.

Claudia s'agenouilla, fascinée. Jared enfouit ses doigts délicats dans sa poche en silence. Il sortit son scanner qu'il posa près de la clé pour enregistrer les paroles.

La clé tinta. Un doux carillon. La première voix revint, étrangement lointaine mais fébrile.

— Elle s'ouvre. Reculez-vous !

Il y eut un bruit métallique, inquiétant et caverneux. Il fallut un moment à Claudia pour l'intégrer et comprendre de quoi il s'agissait.

Une porte s'ouvrait.

Une grosse porte métallique, peut-être ancienne, qui pivota sur ses gonds en gémissant. Ensuite, ils perçurent un bruit étouffé, comme si de la rouille était tombée ou des débris avaient

été déplacés sur le linteau.

Enfin, le silence se fit.

Les lumières de la clé clignotèrent en sens inverse, virèrent au vert, s'éteignirent.

Seuls les corbeaux dans les arbres jacassèrent. Une corneille atterrit dans un rosier et bougea la queue.

— Eh bien, murmura Jared.

Il reprit son scanner et le passa au-dessus de la clé. Claudia toucha le cristal. Il était froid.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Qui étaient-ils ?

Jared retourna le scanner pour lui montrer.

— Des bribes de conversation. En temps réel. Une brèche s'est ouverte puis refermée. Je ne sais pas qui l'a initiée, d'eux ou de toi.

— Ils ne savaient pas qu'on les entendait.

— Apparemment pas.

— L'un d'entre eux a dit : « Il y a des lumières à l'intérieur. »

Les yeux sombres du Sapient croisèrent son regard.

— Tu crois qu'ils ont eux aussi un appareil similaire ?

— Oui !

Elle se leva d'un bond, tout excitée. La corneille s'envola, effrayée.

— Comme vous l'avez dit, maître, cet objet n'est pas une simple clé. Peut-être que c'est aussi un appareil de communication !

— Avec la Prison ?

— Avec les détenus.

— Claudia…

— Réfléchissez ! Personne ne peut y entrer. Il n'y a pas d'autre moyen de contrôle. Rien ne sort de la Prison.

Il acquiesça, le visage sombre.

— C'est possible.

— Seulement…

Elle fronça les sourcils.

— Ils paraissaient bizarres.

— Sois plus précise, Claudia. Bizarres comment ?

Elle fouilla son cerveau à la recherche du mot précis.

— Ils semblaient effrayés, remarqua-t-elle avec surprise.

Jared prit un instant pour y réfléchir.

— Oui, c'est vrai.

— Mais de quoi auraient-ils peur ? Que peuvent-ils craindre dans un monde parfait ?

— Peut-être était-ce une mise en scène, hasarda-t-il sans conviction. Une émission.

— Mais s'ils ont ça… des pièces de théâtre, des films, alors c'est qu'ils savent ce qu'est le danger, le risque, la terreur. Est-ce possible ? Peut-on imaginer des choses pareilles dans un monde parfait ? Seraient-ils même capables de créer de tels scénarios ?

Le Sapient sourit.

— Nous pourrions débattre des heures sur ce sujet, Claudia. Certains pensent que notre monde à nous est parfait et pourtant tu en connais les limites.

Elle prit un air renfrogné.

— D'accord, mais il y a autre chose encore.

Elle tapota l'aigle aux ailes déployées.

— Est-ce seulement pour écouter ? Ou bien peut-on communiquer avec eux ?

Il soupira.

— Même si on peut, on ne devrait pas. La vie dans Incarceron est organisée de manière rigoureuse. Tout a été calculé. Si on introduit des variables, si on ouvre la brèche la plus infime, on risque de tout briser. On ne peut pas faire entrer des microbes au paradis, Claudia.

— Oui, mais…

Elle se figea.

Derrière Jared, dans un trou de la haie, se tenait son père. Il l'observait. Elle sentit son cœur terrifié bondir dans sa poitrine. Elle afficha un sourire de circonstance.

— Monsieur !

Jared se raidit. La clé était posée sur le banc. Il avança la main mais il ne pouvait pas l'atteindre.

— Je vous cherchais partout.

La voix du directeur était douce. Son manteau noir jurait au milieu de cette clairière inondée de soleil. Le visage de Claudia était pâle. Si jamais il voyait la clé…

— J'ai une nouvelle à vous annoncer. Le comte de Steen est

arrivé. Ton fiancé te cherche.

Pendant un instant, elle ne réagit pas. Puis elle se leva lentement.

— Le duc de Marlowe lui tient compagnie en ce moment mais je crains qu'il ne le trouve ennuyeux. Es-tu contente, ma chère ?

Il s'approcha pour lui prendre la main. Elle voulut faire un pas sur le côté pour cacher le cristal scintillant mais elle ne pouvait pas bouger. Elle entendit Jared murmurer et le vit s'affaisser sur le banc.

Inquiète, elle se détacha de son père.

— Maître ? Où avez-vous mal ?

— Je… Non…, bredouilla-t-il d'une voix enrouée. Un léger malaise. Ce n'est rien.

Elle l'aida à s'asseoir. Le directeur les dominait de toute sa hauteur. Son visage exprimait de l'inquiétude.

— Il faut vous ménager, Jared. Rester de la sorte exposé au soleil n'est pas recommandé pour votre santé. De même que travailler toute la nuit, comme vous l'avez fait ces derniers temps.

Jared tenta de se lever.

— Oui. Merci, Claudia. Je vais mieux maintenant, vraiment.

— Peut-être devriez-vous vous reposer ? proposa-t-elle.

— Oui. Je crois que je vais retourner à mon bureau. Veuillez m'excuser, monsieur.

Il fit un pas hésitant. Pendant une seconde pleine d'angoisse, Claudia eut peur que son père ne décide de lui barrer le chemin. Lui et Jared se tenaient face à face. Puis le directeur s'écarta, un sourire narquois sur le visage.

— Si vous voulez qu'on vous y fasse parvenir votre dîner, il vous suffit de demander.

Jared se contenta d'acquiescer.

Claudia suivit des yeux son professeur qui s'éloignait d'une démarche incertaine entre les haies de conifères.

Le directeur s'assit sur le banc. Il étira les jambes et les croisa au niveau des chevilles.

— Quel homme remarquable, ce Sapient.

— Oui, répondit-elle. Comment êtes-vous arrivé jusqu'ici ?

— Oh, Claudia, rit-il. J'ai conçu ce labyrinthe avant ta

naissance. Personne n'en connaît aussi bien les secrets, pas même ton cher Jared.

Il posa un bras sur le dossier du banc.

— Je crois que tu m'as désobéi, Claudia, dit-il d'une voix posée.

Elle avala sa salive.

— Ah bon ?

Son père hocha la tête gravement. Leurs yeux se croisèrent.

Il agissait comme d'habitude. Il se moquait d'elle, jouait avec ses nerfs. Tout à coup, elle en eut assez de toutes ces conspirations, de toutes ces comédies stupides.

— D'accord ! s'écria-t-elle, furieuse C'est moi qui suis rentrée dans votre bureau.

Elle bouillait de colère.

— Vous le savez, vous le savez depuis le début, alors pourquoi faites-vous semblant ? Vous m'en avez interdit l'accès, j'étais curieuse. Alors j'ai forcé la serrure. Je suis désolée, vraiment désolée.

Il la dévisagea. Était-il troublé ? Elle, en revanche, tremblait comme une feuille. Toutes ces années de peur et de rage réprimées remontaient à la surface et explosaient. Elle lui en voulait d'avoir fait de sa vie une mascarade, et de celle de Jared aussi.

— Claudia, s'il te plaît ! Évidemment que je savais. Je ne suis pas fâché. Au contraire, j'admire ton ingéniosité. Elle te sera très utile au palais.

Elle l'observa. Pendant un bref instant, il avait paru surpris. Et même davantage. Stupéfait.

Et il n'avait pas mentionné la clé.

La brise fit onduler le rosier, libérant des effluves qui voyagèrent jusqu'à eux. Il paraissait étonné de lui en avoir dit autant. Quand il reprit la parole, sa voix avait retrouvé son mordant habituel.

— J'espère que toi et Jared avez apprécié ce défi.

Il se leva brusquement.

— Le comte attend.

— Je ne veux pas le voir, déclara-t-elle d'un air bougon.

— Tu n'as pas le choix.

Pensant le sujet clos, il s'éloigna. Elle le regarda partir avec dédain.

— Pourquoi n'y a-t-il aucune photo de ma mère dans la maison ? demanda-t-elle.

Les paroles avaient jailli comme malgré elle. Ce ton ne lui ressemblait pas. La question les surprit tous les deux.

Il se figea.

Quant à Claudia, son cœur semblait prêt à exploser. Sa spontanéité l'horrifiait. Elle ne voulait pas qu'il se retourne, qu'il réponde, priait pour ne pas voir son visage. Elle n'aurait pas supporté qu'il affiche une quelconque faiblesse. Elle haïssait ses manières, son assurance, mais elle redoutait tout autant ses failles.

Il lui répondit sans se retourner.

— Ne va pas trop loin, Claudia. Ma patience a des limites.

Quand il fut parti, elle se rendit compte qu'elle s'était recroquevillée sur le banc. Les muscles de son dos et de ses épaules étaient tendus et ses mains agrippaient le tissu en soie de sa robe. Elle se força à respirer calmement.

Des gouttes de sueur perlaient au-dessus de ses lèvres.

Pourquoi lui avait-elle posé cette question ? Elle ne pensait jamais à sa mère, ne l'imaginait même pas. On aurait dit qu'elle n'avait jamais existé. Même quand, petite, elle voyait les autres filles de la cour avec leurs mères, elle n'avait pas éprouvé la moindre curiosité à propos de la sienne.

Elle se rongea les ongles. Elle avait commis une erreur fatale. Jamais elle n'aurait dû lui parler de ça.

— Claudia !

Une voix forte, exigeante, l'interpellait. Elle ferma les yeux.

— Claudia, arrête de te cacher dans les buissons !

Des branches se plièrent et se fendirent.

— Parle-moi, je suis perdu !

Elle soupira.

— Ah, te voilà enfin ! s'exclama-t-elle. Et comment va mon futur époux ?

— J'ai chaud et je suis énervé. Mais j'imagine que tu t'en fiches. Bon, je suis à un croisement entre cinq chemins. Je

prends lequel ?

Sa voix indiquait qu'il était à proximité. Elle pouvait sentir son eau de toilette luxueuse.

— Celui qui paraît le moins évident, répondit-elle. Vers la maison.

Les marmonnements s'éloignèrent.

— Tout comme nos fiançailles, diraient certains. Claudia, aide-moi à sortir d'ici !

Elle grimaça. Il était pire que dans ses souvenirs.

Elle se leva, épousseta sa robe. Elle craignait d'être très pâle. À sa gauche, la haie s'agita. Une épée la transperça. L'immense garde du corps de Caspar, Fax, apparut. Il jeta un coup d'œil autour de lui puis écarta les branches. Elles laissèrent passer un jeune homme maigre, amer et mécontent. Il lui adressa un regard noir.

— Regarde mes habits, Claudia. Je n'ai plus qu'à les jeter.

Il l'embrassa froidement sur la joue.

— Certains diraient que tu essayes de m'éviter.

— Alors comme ça ils t'ont renvoyé, dit-elle d'une voix posée.

— Je suis parti, répondit-il en haussant les épaules. Je m'ennuyais trop. Ma mère t'envoie ceci.

Il lui tendit une note, écrite sur un papier blanc épais et fermé par une rose blanche, le sceau de la reine. Claudia l'ouvrit et la lut à voix haute.

Ma chère,

Tu as très certainement appris l'imminence de ton mariage. Après toutes ces années, j'imagine que ta joie est aussi intense que la mienne ! Caspar a insisté pour venir et t'escorter jusqu'au palais. Quel incorrigible romantique Vous allez former un couple magnifique. À partir de maintenant, ma chère, considère-moi comme ta mère qui t'aime.

Sia Regina

Claudia replia la note.

— Tu as vraiment insisté ?

— Non, elle m'a obligé.

Il donna un coup de pied dans l'astrolabe.

— Ce mariage est une telle corvée, tu ne trouves pas, Claudia ?

Elle hocha la tête en silence.

12

Le délabrement était progressif et il nous fallut du temps pour nous en apercevoir. Un jour que je parlais avec la Prison Je l'ai entendue rire quand j'ai quitté la pièce. Un gloussement sourd, moqueur.
Ce rire m'a glacé le sang. Je suis resté figé dans le couloir. Une image que j'avais vue sur un ancien manuscrit m'a traversé l'esprit :
l'énorme bouche de l'enfer dévorant des pécheurs.
À ce moment-là, j'ai su que nous avions créé un monstre qui nous détruirait tous.

JOURNAL DU DUC DE CALLISTON

Le bruit de la porte qui s'ouvrait était douloureux. Comme si la Prison soupirait. Comme si cette porte n'avait pas été ouverte depuis des siècles. Pas d'alarme. Incarceron n'était pas inquiète. Peut-être qu'il n'existait aucun moyen de s'évader.

Finn mit en garde Gildas, qui recula. Des débris tombèrent au sol, suivis d'une pluie de rouille. La porte hoqueta, frémit, et resta coincée.

Ils attendirent un peu parce que la timide ouverture était sombre et qu'une odeur étrangement douce et fraîche s'en dégageait. Puis Finn écarta les décombres et glissa son épaule derrière la porte. Il la cogna et la poussa jusqu'à ce qu'elle se bloque de nouveau. Mais il y avait à présent assez d'espace pour passer.

Gildas lui donna un léger coup de coude.

— Jette un œil. Fais attention.

Finn se tourna vers Keiro, avachi et fatigué. Il sortit son épée et disparut dans l'ouverture.

Il faisait plus froid. Son souffle dessinait des volutes de buée. Le sol était inégal et en pente. D'étranges détritus métalliques venaient lui caresser les chevilles. Il posa la main par terre : des courants d'air froids et humides balayaient le sol et lui mordillaient le bout des doigts. Ses yeux s'habituèrent à l'obscurité et il eut l'impression d'être au milieu d'un plan incliné plein de colonnes : d'immenses piliers noirs s'élevaient vers l'infini. Avançant à tâtons, il posa ses mains sur le plus proche, qu'il examina, surpris. Il était glacé, dur et rugueux. La surface paraissait recouverte de fissures, de craquelures, de nœuds, d'excroissances et de ramifications de mailles entremêlées.

— Finn ?

L'ombre de Gildas se dessinait dans l'encadrement de la porte.

— Attendez.

Finn tendit l'oreille. La brise tourbillonnait parmi les enchevêtrements, produisant un léger tintement argenté qui semblait s'étirer sur des kilomètres. Au bout d'un moment, il annonça :

— Il n'y a personne, vous pouvez venir.

Des froissements, de l'agitation.

— Apporte la clé, Keiro, dit Gildas. Il nous faut fermer derrière nous.

— Si on ferme, on pourra rebrousser chemin ? demanda Keiro.

Il paraissait à bout.

— Pourquoi aurions-nous besoin de faire marche arrière ? Aide-moi plutôt.

Dès que l'esclave eut franchi le seuil, Finn et le vieil homme poussèrent la porte et la fermèrent. Le loquet émit un léger bruit métallique.

Il y eut un bruissement. Des murmures. La lumière d'une lanterne.

— Quelqu'un pourrait nous voir, grogna Keiro.

— Je te l'ai dit, répondit Finn. Nous sommes seuls.

Gildas souleva la lampe afin de leur permettre de distinguer les étranges piliers qui les entouraient.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda enfin Keiro.

Derrière lui, la créature s'accroupit. Finn sut qu'elle le regardait.

— Des arbres en métal, répondit Gildas.

La lumière éclaira la barbe tressée du vieil homme. Une étincelle de satisfaction parcourut son regard.

— Une forêt dont les espèces sont en fer, en acier et en cuivre, où les feuilles sont fines comme de l'aluminium, les fruits en or ou en argent.

Il leva la tête, admiratif.

— J'ai entendu des histoires, de vieilles légendes, sur des endroits comme celui-ci. Des pommes d'or gardées par des monstres. Il faut croire que c'était la vérité.

L'air, froid, immobile, créait une impression étrange d'immensité. Ce fut Keiro qui posa la question que Finn n'osait pas formuler.

— On est dehors ?

— Tu crois vraiment que c'est aussi simple ? ricana Gildas. Assieds-toi plutôt avant de tomber. Je vais m'occuper de ses blessures, dit-il à Finn. Autant attendre la Nuit ici. On peut se reposer. Manger un peu.

Malgré sa nausée, et le froid qui l'engourdissait, Finn s'approcha de Keiro.

— Avant de continuer, je veux que tu m'expliques ce que voulait dire Jormanric quand il a parlé de la mort de la Maestra.

Il y eut une seconde de silence. Dans la lumière fantomatique, Keiro lança un regard exaspéré à Finn et passa une main sanguinolente dans ses cheveux.

— Bon sang, Finn, tu penses vraiment que je sais ? Tu l'as vu. Il était mourant. Il aurait dit n'importe quoi ! Oublie ces mensonges.

Finn le dévisagea. Il voulut reposer la question, insister, pour faire taire la peur insidieuse qui agitait ses entrailles. Mais Gildas le tira lentement sur le côté.

— Rends-toi utile. Trouve-nous quelque chose à manger.

Pendant que le Sapient versait de l'eau, Finn sortit quelques

paquets de viande séchée et de fruits de son sac à dos ainsi qu'une deuxième lanterne, qu'il alluma à l'aide de la première. Puis il écrasa les feuilles métalliques avec les pieds, formant une masse compacte qu'il recouvrit d'une couverture, et s'assit. Des chuintements en provenance de la forêt parvinrent à ses oreilles et le firent sursauter. Il essaya de les ignorer. Keiro injuriait Gildas en train de nettoyer ses plaies. Le Sapient avait déchiré le manteau et la chemise de Keiro et recouvert ses blessures d'herbes mâchées à l'odeur âcre.

L'esclave était tapi dans l'ombre, à peine visible. Finn prit un sachet de nourriture, l'ouvrit et le lui tendit.

— Tiens, murmura-t-il.

Une main entourée de chiffons et couverte d'abcès se saisit du paquet. Pendant que la créature mangeait, il l'observa, se souvenant de sa voix, une voix sourde, empressée.

— Qui es-tu ? demanda-t-il.

— Cette chose est toujours là ? gronda Keiro.

Perclus de douleurs et irascible, il remit son manteau, qui n'était plus qu'un amas de lambeaux déchirés.

— On l'abandonne.

Il engloutit un bout de viande et regarda autour de lui en quête d'autres morceaux.

— Il est vérolé.

— Tu lui dois la vie, à cette chose, remarqua Gildas.

— Pas du tout ! s'écria Keiro, rageur. Jormanric était à ma merci.

Ses yeux se posèrent sur la créature. Tout à coup, il écarquilla les yeux et s'avança vers l'esclave replié sur lui-même.

— C'est à moi, rugit-il en lui prenant des mains un objet.

C'était son sac. Une tunique verte et un poignard incrusté de bijoux tombèrent au sol.

— Sale voleur !

Keiro leva le pied avec l'intention de frapper la créature, mais elle s'écarta. Puis, à leur grand étonnement, une voix féminine se fit entendre :

— Tu devrais me remercier de l'avoir apporté.

Gildas pivota et observa la silhouette en haillons.

Elle retira sa capuche élimée puis défit les bandes autour de

ses mains. Lentement, au milieu de cette masse informe, une fille surgit. Elle se tenait à genoux. Ses cheveux étaient noirs et sales, son visage émacié, ses yeux soupçonneux. Ses couches d'habits créaient des bosses et des renflements. Elle enleva les bandes maculées de sang séché sur ses mains, dévoilant des plaies ouvertes et des abcès purulents. Finn recula, dégoûté.

— Ils sont faux, intervint Gildas.

Il s'avança.

— Je comprends pourquoi tu ne voulais pas que je m'approche.

Dans la pénombre de la forêt de métal, le chien-esclave était devenu une jeune fille, petite et maigre, dont les plaies formaient de subtiles taches de couleur. Elle se redressa lentement, comme si elle avait oublié ce geste. Puis elle s'étira et grogna. Les morceaux de chaînes autour de son cou s'entrechoquèrent.

Keiro émit un rire sec.

— Eh bien, Jormanric était encore plus malin que ce que je pensais.

— Il ne savait pas, répondit la fille d'un air effronté. Personne ne savait. Quand ils m'ont attrapée, j'étais avec un groupe. Une vieille dame est morte ce soir-là. Je lui ai volé ses haillons, je me suis fait ces plaies avec de la rouille, je me suis barbouillée de boue, coupé les cheveux. Je devais faire preuve d'intelligence pour rester en vie.

Malgré sa peur, elle les défiait du regard. Il était difficile de deviner son âge. Sa coupe de cheveux sauvage la faisait ressembler à un gamin chétif mais Finn estima qu'elle n'était pas tellement plus jeune que lui.

— Au final, ton idée n'a pas été si bonne que ça.

— Je ne savais pas que je finirais par être son esclave, expliqua-t-elle en haussant les épaules.

— Et que tu goûterais sa nourriture ?

Elle éclata d'un rire amer.

— Il mangeait bien. J'ai pu rester en vie.

Finn observa Keiro. Il dévisageait la fille. Soudain, il leur tourna le dos et s'enfouit sous sa couverture.

— On l'abandonne à l'aube, grogna-t-il.

— Ce n'est pas toi qui décides, rétorqua-t-elle d'une voix

calme mais résolue. Je sers le prophète des étoiles, maintenant.

— Moi ? s'exclama Finn.

— Tu m'as sortie de là. Personne d'autre n'aurait fait ça. Si tu me laisses, je te suivrai. Comme un chien.

Elle fit un pas en avant.

— Moi aussi, je veux m'évader, atteindre l'Extérieur. Dans les quartiers des esclaves, ils disent que tu vois des étoiles dans tes rêves, que Sapphique te parle, que la Prison te montrera le chemin car tu es son fils.

Gildas secoua la tête et se tourna vers Finn. Il paraissait surpris.

— C'est toi qui décides, marmonna le vieil homme.

Finn ne savait pas quoi faire. Il se racla la gorge.

— Tu t'appelles comment ?

— Attia.

— Eh bien, Attia, je ne veux pas d'une servante. Mais… tu peux venir avec nous.

— Elle n'a rien à manger. Ça veut dire qu'on doit la nourrir, râla Keiro.

— Toi non plus.

Finn poussa du pied le tas d'habits.

— Ni moi, maintenant.

— Alors elle partage ta part. Pas la mienne.

Gildas s'adossa contre un tronc en métal.

— Dormez, dit-il. Nous parlerons de tout ça quand les lumières s'allumeront. Mais quelqu'un doit monter la garde. Elle n'a qu'à prendre le premier quart.

Attia acquiesça. Finn s'enroula dans une couverture et la vit se glisser dans les ombres et disparaître.

Keiro bâilla et s'étira comme un chat.

— Elle va certainement nous trancher la gorge, marmonna-t-il.

— Bonne nuit, Alys.

Dans le miroir de sa coiffeuse, Claudia vit sa nourrice s'agiter au-dessus des vêtements en soie qui jonchaient le sol.

— Regardez-moi ça, Claudia. Ils sont couverts de boue…

— Eh bien, mets-les dans la machine à laver. Je sais que tu en

as une quelque part.

Alys lui lança un regard hostile. Elles savaient toutes les deux que les pratiques de lavage archaïques qui consistaient à gratter, battre, amidonner étaient tellement pénibles que les domestiques les avaient secrètement abandonnées depuis bien longtemps. « Les usages doivent être les mêmes à la cour », pensa Claudia.

Dès que la porte fut fermée, elle bondit et se dépêcha de la verrouiller. Puis elle enclencha l'alarme et s'assit pour réfléchir.

Jared n'était pas venu dîner. Cela ne voulait rien dire ; après tout, il faisait peut-être semblant d'être malade. De plus, il détestait le duc qu'il trouvait stupide. Et s'il avait vraiment eu un malaise dans le labyrinthe ? Peut-être devait-elle l'appeler ? Mais il lui avait demandé de n'utiliser la radio qu'en cas d'urgence, surtout quand le directeur se trouvait à la maison.

Elle noua la ceinture de sa robe de chambre et sauta sur son lit. Elle leva les bras pour atteindre le dais, à la recherche de quelque chose.

Elle ne trouva rien.

La maison était calme. Caspar avait parlé et bu pendant tout le repas. Quatorze plats : poissons, pinsons, chapons, cygnes, anguilles et desserts. Il avait évoqué ses tournois, son nouveau cheval, le château qu'il se faisait construire sur la côte, les sommes qu'il avait perdues au jeu. Il s'était découvert une passion pour la chasse au sanglier, qu'il pratiquait de manière originale puisqu'il attendait que ses domestiques ligotent un sanglier blessé pour qu'il le tue. Il avait décrit sa lance, ses prises, les têtes qui décoraient les couloirs au palais. Et pendant tout ce temps, il avait vidé et rempli son verre. À la fin du repas, il avait du mal à articuler, ce qui n'avait pas empêché sa voix de prendre un ton de plus en plus menaçant.

Le sourire figé, Claudia l'avait écouté, le bombardant, pour se moquer, de questions étranges qu'il n'avait pas comprises. Assis en face d'elle, son père avait joué avec le pied de son verre sur la nappe blanche. Maintenant, tandis qu'elle sautait du lit et fouillait tous les tiroirs de sa commode, elle se souvenait du regard décontracté qu'il avait posé sur elle et sur l'imbécile qu'elle allait épouser.

Elle ne trouva rien dans les tiroirs non plus.

Prise d'une frayeur soudaine, elle se dirigea vers la fenêtre et l'ouvrit. Elle grimpa sur le rebord puis se recroquevilla misérablement au milieu des coussins installés là. S'il l'aimait, comment pouvait-il lui faire une chose pareille ? Ne voyait-il pas qu'il la poussait vers le malheur ? La soirée d'été était douce. L'air diffusait un agréable parfum de bétail, de chèvrefeuille et de rosiers sauvages comme ceux qui fleurissaient autour des douves. Par-delà les champs, le clocher de l'église de Hornsely sonna douze coups. Elle vit un papillon de nuit voleter imprudemment autour des flammes des bougies, décrivant une ombre immense sur le plafond.

Son sourire avait-il été plus menaçant que d'habitude ? Avait-elle accru la vigilance de son père en bredouillant cette question stupide à propos de sa mère ?

Sa mère était décédée. C'est ce qu'Alys lui avait dit. Toutefois elle ne faisait pas partie du personnel à l'époque, ni d'ailleurs aucun des domestiques à l'exception de Medlicote, le secrétaire de son père, à qui elle ne parlait que rarement. Mais peut-être pourrait-elle insister auprès de lui ? Parce que sa question avait eu un effet inattendu sur le directeur.

Elle sourit. Son visage irradiait.

C'était bien la première fois.

Avait-on laissé mourir sa mère ? Les maladies étaient répandues mais les riches pouvaient facilement se procurer des remèdes interdits. Des médicaments trop modernes pour l'Époque. Son père suivait les règles à la lettre mais il avait aimé sa femme. Il aurait certainement fait tout ce qui était en son pouvoir pour qu'elle guérisse, sans se soucier des lois. Aurait-il pu sacrifier sa femme uniquement par respect du Protocole ? Ou bien la réalité était-elle encore plus cruelle ?

Le papillon de nuit se cognait au plafond. Claudia se pencha par la fenêtre et observa le ciel.

Les étoiles d'été brillaient de tout leur éclat. Elles recouvraient les toits et les pignons de la demeure d'une auréole fantomatique, légère, faisant scintiller les vaguelettes argentées des douves.

Son père semblait impliqué dans la mort de Gilles. Peut-être

qu'il n'en était pas à son coup d'essai ?

Quelque chose lui effleura la joue et la fit sursauter. Les ailes du papillon de nuit la frôlèrent et les mots « dans la banquette » furent murmurés. Puis il disparut, voletant vers la tour de Jared.

Claudia sourit.

Elle se redressa, fouilla sous les coussins et sentit la froideur du cristal. Elle le sortit avec précaution.

La clé accrocha la lumière des étoiles qui se réfracta à l'intérieur et renvoya une lueur. L'aigle semblait tenir un faisceau lumineux dans son bec.

Jared avait dû déposer la clé pendant le dîner.

Elle éteignit les chandelles après avoir fermé la fenêtre. Elle prit la grosse couverture brodée sur son lit et s'y emmitoufla, posa la clé sur ses genoux, la tourna dans tous les sens, la frotta, lui souffla dessus.

— Parle-moi, murmura-t-elle.

Finn avait tellement froid qu'il avait à peine la force de frissonner.

La forêt de métal était plongée dans l'obscurité. Le halo de lumière qui émanait de la lanterne éclairait à peine la main étalée de Keiro et la masse de Gildas, roulé en boule. La jeune fille formait une ombre sous un arbre. Elle ne faisait aucun bruit et il se demanda si elle dormait.

Il tendit lentement la main pour attraper le sac de Keiro. Il voulait lui emprunter une de ses vestes brodées. Peut-être deux. Ils n'avaient qu'à partager. Keiro accepterait sans doute.

Il tira le sac jusqu'à lui puis y plongea la main. Il effleura la clé.

Elle était chaude.

Il la sortit avec précaution. Il enroula ses doigts autour, et la chaleur qui émanait du cristal réconforta ses mains glacées. « Parle-moi », entendit-il.

Les yeux écarquillés, Finn regarda les autres autour de lui.

Personne ne bougeait.

Il se leva lentement. Il parcourut deux mètres avant que le froissement des feuilles en métal qu'il foulait ne fasse marmonner Keiro.

Caché derrière un arbre, Finn se figea.

Il porta la clé à son oreille. Silence. Il la secoua, la toucha, l'examina sous tous les angles.

— Sapphique, murmura-t-il. Seigneur Sapphique, est-ce vous ?

Claudia eut un mouvement de surprise.

La réponse lui était parvenue clairement. Elle jeta un œil dans la chambre, à la recherche d'un appareil susceptible d'enregistrer la conversation, mais ne vit rien et jura.

— Non ! Non. Je m'appelle Claudia. Qui êtes-vous ?

— Parlez moins fort, vous allez les réveiller.

— Qui ?

Il y eut une pause.

— Mes amis, répondit-il.

Il paraissait à bout de souffle, comme effrayé.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle. Où êtes-vous ? Êtes-vous prisonnier ? Êtes-vous dans Incarceron ?

Il recula la tête et regarda la clé, stupéfait.

Une lueur bleue se diffusait en son centre. Il s'en approcha, et la lumière éclaira sa peau.

— Évidemment que j'y suis. Vous voulez dire que… Êtes-vous… à l'Extérieur ?

Un silence. Il dura si longtemps qu'il crut que la communication avait été interrompue.

— Vous m'entendez ? ajouta-t-il dans un souffle.

— Vous êtes toujours là ? demanda-t-elle au même moment.

Cette interférence la contraria.

— Je suis désolée, reprit-elle, je ne devrais pas vous parler. Jared m'a mise en garde.

— Jared ?

— Mon professeur.

Il secoua la tête et son souffle tapissa le cristal de buée.

— Cela dit, poursuivit-elle, il est trop tard pour faire marche arrière. Et quelques mots échangés ne peuvent pas mettre à mal une expérience vieille de plusieurs centaines d'années.

De quoi parlait-elle ?

— Vous êtes dehors, n'est-ce pas ? L'Extérieur existe. Les étoiles brillent, là où vous êtes.

Il était terrifié à l'idée qu'elle ne lui réponde pas, mais, après un long moment, elle dit :

— Oui, je peux les voir.

Il laissa échapper un soupir émerveillé.

— Vous ne m'avez pas dit votre nom, remarqua-t-elle.

— Finn.

Il y eut un silence. Finn se sentait incapable de bouger, mal à l'aise. Il tenait maladroitement la clé dans sa main. Il y avait tellement de choses qu'il voulait lui demander qu'il ne savait pas par où commencer. Elle coupa court à ses hésitations.

— Comment faites-vous pour me parler, Finn ? Avez-vous un objet en cristal avec un aigle incrusté à l'intérieur ?

Il avala sa salive.

— Oui. Une clé.

Il perçut un froissement derrière lui. Il se retourna, entendit Gildas qui ronflait et grognait.

— Alors nous avons tous les deux une réplique du même appareil.

Elle parlait vite, réfléchissait à voix haute, comme si elle avait l'habitude de résoudre des problèmes, de trouver des solutions. Sa voix claire fit tout à coup jaillir des souvenirs en lui : des bougies. Sept bougies sur un gâteau d'anniversaire.

À cet instant, avec leur brutalité habituelle, les lumières d'Incarceron s'allumèrent.

Il vit qu'il se tenait dans un paysage de cuivres, d'ors et de rouges chatoyants. La forêt s'étirait sur des kilomètres, en pente douce vers un horizon large et ondulant. Il regarda autour de lui, stupéfait, le souffle coupé.

— C'était quoi ? Finn, que se passe-t-il ?

— Les lumières se sont allumées. Je… je me trouve dans un nouvel endroit, dans une Unité différente. Une forêt de métal.

Elle eut une réflexion curieuse :

— Je vous envie. Ce doit être fascinant.

— Finn ?

Gildas était debout. Finn eut envie de l'appeler, de lui dire de venir, mais il préféra rester prudent. Il devait préserver son secret.

— Il faut que j'y aille, souffla-t-il. J'essayerai de rétablir la

communication plus tard… Maintenant, on sait… Enfin, si vous voulez. Mais il faut…, ajouta-t-il avec urgence. Il faut que vous m'aidiez.

La réponse de la fille le surprit.

— Comment puis-je vous aider ? Que pouvez-vous avoir comme problèmes dans un monde parfait ?

Finn resserra ses doigts sur le cristal tandis que la lumière bleue s'estompait. Dans un accès de désespoir, il murmura :

— S'il vous plaît. Vous devez m'aider à m'évader.

13

Les murs ont des oreilles
Les portes ont des yeux
Les arbres parlent
Les bêtes mentent
Prenez garde à la pluie
Prenez garde à la neige
Prenez garde à l'homme
Que vous pensez connaître

CHANTS DE SAPPHIQUE

Finn.

Alors qu'elle remettait son gant et courbait sa lame, elle entendit de nouveau sa voix sous son masque.

« Vous devez m'aider à m'évader. »

— Euh… En garde, s'il vous plaît, Claudia.

Le maître d'armes était un petit homme terne qui suait beaucoup. Son épée croisa la sienne. Il évoluait avec la précision des épéistes les plus chevronnés. Elle répondait à ses coups, s'entraînait à la parade, à la fente – sixte, septime, octave –, comme elle le faisait depuis l'âge de six ans.

La voix du garçon lui avait paru familière.

Cachée derrière le voile réconfortant du masque, elle se mordit la lèvre. Puis elle attaqua, positionna son arme en quarte, riposta, touchant le gilet de protection du maître avec un bruit sourd qui lui procura un sentiment de satisfaction.

Cet accent. Ces voyelles légèrement traînantes. Ils parlaient ainsi à la cour.

— Parez. Contre-de-sixte, s'il vous plaît.

Elle obéit, malgré la chaleur. La transpiration avait déjà ramolli son gant. L'épée dansait, fouettait. Le bruit des lames qui s'entrechoquaient la rassura. Contrôler son épée obligeait son cerveau à aller plus vite.

« Vous devez m'aider à m'évader. »

La peur. Elle avait perçu la peur cachée dans ses murmures, la peur d'être entendu, de prononcer ces mots. Et le mot « évader » avait été lâché comme quelque chose de saint, de sacré, d'interdit.

— Quarte, contre-quarte, Claudia, s'il vous plaît. Et gardez votre main en l'air.

Elle para sans réfléchir, s'écartant à peine pour éviter les assauts de la lame. Derrière le maître d'armes, elle vit le duc de Marlowe sortir dans la cour par la porte principale. Il s'immobilisa sur le perron et aspira une prise. Il l'observa, toujours aussi élégant.

Claudia fronça les sourcils.

Elle devait penser à tant de choses. Cette leçon d'escrime lui permettait de faire le vide. Le chaos régnait dans la maison ; on remplissait ses malles, on prenait les dernières mesures pour sa robe de mariée, on rangeait les livres qu'elle refusait de laisser ici, on rassemblait les animaux domestiques qu'elle voulait absolument emmener avec elle. Et maintenant, ça. Une chose était certaine, il faudrait que ce soit Jared qui garde la clé. Elle ne serait pas en sécurité parmi ses affaires.

Ils se battaient à présent. Elle se concentra sur ses assauts, chassant toutes ses pensées de son esprit. Parer, fendre, les lames qui grincent, développement, une fois, deux fois.

Jusqu'à ce qu'il recule, enfin.

— Très bien, mademoiselle. Votre contre-riposte était excellente.

Lentement, elle ôta son masque et alla lui serrer la main. De près, il paraissait plus vieux et un peu triste.

— Je suis vraiment désolé de perdre une élève aussi douée.

Sa main agrippa la sienne.

— Perdre ?

— Je… Il semble… que… après votre mariage…

Claudia contint sa colère. Elle lâcha sa main et redressa les épaules.

— J'aurai toujours besoin de vos services après mon mariage. S'il vous plaît, ne tenez pas compte de ce que mon père a pu vous dire. Vous nous accompagnez à la cour.

Il sourit et salua. Il paraissait sceptique. Tandis qu'elle se tournait pour prendre le verre d'eau que lui tendait Alys, elle sentit son visage s'enflammer.

Ils essayaient de l'isoler. Elle s'y attendait, Jared l'avait prévenue. Ils voulaient qu'à la cour de la reine Sia elle se retrouve sans appui, sans personne à qui se confier. Mais elle n'allait pas se laisser faire.

Le duc de Marlowe se dandina jusqu'à elle.

— Très impressionnant, ma chère.

Il semblait apprécier de la voir en tenue d'escrime.

— Ne prenez pas ce ton condescendant avec moi, rétorqua-t-elle.

Elle fit signe à Alys de s'en aller puis s'empara du verre et de la cruche. Elle se dirigea jusqu'à un banc qui bordait la pelouse. Marlowe la rejoignit peu après.

— Je dois vous parler, annonça-t-elle.

— On nous surveille, dit-il tout bas. On peut nous voir.

— Alors agitez votre mouchoir et riez. Du moins, j'imagine que c'est ce que font les espions comme vous.

Il referma sa botte à tabac.

— Vous êtes en colère, Claudia. Mais pas contre moi, je crois.

Il avait raison. Néanmoins, elle le regarda avec mépris.

— Que me voulez-vous ?

Il sourit, le regard tourné vers les canards et les poules d'eau noires qui glissaient sur le lac et se cachaient dans les joncs.

— Pour le moment, rien. Nous ne tenterons rien avant le mariage. Mais ensuite nous aurons besoin de votre aide. Il faudra s'occuper de la reine en premier, c'est elle la plus dangereuse. Plus tard, quand votre position de reine sera établie, votre mari pourrait être victime d'un terrible accident…

Elle prit une gorgée d'eau froide. À l'envers dans le gobelet, elle vit la tour de Jared, le ciel bleu au-delà et les minuscules fenêtres parfaitement protocolaires.

— Comment puis-je être certaine que vous ne me tendez pas un piège ?

Il sourit.

— La reine se méfie-t-elle de vous ? Elle n'a aucune raison.

Claudia haussa les épaules. Elle n'avait vu la reine qu'à de rares occasions, surtout pendant des fêtes. La première fois avait été lors de ses fiançailles, il y avait des années. Elle se souvenait d'une femme blonde, mince, vêtue d'une robe blanche et perchée sur un trône auquel menait une centaine de marches. Elle avait dû les gravir une à une, tout en portant un panier rempli de fleurs aussi grand qu'elle.

Les mains de la reine. Ses ongles au vernis rouge sang.

Ses doigts tièdes effleurant son front.

Ses paroles.

« Comme elle est charmante, directeur. Et si douce. »

— Peut-être êtes-vous en train d'enregistrer mes paroles, remarqua-t-elle. Vous voulez mettre ma loyauté à l'épreuve.

Marlowe soupira en silence.

— Je vous assure…

— Vous pouvez m'assurer tout ce que vous voulez, je ne vous fais pas confiance.

Elle laissa tomber son gobelet et s'essuya le visage avec la serviette qu'Alys lui avait laissée.

— Que savez-vous sur la mort de Gilles ? reprit-elle.

Il parut surpris car il écarquilla légèrement les yeux. Mais il maîtrisait à la perfection l'art de la dissimulation et récita sa leçon.

— Le prince Gilles ? Il est tombé de cheval.

— Était-ce un accident ? Ou bien a-t-il été assassiné ?

S'il enregistrait leur conversation, elle venait de signer son arrêt de mort.

Il croisa ses doigts boudinés.

— Vraiment, ma chère…

— Répondez-moi. Je dois savoir. De tous, c'est moi que cette affaire concerne le plus. Gilles était… Nous étions fiancés. Je l'aimais bien.

— Oui, murmura Marlowe. Je vois.

Il marqua une pause puis sembla prendre une décision.

— La mort du prince soulève quelques interrogations.

— Je le savais ! Je l'ai dit à Jared…

— Le Sapient est au courant ? demanda-t-il, alarmé. Il sait pour moi ?

— Je confierais ma vie à Jared.

— Ils sont très dangereux.

Marlowe se tourna face à la maison. Un des canards se dandina jusqu'à lui. Le duc agita la main et il repartit en cancanant.

— On ne sait jamais où se cachent les espions, continua-t-il tout en regardant l'oiseau s'éloigner. Voilà ce que les Havaarna ont accompli, Claudia. Ils nous font vivre dans la peur.

Un instant il eut l'air bouleversé. Puis il lissa un pli invisible sur son costume de soie et reprit, d'une voix ferme :

— Par une belle matinée de printemps, le prince Gilles est parti tout seul à cheval. Il allait bien, il était en bonne santé. Un jeune homme de quinze ans, parfaitement heureux. Deux heures plus tard, nous avons vu revenir au grand galop un messager blême de frayeur. Il est descendu de sa monture en bondissant, s'est précipité dans le palais, a gravi les marches menant au trône et s'est jeté aux pieds de la reine. J'étais là, Claudia. J'ai vu son visage quand on lui a raconté l'accident. Comme toutes les femmes, elle avait le teint pâle, mais là, elle est devenue livide. Si elle a fait semblant, elle mérite nos éloges. Tromper son monde de la sorte est un art. Ils ont ramené le garçon sur une civière de branchages. Ils avaient recouvert son visage de leurs manteaux. Ils pleuraient tous.

— Continuez, l'enjoignit Claudia, impatiente.

— Ils exposèrent le corps. Ils le vêtirent d'une redingote dorée et d'une tunique de soie blanche brodée de l'aigle aux ailes déployées. Des milliers de personnes défilèrent devant lui. Les femmes pleuraient. Les enfants apportaient des fleurs. « Il était si beau, si jeune », disaient-ils.

Il regardait la maison.

— Mais quelque chose attira mon attention. Un homme. Il s'appelait Bartlett. Il veillait sur le garçon depuis toujours. Il était déjà vieux à l'époque, faible, à la retraite. Ils lui donnèrent la permission de voir le corps en fin d'après-midi, quand tous les

autres étaient partis. Ils l'escortèrent le long des couloirs plongés dans la pénombre. Il gravit l'escalier avec difficulté et observa Gilles. Ils pensaient qu'il se mettrait à pleurer, à hurler, à sangloter. Ils pensaient qu'il arracherait ses vêtements. Il ne fit rien de tout cela.

Marlowe redressa la tête et elle croisa son regard aiguisé.

— Il rit, Claudia. Le vieil homme rit.

Ils marchaient depuis deux heures dans la forêt métallique quand il se mit à neiger.

Finn trébucha sur une racine en cuivre et revint à la réalité : il s'aperçut qu'il neigeait depuis un moment. Le sol jonché de feuilles était déjà recouvert d'une fine couche blanche. Il s'arrêta. Son souffle formait des volutes blanches dans l'air vif.

Gildas était derrière lui et discutait avec la fille. Mais où était Keiro ?

Finn se retourna. Depuis le début de la matinée, il n'avait cessé de penser à cette voix provenant de l'Extérieur, là où brillaient les étoiles. Il sentit le poids de la clé sous sa chemise.

— Où est Keiro ? demanda-t-il.

Gildas planta son bâton dans le sol et s'y appuya.

— Il est parti en éclaireur. Il te l'a dit en passant. Tu ne l'as pas entendu ?

Soudain, il se précipita devant Finn et le dévisagea de ses yeux bleus translucides.

— Tu vas bien, Finn ? Penses-tu que tu vas avoir une autre vision ?

— Je vais bien, désolé de vous décevoir.

L'enthousiasme qu'il avait perçu dans la voix du Sapient déplut à Finn, qui se tourna vers la fille.

— Il faut qu'on te débarrasse de cette chaîne.

Elle l'avait enroulée autour de son cou comme un collier pour éviter qu'elle pende. Sous les lambeaux de tissu qu'elle avait utilisés pour se protéger des frottements, sa peau était écorchée.

— Ça va, répondit-elle doucement. Où sommes-nous ?

Il laissa son regard parcourir les kilomètres et les kilomètres de forêt. Le vent se levait, faisant bruire et onduler les feuilles métalliques. Loin devant, la forêt se perdait sous les nuages

épais de neige. Une faible lueur brumeuse émanait du plafond de la Prison, menaçante.

— Sapphique est passé par ici, déclara Gildas, la voix fébrile. Il a surmonté ses premiers doutes dans cette forêt, vaincu tous ces sombres moments qui lui faisaient croire que sa quête ne le mènerait nulle part. C'est ici que son ascension vers la sortie a commencé.

— Mais la voie descend, remarqua Attia.

Finn la regarda. Derrière ses cheveux tailladés, son visage recouvert de poussière resplendissait d'une joie étrange.

— Tu es déjà venue ici ? lui demanda-t-il.

— Non, j'appartenais à un petit groupe de la Civicité. Nous n'avons jamais quitté notre Unité. C'est… merveilleux, ici.

Ses paroles lui rappelèrent la Maestra et une pointe de culpabilité le traversa. Gildas se remit en marche et passa devant lui.

— En apparence, le chemin mène vers le bas, mais si la théorie qu'Incarceron se trouve sous terre est vraie, nous allons bientôt commencer à monter. Peut-être quand nous aurons franchi la forêt.

Atterré, Finn observa les kilomètres boisés. Comment Incarceron pouvait-elle être aussi vaste ? Il n'avait jamais imaginé une chose pareille.

— C'est de la fumée ? demanda Attia.

Elle désignait l'horizon du doigt. Au loin dans la brume, une fine colonne de fumée se dressait.

— Finn ! Aide-moi !

Keiro apparut, tirant quelque chose derrière lui à travers les buissons de cuivre et d'acier. Finn vit qu'il s'agissait d'un petit mouton dont l'une des pattes parcourue de circuits électriques avait été grossièrement rafistolée.

— Tu restes un voleur, à ce que je vois, remarqua Gildas, acerbe.

— Vous connaissez la devise du Commando, répondit Keiro d'une voix enjouée. « Tout appartient à la Prison et la Prison est notre ennemie. »

Il lui avait déjà tranché la gorge.

— On peut le dépecer ici. Elle n'a qu'à le faire. Autant qu'elle

se rende utile.

Personne ne bougea.

— Tu as agi de manière stupide. Nous ne savons pas quel genre de prisonniers vivent ici. Ni leur nombre, ni leur force.

— Il faut bien qu'on mange ! s'écria-t-il avec colère.

Son visage s'assombrit. Il jeta le mouton.

— Mais si vous n'en voulez pas, très bien !

Un silence oppressant s'installa.

— Finn ? demanda Attia.

Il se rendit compte qu'elle lui obéirait s'il lui donnait un ordre. Il n'aimait pas le pouvoir qu'elle lui avait conféré. Keiro, quant à lui, semblait furieux.

— D'accord, concéda-t-il. Je vais t'aider.

Ils s'agenouillèrent l'un à côté de l'autre et découpèrent l'animal. Elle avait emprunté le couteau de Gildas et travaillait avec efficacité. Il comprit qu'elle avait déjà fait ça auparavant. Dès qu'il avait un geste maladroit, elle l'écartait gentiment et tranchait la viande crue à sa place. Ils en laissèrent beaucoup. Ils ne pouvaient pas tout porter et n'avaient pas encore de quoi allumer un feu pour la faire cuire. Seule la moitié de la bête était organique, l'autre moitié était un assemblage de métal brillamment reconstitué. Gildas triturait la dépouille avec son bâton.

— La Prison donne naissance à des créatures mal finies ces temps-ci, constata-t-il d'une voix grave.

— Qu'entendez-vous par là, vieil homme ? demanda Keiro.

— Ce que je viens de dire. Je me souviens quand les bêtes étaient entièrement constituées de viande. Puis les circuits ont fait leur apparition, des morceaux minuscules, mélangés au reste et qui tenaient la place d'une veine, d'un cartilage. Les Sapienti ont pris l'habitude de disséquer tout ce qu'ils trouvaient. À un moment donné, j'offrais même des récompenses pour les carcasses qu'on me rapportait. Mais la récolte fut maigre, la Prison réagissait trop vite.

Finn hocha la tête. Ils savaient tous que les dépouilles de n'importe quel animal se volatilisaient en une nuit. Incarceron envoyait ses Scarabées récupérer les matériaux bruts pour les recycler. Rien n'était jamais enterré ici, rien n'était incinéré.

Même les morts du Commando étaient enroulés dans une couverture au milieu de leurs biens favoris, recouverts de fleurs, puis déposés près de l'abîme. Le lendemain matin, ils avaient disparu.

À la surprise générale, Attia prit la parole.

— Les miens avaient compris. Ça fait un moment que les agneaux sont ainsi. De même que les chiens. L'année dernière, un bébé est né dans notre groupe. Son pied gauche était en métal.

— Que lui est-il arrivé ? demanda Keiro.

— Ils l'ont tué, expliqua-t-elle en haussant les épaules. On ne peut pas laisser vivre des choses pareilles.

— La Racaille était plus tendre. On accueillait les êtres les plus bizarres.

Finn jeta un œil à Keiro. Sa voix était ironique. Il se retourna et voulut repartir à travers les bois. Mais Gildas ne bougea pas.

— Tu ne vois pas ce que ça veut dire, imbécile ? s'écria-t-il. Ça veut dire que la Prison manque de matière organique…

Mais Keiro ne l'écoutait pas. Il semblait aux aguets.

Un bruit envahissait la forêt. Un murmure étouffé, une brise frémissante. Subtile au début, soulevant à peine les feuilles, elle fit ensuite onduler les cheveux de Finn, le manteau de Gildas.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Finn, nerveux.

Le Sapient s'élança, les poussant à réagir.

— Dépêchez-vous ! Nous devons trouver un abri. Vite !

Ils coururent parmi les arbres. Attia talonnait Finn. Le vent prit de la force. Les feuilles s'agitèrent, tournoyèrent, volèrent autour d'eux. L'une d'elles cisailla le visage de Finn. Il porta sa main à sa joue et vit du sang sur ses doigts. L'entaille lui brûlait la peau. Attia prit peur. Elle protégea ses yeux avec son avant-bras.

Et, tout à coup, ils se retrouvèrent au milieu d'une tempête de lames métalliques. Les feuilles de cuivre, d'acier et d'argent formaient un tourbillon tranchant. La forêt gémit, ploya. Des branches se brisèrent dans un bruit sec qui résonna contre le plafond invisible.

Tandis qu'il courait, plié en deux et à bout de souffle, Finn entendit le rugissement terrible de la tempête. Comme si elle

avait été en colère contre lui, elle le ramassa et le jeta avec fureur. Il alla s'écraser contre un arbre en métal. Blessé, roué de coups, il se redressa et trébucha. Il savait que les feuilles incarnaient sa rage. En lui envoyant ces flèches de haine, Incarceron le mettait à l'épreuve, lui, son fils, son natif. Il s'arrêta, meurtri et haletant.

— Je t'entends ! Je t'entends, arrête-toi !

— Finn ! hurla Keiro.

Finn glissa. Le sol se déroba sous ses pieds et il tomba dans un creux parmi les racines entremêlées d'un grand chêne.

Il atterrit sur Gildas qui l'écarta brutalement. Pendant un moment, ils restèrent silencieux, essoufflés, à l'écoute des feuilles mortelles qui fendaient l'air et du gémissement du vent. Puis retentit la voix étouffée d'Attia.

— On est où ?

Finn se retourna. Ils se trouvaient dans une fosse sous le chêne en acier. Elle n'était pas assez profonde pour qu'on y tienne debout mais elle courait sur plusieurs mètres. Attia l'explora à quatre pattes. Des feuilles d'aluminium craquèrent sous ses genoux. Il y régnait une odeur de moisi. Finn vit que des champignons, des excroissances molles et tordues renfermant des poussières de spores, recouvraient les parois.

— C'est un trou, remarqua Keiro avec amertume.

Il épousseta son manteau puis se tourna vers Finn.

— La clé n'a rien ?

— Évidemment que non, marmonna Finn.

— Montre-moi, exigea Keiro, le regard dur.

À contre cœur, Finn plongea sa main sous sa chemise et sortit la clé. Le cristal scintilla dans la pénombre. Mais la pierre était froide et muette, au grand soulagement de Finn.

Attia écarquilla les yeux.

— La clé de Sapphique !

— Qu'est-ce que tu as dit ? s'alarma Gildas.

Elle ne regardait pas le cristal. Elle observait une image gravée sur le mur du fond de la crevasse, salie par la terre et imprégnée de mousse. On y voyait un homme aux cheveux noirs, grand et mince, assis sur un trône. Dans sa main levée se découpait un trou hexagonal.

Gildas prit la clé des mains de Finn. Il la glissa dans la fente et elle se mit aussitôt à briller. Un faisceau de lumière jaillit et éclaira leurs visages sales et tailladés tout en révélant les recoins les plus sombres de la tranchée.

Keiro hocha la tête.

— Il semblerait que nous soyons sur le bon chemin, marmonna-t-il.

Finn ne répondit pas. Il observait le Sapient dont le visage rayonnait de joie et d'étonnement. Finn comprit que la quête du vieil homme l'obsédait au-delà de toute limite et cette vérité le glaça jusqu'au sang.

14

Nous interdisons la croissance, et donc la décrépitude. L'ambition, et donc le désespoir. Parce que chacun n'est que le reflet dénaturé de l'autre. Plus que tout, nous interdisons le Temps. À partir de maintenant, plus rien ne doit changer.

DÉCRET DU ROI ENDOR

— Je ne pense pas que tu auras besoin de toute cette camelote, assura Caspar en ouvrant un livre.

D'un œil absent, il parcourut les enluminures.

— Nous avons des livres au palais. Quoique je ne m'en serve jamais.

— Quelle surprise, répondit-elle.

Assise sur le lit, Claudia contemplait avec désespoir le chaos devant elle. Comment pouvait-elle posséder autant d'affaires ? Et comment tout empaqueter en si peu de temps ?

— Et les Sapienti en ont des centaines, poursuivit-il en jetant le livre. Tu as tellement de chance, Claudia, de n'avoir jamais été à l'Académie. J'ai cru que j'allais y mourir d'ennui. Pourquoi tu t'embêtes à vouloir tout ranger ? Je croyais qu'on sortait. Les domestiques peuvent s'occuper des coffres. Ils sont là pour ça.

— Oui, concéda-t-elle en se rongeant les ongles.

Prenant conscience de son geste, elle s'interrompit.

— Est-ce que tu essayes de te débarrasser de moi, Claudia ?

Elle releva la tête. Il l'observait, le regard vide comme toujours.

— Je sais que tu ne veux pas m'épouser, continua-t-il.

— Caspar…

— Ça ne fait rien, ne t'inquiète pas. C'est uniquement pour des raisons de descendance : je sais, ma mère m'a tout expliqué. Dès que nous aurons un héritier, tu pourras prendre tous les amants que tu veux. En tout cas, moi, je ne vais pas me priver.

Incapable de rester en place, elle se mit à faire les cent pas dans la pièce en désordre. Elle le regarda, interloquée.

— Caspar, tu entends ce que tu dis ? As-tu jamais pensé à la vie que nous allons mener dans ce mausolée de marbre que tu appelles palais ? Vivre dans le mensonge, faire semblant, afficher des sourires hypocrites, porter des habits d'une époque qui n'a jamais existé, en prenant des poses, des postures, des manières que l'on ne trouve que dans des livres ? Tu as pensé à ça ?

Il parut surpris.

— Ça a toujours été comme ça.

Elle s'assit à côté de lui.

— Tu n'as jamais voulu être libre, Caspar ? Tu n'as jamais voulu monter sur ton cheval un beau matin de printemps pour partir explorer le monde ? En quête d'aventures et de quelqu'un à aimer ?

Elle était allée trop loin, elle le sut dès qu'elle eut prononcé ces paroles. Trop loin pour lui. Elle le vit se raidir, froncer les sourcils.

— Ah, je vois où tu veux en venir, déclara-t-il, tout à coup acerbe. C'est parce que tu préférerais être avec mon frère. Gilles, le parfait. Eh bien, il est mort, Claudia. Alors oublie-le.

Il eut un sourire narquois.

— Ou est-ce que ceci a un rapport avec Jared ?

— Jared ?

— C'est évident, non ? Il est plus âgé que toi mais il paraît que ça plaît à certaines filles.

Elle eut envie de gifler sa petite face de rat.

— J'ai vu la façon dont tu le regardais, Claudia. Mais je te l'ai dit, ça ne me dérange pas.

Elle se leva, raide de colère.

— Sale vermine.

— Tu es furieuse, ce qui prouve que j'ai raison. Ton père est au courant pour toi et Jared ? Tu crois que je devrais lui dire ?

Il était venimeux. Un lézard à la langue pointue qui la regardait avec un petit sourire en coin. Elle approcha son visage du sien et il recula.

— Si tu parles encore de ça une fois, à moi ou à quelqu'un d'autre, je te tue. Tu comprends, cher comte de Steen ? J'enfoncerai un poignard dans ton petit corps malingre. Je te tuerai, tout comme ils ont tué Gilles.

Tremblante de rage, elle sortit de la pièce et claqua la porte, dont l'écho résonna dans le couloir. Fax, le garde du corps, se prélassait au soleil. Quand elle passa devant lui, il se redressa avec une lenteur insolente. Tandis qu'elle descendait les marches à toute vitesse, elle sentit ses yeux se poser sur elle.

Elle les détestait.

Elle les détestait tous.

Comment Caspar avait-il pu dire une chose pareille ?

Comment avait-il pu ne serait-ce que la penser ? Telle une furie, elle ouvrit les doubles portes, obligeant les domestiques à détaler comme des rats paniqués. Quel horrible mensonge ! À propos de Jared ! Dont l'esprit était si pur !

Elle appela Alys en hurlant. La nurse accourut.

— Qu'y a-t-il, mademoiselle ?

— Mon manteau d'équitation. Tout de suite !

Pendant qu'elle attendait, elle arpenta la pièce pour se calmer, observa la pelouse parfaite à travers la fenêtre, le ciel bleu, les paons qui s'entraînaient à pousser leur cri lugubre.

Sa colère la réconfortait. Quand arriva le manteau, elle l'enfila rapidement.

— Je sors !

— Claudia… Il reste tant de choses à faire ! Nous partons demain…

— Tu n'as qu'à t'en occuper.

— La robe de mariée… les derniers essayages.

— Tu peux la déchirer en mille morceaux, si ça te chante !

Elle dévala les marches du perron et traversa la cour à vive allure. Elle leva la tête et vit son père qui se tenait devant la fenêtre inexistante de son bureau.

Il lui tournait le dos et semblait parler à quelqu'un.

Quelqu'un se trouvait-il dans le bureau avec lui ?

Mais personne n'avait le droit d'y entrer.

Elle l'observa pendant un instant, perplexe. Puis, craignant tout à coup qu'il ne la voie, elle se dirigea en toute hâte vers les écuries. Elle trouva Marcus déjà sellé qui grattait le sol avec impatience. Le cheval de Jared était prêt aussi, une bête mince et longiligne appelée TamLin – ce nom devait avoir une signification secrète pour le Sapient.

Elle regarda autour d'elle.

— Où est le Sapient ? demanda-t-elle à Job.

Le garçon, peu accoutumé à parler, bredouilla :

— Il est remonté dans sa tour, mademoiselle. Il avait oublié quelque chose.

— Job, écoute-moi bien. Tu connais tout le monde sur le domaine ?

— Oui.

Il balayait le sol avec des gestes fébriles, soulevant des nuages de poussière. Elle voulait lui dire d'arrêter mais cela n'aurait fait qu'accentuer sa nervosité.

— Un vieil homme appelé Bartlett. À la retraite maintenant, un domestique de la cour. Est-il toujours en vie ?

— Oui, mademoiselle. Il vit dans une ferme à Hewelsfield. Près du moulin.

Son cœur battait la chamade.

— A-t-il… A-t-il encore toute sa tête ?

Job hocha la tête.

— Il est vif comme l'éclair. Mais il ne raconte pas grand-chose sur sa vie à la cour. Si vous lui en parlez, il se contente de vous regarder sans répondre.

L'ombre de Jared se dessina dans l'encadrement de la porte.

— Désolé, Claudia, lança-t-il, légèrement essoufflé.

Il monta en selle. Tout en glissant son pied dans les mains croisées de Job, elle lui demanda à voix basse :

— Qu'aviez-vous oublié ?

Ses yeux noirs croisèrent les siens.

— Un certain objet que je ne voulais pas laisser sans surveillance.

Sa main se déplaça lentement sur son manteau vert sombre au haut col.

Elle acquiesça, comprenant qu'il faisait référence à la clé.

Tandis qu'ils s'élançaient, elle s'étonna d'éprouver de la gêne.

Ils allumèrent un feu avec les champignons séchés et un peu de poudre à canon provenant du sac de Gildas. Pendant que la tempête continuait de faire rage, ils firent cuire la viande. Personne ne parlait. Finn grelottait de froid et ses coupures au visage lui faisaient mal. Keiro aussi semblait fatigué. Il était difficile de savoir ce que pensait la fille. Elle se tenait légèrement à l'écart et mangeait vite, l'œil aux aguets. Rien ne lui échappait.

Enfin, Gildas essuya ses mains pleines de graisse sur sa tunique.

— As-tu décelé la présence d'autres prisonniers ?

— Les moutons paissaient tranquillement, répondit Keiro avec lassitude. Ils n'étaient même pas parqués.

— Et la Prison ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? Les Yeux devaient certainement surveiller du haut des arbres.

Finn frissonna. Dans sa tête résonnaient des sons étranges. Il avait hâte qu'ils se couchent tous, qu'ils s'endorment pour qu'il puisse sortir sa clé et lui parler. À elle. À cette fille qui se trouvait à l'Extérieur.

— On ne peut pas reprendre la route, alors on n'a qu'à en profiter pour se reposer. Vous ne pensez pas ?

— Ça me va, déclara Keiro mollement.

Il adossa son sac contre une paroi. Gildas ne pouvait quitter des yeux l'image gravée au fond de la crevasse. Il s'approcha, tendit le bras et commença à en gratter les contours de sa main noueuse. Des boucles de lichen tombèrent au sol. Le visage mince du Sapient semblait émerger de la crasse et de la mousse. Ses mains tenant la clé étaient si parfaitement dessinées qu'elles paraissaient réelles. Finn se rendit compte que la clé devait être reliée à un circuit au sein même de l'arbre. Puis, tout à coup, il fut surpris par une vision. Il eut l'impression qu'Incarceron était une immense créature aux entrailles osseuses et métalliques à l'intérieur desquelles ils rampaient.

Il cligna des yeux.

Personne ne semblait avoir remarqué ce qui s'était passé, pas

même la fille qui pourtant le fixait. Gildas parlait.

— Il nous montre la voie. Comme un fil dans un labyrinthe.

— Il a laissé sa propre image ? demanda Keiro d'une voix traînante.

Gildas fronça les sourcils.

— Manifestement non. Nous sommes ici dans un sanctuaire, créé par les Sapienti qui l'ont suivi. Nous devrions trouver d'autres signes sur le chemin.

— Chouette alors ! railla Keiro.

Gildas lui lança un regard méprisant. Puis il se tourna vers Finn.

— Sors la clé. Nous devons en prendre soin. La route vers la sortie sera peut-être plus longue que prévu.

Pensant à l'immensité de la forêt, Finn se demanda s'ils étaient condamnés à errer en son sein pour toujours. Avec précaution, il retira la clé de l'hexagone. Un petit bruit métallique retentit et tout à coup la cave s'assombrit. Dehors, les lames d'acier fouettées par le vent avaient tamisé l'éclairage de la Prison.

Finn se raidit. Mal à l'aise et immobile, il tendit l'oreille. Au bout d'un certain temps, il perçut la respiration rugueuse du vieil homme et sut qu'il dormait. Et les autres ? Keiro lui tournait le dos. Attia restait comme toujours silencieuse. Elle devait penser qu'en se faisant oublier elle augmentait ses chances de survie. Dehors, la forêt rugissait sous les effets de la tempête. Il entendit le craquement des branches, perçut la force du vent s'acharnant sur les arbres. Au-dessus de sa tête, le tronc de fer tremblait.

Ils avaient suscité la colère d'Incarceron et subissaient à présent les foudres de son mépris.

Avec d'infinies précautions, soucieux de réduire au minimum le frémissement du tapis de feuilles, il sortit la clé de sous sa chemise. Elle était recouverte d'une couche de buée. Ses doigts laissaient des empreintes à la surface et il avait du mal à voir l'aigle au centre. Il la frotta et la serra fort dans ses mains.

— Claudia, souffla-t-il.

La clé demeura inerte.

Aucune lueur. Il n'osait pas élever la voix.

Gildas marmonnait dans son sommeil. Finn se recroquevilla et haussa la voix.

— Vous m'entendez ? demanda-t-il. Vous êtes là ? S'il vous plaît, répondez.

La tempête battait son plein. Il ferma les yeux, sentit le désespoir l'envahir. Et s'il avait tout imaginé ? Peut-être que la fille n'existait pas. Peut-être qu'il était né d'un Ventre quelque part dans la Prison.

Tout à coup, comme si elle avait jailli de ses propres cauchemars, il entendit une douce voix.

— Il a ri ? Tu es sûre que c'est ce qu'il a dit ?

Finn ouvrit grand les yeux. Une voix d'homme. Calme et résolue.

Il parcourut la fosse des yeux, effrayé à l'idée que les autres aient pu entendre. Ensuite, une fille prit la parole.

— Évidemment que je suis sûre. Pourquoi le vieil homme aurait-il ri si Gilles était effectivement mort ?

— Claudia, murmura Finn.

Tout à coup, Gildas se tourna. Keiro se redressa en jurant. Finn fourra la clé dans son manteau et s'allongea. Il aperçut Attia qui l'observait. Il sut qu'elle avait tout entendu.

Keiro avait sorti son poignard.

— Vous avez entendu ? Il y a quelqu'un dehors, déclara-t-il, le regard en alerte.

— Non, avoua Finn, la gorge nouée. C'était moi.

— Tu parles dans ton sommeil ?

— Il me parlait à moi, expliqua Attia, impassible.

Keiro les dévisagea tous les deux. Puis il se rassit mais Finn savait qu'il n'était pas convaincu.

— Il te parlait ? Vraiment ? demanda-t-il d'une voix posée. Alors, c'est qui, cette Claudia ?

Ils galopèrent sur le chemin. Les frondaisons vert foncé des chênes formaient un tunnel autour d'eux.

— Et tu crois le duc de Marlowe ?

— À ce sujet, oui.

Elle leva les yeux vers le moulin au pied de la colline.

— La réaction du vieil homme est difficile à expliquer. Il

devait aimer Gilles.

— La douleur pousse parfois les gens à agir de façon étrange, Claudia, fit remarquer Jared, inquiet. As-tu dit à Marlowe que tu voulais retrouver ce Bartlett ?

— Non. Il…

— L'as-tu dit à quelqu'un ? À Alys ?

— Si je le dis à Alys, autant le dire à tous les domestiques.

Elle ralentit son cheval hors d'haleine.

— Mon père s'est débarrassé de mon maître d'armes. Du moins, il a essayé. Vous a-t-il dit quelque chose ?

— Non, pas encore.

Ils se turent. Penché en avant, Jared déverrouilla une barrière et fit reculer son cheval pour pouvoir l'ouvrir en grand. De l'autre côté, le chemin était plein d'ornières, bordé de haies et de buissons de roses, d'orties, d'épilobes et de carottes sauvages.

— Je pense qu'on est arrivés, annonça Jared.

La ferme était basse, ombragée par un immense châtaignier. Tandis qu'ils s'approchaient, Claudia sentit la colère monter en elle. Cet endroit correspondait parfaitement à l'Époque : le toit en chaume troué, les murs humides, les arbres noueux dans le verger.

— Un taudis pour les pauvres, soupira-t-elle.

— Je le crains, ajouta Jared. De nos jours, seuls les riches connaissent le confort.

Ils attachèrent les chevaux près de hautes herbes appétissantes. Claudia remarqua que le portail avait été récemment forcé et que le sol était recouvert de brins d'herbe encore humides.

— La porte est ouverte, prévint Jared en s'arrêtant.

Elle se dirigea vers le bâtiment mais il la stoppa.

— Attends, Claudia.

Il sortit son scanner et le mit en marche.

— Rien. Il n'y a personne.

— On n'a qu'à rentrer et l'attendre à l'intérieur. Je n'ai pas beaucoup de temps, demain je ne serai plus là.

La porte grinça quand Claudia la poussa. Elle eut l'impression de voir quelque chose bouger à l'intérieur.

— Il y a quelqu'un ? chuchota-t-elle.

Le silence régnait.

Elle jeta un œil.

La pièce était sombre et dégageait une odeur de fumée. Une seule fenêtre l'éclairait, dont le volet avait été rabattu contre le mur. Pas de feu dans l'âtre. En entrant, elle vit un chaudron noirci accroché à des chaînes, une broche. Un courant d'air soulevait les cendres le long du conduit de la grande cheminée que deux petits bancs encadraient. Près de la fenêtre, il y avait une table, une chaise et une commode sur laquelle étaient posées des assiettes ébréchées et une cruche. Elle la prit et renifla le lait à l'intérieur.

— Il est frais.

Une petite porte menait à l'étable. Jared s'y dirigea et passa la tête dans l'encadrement.

Il lui tournait le dos mais elle sut par son immobilité soudaine que quelque chose n'allait pas.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle.

Il lui fit face. En voyant son visage si pâle, elle crut un instant qu'il allait se trouver mal.

— J'ai peur qu'on ne soit arrivés trop tard, annonça-t-il.

Elle se précipita vers l'annexe mais il lui bloqua le passage.

— Je veux voir, marmonna-t-elle.

— Claudia…

— Maître, laissez-moi voir.

Elle se faufila sous son bras.

Le vieil homme reposait allongé sur le sol, les bras écartés, une main enfouie sous la paille. À l'évidence, il avait la nuque brisée. Ses yeux étaient ouverts.

L'étable sentait le vieux fumier. Des mouches bourdonnaient. Des guêpes allaient et venaient par la porte ouverte. Une petite chèvre bêlait dehors.

Claudia frissonna de colère et de stupeur.

— Ils l'ont tué, murmura-t-elle.

— On n'en sait rien.

Jared sembla revenir tout à coup à la vie. Il s'agenouilla près du vieil homme, lui tâta le cou et le poignet et l'examina avec son scanner.

— Ils l'ont tué. Bartlett savait certainement quelque chose sur

Gilles, sur sa mort. Ils étaient au courant qu'on allait venir ici !

— Qui ? demanda-t-il.

Il se leva rapidement et retourna dans la pièce principale.

— Marlowe savait, continua-t-elle. La conversation que j'ai eue avec lui a dû être enregistrée. Il y a Job aussi. Je l'ai questionné sur…

— Job n'est qu'un enfant.

— Il a peur de mon père.

— Claudia, moi aussi, j'ai peur de ton père.

Elle observa de nouveau la silhouette étendue sur la paille. Elle enroula ses bras autour de son corps, laissant éclater sa colère.

— On peut voir les traces ! s'écria-t-elle.

Des empreintes de mains. Deux marques rougeâtres imprimées dans la peau marbrée.

— La personne qui a fait ça était imposante. Forte.

Jared ouvrit le buffet et en sortit des assiettes.

Il fit claquer un tiroir, alla jusqu'à la cheminée et leva les yeux au plafond. Puis, à la grande stupéfaction de Claudia, il escalada l'un des bancs et fouilla dans le conduit. Des gouttes de suie en tombèrent.

— Maître ?

— Il vivait à la cour, Claudia. Il savait lire et écrire.

Elle ne comprit pas tout de suite ce qu'il voulait dire.

Puis elle observa la pièce. Elle se précipita vers le lit, déchira la toile du matelas et fouilla dans la paille infestée de poux.

Dehors, une corneille croassa et s'envola.

Claudia jeta un œil à l'extérieur.

— Vont-ils revenir ?

— Peut-être. Continue de chercher.

Alors qu'elle inspectait les meubles, son pied buta sur une latte du plancher. Elle s'agenouilla, appuya dessus et la planche pivota sans peine.

— Jared !

Elle avait trouvé l'endroit où le vieil homme cachait ses trésors : un porte-monnaie usé avec des pièces en cuivre, un collier cassé auquel il manquait la plupart des pierres, deux plumes, un parchemin et, nichée tout au fond, une bourse en

velours bleu, aussi petite que sa paume.

Jared attrapa le parchemin et le parcourut.

— On dirait un testament. Je savais qu'il avait pensé à en écrire un ! S'il a été instruit par des Sapienti, c'est normal…

Claudia avait ouvert la bourse bleue et en avait sorti une amulette ovale en or. Un aigle paré d'une couronne était gravé au dos. Elle la retourna.

Apparut alors le visage d'un garçon, au sourire franc et timide, et aux yeux marron.

Claudia lui sourit. Avec amertume, elle regarda son professeur et lui dit :

— Cet objet doit valoir une fortune mais il ne l'a jamais vendu. Il devait beaucoup l'aimer.

— Tu es sûre que c'est…

— Oui, sûre et certaine. C'est Gilles.

Pieds et poings liés

15

Sapphique sortit de Tanglewood et vit la forteresse de bronze.
De toutes parts, des gens se précipitaient derrière ses murs.
— Venez à l'intérieur, le pressèrent-ils. Vite ! Avant qu'elle n'attaque !
Il regarda autour de lui. Le monde était en métal et le ciel aussi.
Éparpillés dans les plaines de la Prison,
les gens ressemblaient à des fourmis.
— Avez-vous oublié que vous êtes déjà à l'Intérieur ?
demanda-t-il.
Mais ils l'ignorèrent, convaincus qu'il était fou.

LÉGENDE DE SAPPHIQUE

La tempête avait fait rage toute la nuit avant de mourir en un instant, plongeant la forêt dans un profond silence qui avait réveillé Finn. Au moins, ils pouvaient repartir à présent, avant que la Prison ne change d'avis. Keiro avait rampé à l'extérieur et s'était étiré en grognant. Au bout de quelques minutes, il avait retrouvé sa voix dont il avait pendant un temps perdu l'usage.

— Regardez ça.

Quand Finn s'était hissé hors de la cave, il avait constaté que la forêt avait été dépouillée. Il ne restait plus la moindre feuille sur les arbres. Elles étaient tombées au sol et gisaient en tas.

Les arbres avaient fleuri. Sur la colline et dans la vallée, des bourgeons de cuivre, écarlates et dorés, scintillaient.

Derrière lui, Attia avait éclaté de rire.

— C'est magnifique.

Finn s'était tourné vers elle, surpris. Pour lui, cette étendue

chatoyante ne représentait qu'un obstacle.

— Tu trouves ?

— Ah oui. Mais toi… toi, tu as l'habitude de la couleur puisque tu viens de l'Extérieur.

— Tu me crois ?

Elle avait hoché lentement la tête.

— Oui. Tu es différent. Comme si tu ne rentrais pas dans le moule. Et il y a ce nom que tu as crié dans ton sommeil, cette Claudia. Tu te souviens ?

Il n'avait trouvé que ça comme excuse. Il avait acquiescé puis levé les yeux.

— Écoute, Attia, j'ai besoin de ton aide. C'est juste que… parfois, j'ai besoin d'être seul. La clé… m'aide avec mes visions. Parfois, il faut que je m'éloigne de Keiro et de Gildas. Tu comprends ?

Elle avait hoché la tête d'un air grave et l'avait fixé de ses yeux brillants.

— Je te l'ai dit, je suis à ton service. Quand tu voudras, Finn.

Il avait eu honte. Elle n'avait rien dit de plus.

Depuis, ils avaient progressé au milieu d'un paysage aux couleurs chatoyantes, entre des plantations d'arbres à flanc de coteau. Le sol de la forêt s'ouvrait par endroits, parcouru de rivières qui avaient creusé leur lit dans d'étranges sillons isolés. Des insectes inconnus se traînaient dans les amoncellements de feuilles qui leur bloquaient le chemin ; il leur fallait des heures pour les contourner. Perchés haut sur les arbres dénudés, des choucas sautillaient et croassaient. Ils suivaient les voyageurs des yeux avec une curiosité malveillante mais s'envolèrent sans un cri quand Gildas les injuria, le poing brandi et menaçant.

— Je vois que les Sapienti ont encore des pouvoirs magiques, après tout, railla Keiro.

Essoufflé, le vieil homme lui lança un regard assassin.

— J'aimerais que ça fonctionne avec toi.

Keiro se tourna vers Finn et lui sourit.

Finn lui rendit son sourire. Il se sentait plus léger. Tout en marchant avec peine derrière Gildas, il avait éprouvé une émotion qui devait s'apparenter à de la joie. Leur évasion avait commencé. Le Commando était loin. Cette vie barbare de

combats, de meurtres, de mensonges et de peur avait pris fin. Désormais, les choses allaient changer. Avec l'aide de Sapphique, ils trouveraient la sortie.

Alors qu'il se frayait un chemin parmi des racines, il eut presque envie d'éclater de rire. Il se retint, glissa sa main sous sa chemise et toucha la clé.

Il retira sa main aussitôt.

La clé émettait de la chaleur.

Il jeta un œil sur Keiro qui avançait devant lui. Puis il se retourna. Comme d'habitude, Attia le suivait de près.

Agacé, il s'arrêta.

— Je ne veux pas d'une esclave.

Elle s'arrêta elle aussi.

— Comme tu voudras, répondit-elle, blessée.

— Il y a un ruisseau pas loin. Je peux l'entendre. Va dire aux autres que je suis allé chercher de l'eau.

Sans attendre, il s'engagea au milieu d'épais buissons de ronces puis s'accroupit dans les broussailles. Des ombelles de fils de fer pliés poussaient tout autour de lui, des tiges creuses au sein desquelles des mini-Scarabées s'activaient avec ardeur.

Il se dépêcha de sortir sa clé.

Il prenait un risque. Keiro pouvait le surprendre. Mais le cristal chauffait entre ses doigts. Une lumière bleue familière rayonna au centre.

— Claudia, murmura-t-il avec anxiété. Vous pouvez m'entendre ?

— Finn ! Enfin !

Sa voix était si sonore qu'elle le fit tressaillir. Il jeta un coup d'œil nerveux autour de lui.

— Moins fort ! Faites vite, s'il vous plaît. Ils vont venir me chercher.

— Qui donc ? demanda-t-elle.

Elle paraissait fascinée.

— Keiro.

— Qui est-il ?

— C'est mon frère de sang.

— D'accord. Écoutez-moi. À la base de la clé, il devrait y avoir un petit bouton. Il est invisible mais sa surface est légèrement

bombée. Vous pouvez le trouver ?

Il palpa la clé de ses mains sales.

— Non, répondit-il, troublé.

— Essayez ! Vous pensez qu'il a un autre modèle ?

La question ne s'adressait pas à Finn. L'homme, celui qui s'appelait Jared, lui répondit.

— Les deux modèles doivent être identiques. Finn, utilisez le bout de vos doigts. Cherchez sur les côtés, sur les facettes près des bords.

Pour qui le prenaient-ils ! Il poursuivit. Il commençait à avoir des crampes aux doigts.

— Finn ! hurla Keiro.

Il était tout près de lui. Finn sursauta puis cacha la clé sous sa chemise.

— Bon sang ! s'écria-t-il d'une voix saccadée. Je ne peux même pas boire en paix ?

Il sentit la main de son frère dans son dos. Keiro le plaqua au sol au milieu du tapis de feuilles.

— Baisse-toi et tais-toi. On a de la visite.

Claudia se laissa tomber par terre et poussa un cri de frustration.

— Il a disparu ! Pourquoi a-t-il disparu ?

Près de la fenêtre, Jared observait l'agitation qui régnait dans la cour.

— Ce n'est pas plus mal. Le directeur est en train de gravir les marches du perron.

— Vous avez entendu sa voix ? Il avait encore une fois l'air paniqué.

— Je sais ce qu'il ressent.

Jared sortit un petit bloc-notes électronique de la poche de son manteau et le lui tendit.

— Voici la copie du testament du vieil homme. Lis-le pendant le voyage.

Des portes claquèrent. Des voix résonnèrent. Son père. Caspar.

— Ensuite, efface-le, Claudia. J'ai une sauvegarde.

— On devrait faire quelque chose pour le corps.

— Quel corps ? Rappelle-toi, nous n'avons jamais été chez Bartlett.

Il avait à peine prononcé ces mots que la porte s'ouvrit. Claudia glissa le bloc-notes dans sa robe.

— Ma chérie.

Son père entra dans la pièce. Elle se leva pour le saluer. Il portait comme d'habitude une redingote noire, avait noué autour de son cou un foulard en soie fine et était chaussé de ses bottes confectionnées avec le plus beau cuir. Mais ce jour-là, il avait une petite fleur blanche à la boutonnière, comme s'il cherchait à marquer l'occasion. Ce geste lui ressemblait si peu qu'elle ne put s'empêcher de le regarder avec surprise.

— Es-tu prête ? demanda-t-il.

Elle acquiesça. Elle avait enfilé un manteau bleu foncé à l'intérieur duquel elle avait cousu une poche secrète pour y cacher la clé que lui avait rendue Jared.

— C'est un grand jour pour la maison Arlex, Claudia. Le début d'une nouvelle vie pour toi, pour nous tous.

Il s'était attaché les cheveux, ce qui renforçait son air sévère. Ses yeux noirs brillaient de satisfaction. Il enfila ses gants avant de lui prendre la main, comme s'il avait su qu'elle détestait le contact de ses doigts moites. Elle l'observa sans sourire. Dans sa tête, elle revoyait le vieil homme mort au milieu de l'étable, les yeux ouverts.

— Je suis prête, monsieur.

— Je n'en ai jamais douté. J'ai toujours su que je pouvais compter sur toi.

« Et ma mère ? Pouvait-elle compter sur lui ? » se demanda-t-elle avec rancœur. Mais elle se tut. Son père adressa un signe de tête discret à Jared puis l'entraîna vers le couloir. Ils arrivèrent en grande pompe dans le hall recouvert de lavande et défilèrent au milieu des rangées de domestiques fascinés. Le directeur d'Incarceron et sa fille. En route pour le mariage qui allait faire d'elle une reine. Sur un signal de Ralph, la foule hurla de joie, applaudit et lança des iris. Ils firent ensuite sonner de petites cloches en l'honneur des noces auxquelles ils n'assisteraient pas.

Un sac rempli de livres à la main, Jared les suivait. Il serra les

mains des serviteurs. Les bonnes s'affairèrent autour de lui, lui offrirent des paquets de biscuits, promirent de veiller sur la tour, de ne pas toucher à ses précieux instruments, de nourrir le renardeau et les oiseaux.

Alors qu'elle prenait place dans le carrosse, Claudia sentit un nœud se former dans sa gorge. Jared allait leur manquer à tous. Il était gentil, doté d'une beauté fragile, toujours prêt à soigner leurs enfants malades et à remettre leurs fils dans le droit chemin. Mais personne ne semblait désolé de la voir partir, elle.

À qui la faute ? Elle avait joué le jeu. Elle était la fille du directeur, la maîtresse de maison.

Hautaine et sévère.

Elle leva la tête et sourit à Alys assise à côté d'elle.

— Le voyage va durer quatre jours et j'ai bien l'intention d'en parcourir au moins la moitié à cheval.

Sa nourrice fronça les sourcils.

— Je doute que le comte en fasse de même. Et il voudra sûrement que vous passiez du temps avec lui dans son carrosse.

— Nous ne sommes pas encore mariés. Et quand nous le serons, il va vite comprendre que c'est moi qui commande.

Ils la trouvaient dure ? Elle serait dure. Pourtant, tandis que les gardes montaient à cheval et se rassemblaient autour des carrosses qui s'ébranlaient, elle se dit que son désir le plus cher aurait été de rester là, dans cette maison où elle avait toujours vécu. Elle se pencha par la fenêtre.

— Ralph ! Job ! Mary-Ellen ! cria-t-elle en faisant de grands gestes de la main.

Des larmes lui brûlaient les yeux.

Et ils la saluèrent à leur tour dans une tempête de mouchoirs agités. Elle entendit les tourterelles roucouler dans le colombier, les abeilles bourdonner parmi les chèvrefeuilles. Dans l'eau vert sombre des douves, elle aperçut le reflet de la maison, vit les poules d'eau et les cygnes. Derrière elle défilaient les carrosses, les chariots, les cavaliers, les chiens et les fauconniers de son entourage, tous au service du directeur d'Incarceron, en ce jour où ses projets se réalisaient enfin.

Elle rentra la tête dans le carrosse et se pencha en arrière, chassant de son visage les mèches de cheveux que le vent avait

balayées.

Elle n'avait pas dit son dernier mot.

Ils étaient humains et pourtant ils paraissaient irréels.

Ils faisaient au moins deux mètres cinquante. Leur silhouette était anguleuse, leur démarche saccadée comme celle d'un héron. Ils progressaient sans se soucier de l'immense tapis de feuilles acérées qu'ils écrasaient d'un pas sûr.

Finn sentit la main de son frère le serrer si fort qu'il en eut mal au bras. Puis Keiro prononça un seul mot à son oreille.

— Échasses.

Évidemment. Quand l'un d'entre eux passa devant lui, il vit les immenses attelles métalliques. Les hommes semblaient très à l'aise et avançaient à grands pas. Leur taille leur permettait d'atteindre des nœuds dans les troncs des arbres. En appuyant dessus, ils faisaient instantanément pousser des fruits à moitié organiques qu'ils cueillaient ensuite.

Finn regarda autour de lui, à la recherche de Gildas. Le Sapient et la fille demeuraient invisibles.

Il observa les hommes qui s'affairaient parmi les arbres. Tandis qu'ils cheminaient à flanc de colline, ils semblèrent rétrécir. Finn vit distinctement un halo scintillant envelopper le dernier homme. On aurait dit qu'il venait de franchir un miroitement dans l'air.

Au bout d'un certain temps, on ne voyait plus que leur tête et leurs épaules. Puis ils s'évanouirent.

Keiro attendit un long moment avant de se lever. Il émit un sifflement ; un tas de feuilles frémit près d'eux. La tête argentée de Gildas émergea.

— Partis ? demanda-t-il.

— Ils sont suffisamment loin.

Attia se précipita hors de sa cachette. D'un seul regard sur son frère, Keiro comprit que quelque chose n'allait pas.

— Finn ? fit-il d'une voix tendre.

Finn la sentait venir. Observer le chatoiement de l'air avait suffi à la déclencher. Sa peau était parcourue de picotements, sa bouche était sèche, sa langue pâteuse. Il passa sa main sur ses lèvres.

— Non, bredouilla-t-il.

— Attrape-le, ordonna Gildas.

Quelque part au loin il entendit Keiro dire :

— Attends.

Ensuite, Finn se mit à marcher. En direction de ce vide entre les deux énormes troncs de cuivre où l'air avait ondulé comme de la poussière tombée dans une colonne de lumière. Et quand il y parvint, il s'arrêta, leva les bras au ciel et les croisa devant son visage, comme s'il était aveuglé. Il se trouvait face à une porte menant vers un autre monde.

Un courant d'air passait à travers.

Des étincelles de douleur l'assaillirent. Il essaya de les ignorer, de les repousser, tâtonnant, touchant les bords de ce Portail. Il approcha son visage et colla son œil près de la fente de lumière, pour regarder de l'autre côté.

Il vit un scintillement de couleurs. La luminosité était si intense qu'il en eut les larmes aux yeux et la respiration coupée. Des formes s'agitaient au-delà, un monde vert, un ciel aussi bleu que dans ses rêves. Une immense créature noire et ambre se précipitait vers lui.

Il hurla et faillit tomber en arrière. Keiro le rattrapa.

— Continue de regarder. Qu'est-ce que tu vois ? Qu'y a-t-il, Finn ?

Vidé, il se trouva incapable de tenir sur ses jambes et s'écroula dans les feuilles. Attia bouscula Keiro. Elle versa de l'eau dans un gobelet et le tendit à Finn. Il le saisit sans le voir, le but d'un trait. Puis il ferma les yeux et posa sa tête dans ses mains. Il avait le vertige. Il ne se sentait pas bien. Un hoquet lui souleva le cœur. Il vomit.

Au-dessus de lui, des voix résonnaient. Il lui fallut un moment avant de les entendre distinctement. Il s'aperçut qu'Attia parlait.

— … le traiter comme ça ! Vous ne voyez pas qu'il est malade !

Keiro rit méchamment.

— Il va s'en remettre. Il est devin. Il voit des choses, que l'on a besoin de savoir.

— Tu ne te soucies donc pas de lui ?

Finn fit des efforts pour ouvrir les paupières. La jeune fille

tenait tête à Keiro, les poings serrés. Son air blessé avait disparu. À présent, ses yeux brillaient de colère.

Keiro souriait d'un air mesquin.

— C'est mon frère. Bien sûr que je me soucie de lui.

— Tu ne penses qu'à toi.

Elle se tourna vers Gildas.

— Et vous aussi, maître. Vous…

Elle s'interrompit. Gildas ne l'écoutait pas. Il avait un bras appuyé contre un arbre en métal et regardait au loin.

— Viens ici, dit-il d'une voix douce.

Keiro tendit la main. Finn la saisit et se mit debout tant bien que mal. Ils rejoignirent le Sapient. Maintenant, ils voyaient la même chose que lui.

La forêt s'arrêtait là. Devant eux, une route étroite menait à la ville qui se dressait derrière des remparts, dans un paysage ardent de plaines arides. Des maisons étaient regroupées, assemblées grâce à divers alliages de métal. Les tours et les baraquements étaient en bois sombre. Des feuilles de cuivre et d'étain formaient les toits.

Sur la route s'élevaient des rires, des chants, des cris. En grappes, au milieu des chariots, avec des enfants ou des troupeaux de moutons, des centaines de gens avançaient.

Pendant qu'Alys dormait, Claudia sortit le bloc-notes et se mit à lire. Le carrosse cahotait. Dehors, à travers les nuages de poussière et de mouches, elle vit défiler les bois verts et les champs appartenant à son père.

Je m'appelle George Bartlett. Voici mon testament Je prie ceux qui le trouveront de le garder en sécurité et d'en faire usage en temps voulu.

Une terrible injustice a été commise, que j'ai longtemps été le seul encore en vie à connaître.

J'ai commencé tôt à travailler au palais. J'ai d'abord été garçon d'écurie, puis postillon, puis domestique. On m'a fait confiance, et j'ai pris du galon. J'ai été le valet de chambre du défunt roi et je me souviens de sa première femme, une demoiselle frêle et jolie venant de l'étranger et qu'il épousa alors qu'ils étaient jeunes tous les deux. Quand son premier fils, Gilles, naquit, on me chargea d'organiser sa vie au château.

J'ai choisi la nourrice, nommé les bonnes qui allaient travailler à la nurserie. Il était l'héritier du trône et tous les efforts furent déployés à l'époque pour assurer son confort. À mesure que le garçon grandissait, je me suis pris d'affection pour lui. Je l'aimais comme j'aurais aimé mon propre fils. C'était un garçon heureux. Quand sa mère mourut et que le roi se remaria, il continua de vivre dans l'aile du palais qui lui avait été destinée, entouré de ses jouets et de ses animaux domestiques, sa propre maisonnée. Moi-même, je n'ai pas d'enfants. Ce garçon était devenu toute ma vie. Vous devez me croire.

Peu à peu, j'ai senti un changement. Gilles grandissait et son père venait de moins en moins le voir. Il avait un deuxième fils à présent, le comte Caspar, un bébé bruyant et braillard autour duquel toutes les femmes de la cour s'affairaient. Et il y avait aussi la nouvelle reine.

Sia est une femme étrange, distante. On raconte que le roi, un jour, tandis qu'il voyageait sur un chemin dans la forêt, a regardé dehors et l'a aperçue, à un croisement. Alors qu'il la dépassait, il vit ses yeux – elle a des yeux étranges, aux iris très pâles – et ensuite il fut totalement obsédé par cette femme. Il envoya ses messagers la chercher mais ils ne trouvèrent personne. On fouilla les domaines et les villages avoisinants, on édita des proclamations, on offrit des récompenses, en vain. Et puis, des semaines plus tard, tandis qu'il se promenait dans les jardins du palais, le roi leva les yeux et elle était là, assise près de la fontaine.

Personne ne connaît sa lignée, ni d'où elle vient. Personnellement, je crois que c'est une sorcière. En tout cas, une chose devint évidente peu après la naissance de son fils : elle détestait Gilles. Elle ne le montra jamais ni au roi, ni aux autres membres de la cour. Avec eux, elle faisait bien attention à rendre hommage à l'héritier. Mais moi, je voyais bien ce qu'elle pensait.

Quand Gilles eut sept ans, on le fiança à la fille du directeur d'Incarceron. Une petite fille hautaine qu'il semblait apprécier…

Claudia sourit. Elle observa Alys et pencha la tête par la fenêtre. Le carrosse de son père suivait le sien. Il voyageait à

coup sûr avec le duc de Marlowe. Elle continua de lire.

… la joie de sa fête d'anniversaire, une nuit, alors que nous faisions du bateau sur un lac et qu'il me fit savoir combien il était heureux. Je n'oublierai jamais ses paroles.

La mort de son père l'affecta profondément Il s'isola. Refusa de participer aux bals et aux jeux. Il se consacra à ses études. Je me demande à présent s'il avait commencé à craindre la reine. Il n'en a jamais rien dit Mais maintenant, je vais raconter la fin. Le jour avant son accident de cheval, j'ai reçu un message de ma sœur, qui vivait à Casa : elle était malade. J'ai demandé à Gilles la permission d'aller la voir. Ce cher garçon parut très inquiet et insista pour que je parte avec toutes sortes de délices préparées par les cuisiniers. Il mit un carrosse à ma disposition. Il me salua tandis que je m'éloignais des marches du perron. C'est la dernière fois que je l'ai vu.

Quand j'ai retrouvé ma sœur, elle était en excellente santé. Elle ne savait pas qui avait pu envoyer ce message.

Mon cœur faillit me lâcher. J'ai pensé à la reine. Je voulais repartir immédiatement, mais le cocher, qui travaillait peut-être pour elle, refusa, arguant que les chevaux étaient épuisés. À présent, je ne monte plus à cheval, mais ce jour-là j'ai sellé une monture de l'auberge et j'ai galopé pendant toute la nuit Inutile de vous cacher mon inquiétude pendant ce trajet. Parvenu en haut de la colline, j'ai vu les pinacles du château : ils arboraient tous un drapeau noir.

Je ne me souviens pas de grand-chose ensuite.

Ils avaient allongé son corps dans une bière dans la salle du Grand Conseil. Quand il fut prêt, j'ai demandé à le voir. La reine m'a adressé un message et un homme m'a accompagné. Il s'agissait du secrétaire du directeur de la Prison, un grand homme silencieux appelé Medlicote…

Claudia laissa échapper un sifflement de surprise. À côté d'elle, Alys ronflait.

… J'ai grimpé les marches comme une créature brisée. Mon garçon reposait là. Il était magnifique. Je me suis penché pour embrasser son visage, les yeux remplis de larmes.

Et ensuite je me suis arrêté.

Oh, ils avaient vraiment fait un travail soigné. Qui que soit

ce garçon, il avait le même âge, le même teint. Le crayon laser avait été savamment utilisé. Mais je savais. Je savais.

Ce n'était pas Gilles.

Je crois que j'ai éclaté de rire. Ce fut un immense soulagement. J'espère que personne n'a remarqué, que personne n'est au courant. J'ai sangloté, je me suis retiré, j'ai joué à l'intendant en deuil, au vieil homme brisé. Et pourtant, je connais le secret de la reine, et certainement aussi du directeur.

Gilles est encore en vie.

Et où peut-il être si ce n'est dans Incarceron ?

Alys grogna, bâilla et ouvrit les yeux.

— Sommes-nous arrivés à l'auberge ? demanda-t-elle dans un demi-sommeil.

Claudia observait le bloc-notes, les yeux écarquillés. Elle se tourna alors vers sa nourrice et la dévisagea comme si elle la voyait pour la première fois. Puis elle relut la dernière phrase du testament.

Et elle la relut encore.

16

Ne me défiez pas, John. Et restez sur vos gardes. Des complots se trament à la cour, des conspirations qui nous visent tous les deux. Concernant Claudia, d'après ce que vous dites, elle a déjà vu l'objet de ses recherches.
C'est amusant qu'elle ne l'ait même pas reconnu.

LETTRE PRIVÉE DE LA REINE SIA AU DIRECTEUR D'INCARCERON

Elle dut attendre des heures avant de pouvoir parler à Jared en privé. Il leur fallut du temps pour accéder à leurs chambres car l'aubergiste ne cessait de saluer et de rendre hommage. Puis il y eut le dîner sous l'œil calme et vigilant de son père, des discussions sans intérêt avec Marlowe et les plaintes de Caspar concernant son cheval.

Mais enfin, bien après minuit, elle frappa à la porte de sa mansarde et pénétra dans la pièce.

Il se tenait près de la fenêtre et observait les étoiles. Un oiseau picorait du pain dans sa main.

— Vous ne dormez jamais ? demanda-t-elle.

Jared sourit.

— Claudia, c'est de la folie. Tu sais ce qu'ils vont penser s'ils te trouvent ici.

— Je sais que je vous mets en danger. Mais nous devons parler de ce qui est écrit dans ce testament.

Il resta silencieux un instant. Puis il relâcha l'oiseau et ferma la fenêtre. Elle vit des cernes sous ses yeux.

— Oui.

— Ils n'ont pas tué Gilles. Ils l'ont emprisonné.

— Claudia…

— Ils n'ont pas pu verser le sang des Havaarna ! Ou peut-être que la reine a pris peur. Ou mon père… C'est vrai. Mon père doit savoir la vérité.

Le ton morne de sa voix les surprit tous les deux. Elle s'assit sur une chaise.

— Il y a autre chose. Ce garçon, Finn. Le prisonnier. Sa voix… me paraît familière.

— Familière ? répéta-t-il en la regardant avec intérêt.

— Je l'ai déjà entendue, maître.

— Tu l'imagines. Ne tire pas de conclusion hâtive, Claudia.

Elle resta sans bouger un instant. Puis elle haussa les épaules.

— Quoi qu'il en soit, il faut qu'on essaye de reprendre contact avec lui.

Jared acquiesça. Il se dirigea vers la porte, la verrouilla et y accrocha un petit détecteur. Il revint vers Claudia.

Elle avait sorti la clé. Elle alluma d'abord le micro puis activa le mode de communication visuelle qu'ils avaient découvert. Jared se tint derrière elle. L'aigle agita les ailes.

— Tu as effacé ce qu'il y avait sur le bloc-notes ?

— Oui, évidemment. En entier.

La clé commença à briller.

— Verser le sang du vieil homme ne leur a posé aucun problème, dit-il d'un air tranquille. Ils savent peut-être déjà que nous avons fouillé la maison. Ils doivent avoir peur de ce qu'on a pu découvrir.

— Quand vous dites « ils », vous voulez dire mon père ? demanda-t-elle en le regardant. Il ne me fera aucun mal. Si je disparais, il perd son trône. Et je vous protégerai, maître, je vous le promets.

Il sourit tristement. Elle savait qu'il ne la croyait pas.

Tout à coup, la clé se mit à parler.

— *Est-ce que vous m'entendez ?*

— C'est lui ! s'écria Claudia. Appuyez sur le bouton, Finn ! Appuyez ! Vous l'avez trouvé ?

— Oui, répondit-il avec hésitation. Et si j'appuie, que va-t-il se passer ?

— Nous pourrons nous voir. Enfin, je crois. Vous ne craignez

rien. Essayez, s'il vous plaît.

Le temps resta suspendu quelques secondes. L'air grésilla. Puis, tout à coup, Claudia fit un bond en arrière. Un faisceau lumineux jaillit de la clé, s'agrandit et forma un écran. Accroupi au milieu se tenait un garçon, sale et effrayé.

Il était très grand et squelettique, le visage creusé par l'anxiété. Il avait de longs cheveux plats, retenus par une ficelle. Ses habits ternes, du gris et du vert boueux, ne lui allaient pas. Une épée et un couteau rouillé étaient accrochés à sa ceinture.

Il la regardait, stupéfait.

Finn vit apparaître une reine, une princesse.

Son visage était resplendissant, clair. Ses cheveux scintillaient. Elle portait une robe en soie délicate, un collier de perles qui valait certainement une fortune. Il sut qu'elle n'avait jamais eu faim, qu'elle était vive, intelligente. Derrière elle se dressait un homme aux cheveux noirs, un Sapient. L'état impeccable de son manteau aurait couvert Gildas de honte.

Claudia resta silencieuse si longtemps que Jared en fut troublé. Il comprit qu'elle était choquée par l'aspect misérable du garçon.

— Apparemment, Incarceron n'a rien d'un paradis, murmura-t-il.

Le garçon lui jeta un regard méprisant.

— Vous vous moquez de moi, monsieur ?

— Non, pas du tout, répondit Jared en secouant tristement la tête. Dis-nous comment tu as trouvé cet appareil de communication.

Finn regarda autour de lui. La ruine où ils avaient élu domicile était plongée dans le silence et l'obscurité. L'ombre d'Attia se projetait sur le seuil de la porte, elle observait la nuit dehors. Elle se tourna vers lui et le rassura d'un hochement de la tête. Il porta de nouveau son attention sur l'écran, craignant tout de même que la lumière qu'il diffusait ne les fasse repérer.

Tandis qu'il leur parlait de l'aigle sur son poignet, il ne quitta pas Claudia des yeux. En général, il devinait aisément ce que pensaient les gens, mais le visage de la jeune femme était

difficile à déchiffrer. Pourtant, il voyait bien à son regard qu'elle paraissait fascinée. Il raconta des mensonges, expliqua qu'il avait trouvé la clé dans un tunnel désert, sans mentionner la Maestra, sa mort, sa honte à lui, comme si ces événements n'avaient jamais eu lieu. Attia vint aux nouvelles mais il l'ignora. Il leur parla du Commando, de la terrible bataille livrée contre Jormanric. Il avait vaincu le géant lors d'un combat solitaire et ensuite lui avait volé trois bagues de vie. Puis il avait guidé ses amis loin de cet enfer. À présent, ils essayaient de suivre un chemin qui devait les mener hors de la Prison.

Elle l'écouta avec attention, posa peu de questions. Il ne savait pas s'il la croyait. Le Sapient aussi restait silencieux. Il haussa un sourcil quand Finn mentionna Gildas.

— Les Sapienti sont toujours en vie ? Mais qu'est devenue l'Expérience ? Où sont passés les structures sociales, les vivres ? Tout a disparu ?

— Peu importe pour le moment, intervint Claudia, au comble de l'impatience. Vous ne voyez pas ce que signifie le tatouage de l'aigle, maître ? Vous ne comprenez donc pas ?

Pleine d'enthousiasme, elle se pencha vers Finn.

— Finn, depuis combien de temps es-tu dans Incarceron ?

— Je ne sais pas, répondit-il en prenant une mine renfrognée. Je… je me souviens seulement…

— De quoi ?

— Des trois dernières années. J'ai… j'ai des souvenirs mais…

Il s'interrompit. Il ne voulait pas lui parler de ses crises.

Elle hocha la tête. Ses mains croisées reposaient sur ses genoux. Une bague en diamant brillait à l'un de ses doigts.

— Écoute-moi, Finn. Est-ce que tu m'as déjà vue quelque part ? Est-ce que tu me reconnais ?

Son cœur se souleva.

— Non. Je devrais ?

Elle se mordit la lèvre. Il perçut sa nervosité.

— Finn, écoute-moi. Je crois que tu…

— FINN !

Le cri d'Attia fut étouffé quand une main vint se plaquer sur sa bouche.

— Trop tard ! s'écria Keiro.

Gildas sortit de l'obscurité et observa l'écran. Pendant une seconde, lui et Jared échangèrent un regard étonné.

Puis l'écran disparut.

Le Sapient murmura une prière. Ensuite, il se tourna vers Finn qui vit de nouveau briller dans ses yeux bleus la flamme ardente de la quête.

— Je l'ai vu ! J'ai vu Sapphique !

Finn se sentit tout à coup très fatigué.

— Non, assura-t-il tout en regardant Attia lutter pour échapper à Keiro. Ce n'était pas lui.

— Je l'ai vu, imbécile ! Je l'ai vu !

Le vieil homme s'agenouilla avec peine devant la clé. Il tendit la main et la toucha.

— Qu'est-ce qu'il a dit, Finn ? Quel message nous a-t-il transmis ?

— Et pourquoi tu ne nous as pas dit que tu pouvais voir des gens grâce à la clé ? lui reprocha Keiro. Tu ne nous fais pas confiance ?

Finn haussa les épaules. Il ne voulait pas leur dire la vérité.

— Sapphique… nous met en garde, annonça-t-il.

— Contre quoi ? insista Keiro.

Attia en profita pour le mordre.

— Garce, murmura-t-il en frottant sa main endolorie.

— Un danger nous menace.

— Quel genre ? Cet endroit est…

— Venant d'en haut, improvisa Finn. Un danger qui vient d'en haut.

Ils levèrent les yeux.

Tout à coup, Attia poussa un cri et se jeta sur le côté. Gildas jura. Le filet leur tomba dessus comme la toile d'une araignée géante. Des poids avaient été accrochés à l'extrémité de chaque corde. Finn plongea par terre. Des nuages de poussière s'élevèrent. Des chauve-souris hurlèrent. Pendant un moment, il eut la respiration coupée. Puis il se rendit compte que Gildas se trouvait près de lui, prisonnier lui aussi mais luttant pour se libérer. Ils étaient tous les deux pris dans un amas de cordes recouvertes d'une résine collante.

— Finn !

Attia s'agenouilla et attrapa le filet. Sa main faillit rester collée et elle la retira prestement.

Keiro avait sorti son épée. Il la poussa sur le côté et entreprit de trancher les cordes mais elles étaient tressées de métal, solides comme des câbles. La lame rebondissait. Au même moment, une sirène retentit.

— Ne perdez pas de temps, marmonna Gildas. Sortez d'ici !

Keiro regarda Finn.

— Jamais je n'abandonnerai mon frère.

Finn se débattit, essayant de sortir, en vain. L'espace d'une seconde, il se revit enchaîné à la voie avant l'arrivée des camions de la Civicité.

— Fais ce qu'il dit, souffla-t-il.

— On pourrait vous enlever cette chose, poursuivit Keiro. Il suffirait d'une sorte de poulie.

Il se mit à fouiller la pièce avec frénésie.

Attia saisit un montant métallique planté dans un mur. Il se délita dans ses mains et elle jeta les restes rouillés par terre en poussant un cri de frustration.

Keiro se rua sur le filet. Le lubrifiant noir tacha ses mains et son manteau. Il jura mais continua de tirer pendant que Finn poussait par en dessous. Rapidement, ils s'effondrèrent tous les deux, vaincus par le poids.

Keiro s'accroupit devant le filet.

— Je te retrouverai. Je te sauverai. Donne-moi la clé.

— Quoi ?

— Donne-la-moi. S'ils la voient, ils te la confisqueront.

Les doigts de Finn s'enroulèrent autour du cristal. Il vit le regard effrayé de Gildas.

— Non, Finn. On ne va jamais le revoir, murmura le Sapient.

— Tais-toi, vieil homme ! s'écria Keiro, furieux. Donne-la-moi, Finn. Maintenant !

Des voix dehors. Des aboiements.

Finn se tortilla dans tous les sens et fit glisser la clé à travers les mailles huileuses. Keiro l'attrapa, recouvrant l'aigle de graisse. Il la fourra dans son manteau. Puis il enleva une des bagues de Jormanric et la glissa sur un des doigts de Finn.

— Une pour toi et deux pour moi.

L'alarme s'éteignit.

Keiro recula, lança des coups d'œil furtifs autour de lui. Attia avait déjà disparu.

— Je te retrouverai. Je te le jure.

Finn ne bougea pas. Mais quand il vit Keiro disparaître dans la nuit, il saisit les chaînes et murmura :

— Elle ne fonctionne qu'avec moi. Sapphique ne parle qu'à moi.

Il ne sut pas si Keiro l'avait entendu parce qu'à ce moment-là la porte se fracassa et il fut aveuglé par un faisceau lumineux. Il entendit des chiens grogner, sentit leur haleine sur son visage.

Stupéfait, Jared se tourna vers Claudia.

— C'est de la folie…

— Ça pourrait être lui. Il pourrait être Gilles. Oui, il paraît différent. Il est plus maigre, plus âgé. Abîmé par le temps. Mais ça pourrait être lui. Il a le même âge, la même taille. Les mêmes cheveux.

Elle sourit.

— Le même regard.

Agitée et inquiète, elle arpentait la pièce. Elle ne voulait pas révéler à Jared à quel point l'état du garçon l'avait horrifiée. Elle savait que l'échec de l'Expérience mise en place dans Incarceron était un coup dur, qui allait profondément affecter la communauté des Sapienti. Elle s'accroupit soudain près du feu.

— Maître, vous avez besoin de vous reposer et moi aussi. Demain, j'insisterai pour que vous voyagiez avec moi. Nous lirons les *Histoires* d'Alegon jusqu'à ce qu'Alys s'endorme et ensuite nous pourrons discuter. Pour le moment, la seule chose que je peux dire, c'est que si ce garçon n'est pas Gilles, nous pourrions le faire passer pour lui et défendre notre cause. Avec le testament du vieil homme et le tatouage de Finn au poignet, le doute est permis. Du moins assez pour refuser ce mariage.

— Son ADN…

— Une recherche ADN ne rentrerait pas dans le cadre du Protocole, vous le savez.

— Claudia, j'ai du mal à croire… C'est impossible…

— Réfléchissez-y.

Elle se releva et traversa la pièce.

— Même si ce garçon n'est pas Gilles, Gilles est quelque part dans la Prison. Caspar n'est pas l'héritier, Jared. Et j'entends bien le prouver. Et si, pour cela, je dois m'opposer à la reine et à mon père, je le ferai.

Arrivée devant la porte, elle s'arrêta. Elle ne voulait pas le laisser seul avec cette souffrance, elle voulait trouver quelque chose à dire qui apaiserait sa détresse.

— Nous devons l'aider. Nous devons aider tous ceux qui se trouvent dans cet enfer.

Il lui tournait le dos mais il hocha la tête.

— Va te coucher, Claudia, dit-il d'un ton désolé.

Elle s'engagea dans le couloir faiblement éclairé. Une seule bougie se consumait dans une alcôve à l'autre bout. Sa robe frottait contre les lattes du plancher, créant un froissement qui la rendait nerveuse. Avant de rentrer dans sa chambre, elle regarda derrière elle.

L'auberge était silencieuse. Mais devant ce qui devait être la porte de Caspar, elle vit une ombre bouger. Elle se mordit la lèvre, en proie au désarroi.

C'était le garde du corps, Fax, allongé sur deux chaises.

Il l'observait. Un sourire méprisant se dessina sur son visage. Il leva sa chope et la salua.

17

Selon les anciens statuts, la justice est toujours aveugle. Mais que se passe-t-il si elle voit, si elle voit tout ? Si son Œil est froid et dépourvu de pitié ? Qui peut se préserver d'un tel regard ? Au fil des ans, Incarceron resserre son emprise. Elle transforme en enfer ce qui aurait dû être un paradis.
Le Portail est fermé. Ceux qui sont à l'Extérieur ne nous entendent pas crier. Alors, en secret, j'ai commencé à fabriquer une clé.

JOURNAL DU DUC DE CALLISTON

Quand il passa sous la porte de la ville, Finn vit qu'elle avait des dents.

Elle avait été conçue comme une bouche grande ouverte dotée d'incisives en métal aussi tranchantes que des lames de rasoir. Il en conclut qu'il devait y avoir une sorte de mécanisme qui rabattait la porte en cas d'urgence, semblable à une morsure impassible.

Il jeta un œil à Gildas, péniblement adossé contre la charrette. Le vieil homme était blessé. Sa lèvre gonflée témoignait du coup qu'il avait reçu.

— Il doit y avoir des gens de votre communauté, ici, remarqua Finn.

Le Sapient se gratta le visage de ses mains attachées.

— Si c'est le cas, ils ne sont pas dignes de mon respect.

Finn fronça les sourcils. Tout ça, c'était la faute de Keiro.

Les Hommes-grues, après les avoir tirés de leur piège, avaient fouillé le sac de Gildas. Ils avaient sorti les poudres, les

onguents, les plumes enveloppées avec soin et le livre des *Chants de Sapphique* qu'il portait toujours sur lui. Ils se fichaient pas mal de tous ces objets. Mais quand ils avaient trouvé les morceaux de viande, ils s'étaient regardés. L'un d'entre eux, un petit homme décharné, s'était tourné vers eux sur ses échasses.

— Alors comme ça, vous êtes des voleurs, avait-il craché.

— Écoutez-moi, avait commencé Gildas d'une voix sombre. Nous ne savions pas que ce mouton vous appartenait. Il fallait bien qu'on mange. Je peux vous le rembourser. Je suis un Sapient, je possède de nombreuses compétences.

— T'inquiète pas, vieillard. Tu vas en effet nous rembourser.

L'homme avait observé ses camarades. Ils paraissaient amusés.

— Au prix de tes mains, à mon avis. Attends que les Juges te voient.

Ils avaient attaché Finn, serrant les cordes si fort qu'elles lui arrachaient la peau. Ils l'avaient tiré dehors, où les attendait une charrette attelée à un âne. Les Hommes-grues avaient bondi sur le véhicule, retirant leurs étranges attelles métalliques avec habileté.

Au côté du vieil homme, Finn s'était traîné derrière la carriole jusqu'aux portes de la ville. Il s'était retourné à deux reprises, espérant apercevoir Keiro, ou Attia, même brièvement. Mais la forêt était loin à présent – un halo voilé de couleurs impossibles. La route, droite comme une flèche, continuait le long de la douce pente métallique. Le sol de chaque côté de la voie avait été planté de piquets pointus et se déchirait par endroits pour former de larges tranchées béantes.

— De quoi ont-ils peur ? avait-il marmonné, épaté par de tels outils de défense.

— D'être attaqués, manifestement. Ils ont hâte d'être rentrés avant la Nuit.

Ils avaient plus que hâte. La plupart de ceux qu'ils avaient aperçus plus tôt se trouvaient déjà à l'abri derrière les remparts de la ville. Tandis qu'ils arrivaient, un signal avait retenti dans la citadelle, incitant les Hommes-grues à presser l'âne. Incapable de suivre et à bout de souffle, Gildas avait failli tomber.

À présent, ils étaient protégés par l'enceinte. Finn perçut le roulement métallique de la herse, entendit les chaînes s'entrechoquer. Keiro et Attia avaient-ils réussi à pénétrer dans la ville ? Ou bien étaient-ils cachés dans les bois ? Tout en sachant que les Hommes-grues auraient gardé la clé s'il l'avait découverte, l'idée qu'elle était entre les mains de Keiro et qu'il était peut-être parvenu à parler à Claudia le rendait malade. Une autre pensée troublait aussi son esprit mais il refusait de s'y arrêter. Pas encore.

— Allez.

Le chef de l'expédition le força à se lever.

— Nous devons faire ça ce soir, avant le festival.

Tandis qu'il marchait dans la rue, Finn se rendit compte qu'il n'avait jamais vu autant de gens. Les ruelles et les allées débordaient de lanternes. Quand les lumières de la Prison s'éteignirent, le monde fut aussitôt transformé en une toile de minuscules étincelles argentées, pétillantes et magnifiques. Des milliers de prisonniers vivaient dans cette ville. Ils montaient leur tente, marchandaient devant les étals du bazar, cherchaient un refuge, menaient des moutons et des cyber-chevaux aux enclos. Il vit des mendiants à qui il manquait les mains, les yeux, les lèvres ou les oreilles. Devant ces hommes défigurés par la maladie, il ne put s'empêcher de détourner le regard. Et pourtant, il ne vit aucun hybride. Ici aussi, cette abomination semblait réservée aux animaux.

Le bruit des sabots sur la voie l'abrutissait. Les rues empestaient le fumier, la transpiration, la paille écrasée. Flottaient aussi des odeurs de citron et de bois de santal. Des chiens couraient dans tous les sens, renversant des sacs de nourriture, furetant dans les égouts. Derrière eux suivaient des rats cuivrés. Ils se glissaient dans les trous et sous les portes, leurs petits yeux rouges à l'affût.

Des images de Sapphique avaient été collées sur des fenêtres ou des portes à tous les coins de rue. Un Sapphique qui tendait la main gauche, révélant son doigt manquant. Quand Finn remarqua ce qu'il tenait dans la main droite, son sang ne fit qu'un tour : la clé en cristal.

— Vous avez vu ça ?

— J'ai vu.

Essoufflé, Gildas s'assit sur une marche pendant que l'un des cerbères avançait parmi la foule.

— Il s'agit d'une sorte de festival. Peut-être en l'honneur de Sapphique.

— Ces Juges…

— Laisse-moi leur parler.

Gildas se redressa, ajusta son manteau.

— Ne dis rien. Dès qu'ils sauront qui je suis, tout ce malentendu sera dissipé. On écoute toujours un Sapient.

— J'espère, marmonna Finn d'un air renfrogné.

— Qu'as-tu vu d'autre quand nous étions dans les ruines ? Qu'est-ce que Sapphique a dit ?

— Rien.

Il était à court de mensonges. Ses bras attachés lui faisaient mal. Goutte après goutte, la peur s'insinuait dans son esprit.

— De toute manière, on peut dire adieu à la clé, déclara Gildas avec amertume. Et à ce traître de Keiro.

— Je lui fais confiance, siffla Finn entre ses dents.

— Tu es un imbécile.

Les hommes revinrent. Poussant leurs prisonniers, ils les entraînèrent sous une arche et dans un escalier large et sombre incliné sur la gauche. Arrivés en haut, ils se trouvèrent face à une immense porte en bois. À la lumière des deux lanternes qui l'encadraient, Finn vit qu'un énorme œil, gravé dans le bois noir, le fixait. Pendant un instant, il eut l'impression qu'il était vivant, qu'il le regardait, qu'il abritait l'Œil d'Incarceron, celui qui l'avait surveillé pendant toute sa vie.

Un Homme-grue frappa à la porte et celle-ci s'ouvrit. Finn et Gildas, chacun flanqué d'un garde, furent menés à l'intérieur.

La pièce – en était-ce une ? – était plongée dans le noir.

Finn s'arrêta net. Sa respiration s'emballa. Il perçut un froissement étrange, des échos. Il sentit qu'il se trouvait au bord d'un gouffre. Il était terrifié à l'idée de faire un pas de plus de peur de sombrer dans l'abîme. Un vague souvenir s'agita dans son esprit, le lointain murmure d'un endroit sans lumière, sans air. Il se redressa. Il devait rester attentif.

Les hommes reculèrent. Dans le noir, dépourvu de contacts

humains, Finn éprouva une grande solitude.

Ensuite, près de lui, une voix parla.

— Nous sommes tous criminels, ici, n'est-ce pas ?

La voix était calme et sereine. Il n'aurait pas su dire si la personne était une femme ou un homme.

Gildas rétorqua :

— Pas du tout. Je ne suis pas un criminel, pas plus que mes ancêtres. Je m'appelle Gildas Sapiens, fils d'Amos, fils de Gildas, qui est entré dans Incarceron le jour où elle a été scellée.

Silence.

— Je ne pensais pas qu'il restait encore des Sapienti, s'étonna la voix.

À moins que ce ne soit pas la même ? Elle provenait de la gauche, à présent. Finn se décala mais ne vit rien.

— Nous n'avons rien volé, ni moi ni le garçon, poursuivit Gildas d'un ton sec. Un autre de nos compagnons a tué l'animal. C'était une erreur mais…

— Ça suffit.

Finn retint son souffle. Une troisième voix, identique aux deux autres, avait jailli à droite.

Gildas soupira, agacé. Sa colère était palpable.

— Nous sommes tous criminels, ici, reprit la voix du milieu. Nous sommes tous coupables. Même Sapphique, qui s'est évadé, a dû rembourser sa dette à Incarceron. Vous aussi, vous allez rembourser la dette, de votre sang. Tous les deux.

Les yeux de Finn s'habituaient à l'obscurité et il pouvait les voir maintenant. Trois ombres assises devant lui, vêtues de grandes toges noires recouvrant leurs corps et coiffées d'étranges couvre-chefs qui n'étaient autres que des perruques. Des perruques de cheveux lisses aile-de-corbeau. Leur allure générale paraissait grotesque parce qu'elles étaient vieilles toutes les trois. Il n'avait jamais vu de femmes aussi âgées.

Elles avaient la peau parcheminée. Des yeux laiteux. La tête penchée en avant. Il gratta le sol du pied et comprit, à la façon dont elles la tournaient, qu'elles étaient aveugles.

— S'il vous plaît, murmura-t-il.

— Vous ne pouvez pas faire appel. Telle est votre condamnation.

Il jeta un œil à Gildas. Le Sapient observait les objets posés aux pieds des femmes. Devant la première se trouvait un vieux fuseau en bois dont partait un fin fil d'argent. Il s'enroulait autour des pieds de la deuxième femme et donnait l'impression que cette dernière ne s'était pas levée depuis des siècles. Caché dans l'écheveau, il y avait un mètre. Le fil, sale et effiloché, courait sous la chaise de la troisième qui tenait une paire de ciseaux acérés.

Gildas prit un air accablé.

— J'ai entendu parler de vous.

— Alors tu sais que nous sommes les Sans Pitié, les Implacables. Notre justice est aveugle et fondée uniquement sur les faits. Vous avez volé quelque chose à ces hommes, les preuves ont été fournies.

La vieille du milieu pencha la tête de côté.

— Mes sœurs, êtes-vous d'accord ?

— Nous sommes d'accord, soufflèrent les deux autres voix identiques.

— Que la sanction contre les voleurs soit appliquée.

Les hommes s'avancèrent, saisirent Gildas et le forcèrent à s'agenouiller. Dans la pénombre, Finn aperçut les contours d'un billot. Les bras du vieil homme furent plaqués contre la surface en bois.

— Non ! souffla-t-il. Écoutez-moi !

— Nous n'y sommes pour rien ! s'écria Finn tout en résistant. Vous vous trompez !

Les trois visages identiques paraissaient ne rien entendre.

La femme du milieu leva un doigt. Une lame scintilla dans l'obscurité.

— Je suis un Sapient de l'Académie, reprit Gildas, la voix râpeuse et pleine d'angoisse.

Des perles de sueur coulaient sur son front.

— Je refuse d'être traité comme un voleur. Vous n'avez aucun droit…

Il ne pouvait pas se défaire de l'emprise des hommes. L'un d'eux le maintenait par les épaules, un autre serrait fortement ses poignets noués. La lame fut hissée.

— Tais-toi, vieil imbécile, murmura quelqu'un.

— Nous pouvons payer. Nous avons de l'argent. Je suis un guérisseur. Le garçon… le garçon est un prophète. Il parle à Sapphique. Il a vu les étoiles !

Il avait prononcé ces paroles avec l'énergie du désespoir. En l'entendant, l'homme qui maniait la lame hésita. Il jeta un œil aux vieilles femmes.

— Les étoiles ? dirent-elles en chœur.

Leur question ressemblait à des murmures, à des chuchotements intrigués. Gildas reprit son souffle et saisit sa chance.

— Les étoiles. Les lueurs dont parle Sapphique. Demandez-lui ! C'est un natif, un fils d'Incarceron.

Maintenant silencieuses, elles se tournèrent vers Finn. Celle du milieu tendit la main, lui faisant signe d'avancer. Un Homme-grue le poussa vers elle et elle le saisit par le bras. Finn se tenait immobile. Les mains de la femme étaient osseuses, rugueuses, ses ongles longs et ébréchés. Elle lui tâta le bras, le torse, remonta jusqu'à son visage. Il avait envie de fuir mais il laissa les doigts noueux courir sur son front, ses yeux.

Il eut l'impression qu'elles ressentaient toutes les trois la même chose. Puis la Juge du milieu posa ses deux mains sur le ventre de Finn et murmura :

— Je sens son cœur. Il bat avec courage. Il est le sang et le corps de la Prison. Je sens le vide qui est en lui, les déchirures de son esprit.

— Nous ressentons sa peine.

— Nous ressentons sa perte.

— Il est à mes ordres, expliqua Gildas en se redressant. Il ne répond qu'à moi. Mais je vous le donne, je vous l'offre en paiement de notre crime. Un échange équitable.

Finn le dévisagea, stupéfait.

— Non ! Vous ne pouvez pas faire ça !

Gildas pivota. Ce n'était qu'une ombre ratatinée dans l'obscurité mais ses yeux brillaient de malice. Il avait du mal à respirer. Il regarda la bague au doigt de Finn comme s'il essayait de lui faire comprendre quelque chose.

— Je n'ai pas le choix.

Les trois vieilles semblaient communiquer entre elles. L'une

d'elles éclata tout à coup de rire. Une onde de terreur secoua la pièce. Finn se mit à transpirer tandis que l'homme derrière lui marmonnait de peur.

— Devons-nous ?

— Pouvons-nous ?

— Voulons-nous ?

— Nous acceptons, conclurent-elles à l'unisson.

Puis la vieille sur la gauche se pencha en avant et attrapa le fuseau qu'elle fit tourner de ses doigts parcheminés. Elle pinça le fil et le déroula entre son pouce et son index.

— Il sera l'élu, le tribut.

Finn déglutit. Il se sentait faible. Son dos était trempé de sueur.

— Quel tribut ?

La deuxième sœur sortit le mètre et mesura un petit morceau de fil. La troisième prit les ciseaux. Attentive, elle coupa le fil, qui tomba par terre en silence.

— Le tribut que nous devons, murmura-t-elle. À la Bête.

Keiro et Attia arrivèrent en ville peu avant la Nuit. Ils parcoururent le dernier kilomètre cachés dans une charrette sans se faire remarquer par le conducteur. Avant de franchir la porte, ils descendirent.

— Et maintenant ? chuchota-t-elle.

— Faisons comme tout le monde, entrons en ville.

Elle le regarda s'éloigner d'un air mauvais. Ensuite, elle lui courut après.

Il existait une porte plus petite à gauche de laquelle se trouvait une ouverture étroite. Attia se demanda à quoi cela pouvait bien servir. Puis elle vit que les gardes obligeaient tout le monde à la franchir.

Elle regarda derrière elle. La route était déserte. Au loin, sur la plaine silencieuse, se dressaient les défenses. Au-dessus d'eux, un oiseau décrivait des cercles. On aurait dit une étincelle argentée dans la brume.

Keiro la poussa en avant.

— Toi d'abord.

Le garde les détailla d'un œil expert. Puis, d'un geste de la

tête, il leur désigna la fente dans le mur. Attia s'y engagea. C'était un passage étriqué et nauséabond. Elle se retrouva dans une allée pavée de la ville.

Keiro s'apprêtait à la rejoindre.

Dès qu'il posa un pied dans le passage, une alarme se déclencha. Il se tourna et vit un détecteur sur le mur. Incarceron ouvrit un Œil.

Le garde, qui était en train de fermer la porte, s'interrompit. Il pivota sur lui-même et brandit son épée.

— Tu n'as pas l'air…

D'un coup de poing dans le ventre, Keiro l'obligea à lâcher son arme. Un autre coup l'envoya s'écraser contre le mur devant lequel il s'étala, inerte. Keiro prit une inspiration, se dirigea vers l'écran de contrôle puis éteignit l'alarme. Attia l'observait depuis la sortie du passage.

— Pourquoi toi ? Pourquoi pas moi ?

— Qu'est-ce que ça peut faire ? demanda-t-il en marchant d'un pas rapide. Peut-être a-t-il senti la clé ?

Elle le regarda s'éloigner avec mépris. Son beau gilet. Ses cheveux négligemment attachés. À voix basse, pour qu'il ne puisse pas l'entendre, elle murmura : « Alors pourquoi as-tu si peur ? »

Le carrosse s'affaissa légèrement quand il pénétra à l'intérieur. Claudia poussa un soupir de soulagement.

— J'ai cru que vous n'alliez jamais venir.

Elle se détourna de la fenêtre et les mots moururent sur ses lèvres.

— Je suis flatté, répondit son père, cinglant.

Il enleva un gant et épousseta le siège. Ensuite, il posa sa canne et un livre à côté de lui.

— Allons-y, ordonna-t-il.

Le carrosse grinça tandis que le cocher fouettait les chevaux. Les harnais s'entrechoquèrent dans un bruit métallique et le véhicule sortit de la cour. Claudia refusait de tomber dans son piège. Mais son anxiété prit le dessus.

— Où est Jared ? Je croyais…

— Je lui ai demandé de voyager avec Alys dans le troisième carrosse. J'ai pensé que nous devrions discuter tous les deux.

Le directeur insultait le Sapient, le traitait comme un serviteur. Mais Jared n'en serait pas affecté et Alys serait ravie de l'avoir pour elle seule. Claudia faillit s'étouffer de rage.

Son père l'observa un instant puis regarda par la fenêtre. Elle remarqua qu'il avait ajouté des poils gris à sa barbe, accentuant de cette façon sa dignité austère.

— Claudia, commença-t-il, il y a quelques jours, tu m'as posé une question sur ta mère.

Elle n'aurait pas été plus surprise s'il l'avait frappée. Puis elle se méfia. Il aimait prendre l'initiative, faire le premier pas pour garder le contrôle, lancer une attaque. Il était un joueur d'échecs hors pair. Elle n'était qu'un pion sur son échiquier, un pion qu'il transformerait en reine, malgré tout.

Dehors, une fine averse d'été abreuvait les champs, diffusant un tendre parfum de fraîcheur.

— Oui, c'est vrai, dit-elle.

Il contemplait le paysage tout en triturant ses gants noirs.

— Il m'est très difficile de parler d'elle, mais aujourd'hui, lors de ce voyage qui doit me conduire là où j'ai toujours voulu aller, peut-être le moment est-il venu.

Claudia se mordit la lèvre.

Elle fut envahie par la peur. Puis, pendant un court instant, une fraction de seconde, elle éprouva aussi un peu de pitié pour lui.

18

Nous avons payé le prix, perdu des membres chers et valeureux et à présent nous attendons. Même si cela doit prendre des siècles, nous n'oublierons pas. Pareils aux loups, nous resterons vigilants. Si nous devons nous venger, nous nous vengerons.

LES LOUPS D'ACIER

— Je me suis marié à un âge avancé.

John Arlex observait les lourdes frondaisons qui dessinaient à l'intérieur du carrosse des zones d'ombre et de lumière.

— Notre famille a toujours fait partie de la cour. J'étais un homme riche et j'ai occupé le poste de directeur d'Incarceron dès la fin de mon adolescence. Une immense charge, Claudia. Tu ne peux pas imaginer l'étendue de mes responsabilités.

Il eut un léger soupir.

Le carrosse roula sur des pavés et cahota. Dans la poche de son manteau, elle sentit la présence de la clé qui heurtait son genou. Elle se souvint de la peur de Finn, de son visage affamé. Se trouvaient-ils tous dans le même état, les prisonniers que son père surveillait ?

— Héléna était une femme superbe, élégante. Notre mariage n'était pas une union arrangée. Nous nous sommes rencontrés par hasard lors du bal d'hiver à la cour. C'était une suivante de la reine précédente, la mère de Gilles. Elle était orpheline, le dernier membre de sa famille.

Il marqua une pause. Voulait-il qu'elle dise quelque chose ? Elle resta silencieuse. Elle avait peur, en parlant, de mettre fin à cet enchantement, de stopper son père dans son élan. Il ne la

regarda pas.

— J'étais très amoureux d'elle, avoua-t-il d'une voix douce.

Elle s'aperçut qu'elle serrait ses mains de toutes ses forces et se détendit un peu.

— Je lui ai fait la cour et nous nous sommes mariés. Notre mariage fut sobre, pas du tout comme sera le tien. Lors du banquet qui suivit, Héléna s'assit à la tête de la table et rit. Elle te ressemblait beaucoup, Claudia, bien qu'elle fut un peu plus petite. Elle avait les cheveux blonds, soyeux. Elle portait toujours autour de son cou un ruban de velours avec un médaillon contenant nos deux portraits.

D'un air absent, il caressa son genou.

— Quand elle m'a annoncé qu'elle était enceinte, j'ai pensé être le plus heureux des hommes. Les années passant, j'avais fini par me dire que je n'aurais jamais d'héritier. Que la direction d'Incarceron irait à une autre famille. Que la lignée des Arlexi mourrait avec moi. Quoi qu'il en soit, j'ai redoublé de soins à son égard. Elle était forte mais les restrictions protocolaires devaient être observées.

Il leva les yeux.

— Nous avons eu trop peu de temps ensemble.

— Elle est morte, souffla Claudia.

— Quand elle a mis l'enfant au monde.

Il détourna le regard. L'ombre d'un arbre défila sur son visage.

— Nous avions une sage-femme pour nous aider, et l'un des meilleurs Sapienti du royaume. Mais ils n'ont rien pu faire.

Elle ne savait pas quoi dire. Rien n'aurait pu la préparer à ça. Il ne lui avait jamais parlé de cette façon. Elle serra de nouveau les doigts.

— Je ne l'ai jamais vue, souffla-t-elle.

— Jamais. Par la suite, je ne pouvais supporter de voir son image. Il y avait un portrait mais j'ai demandé à ce qu'on le fasse disparaître. Maintenant, il ne reste que ça.

Il plongea la main sous sa chemise et attrapa un petit médaillon en or qu'il portait attaché autour du cou. Il passa le ruban noir au-dessus de sa tête et le lui tendit. Elle avait presque peur de le prendre. Il était encore imprégné de la chaleur de son

corps.

— Ouvre-le, dit-il.

Elle défit le loquet. À l'intérieur, face à face dans leur cadre ovale, deux miniatures peintes : sur la droite, son père, plus jeune mais toujours aussi sérieux, les cheveux bruns ; à gauche, portant une robe décolletée en soie cramoisie, une femme au visage doux et délicat. Dans sa bouche souriante, elle tenait une fleur.

Sa mère.

Ses mains se mirent à trembler. Elle redressa la tête pour voir s'il l'avait remarqué et s'aperçut qu'il l'observait.

— Je te ferai faire une copie quand nous serons à la cour. Maître Alan est un excellent peintre.

Elle aurait aimé qu'il s'effondre, qu'il se mette à crier, qu'il soit fâché ou qu'il se consume de chagrin, qu'il réagisse, de manière qu'elle puisse lui répondre. Mais il gardait toujours cette même réserve.

Elle savait qu'il avait gagné cette phase du jeu. Sans rien dire, elle lui rendit le médaillon.

Il le glissa dans sa poche.

Ils restèrent silencieux pendant un moment. Le carrosse cahotait sur la route principale. Ils traversèrent un village de fermes abandonnées. En les entendant passer, des oies battirent des ailes et cacardèrent de frayeur. Ensuite, la route montait pour s'enfoncer dans la pénombre de la forêt.

Claudia se sentait embarrassée. Elle avait chaud. Une guêpe entra par la fenêtre ouverte et elle agita la main pour la faire ressortir. Elle s'essuya le visage et les mains avec un mouchoir. Des traces de poussière s'étalèrent sur l'étoffe immaculée.

— Je suis contente que vous m'ayez raconté ça, dit-elle enfin. Pourquoi maintenant ?

— Je ne suis pas très démonstratif, Claudia, répondit-il d'une voix rocailleuse. Avant ce jour, je n'étais pas prêt à en parler. Ce mariage est le couronnement de toute une vie. De la sienne aussi, si elle avait vécu. Nous devons penser à elle, nous devons penser à sa joie et à sa fierté.

Il leva les yeux. Elle vit qu'ils étaient durs, brillants comme l'acier.

— Rien ne doit venir gâcher cette fête, Claudia. Aucun obstacle ne doit entraver notre réussite.

Elle croisa son regard. Il lui sourit lentement.

— Je sais que tu préfères la compagnie de Jared à la mienne.

Ses paroles contenaient une mise en garde qu'elle perçut aisément. Il prit sa canne et tapota le toit du carrosse. La voix du cocher retentit tandis qu'il arrêtait les chevaux. Ils soufflèrent, trépignèrent. Quand ils furent immobiles, le directeur ouvrit la porte. Il descendit et s'étira.

— Quelle vue superbe. Viens voir.

Elle sortit à son tour.

Un fleuve coulait dans la vallée en dessous, scintillant sous les rayons du soleil d'été au milieu de riches terres de culture et de champs dorés débordant d'orges mûrs. Le long de la route s'étalaient des prés en fleurs desquels s'échappaient des papillons qui montaient vers le ciel. Le soleil lui réchauffait les bras. Avec joie, elle tourna son visage vers l'astre, ferma les yeux. Le monde vira au rouge. Autour d'elle, l'air sentait la poussière et l'odeur âcre du millefeuille écrasé.

Quand elle ouvrit les yeux, elle constata qu'il n'était plus là. Tout en faisant tournoyer sa canne, il se dirigeait vers les autres carrosses. Il échangea un mot avec le duc de Marlowe, qui sortit la tête de sa voiture et essuya son visage couvert de sueur.

Le royaume s'étendait devant elle jusqu'à l'horizon rendu flou par la chaleur. Pendant un instant, elle souhaita parcourir cette quiétude estivale, se réfugier dans ces terres dénudées, là où elle serait seule.

Elle voulait être quelque part où elle serait libre.

Du coin de l'œil, elle perçut une présence. Le duc de Marlowe se tenait à ses côtés, portant une flasque de vin à ses lèvres.

— C'est magnifique. Vous voyez ? demanda-t-il en avançant son doigt boudiné.

Quelque chose brillait à des kilomètres de là, au creux des collines lointaines. Une immense surface lisse et brillante. Et elle sut qu'il s'agissait du toit en verre du palais inondé de soleil.

Keiro avala les derniers morceaux de viande et se pencha en arrière, repu. Il vida son verre de bière et chercha du regard

quelqu'un qui pourrait le lui remplir de nouveau.

Attia était assise près de la porte mais il fit mine de ne pas la voir. La taverne était bondée et il dut s'y prendre à deux fois avant d'être servi. Une femme vint vers lui.

— Et ton amie ? Elle mange pas ? demanda-t-elle.

— C'est pas mon amie.

— Elle est arrivée juste après vous.

Il haussa les épaules.

— Ce n'est pas ma faute si les filles me suivent. Après tout, regardez-moi !

La femme rit et secoua la tête.

— Très bien, beau gosse. Et par ici la monnaie.

Il compta ses sous, but son verre puis se leva et s'étira. Il se sentait bien. Il s'était lavé et avait mis son pourpoint rouge vif qui lui allait toujours à merveille. Se frayant un chemin parmi les tables, il ignora Attia qui s'empressa de le suivre. Ils avaient déjà parcouru la moitié de l'allée quand elle l'interpella, l'obligeant à s'arrêter.

— Quand allons-nous commencer nos recherches ? Dieu seul sait ce qui leur est arrivé. Tu as promis…

— Et si tu disparaissais ? proposa-t-il en se retournant.

La jeune fille soutint son regard. Il l'avait toujours considérée comme une petite chose timide et fragile mais c'était la deuxième fois qu'elle le défiait et il commençait à en avoir assez.

— Je ne vais nulle part, déclara-t-elle avec calme.

Keiro sourit.

— Tu crois que je vais les laisser tomber, c'est ça ?

— Oui.

Sa franchise le déstabilisa, le mit en colère. Il lui tourna le dos et poursuivit son chemin. Elle le talonnait. Pareille à une ombre. Ou un chien.

— Je crois que tu veux les abandonner. Eh bien, sache que je ne te laisserai pas faire. Je ne te laisserai pas garder la clé.

Il voulut l'ignorer mais les mots jaillirent malgré lui.

— Tu n'as aucune idée de ce que je compte faire. Finn est mon frère. Pour moi, ça veut tout dire. Et je tiens parole.

— Ah bon ? demanda-t-elle.

Puis sa voix devint une parfaite imitation de celle de

Jormanric.

« Je n'ai pas tenu ma parole depuis que j'ai dix ans et que j'ai poignardé mon propre frère. » C'est comme ça que ça fonctionne, Keiro ? Faut-il craindre que le Commando soit encore parmi nous, à travers toi ?

Il se rua sur elle. Elle s'y attendait et l'esquiva. Puis elle le griffa au visage, lui donna des coups, le poussa si fort qu'il tomba en arrière et alla s'écraser contre le mur. La clé ricocha sur les pavés. Ils se jetèrent dessus ; elle la saisit la première.

Keiro siffla de rage. Il lui attrapa les cheveux et les tira de toutes ses forces.

— Rends-la-moi !

Elle cria et se débattit.

— Lâche-la !

Il tira encore plus fort. Attia hurla de douleur et lança la clé dans l'allée obscure. Keiro la relâcha et courut vers la clé. Mais dès qu'il la ramassa, il la laissa tomber en criant.

La clé rebondit sur le sol. À l'intérieur, des lumières bleues s'agitaient.

Tout à coup, dans un silence alarmant, un écran lumineux apparut. Ils virent une fille somptueusement vêtue, entourée d'un halo étincelant et adossée à un arbre. Elle les regardait tous deux avec surprise. Elle parla d'une voix méfiante et acerbe.

— Où est Finn ? Et qu'est-ce que vous faites là ?

Ils lui servirent un repas à base de gâteau au miel et de graines étranges accompagné d'un verre de lait chaud qu'il ne voulut pas boire par crainte d'être drogué. Il ne savait pas ce que l'avenir lui réservait mais il voulait avoir toute sa tête.

Ils lui fournirent aussi des habits propres et de l'eau pour qu'il se lave. De l'autre côté de la porte, deux Hommes-grues faisaient le guet dans le couloir.

Il se dirigea vers la lucarne. Il se trouvait en hauteur : le dénivelé était impressionnant. En dessous de lui serpentait une ruelle étroite et animée. Les gens mendiaient, vendaient du matériel, installaient des lits de fortune à même le sol, laissant leurs animaux errer à leur guise. Le bruit l'assommait.

Il posa ses mains sur le rebord et passa la tête par la fenêtre

pour regarder au-dessus. Les toits étaient faits de paille, avec quelques couches de métal ici ou là. Impossible de grimper là-haut. Pendant un instant, il se demanda s'il ne fallait pas mieux mourir ici la nuque brisée que d'affronter une créature inconnue, mais il se rassura en se disant qu'il avait le temps. Les choses pouvaient encore évoluer.

Il revint au centre de la pièce et s'assit sur un tabouret. Il avait besoin de réfléchir. Où se cachait Keiro ? Que faisait-il ? Avait-il un plan ? Keiro était imprévisible et buté mais jamais à court d'idées. Il avait organisé seul l'embuscade contre la Civicité. Il allait certainement trouver un moyen de le sortir de là. Finn se rendit compte que ses airs bravaches et son inébranlable confiance en lui lui manquaient.

La porte s'ouvrit. Gildas pénétra dans la pièce.

— Vous ! s'écria Finn en bondissant. Ici ! Comment osez-vous… ?

Le Sapient tendit les mains, paumes en avant.

— Tu es fâché, Finn. Je n'avais pas le choix. Tu as vu ce qu'ils allaient nous faire subir.

Il paraissait morose. D'un pas lourd, il se dirigea vers le tabouret et s'assit.

— Quoi qu'il en soit, je viens avec toi.

— Ils ne m'ont pas dit que je serais accompagné.

— C'est fou ce qu'on obtient avec quelques pièces d'argent, éructa-t-il. La plupart des gens payent pour ne pas être envoyés dans la Grotte, et non le contraire.

Il n'y avait qu'un siège dans la pièce. Finn s'assit par terre, dans la paille, et enroula ses bras autour de ses genoux.

— Je croyais que j'allais être seul, murmura-t-il.

— Ce n'est pas le cas. Je ne suis pas Keiro, je ne vais pas abandonner mon prophète.

Finn le fusilla du regard.

— Vous m'auriez abandonné si je n'avais aucun don ?

Gildas se frotta les mains. On aurait dit qu'il grattait du papier de verre.

— Bien sûr que non.

Ils restèrent silencieux un instant, à l'écoute du brouhaha de la rue.

— Parlez-moi de la Grotte, demanda Finn.

— Je croyais que tu connaissais l'histoire. Un jour, Sapphique arriva à la Citadelle des Juges, là où nous devons être. Il apprit que les gens payaient un tribut mensuel à un être qu'ils appelaient tous la Bête. Le tribut était un jeune homme ou une jeune femme de la ville. On l'emmenait dans une grotte à flanc de montagne. On ne le revoyait jamais.

Gildas se gratta la barbe.

— Sapphique se présenta aux Juges et proposa de prendre la place de la jeune femme qui avait été désignée. On raconte qu'elle se jeta à ses pieds en pleurant. Les gens l'escortèrent jusqu'à la Grotte en silence. Il entra seul, sans armes.

— Et ? demanda Finn.

Gildas resta silencieux un instant. Quand il reprit la parole, sa voix avait baissé d'un ton.

— Il ne se passa rien pendant trois jours. Puis, le quatrième, la rumeur se répandit en ville que l'étranger était sorti de la Grotte. Les habitants envahirent les rues, ouvrirent les portes. Sapphique avançait lentement sur la route. Quand il parvint devant la porte principale, il leva la main. Tous virent qu'il lui manquait un doigt à la main gauche et que celle-ci saignait abondamment. Il dit : « La dette n'a pas été remboursée. Je ne suffis pas. Dans cette grotte vit une créature dont la faim ne peut être assouvie. Un vide qui ne peut jamais être rempli. » Puis il tourna le dos à la ville et les gens le laissèrent partir. Mais la fille, celle dont il avait sauvé la vie, lui courut après et l'accompagna pendant un certain temps. Elle fut sa première disciple.

— Que… ? commença Finn.

La porte s'ouvrit et un Homme-grue apparut.

— Sortez. Le garçon doit se reposer maintenant. Dès qu'il fera jour, on s'en ira.

Gildas lui jeta un dernier regard puis sortit de la pièce. L'homme donna quelques couvertures à Finn. Adossé au mur, il écouta pendant longtemps les voix, les chants et la rumeur de la rue.

Il avait froid et se sentait terriblement seul. Il essaya de penser à Keiro, à Claudia, la jeune fille que la clé lui avait présentée. Et Attia, l'avait-elle oublié ? Allaient-ils tous

l'abandonner à son triste sort ?

Il s'enroula dans ses couvertures et se recroquevilla.

Ensuite, il aperçut l'Œil.

Celui-là était minuscule, près du plafond, à moitié dissimulé par des toiles d'araignées.

Immobile, il fixait Finn, qui lui rendit son regard. Puis le garçon se leva et se dressa devant lui.

— Parle-moi, ordonna-t-il, la voix pleine de colère et de mépris. Crains-tu de me parler ? Si je suis né de toi, parle-moi. Dis-moi ce que je dois faire. Force les portes à s'ouvrir.

La lumière rouge ne bronchait pas.

— Je sais que tu es là. Je sais que tu m'entends. J'ai toujours su. Les autres oublient, pas moi.

Il s'approcha de l'Œil et voulut tendre la main pour le toucher. Comme toujours, il se trouvait hors de portée.

— J'ai parlé de toi à la Maestra, à la femme qui a été tuée, que j'ai tuée. Tu étais là ? Tu l'as vue tomber ? Tu l'as rattrapée ? Est-elle encore en vie, quelque part ?

Sa voix tremblait, sa bouche était sèche. Il connaissait les signes avant-coureurs de la crise mais sa colère et sa peur étaient trop envahissantes pour qu'il puisse les maîtriser.

— Je m'évaderai. Tu verras, je te le promets. Il doit bien y avoir un ailleurs où je puisse aller. Un endroit où tu ne puisses pas me voir. Où tu n'existes pas !

Il était en nage et se sentait au bord du malaise. Il s'allongea, laissa le vertige l'envahir tout entier. Des images apparurent : une pièce, une table, un bateau sur un lac sombre. Il essaya de les repousser, voulut s'y noyer. Il étouffait. « Non, gémissait-il. Non. » L'Œil était une étoile. Une étoile rouge. Elle tomba lentement dans sa bouche grande ouverte. Et tandis qu'elle lui brûlait la gorge, il l'entendit soupirer, comme un murmure de poussière dans un couloir désert, les restes de cendres au creux du foyer.

— *Je suis partout*, chuchota-t-elle. *Partout*.

19

Au fond du couloir infini de la culpabilité
Coule le tendre flot de larmes argentées
Ma main est une clé brisée
Mon sang débloque la serrure rouillée

CHANTS DE SAPPHIQUE

Claudia contempla l'image virtuelle avec consternation.

— Comment ça, il a été emprisonné ? Vous l'êtes tous, non ?

Le jeune homme sourit d'un air moqueur qui ne lui plaisait pas du tout. Il était assis sur le trottoir d'une ruelle sombre. Penché en arrière, il l'observait dans les moindres détails.

— Ah bon, nous sommes enfermés. Et vous, princesse, vous êtes où ?

Elle fronça les sourcils. Elle s'était cachée dans une minuscule cave voûtée de l'auberge où le convoi s'était arrêté pour le déjeuner. L'endroit empestait le moisi.

— Écoutez-moi, vous, quel que soit votre nom…

— Keiro.

— Eh bien, Keiro, il est très important que je puisse parler à Finn. Et d'ailleurs, comment avez-vous fait pour récupérer cette clé ? Vous la lui avez volée ?

Il avait des yeux bleu glacier et de longs cheveux blonds. Il était beau et il le savait.

— Finn est mon frère de sang, nous sommes liés l'un à l'autre. Il me l'a donnée par sécurité.

— Alors il vous fait confiance ?

— Bien sûr.

— Eh bien, pas moi, intervint une autre voix.

Une fille apparut derrière lui.

— Tu vas te taire, oui ? murmura-t-il.

La fille s'accroupit et s'adressa directement à Claudia.

— Je m'appelle Attia. Je crois qu'il veut abandonner Finn et le Sapient pour tenter de s'évader, tout comme l'a fait Sapphique. Il croit que la clé va l'aider à fuir. Vous devez l'en empêcher ! Finn va mourir.

Ce flot d'informations troubla Claudia.

— Attendez ! Parlez moins vite. Pourquoi Finn va-t-il mourir ?

— Ils ont une sorte de rituel étrange dans cette Unité. Finn doit affronter la Bête. Vous pouvez faire quelque chose pour nous ? Il paraît que vos étoiles sont magiques. Aidez-nous !

La fille portait les habits les plus sales que Claudia eût jamais vus. Ses cheveux noirs avaient été coupés à la serpe. Elle semblait très inquiète. Claudia répondit :

— Comment puis-je vous aider ? Il faut que vous le sortiez de là !

— Qu'est-ce qui vous fait penser qu'on peut ? demanda Keiro d'une voix posée.

— Vous n'avez pas le choix.

Elle entendit un cri dans la cour de l'auberge. Elle se retourna avec nervosité.

— Finn est le seul à qui j'accepte de parler.

— Ah, vous l'aimez bien ? Et vous, vous êtes qui ?

— Mon père est le directeur d'Incarceron, lança-t-elle.

Keiro ricana.

— Quel directeur ?

— Il dirige la Prison.

Elle frissonna de froid tout à coup. Le mépris du jeune homme la glaçait.

— Je vais essayer de trouver des renseignements, des plans avec les passages secrets, les allées et les couloirs de la Prison afin que vous puissiez en sortir. Mais je ne vous dirai rien tant que je n'aurai pas vu Finn.

Son mensonge aurait désolé Jared mais elle n'avait pas le choix. Elle ne faisait pas confiance à Keiro. Il était beaucoup trop

arrogant pour être honnête et la fille semblait le craindre et le mépriser.

Keiro haussa les épaules.

— Qu'est-ce qu'il a de si particulier, Finn ?

Elle hésita un instant.

— Je crois… je crois que je le reconnais. Il a vieilli, il a changé, mais il y a quelque chose en lui, sa voix peut-être… Je crois qu'il s'appelle en fait Gilles. Il est le fils de… de quelqu'un de haut placé ici.

Elle ne voulait pas trop lui en dire mais cherchait à éveiller sa curiosité pour qu'il ait envie d'agir.

Keiro la regarda, stupéfait.

— Vous êtes en train de me dire que toutes ses histoires loufoques sur l'Extérieur sont vraies ? Cette marque sur son poignet a une véritable signification ?

— Il faut que j'y aille. Je veux parler à Finn.

— Et si je ne le trouve pas ?

— Alors oubliez la magie des étoiles.

Son regard croisa celui de la fille.

— Et cette clé ne sera qu'un morceau de cristal inutile. Mais si vous êtes son frère de sang, vous aurez envie de le sauver.

Keiro hocha la tête.

— C'est le cas. Ne faites pas attention à elle, ajouta-t-il en désignant Attia. Elle est folle. Elle ne sait rien. Finn est mon frère. Nous avons toujours veillé l'un sur l'autre. Toujours, conclut-il d'une voix grave et honnête.

Attia observa Claudia. Elle semblait tourmentée. Le doute s'insinuait dans son regard.

— Vous êtes de la famille de Finn ? demanda-t-elle. Vous êtes sa sœur ? Sa cousine ?

Claudia haussa les épaules.

— Une amie. Juste une amie.

Puis elle éteignit l'écran lumineux.

La clé scintillait dans la pénombre fétide. Elle l'enfouit dans la poche de son jupon et sortit en courant pour retrouver l'air frais. Alys faisait les cent pas dans l'allée tandis que des domestiques passaient devant elle avec des plateaux et des plats.

— Ah, Claudia, vous êtes là ! Le comte Caspar vous cherche

partout.

Claudia entendait déjà son hennissement désagréable. À son grand désarroi, elle vit qu'il discutait avec Jared et le duc de Marlowe. Ils étaient tous trois assis sur un banc, au soleil. Les chiens du propriétaire reposaient à leurs pieds.

Elle se hâta de les rejoindre.

Dès qu'il la vit, le duc de Marlowe se leva et la salua avec ostentation. Jared se poussa pour lui faire de la place.

— Tu cherches toujours à m'éviter, Claudia ! s'écria Caspar, mécontent.

— Pas du tout. Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

Elle s'assit et sourit.

— C'est merveilleux de voir que tous mes amis sont réunis.

Caspar fit la grimace. Jared dodelina de la tête. Portant son mouchoir en dentelle à son visage, Marlowe cacha son sourire. Elle se demanda comment il pouvait bavarder de manière aussi insouciante avec le comte, un jeune homme qu'il essayait de faire assassiner. Il se défendrait à coup sûr en protestant que cela n'avait rien de personnel, qu'il ne s'agissait que de politique. C'était un jeu, rien de plus.

Elle se tourna vers Jared.

— Je veux que vous voyagiez avec moi, maintenant.

Je m'ennuie tellement. Nous pourrons parler de *L'Histoire naturelle du royaume* de Menessier.

— Et moi, alors ? s'indigna Caspar tout en jetant un morceau de viande aux chiens.

Il se tut, absorbé par le spectacle des bêtes en train de se battre.

— Moi, je ne suis pas ennuyeux ; si ? poursuivit-il en la regardant de ses petits yeux de fouine.

Il lui lançait un défi.

— Bien sûr que non, répondit-elle en souriant. Je serais heureuse que tu te joignes à nous. Nous en étions restés au passage sur la faune des forêts de conifères.

— Claudia, protesta-t-il, épargne-moi tes discours. Je te l'ai dit, je me fiche de tes fréquentations. Je suis au courant. Fax m'a tout raconté hier soir.

Elle sentit son sang refluer de ses joues mais évita le regard

de Jared. Les chiens grognèrent. L'un d'eux vint frôler sa robe et elle le repoussa sans ménagement.

Caspar se leva, fier de lui. Il portait un manteau tape-à-l'œil au col brodé d'or et un pourpoint de velours noir. Il distribua des coups de pied aux chiens, qui s'enfuirent en gémissant.

— Mais je te mets en garde, Claudia. Sois plus discrète. Ma mère n'a pas la même ouverture d'esprit que moi. Si elle apprend la vérité, elle sera furieuse.

Il se tourna vers Jared et ajouta d'un air malicieux :

— Ton cher professeur pourrait découvrir que sa maladie a tout à coup empiré.

Elle était tellement en colère qu'elle faillit bondir, mais la main de Jared l'effleura et elle se retint. Ils regardèrent Caspar s'éloigner. Il évitait les flaques et les bouses de vache pour ne pas abîmer ses bottes luxueuses.

Enfin, le duc de Marlowe sortit sa boîte à priser.

— Ça par exemple, dit-il à voix basse. Il me semble qu'il vous a menacée.

Claudia croisa le regard inquiet de Jared.

— Fax ? demanda-t-il.

Elle haussa les épaules, furieuse contre elle-même.

— Il m'a vue sortir de votre chambre hier soir.

— Claudia…, soupira-t-il.

— Je sais, je sais. Tout est ma faute.

Marlowe renifla son tabac avec délicatesse.

— Si je puis me permettre, vous avez commis là une véritable maladresse.

— Ce n'est pas ce que vous pensez.

— Évidemment.

— Non, vraiment. Et puis laissez tomber votre mise en scène, j'ai déjà tout raconté à Jared à propos des… Loups d'acier.

Il lança des coups d'œil furtifs autour de lui.

— Claudia, parlez plus bas, s'il vous plaît.

Sa voix était dépourvue d'emphase.

— J'apprécie que vous ayez confiance en votre professeur mais…

— Heureusement qu'elle m'en a parlé, interrompit Jared en tapotant de ses longs doigts le dossier du banc. Votre projet est

idiot, voire criminel, et il a peu de chances de réussir. Comment avez-vous pu envisager d'entraîner Claudia dans tout ça !

Des perles de sueur ornaient à présent le front de Marlowe.

— Parce qu'on ne peut pas se passer d'elle, répondit-il. Vous plus que quiconque, maître, comprenez ce que les décrets de fer des Havaarna nous font endurer. Certains parmi nous sont riches et vivent bien, mais nous ne sommes pas libres. Le Protocole nous enchaîne. Nous sommes esclaves d'un monde vide et immobile, où les hommes et les femmes ne peuvent pas lire, où les avancées scientifiques sont réservées aux riches, où les artistes et les poètes sont condamnés à retravailler jusqu'à l'épuisement les chefs-d'œuvre d'antan. Aucune nouveauté. Rien ne change jamais, rien ne pousse, n'évolue, ne se développe. Le temps est arrêté, le progrès est interdit.

Il se pencha en avant. Claudia ne l'avait encore jamais vu dans un tel état. Le voir parler ainsi sans faire de manières la pétrifiait. On aurait dit un autre homme, un homme plus âgé, épuisé, désespéré.

— Nous sommes en train de mourir, Claudia. Il faut faire exploser cette forteresse de briques que nous avons construite. Il faut fuir cette roue que nous tournons sans cesse comme des rats. Nous libérer, voilà ce à quoi j'ai voué mon existence. Si je dois y perdre la vie, cela m'est égal, parce que même ma mort sera une sorte de libération.

Claudia passa sa langue sur ses lèvres desséchées.

— Ne faites rien pour le moment, murmura-t-elle. J'ai peut-être des informations à vous communiquer. Mais il faut attendre.

Elle se redressa, refusant d'en dire davantage pour éviter d'être à nouveau submergée par l'anxiété.

— Les chevaux sont prêts. Allons-y.

Les rues débordaient de gens dont le silence intense terrifiait Finn. Cette façon dévorante qu'ils avaient de le détailler le fit trébucher. Les femmes, les enfants dépenaillés, les estropiés, les vieux, les soldats, tous le dévisageaient avec tant de curiosité que Finn préféra baisser les yeux.

Le seul bruit que l'on percevait dans les rues en pente était le

tintement métallique des semelles de fer des six gardes qui encadraient Finn. Au-dessus d'eux, décrivant des cercles dans le ciel, volait un oiseau solitaire, énorme et imposant. Ses cris lugubres résonnaient au milieu des nuages et des courants d'air d'Incarceron.

Tout à coup, quelqu'un se mit à chanter. Une seule note plaintive et étrange. Comme s'il s'agissait d'un signal, la foule entama à son tour un chant, exprimant par là toute sa tristesse et sa peur. Finn essaya d'en comprendre les paroles mais n'en perçut que des fragments. « Le fil argenté s'est rompu… au fond du couloir infini de la culpabilité et des rêves… », et, comme un refrain, une seule phrase, répétée en boucle : « Ma main est une clé brisée ; mon sang débloque la serrure rouillée. »

À un coin de rue, Finn regarda derrière lui.

Gildas le suivait, seul. Les gardes l'ignoraient, mais il avançait d'un pas assuré, la tête haute. La foule l'observait, quelque peu émerveillée par le velours vert de son manteau de Sapient. Le vieil homme paraissait morose et déterminé. Il hocha la tête, comme pour encourager Finn.

Aucun signe de Keiro, ni d'Attia. Finn parcourut désespérément la foule du regard. Savaient-ils qu'on l'avait condamné ? Attendraient-ils devant la Grotte ? Avaient-ils parlé à Claudia ? Ses angoisses le tourmentaient. Pour autant, il refusait de céder au doute tapi au fond de son cerveau comme une araignée, comme le murmure méprisant d'Incarceron.

Keiro avait peut-être fui avec la clé.

Il secoua la tête. Pendant les trois ans passés avec le Commando, Keiro ne l'avait jamais trahi. Il l'avait raillé, oui, s'était moqué de lui, lui avait dérobé sa part du butin, s'était battu avec lui, l'avait contredit. Oui. Mais il ne l'avait jamais abandonné. Cependant, pensa-t-il en frissonnant, il ne connaissait pas bien son frère de sang, il ne savait même pas d'où il venait. Keiro avait dit que ses parents étaient morts. Finn n'avait jamais posé de questions. Il avait été trop absorbé par ses propres interrogations, par ses souvenirs et ses crises.

Il aurait dû lui demander.

Il aurait dû s'intéresser.

Une pluie de pétales noirs lui tombait dessus. Il leva la tête et

vit des gens qui les jetaient, par poignées. Ils se posaient sur les pavés, recouvrant la chaussée d'un tapis odorant. Dans les rues coulait un liquide visqueux et dense d'où émanait le plus doux des parfums.

Ce spectacle le troublait, mettait ses sens en éveil. Finn sombra dans un rêve éveillé. Il entendit de nouveau la voix qui lui avait parlé dans la nuit.

« Je suis partout. » La Prison lui avait-elle répondu ?

Ils traversaient à présent la gueule acérée de la porte. Il aperçut un Œil dans la herse, un Œil qui le fixait sans sourciller.

— Tu peux me voir ? murmura-t-il. C'est toi qui m'as parlé ?

Mais déjà ils avaient passé la porte.

La route était droite, déserte. Des rigoles d'eau s'étaient formées le long des accotements. Derrière lui, il entendit la porte claquer, puis les grilles se refermer dans un grincement. Ici, sous la voûte, le monde paraissait vide. La plaine était balayée par un vent glacial.

Les soldats prirent à deux mains les lourdes haches qu'ils portaient jusque-là sur leurs épaules. Le premier traînait aussi un étrange appareil sur lequel était accrochée une boîte métallique. « Un lance-flammes ? » se demanda Finn.

— Laissez le Sapient nous rejoindre, déclara-t-il.

Ils ralentirent. À croire qu'il n'était plus leur prisonnier désormais mais leur chef. Gildas arriva jusqu'à eux.

— Ton frère n'est pas là, remarqua-t-il, à bout de souffle.

— Il sera là, répondit Finn, comme pour s'en convaincre.

Ils progressèrent rapidement, serrés les uns contre les autres. Des puits et des pièges étaient dispersés de chaque côté de la route. Finn voyait les dents en acier briller dans les profondeurs. Alignés sur les remparts, les gens les observaient, criaient, prenaient leurs enfants dans les bras pour qu'ils ne manquent rien du spectacle.

— Nous allons tourner ici, annonça le capitaine des gardes. Faites attention. Ne marchez que là où nous marchons et n'envisagez pas de vous enfuir. Le sol est truffé de boules de feu.

Finn ne savait pas ce qu'étaient des boules de feu mais Gildas fronça les sourcils.

— Cette Bête doit être effrayante.

L'homme se tourna vers lui.

— Je ne l'ai jamais vue, maître. Et je n'y compte pas.

Dès qu'ils quittèrent la route, la progression devint plus laborieuse. De larges tranchées paraissaient avoir été creusées puis ratissées dans la terre cuivrée, brûlée en de nombreux endroits. Sous leurs pieds s'élevaient des nuages de cendres. À d'autres moments, le sol paraissait vitrifié. « Pour parvenir à de tels résultats, il a fallu d'énormes quantités de chaleur », pensa Finn. Une puanteur âcre et ferreuse se répandait tout autour. Il suivait les hommes de près, fixant leurs pas avec nervosité. Quand ils firent une pause, il leva la tête. Ils étaient seuls, isolés dans la plaine. Les lumières de la Prison étaient si hautes qu'elles ressemblaient à des soleils.

Au-dessus d'eux, l'oiseau décrivait des cercles. Il poussa un cri qui fit sursauter les gardes.

— Charognard, marmonna l'un des hommes.

Finn se demandait s'ils allaient encore marcher longtemps. Il n'y avait pas de collines par ici, pas de chaînes de montagne. Où donc allaient-ils trouver une grotte ? Il avait imaginé une ouverture dans une falaise métallique. À présent, il était perdu, de plus en plus angoissé.

— Halte, ordonna le capitaine.

La première pensée de Finn fut de se dire qu'il n'allait rien se passer. Cela l'apaisa. Toute cette expédition n'était qu'une mascarade. Ils allaient les laisser partir maintenant. Ils retourneraient à la ville en courant et raconteraient à la population une histoire de monstre sordide pour la faire taire.

Puis, alors que les hommes s'écartaient devant lui, il vit le trou dans le sol.

La Grotte.

— Tu leur as promis des cartes qui n'existent pas ! s'écria Jared. Réfléchis avant d'agir, Claudia. Sinon, tu vas nous mettre en danger.

Elle devinait son inquiétude et s'assit à côté de lui.

— Je sais, maître. Mais l'enjeu est trop important.

Il leva la tête. Elle vit que la douleur derrière ses yeux était revenue.

— Claudia, promets-moi que tu n'as pas l'intention de te joindre à la conspiration ourdie par le duc de Marlowe. Nous ne sommes pas des meurtriers.

— Non, pas du tout. Si mon plan réussit, nous n'aurons pas besoin de lui.

Elle garda pour elle le fond de sa pensée : si la reine devait apprendre quoi que ce soit qui mette la vie de Jared en danger, Claudia les tuerait tous pour le sauver, sans hésitation. Même son père.

Mais peut-être le savait-il. Tandis que le carrosse s'arrêtait, il jeta un œil par la fenêtre. Son visage s'assombrit.

— Voilà notre prison, constata-t-il avec morosité.

Elle vit les tours de verre du palais, les tourelles et les pinacles arborant drapeaux et guirlandes. Les cloches carillonnèrent. Des colombes furent lâchées. Depuis toutes les terrasses à des kilomètres à la ronde, on tirait le canon pour les accueillir. Les détonations résonnaient dans le ciel d'un bleu azur.

20

Nous avons consacré l'intégralité de nos ressources à ce projet. Il a pris une dimension qui nous dépasse.

RAPPORT DE MISSION ; MARTOR SAPIENS

— Prenez ça, et ça.

Le capitaine des gardes déposa un petit sac en cuir et une épée dans les mains de Finn. Le sac s'avéra si léger que Finn pensa qu'il était vide.

— Qu'est-ce qu'il contient ? demanda-t-il.

— Tu verras.

L'homme fit un pas en arrière et jeta un œil à Gildas.

— Pourquoi ne fuyez-vous pas, maître ? Pourquoi gâcher votre vie ?

— Ma vie appartient à Sapphique, répondit Gildas froidement. Son destin est le mien.

— Comme vous voudrez, déclara le capitaine en secouant la tête. Mais personne n'en est jamais revenu.

Un silence tendu s'installa. Les gardes devaient penser que si Finn avait l'intention de s'enfuir, le moment idéal était arrivé puisqu'il avait une épée à la main. Ils tenaient leurs haches avec fermeté. Finn aurait aimé savoir combien de tributs avaient cédé à la panique et s'étaient mis à hurler.

Lui ne se donnerait pas en spectacle.

Avec témérité, il observa la crevasse.

Elle était fine et plongée dans le noir. Les bords avaient été brûlés. Comme si la structure en métal de la Prison avait été dissoute un nombre incalculable de fois, formant ensuite des

enchevêtrements capricieux. Comme si la chose qui se cachait de l'autre côté de ces lèvres d'acier pouvait les faire fondre comme du caramel.

— Je vais y aller en premier, annonça Finn à Gildas.

Avant que le Sapient ne puisse protester, il se faufila dans la faille après avoir contemplé l'horizon une dernière fois. Mais la plaine désolée était déserte et la ville, une citadelle trop éloignée.

Il fit glisser ses bottes dans la crevasse, trouva un point d'appui puis s'engagea dans la descente.

Sous terre, l'obscurité l'engloutit. Cherchant à tâtons à appréhender son nouvel environnement, il se rendit compte que la Grotte était une fissure horizontale dont les parois s'inclinaient vers le sol. Il dut s'aplatir pour pouvoir progresser sur la surface lisse comme du marbre, mais recouverte de débris. Des cailloux, des billes d'acier fondu roulaient sous lui, lui faisant mal. Ses mains fouillaient la poussière et les gravats. Il voulut attraper une motte de terre mais celle-ci s'effrita comme un vieil os.

Le plafond était bas. À deux reprises, il crut rester coincé et cette pensée le paralysa de terreur. Il était en nage.

— Où êtes-vous ? souffla-t-il.

— Derrière toi, lui répondit Gildas.

Il paraissait tendu. Sa voix résonnait contre les pierres. Une pluie de poussière tomba sur les yeux et les cheveux de Finn. Une main saisit sa botte.

— Avance.

— Pourquoi ?

Il aurait aimé se mettre sur le dos pour voir derrière lui.

— Pourquoi ne pas attendre ici que le Jour s'éteigne et ensuite faire demi-tour ? Ne me dites pas que ces hommes vont rester plantés dehors jusqu'à la Nuit ? Ils sont sûrement déjà partis. Qu'est-ce qui nous empêche… ?

— Les boules de feu, imbécile. Des kilomètres carrés de boules de feu, voilà ce qui nous retient ici. Un seul faux pas peut te coûter un pied. Et encore, tu n'as pas vu ce que j'ai découvert hier soir. Ils patrouillent en ville, éclairent les murs et les plaines avec d'immenses projecteurs. Ils n'auraient aucun mal à nous repérer.

Son rire retentit comme un aboiement sinistre.

— Je pensais ce que j'ai dit aux Juges. Tu es un prophète. Si Sapphique est venu ici, nous devons l'imiter. Même si cela remet en cause mon hypothèse selon laquelle il nous faut remonter pour trouver la sortie.

Affligé, Finn secoua la tête. Même dans une situation pareille, pour le vieil homme, seules comptaient ses théories. Il poursuivit son chemin, ses orteils enfoncés dans le sol.

La voie se rétrécissait et, pendant les quelques minutes qui suivirent, il crut qu'ils allaient devoir faire marche arrière. Mais ensuite, à son grand soulagement, le tunnel s'agrandit et obliqua vers la gauche. La pente s'accentua. Enfin, il put se mettre à genoux sans se cogner la tête.

— Il y a plus de place par ici, annonça-t-il d'une voix caverneuse.

— Attends.

Gildas semblait chercher quelque chose. Tout à coup, Finn entendit un craquement et un léger sifflement. L'une des balises lumineuses dont le Commando se servait comme fusées de détresse. Finn vit le Sapient, allongé sur le dos, sortir une bougie de son sac. Il l'alluma à la balise. Tandis que la lueur rouge crachotante s'estompait, de petites étincelles jaillirent, aspirées par un courant d'air.

— Je ne savais pas que vous aviez ça.

— Certains d'entre nous ont pensé à prendre autre chose que des habits tape-à-l'œil et des bagues inutiles, railla Gildas.

Il protégea la flamme de ses mains.

— Avance en silence. Même si la Bête sait que nous sommes là.

Comme pour lui répondre, un grondement éclata dans l'obscurité. Un cri sourd qui fit vibrer le sol. Finn brandit son épée. La bougie n'éclairait pas grand-chose, il ne voyait rien.

Il continua d'avancer et le tunnel s'élargit, laissant un vaste espace autour de lui. Les parois étaient constituées de strates métalliques, de cristaux et de couches d'oxydes étranges aux reflets orange ou turquoise.

Une ombre bougea devant lui. Une bouffée d'air vicié vint lui brûler l'arrière-gorge. Les sens en alerte, il marqua un temps

d'arrêt. Derrière lui, Gildas râla.

— Ne bougez pas ! conseilla Finn.

— Elle est là ?

— Je crois.

À mesure qu'il s'habituait à l'obscurité, il prenait peu à peu conscience de son environnement. Il commençait à distinguer les bords et les façades des rochers inclinés. Un monolithe se dressait devant lui ; il se rendit compte avec stupeur qu'il était immense, comme irréel. Un vent lui cinglait le visage à présent, un souffle chaud, fétide et âcre, comme l'haleine terrible d'une créature monstrueuse.

Et, soudain, il sut que la Bête se trouvait tout autour de lui, que la surface noire et rocailleuse était sa peau croûteuse, et les vastes éperons de pierre ses griffes fossilisées. La Grotte n'était que la mue écailleuse d'un monstre ancien et redoutable.

Il se tourna pour prévenir Gildas.

Mais, dans un grincement lent et terrifiant, un Œil s'ouvrit.

Un Œil rouge, à la paupière épaisse, et bien plus gros que lui.

Claudia trouvait le vacarme des rues insupportable. Sans cesse, on lui jetait des bouquets. Au bout d'un certain temps, elle s'aperçut qu'elle frémissait dès qu'elle entendait le bruit familier des fleurs sur le toit du carrosse ; le doux parfum des tiges écrasées devenait étouffant. La calèche avançait avec difficulté et Claudia fut violemment ballottée sur son siège. À côté d'elle, Jared devenait de plus en plus pâle. Elle lui prit le bras.

— Ça va aller ?

Il sourit timidement.

— J'aimerais pouvoir descendre. Vomir sur le perron du palais ne sera pas du meilleur effet.

Elle lui rendit son sourire. Ils restèrent tous les deux en silence tandis que le carrosse cahotant traversait les portes de la citadelle, les cours et les portiques pavés, passant sous ses vastes défenses. À chaque tournant, elle comprenait qu'elle était en train de s'enfoncer toujours un peu plus au cœur du pouvoir et se rapprochait inéluctablement de cet univers de trahisons et de complots. Lentement, les cris rauques des roues s'estompèrent. Les à-coups s'espacèrent. Elle jeta un œil dehors et vit que la

route avait été recouverte d'une moquette épaisse. Dans les rues pendaient des guirlandes de fleurs. Perchées entre les toits et les pignons, des colombes battaient des ailes.

Sur ce tronçon, il y avait encore plus de monde. Ils passèrent devant les appartements des courtisans, le Conseil restreint et les bureaux du Protocole. Les clameurs se firent plus mesurées, polies, ponctuées de musique : violes, serpentins, pipeaux et tambours. Plus loin, on applaudissait. Caspar s'était penché à la fenêtre de son carrosse et saluait la foule venue acclamer son retour.

— Ils sont venus pour voir sa femme, murmura Jared.

— Elle n'est pas encore là.

Un silence.

— Maître, j'ai peur, souffla-t-elle.

Il parut surpris.

— Cet endroit me remplit d'angoisse. À la maison, je sais qui je suis, ce que je dois faire. Je suis la fille du directeur, je sais quelle est ma place. Mais cet endroit est dangereux et truffé de pièges. Je sais depuis toujours que c'est mon destin, mais je ne suis pas certaine d'avoir le courage d'y faire face. Ils vont vouloir m'absorber. Ils vont vouloir que je devienne comme eux. Et moi, je ne veux pas changer, je refuse ! Je veux rester comme je suis.

— Claudia, tu es la fille la plus courageuse que je connaisse.

— Non…

— Mais si. Et personne ne te changera. Tu régneras ici, quoi qu'il arrive. La reine est puissante et elle va te mépriser parce que tu es jeune et que tu vas prendre sa place. Ton pouvoir est aussi grand que le sien.

— Et si on vous renvoie…

Il se tourna vers elle.

— Je resterai là. Je ne suis pas téméraire. Je déteste les confrontations. Un seul regard de ton père me paralyse, que je sois un Sapient ou pas. Mais ils ne peuvent pas m'obliger à te quitter, Claudia.

Il se redressa dans son siège.

— Voilà maintenant des années que je brave la mort et je crois que ça m'a rendu un peu plus courageux.

— Ne parlez pas de ça.

Il haussa gentiment les épaules.

— La maladie progresse. Mais nous ne devons pas tant penser à nous. Nous devrions plutôt chercher un moyen d'aider Finn. Donne-moi la clé et laisse-moi y consacrer un peu de temps. Elle recèle encore sûrement de nombreux secrets.

Tandis que le carrosse arrivait à destination, elle sortit la clé de sa poche et la lui tendit. Les ailes de l'aigle incrusté dans le cristal s'agitèrent, comme s'il s'apprêtait à décoller. Jared ouvrit le rideau d'un geste brusque, laissant les rayons du soleil éclairer les facettes.

L'oiseau volait.

Il volait au-dessus d'un paysage sombre et aride. Au loin, une crevasse hachurait le sol. L'oiseau plongea et se glissa dans la faille. Terrorisée, Claudia retint son souffle.

La clé devint toute noire. Au centre vibrait une lueur rouge.

Le carrosse s'arrêta ; les chevaux soufflèrent et trépignèrent. La porte s'ouvrit. La silhouette du directeur se découpa dans l'encadrement.

— Viens, ma chère, dit-il, imperturbable. Ils nous attendent.

Sans regarder Jared, sans même s'autoriser à penser, elle descendit du carrosse, se redressa et passa son bras sous celui de son père.

Ensemble, ils se dirigèrent vers les courtisans qui applaudissaient. Des bannières de soie pendaient aux fenêtres. Ils se postèrent au bas de l'immense escalier qui menait au trône.

La reine portait une magnifique robe argentée à collerette. Même à cette distance, on ne voyait que le rouge de ses lèvres et de ses cheveux et l'éclat de son collier de diamants. Derrière elle, la mine renfrognée, se tenait Caspar.

— N'oublie pas de sourire, recommanda le directeur.

Claudia sourit. Un sourire étincelant, confiant, aussi faux que son existence. Un masque d'hypocrisie.

Puis ils grimpèrent une à une les marches de l'escalier.

Il reconnut le regard ironique qui hantait ses cauchemars.

— *Toi* ? demanda une voix râpeuse.

Il entendit la surprise de Gildas derrière lui.

— Frappe-la ! Frappe-la, Finn !

L'Œil formait un tourbillon, une spirale en mouvement, une galaxie écarlate. Tout autour, l'obscurité semblait prise de convulsions, tandis que l'énorme créature cherchait à se redresser. La peau du monstre était recouverte d'objets, de joyaux fragmentés, d'os, de pièces de chiffons, de lames brisées. Tous vieux de centaines d'années. Dans un grand déchirement sonore, la créature pivota. Ce que Finn avait pris pour un rocher noir et rugueux était sa tête, qui le dominait de toute sa masse. Des éperons de métal jaillirent comme des serres et vinrent se planter dans le sol de la Grotte.

Finn ne parvenait pas à bouger. Des nuages de poussière et de fumée l'enveloppèrent.

— Frappe-la ! cria Gildas en lui prenant le bras.

— Ça ne sert à rien. Ne voyez-vous pas… ?

Gildas rugit de colère, attrapa l'épée et s'empressa de la planter dans la peau tannée de la Bête. Puis il fit un bond en arrière, comme s'il s'attendait à ce que des cascades de sang se déversent de la plaie. Quand ses yeux tombèrent sur l'endroit où il avait frappé, ce fut le choc.

Il n'y avait aucune blessure. La peau s'était ouverte puis recomposée, après avoir aspiré l'épée au passage. La Bête était une créature composite, un agrégat agile formé par des millions d'êtres, de chauve-souris, d'os, de scarabées, d'abeilles. Un kaléidoscope sans cesse en évolution, à base de roches et de métal. Alors qu'elle se mouvait, ils comprirent que, au cours des âges, elle avait absorbé toute la peur de la ville, consommé tous les tributs que les citadins lui avaient envoyés dans l'espoir de l'apaiser, et que cela n'avait fait que la rendre plus imposante encore. Quelque part à l'intérieur de ce corps énorme, des milliards d'atomes de victimes et d'enfants condamnés par les Juges s'étaient agglomérés. Une masse magnétique de chair dont la queue abîmée était incrustée d'ongles et de dents.

Elle s'étira devant eux puis se pencha en avant, approcha son Œil du visage de Finn, dont la peau devint écarlate. Ses mains paraissaient recouvertes de sang.

— *Finn,* dit-elle d'une voix enjôleuse. *Enfin.*

Le garçon fit un pas en arrière et se cogna à Gildas. Le

Sapient lui attrapa le bras.

— Tu connais mon nom ?

— *Je t'ai baptisé*, expliqua-t-elle en faisant frétiller sa langue. *Je t'ai donné ce nom il y a bien longtemps, quand tu es né au cœur de mes cellules. Quand tu es devenu mon fils.*

Il tremblait de tout son corps. Il aurait aimé nier cette réalité, crier pour se défendre, mais rien ne vint.

La créature pencha la tête et l'examina. Son long museau, constitué d'abeilles et d'écaillés, se désagrégea puis se reforma.

— *Je savais que tu reviendrais. Je t'ai surveillé, Finn, car tu es différent des autres. Parmi les innombrables creux et replis de mon corps, parmi tous les êtres que je retiens, il n'y a personne comme toi.*

La Bête approcha sa tête encore plus près. Elle esquissa un sourire puis se ravisa.

— Tu *crois sérieusement que tu peux me fuir ? As-tu oublié que je peux te tuer, que je peux abolir l'air et la lumière et te réduire en cendres en quelques secondes ?*

— Non, je n'ai pas oublié, parvint-il à dire.

— *La plupart des hommes oublient. La plupart des hommes sont contents de vivre dans leur Prison et pensent qu'il n'y a pas d'autre monde possible, mais pas toi, Finn. Tu te souviens de moi. Tu regardes autour de toi et tu vois que mes yeux t'observent. Lors de ces nuits obscures, je t'ai entendu appeler mon nom…*

— Tu ne m'as pas répondu, murmura-t-il.

— *Mais tu savais que j'étais là. Tu es un prophète, Finn. Comme c'est intéressant.*

Gildas fit un pas en avant. Il était pâle et ses cheveux clairsemés luisaient de sueur.

— Qui es-tu ? grommela-t-il.

— *Je suis Incarceron, vieil homme. Tu devrais le savoir. Ce sont les Sapienti qui m'ont créée. Votre échec retentissant. Votre ennemie.*

Elle se rapprocha encore, faisant onduler son énorme masse. Des morceaux de chiffons pendaient à l'intérieur de sa gueule béante. Ils sentirent son haleine grasse et sucrée.

— *Ah, la fierté des Sages. Et maintenant vous osez chercher*

un moyen d'échapper à la folie que vous avez engendrée.

Elle recula, tout en plissant ses immenses Yeux rouges.

— Paye-moi, Finn. Paye-moi, tout comme Sapphique m'a payée. Donne-moi ta chair et ton sang. Donne-moi le vieil homme qui semble tant désirer la mort. Alors peut-être que la clé pourra t'aider à ouvrir des portes dont tu n'oserais rêver.

La bouche de Finn était sèche, comme brûlée.

— Ce n'est pas un jeu.

— Non ?

La bête éclata d'un rire doux et visqueux.

— N'êtes-vous pas des pions sur un échiquier ?

— Des humains, répondit-il, en colère à présent. Des humains qui souffrent. Des humains que tu tourmentes.

Pendant un instant, la créature s'évanouit dans un nuage d'insectes. Puis ils se regroupèrent, formant un nouveau visage, sinueux et effrayant.

— Je crains que ce ne soit pas le cas. Ils se tourmentent les uns les autres. Aucun système ne peut empêcher le mal d'y pénétrer parce que les humains sont ainsi. Ils orchestrent leur propre malheur, même les enfants. Ces hommes-là ne méritent même pas une seconde chance et il est de mon devoir de les enfermer. Je les retiens en moi. Je les avale.

Un tentacule vint fendre l'air et s'enroula autour de son poignet.

— Paye-moi, Finn.

Finn recula puis lança un regard à Gildas. Le Sapient paraissait démuni, comme s'il venait d'être submergé par sa propre appréhension.

— Laisse-la me prendre, mon garçon, déclara-t-il. Il n'y a plus rien pour moi dans cette vie.

— Non ! s'écria Finn.

Puis il s'approcha du sourire de serpent.

— Je t'ai déjà donné une vie.

— Ah. La femme. Je sais que sa mort te déchire de l'intérieur. Il est si rare de voir un humain éprouver des remords et de la honte. Ces sentiments m'intéressent.

Quelque chose dans ce sourire narquois provoqua en Finn un mouvement de surprise. L'espoir surgit dans son cœur.

— Elle n'est pas morte ! souffla-t-il. Tu l'as attrapée, tu as empêché sa chute, n'est-ce pas ? Tu l'as sauvée.

La créature lui adressa un clin d'œil tourbillonnant.

— *Rien ne se perd*, ici, murmura-t-elle.

Finn l'observait, hésitant. La voix de Gildas résonna dans son oreille.

— Elle ment.

— Peut-être. Peut-être pas.

— Elle se joue de toi.

Dépité, le vieil homme observa le vortex trouble à l'intérieur de l'Œil.

— Si c'est vrai que nous t'avons créée, alors je suis prêt à payer pour notre folie.

— Non !

Finn lui agrippa le bras. Il fit glisser l'anneau argenté de son pouce et brandit devant lui l'objet étincelant.

— Mère, tu n'as qu'à accepter ça comme tribut. C'était la bague de Jormanric. Et s'en débarrasser lui était complètement égal.

21

J'ai travaillé pendant des années en cachette à fabriquer un appareil qui serait la copie exacte de celui qui est à l'Extérieur. Maintenant, il me protège. Timon est décédé la semaine dernière et Pela a disparu quand les révoltes ont éclaté. Bien que je sois caché ici dans le hall perdu, je sais que la Prison me cherche. « Monseigneur, murmure-t-elle, je vous sens. Je vous sens ramper sur ma peau. »

JOURNAL DU DUC DE CALLISTON

La reine se leva avec grâce.

Ses yeux étranges étaient clairs et froids.

— Ma chère Claudia.

Claudia exécuta une révérence. Un baiser effleura sa joue. Lorsque la reine la serra dans ses bras, elle sentit, malgré les habits, les os fins et la silhouette frêle emprisonnée dans un corset.

Personne ne connaissait l'âge de la reine Sia. Après tout, n'était-elle pas une sorcière ? Elle devait être plus âgée que le directeur, qui, à ses côtés, avait l'air grave avec sa barbe taillée. Fragile ou pas, sa jeunesse était convaincante. Elle semblait à peine plus vieille que son fils.

Elle prit Claudia par le bras et elles s'avancèrent sous l'œil maussade de Caspar.

— Tu es si jolie, ma chère. Cette robe est sublime. Et tes cheveux ! Est-ce vraiment ta couleur naturelle ou bien les fais-tu teindre ?

Claudia sentit sa respiration s'accélérer et l'agacement

poindre. Mais elle n'eut pas besoin de répondre à la reine. Celle-ci abordait déjà un autre sujet.

— … Et j'espère que tu ne vas pas penser que je prends trop d'initiatives.

— Mais non, répondit Claudia après un silence.

La reine sourit.

— Parfait. Par ici.

Deux portiers ouvrirent alors une immense porte en bois à double battant. La reine et Claudia la franchirent et la porte se referma derrière elles. La petite pièce dans laquelle elles se trouvaient prit de la vitesse et de la hauteur.

— Oui, je sais, murmura la reine tout en la serrant toujours contre elle. Une véritable atteinte au Protocole. Mais je suis la seule à m'en servir, donc ce n'est pas la peine d'en parler à qui que ce soit.

Elle lui agrippait si fort le bras que Claudia sentait ses ongles lui transpercer la chair. Elle respirait avec difficulté, comme si elle avait été kidnappée. Et où étaient Caspar et son père ?

La porte s'ouvrit. Le couloir qui s'offrait à sa vue était une immense étendue de miroirs et de dorures. Il devait bien faire trois fois la taille de leur maison. La reine la prit par la main. Elles passèrent devant de grandes cartes peintes sur lesquelles figuraient tous les pays du royaume. Dans les coins étaient dessinés des vagues fantaisistes, des sirènes et des monstres.

— C'est la bibliothèque. Je sais que tu aimes les livres. Malheureusement, Caspar ne partage pas ton goût du savoir. Honnêtement, j'ignore même s'il sait lire. Mais la visite sera pour plus tard.

Claudia regarda derrière elle. Chaque carte était encadrée par deux urnes en porcelaine blanc et bleu de la taille d'un homme. Les rayons du soleil et le jeu de miroirs empêchaient de distinguer l'extrémité du couloir. À croire qu'il s'étirait à l'infini. La petite silhouette blanche de la reine parut se répéter devant elle, derrière elle, sur les côtés. À côté de cette femme à l'allure surnaturelle, au pas enlevé, à la voix confiante et aiguë, Claudia comprit que l'appréhension qu'elle avait ressentie dans le carrosse était justifiée.

— Et voilà ta suite. La chambre de ton père est à côté.

La pièce était immense.

Le tapis épais semblait recouvrir les pieds de Claudia. Le lit était un océan de soie couleur safran dans lequel elle craignit de se noyer.

Tout à coup, elle se libéra de l'emprise de la reine et fit un pas en arrière. Elle connaissait ce piège et elle sut qu'elle venait d'y tomber.

Sia restait silencieuse. Fini les bavardages creux. Elles se faisaient face.

Puis la reine sourit.

— Je suis certaine que je n'ai pas besoin de te mettre en garde, Claudia. J'imagine que la fille de John Arlex a reçu une bonne éducation mais cela ne te fera pas de mal de savoir que la plupart des miroirs de ce palais sont sans tain et que les micros y sont des plus efficaces.

Elle s'avança vers la jeune fille.

— J'ai appris que tu t'étais prise de curiosité pour notre regretté Gilles.

Claudia rassembla ses forces pour ne rien laisser paraître de ses émotions, mais ses mains étaient gelées. Elle baissa les yeux.

— J'ai pensé à lui. Si les choses s'étaient déroulées autrement…

— Oui. Sa mort nous a tous anéantis. Cependant, même si la dynastie des Havaarna n'est plus, le royaume doit être dirigé. Et je ne doute pas une seconde de ta capacité à régner, Claudia.

— Moi ?

— Évidemment.

La reine pivota sur elle-même et alla s'asseoir sur une chaise dorée.

— Tu sais aussi bien que moi que Caspar est incapable de gouverner. Prends place à côté de moi, ma jolie. Je vais te donner quelques conseils.

Malgré la surprise qui la paralysait, Claudia obéit.

La reine se pencha en avant. Ses lèvres rouges dessinèrent un sourire empreint de fausse modestie.

— Ta vie ici peut être des plus plaisantes. Caspar est un gosse. Si tu lui laisses ses jouets, ses chevaux, ses demeures, ses filles, il ne te causera aucun souci. Je suis à peu près certaine qu'il n'y

connaît rien en politique. Tout l'ennuie ! Mais toi et moi, nous pouvons occuper nos journées de manière agréable, Claudia. Tu ne peux pas imaginer à quel point la compagnie des hommes est lassante.

Claudia se contentait de fixer ses mains. Comment savoir où se situait la vérité ? Tout ceci n'était-il qu'un jeu ?

— Je croyais…

— Que je te détestais ? demanda-t-elle en éclatant de rire comme une petite fille. J'ai besoin de toi, Claudia. Nous pouvons régner ensemble sur ce royaume. Personne d'autre ne fera ça aussi bien que toi ! Et ton père obtiendra ce qu'il désirait tant. Alors…

Elle tapota les mains de Claudia.

— Oublie toutes ces tristes pensées à propos de Gilles. Il est mieux là où il est.

Lentement, Claudia hocha la tête et se leva. La reine fit de même, dans un froissement de soie.

— Il y a une chose…

La main sur la porte, la reine se retourna.

— Oui ?

— Jared Sapiens, mon professeur. Je…

— Tu n'as plus besoin de professeur. Je t'enseignerai tout ce que tu dois savoir.

— Je veux qu'il reste, dit Claudia avec fermeté.

La reine la regarda dans les yeux.

— Il est jeune pour un Sapient. Je ne sais à quoi pensait ton père quand…

— Il reste, déclara-t-elle d'un ton sans appel.

Les lèvres écarlates de la reine frémirent. Elle afficha un sourire affectueux.

— Si tu le dis, ma chère. Comme tu voudras.

Jared posa le scanner sur la porte, ouvrit la minuscule fenêtre à vantaux et s'assit sur le lit. Les membres de la cour devaient penser qu'un Sapient n'avait pas de gros besoins car la chambre était rudimentaire. Un plancher en bois, des murs recouverts de panneaux sombres gravés de trèfles et de roses grossières.

Une odeur de marais imprégnait la pièce. Elle semblait vide

mais il avait déjà détecté deux petits micros et il pouvait y en avoir d'autres. Tant pis, il devait prendre le risque.

Il serra la clé dans sa main et appuya sur le bouton de l'émetteur-récepteur.

Le cœur de la clé était plongé dans le noir.

Il appuya de nouveau, inquiet à présent. L'obscurité s'étendit jusqu'aux contours du cristal. Puis il vit se dessiner la silhouette d'une personne accroupie.

— On ne peut pas parler, murmura Keiro. Pas maintenant.

— Alors écoutez, répondit-il à voix basse. Ceci peut vous aider. La combinaison 2431 sur le pavé numérique produit un écran miroir. Vous échapperez ainsi à n'importe quel système de surveillance. Vous disparaîtrez des radars. Vous comprenez ?

— Je ne suis pas stupide.

Le murmure empreint de mépris de Keiro était presque imperceptible.

— Vous avez trouvé Finn ?

Aucune réponse. Il s'était déconnecté.

Jared croisa les doigts et jura. Par la fenêtre, il entendit des voix. Des violonistes dans un jardin au loin semblaient prêts à jouer quelques morceaux. Ce soir, on danserait pour accueillir la fiancée de l'héritier.

Pourtant, si on se fiait au vieux Bartlett, le véritable dauphin vivait encore. Claudia était convaincue qu'il s'agissait de Finn. Jared secoua la tête et déboutonna son col de ses longs doigts. Claudia voulait tellement avoir raison. Jared se forcerait à taire ses propres doutes, parce que, sans cet espoir, elle n'avait plus rien. Et puis, après tout, ses intuitions pouvaient s'avérer justes.

Fatigué, il s'adossa contre le traversin dur et sortit un sachet de médicaments de sa poche. Les doses étaient plus fortes maintenant : depuis une semaine il avait rajouté trois graines à sa potion. La douleur nichée en lui semblait croître lentement, comme un être vivant. Parfois, il pensait qu'elle dévorait la drogue et qu'il ne faisait qu'attiser son appétit.

Il piqua la seringue dans son bras et fronça les sourcils. Il devait chasser ces idées morbides.

Mais quand il s'allongea sur le lit et s'endormit, il rêva pendant un moment qu'un œil écarlate s'était ouvert dans le mur

et l'observait.

Finn sentait le désespoir l'envahir. Il brandissait la bague devant lui.

— Prenez-la et laissez-nous partir.

L'Œil s'approcha et l'examina avec attention.

— *Crois-tu que cet objet ait une valeur ?*

— Il contient une vie, emprisonnée à l'intérieur.

— *Quel à-propos*, si *l'on pense que toutes* vos vies *sont emprisonnées en moi.*

Finn tremblait. Pourquoi Keiro n'intervenait-il pas ?

Gildas s'écria :

— Prenez-la ! Laissez-nous partir.

— *Tout comme j'ai accepté un tribut de la part de Sapphique ? Tout comme j'ai pris ceci ?*

Un rayon de lumière jaillit. Une fente se dessina dans les plis de la Bête. Ils virent un os minuscule tapi au fond.

Stupéfait, Gildas marmonna une prière.

— *Comme il est petit !* remarqua la Bête. *Et pourtant il est source de tant de douleurs. Laissez-moi voir cette vie.*

La Bête avança un doigt crochu. Finn ouvrit la main.

Tout à coup, la Bête cligna de l'œil. Celui-ci s'écarquilla, se contracta, s'arrondit. Le garçon avait disparu !

— *Comment as-tu fait ça ? Où es-tu* ? demanda la Bête, fascinée.

Une main se plaqua sur la bouche de Finn. Tandis qu'il se débattait, il vit Attia, l'index posé sur les lèvres. Derrière elle se tenait Keiro. Dans une main, il tenait la clé ; dans l'autre, un lance-flammes.

— *Tuas disparu !* hurla la Bête, terrassée. *Comment est-ce possible ?*

De son corps jaillit une armée de tentacules. De minuscules araignées noires baveuses pendaient, accrochées aux extrémités.

Finn tomba en arrière.

Keiro posa le lance-flammes sur son épaule.

— Si c'est nous que tu cherches, annonça-t-il d'une voix posée, nous voilà.

Finn vit passer devant ses yeux un jet de flammes. La Bête

vociféra. En un instant, tous les animaux tapis dans la grotte s'éveillèrent et se mirent à pousser des cris perçants. Des chauves-souris affolées s'élancèrent vers le haut de la caverne et en percutèrent les parois rocheuses.

Keiro poussa un cri de joie. Il envoya un deuxième jet de flammes. La Bête implosa en une multitude de fragments éparpillés, de chairs brûlées et de pierres fendues. L'Œil fut bientôt réduit à une étincelle qui finit par s'estomper.

Les flammes sifflèrent, heurtèrent les murs et rebondirent ; elles carbonisèrent tout sur leur passage.

— Sortons d'ici ! hurla Finn.

Mais le plafond et le sol de la caverne commençaient à se craqueler. Ils allaient rester prisonniers.

— *Je ne peux peut-être plus vous voir*, cria la Prison au milieu du chaos, *mais je sais que vous êtes là et je compte bien te garder près de moi, mon fils*.

La Grotte se rétrécissait, s'effondrait, des morceaux de sa paroi supérieure tombaient, obligeant Finn et ses compagnons à se regrouper en son centre. Finn attrapa la main d'Attia.

— On doit rester ensemble !

— Finn, appela Gildas d'une voix rauque. Dans le mur. Là-haut.

Finn mit quelques secondes avant de comprendre. Puis il la vit. Une fissure. Une issue.

Attia lâcha sa main. Elle s'élança, sauta et agrippa la paroi. Elle parvint à l'escalader.

Finn poussa Gildas. Mû par le désespoir, le vieil homme montait tant bien que mal. Des morceaux de rochers et de pierres précieuses roulaient sous ses mains.

Finn se tourna vers Keiro.

Il braquait toujours l'arme sur la créature.

— Vas-y ! Elle nous cherche encore ! cria-t-il.

Incarceron était aveugle, tâtonnait et s'agitait dans le noir. Le corps de la Bête se reformait – une griffe, une queue. Elle percevait leurs mouvements dont les vibrations résonnaient sur sa peau. Finn emboîta le pas à Gildas.

En perpétuelle évolution, les murs se modifiaient, ondoyaient et se rehaussaient à mesure que la créature se redressait et

pivotait sur elle-même pour les attaquer. Accrochés aux parois de la caverne, ils grimpèrent sans relâche. Soudain, Finn aperçut des filaments de lumière au-dessus de lui, des étincelles de clarté, et, pendant un instant, magique, il eut l'impression d'évoluer parmi les étoiles. L'une d'elles fondit sur lui et il comprit qu'il s'agissait d'un projecteur, qui éclaira ses mains et son visage.

Attia se tourna vers lui. Son visage semblait flou.

— Ralentis ! Nous devons rester près de la clé.

Keiro se trouvait encore à mi-chemin. Il s'était débarrassé du lance-flammes. Une ondulation parcourut la paroi crevassée et il glissa. Il ne tenait plus que par une main. Peut-être la Bête s'en aperçut-elle car elle siffla et l'air se remplit de fumée opaque.

— Keiro ! s'écria Finn. Il faut que j'aille le chercher.

— Non, il peut se débrouiller, répondit Attia.

Keiro ramena ses pieds contre la paroi, faisant frémir la Bête. Puis elle éclata de rire, de ce rire sinistre que Finn connaissait si bien.

— Alors, comme ça, vous avez un outil qui vous rend invisibles. Je vous félicite. Mais j'ai bien l'intention de découvrir de quoi il s'agit.

Des nuages de poussière se mirent à tomber. Un faisceau lumineux apparut.

— Attendez ! hurla Finn en direction de Gildas.

À bout de souffle, le vieil homme secoua la tête.

— Je n'en peux plus.

— Vous devez essayer.

Finn lança un regard désespéré à Attia. Elle passa le bras de Gildas autour de son épaule et dit :

— Je vais rester avec lui.

Finn rejoignit Keiro, risquant de dégringoler à chaque seconde. Il le saisit par la main et le tira vers lui.

— C'est pas la peine de continuer. On ne peut pas sortir.

— On doit pouvoir, haleta Keiro. On a une clé.

Il se tortilla dans tous les sens pour la récupérer et la tendit à Finn. Pendant un court instant, ils la tinrent tous les deux. Finn appuya sur tous les boutons, sur l'aigle, la sphère, la couronne. Rien. Tandis que la Bête gesticulait en dessous, il secoua la clé en

hurlant. Tout à coup, elle laissa échapper un gémissement et diffusa une vague de chaleur intense. Il n'allait pas pouvoir tenir le cristal brûlant très longtemps.

— Utilise-la ! hurla Keiro. Fais fondre les rochers.

Finn orienta la clé vers les parois de la grotte. Aussitôt, elle vibra et cliqueta.

Incarceron vociféra. Un hurlement sinistre. D'énormes morceaux de roche s'écroulèrent. Au-dessus d'eux, Attia criait. Une faille blanche zébra le mur telle une déchirure dans le tissu du monde.

Le directeur se tenait près de la fenêtre avec Claudia et observait les réjouissances éclairées aux flambeaux.

— La reine est très contente, déclara-t-il avec solennité. Tu lui as fait forte impression.

— Tant mieux.

Claudia était si fatiguée qu'elle pouvait à peine réfléchir.

— Demain, peut-être, nous…

Il fut interrompu par un cri strident, urgent, persistant. Surprise, Claudia regarda autour d'elle.

— Qu'est-ce que c'est ?

Son père se figea. Puis il plongea la main dans la poche intérieure de son manteau et sortit sa montre. Il ouvrit le couvercle. Elle vit le superbe cadran, l'heure. Onze heures moins le quart.

La montre ne sonnait pas l'heure. Elle sonnait l'alarme.

Quand le directeur releva la tête, ses yeux gris étaient froids.

— Je dois y aller. Bonne nuit, Claudia. Dors bien.

Étonnée, elle le regarda se diriger vers la porte.

— C'est… c'est la Prison ? demanda-t-elle.

Il se retourna, le regard affûté.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Cette alarme… Je ne l'ai jamais entendue auparavant.

Il l'observait, et elle s'en voulut d'éveiller ainsi son attention.

— Oui, répondit-il. Il semble qu'il y ait eu un… incident. Ne t'inquiète pas, je vais m'occuper de ça personnellement.

Les portes se refermèrent derrière lui.

Pendant un instant, elle resta debout sans bouger, à fixer les

panneaux de bois. Ensuite, comme si l'immobilité des lieux l'avait poussée à l'action, elle attrapa un châle noir, l'enroula autour de ses épaules et se précipita vers la porte.

Il marchait vite et avait déjà presque atteint le bout du couloir doré. Dès qu'il disparut au coin, elle s'élança derrière lui sans faire de bruit. Son reflet vacillait dans les miroirs.

À côté d'un grand vase chinois, un rideau ondulait. Elle se glissa derrière et se retrouva en haut d'un escalier en colimaçon mal éclairé. Elle patienta, le cœur battant. La longue silhouette sombre descendait les marches. Soudain, le directeur se mit à courir. Elle le suivit dans l'escalier. Les murs dorés se parèrent de briques puis de pierres. Un lichen gluant recouvrait les marches creusées par le temps.

Il faisait froid et très sombre. Son souffle décrivait des volutes blanches dans la pénombre. Elle frissonna et resserra son châle sur ses épaules.

Il se rendait à la Prison.

Il se rendait dans Incarceron !

Au loin, l'alarme sonnait toujours, obstinée, angoissante.

Claudia était dans les celliers : d'immenses pièces voûtées, dans lesquelles s'empilaient des tonneaux et des fûts. Des câbles reliés par de la pâte blanche qui avait coulé depuis les joints serpentaient le long des murs. Elle ne savait pas si ce décor était conforme au Protocole mais il était très convaincant.

Cachée derrière une pile de tonneaux, elle pencha la tête et s'immobilisa.

Elle le vit près du Portail.

Il était en bronze, encastré dans le mur et abîmé par le temps. De longues traînées de bave d'escargot le faisaient scintiller. D'énormes rivets sculptaient sa surface ; des chaînes rouillées pendaient en travers. Claudia vit l'aigle des Havaarna et son cœur bondit dans sa poitrine. Les ailes déployées de l'oiseau étaient à peine visibles sous les couches de vert-de-gris.

Son père jeta un œil autour de lui et elle se recroquevilla derrière la pile de tonneaux. Elle osait à peine respirer. Il tapa un code sur le pavé numérique incrusté dans le globe tenu par l'aigle. Un bruit métallique retentit.

Les chaînes pivotèrent, glissèrent puis tombèrent au sol.

Un nuage de toiles d'araignées, de bave d'escargot séchée et de poussière se souleva. La porte s'ouvrit.

Elle tendit le cou pour découvrir ce qui se dissimulait derrière. Mais elle ne vit rien d'autre que l'obscurité d'où s'échappait une odeur âcre et métallique. Le directeur regarda encore une fois autour de lui et elle se cacha.

Quand elle jeta un œil sur la porte, il avait disparu. L'accès était fermé.

Claudia s'adossa contre les pierres humides et poussa un cri de victoire.

Enfin, après tout ce temps.

Elle l'avait trouvée.

L'alarme résonnait dans leurs oreilles, dans leurs veines, dans leurs os. Finn craignit qu'elle ne lui déclenche une crise. Terrifié, il se précipita vers la faille, prêt à affronter le vent glacial qui s'y engouffrait en rugissant.

La Bête s'était évaporée. Elle avait fini de se désintégrer quand Keiro avait attrapé Gildas. Une avalanche de fragments leur était tombée dessus. Ils avaient dégringolé et étaient venus percuter le mur. À présent, accrochés les uns aux autres, ils formaient une cordée reliée au poignet de Finn.

Ce dernier hurla de détresse.

— Je vais vous lâcher !

— T'as pas intérêt ! souffla Keiro.

Sa terreur le poussait à bout. La main de Keiro glissait inexorablement.

Une ombre le recouvrit. Il pensa qu'il s'agissait de la Bête ou d'un aigle. Puisant dans ses dernières forces, il leva la tête et vit s'engouffrer dans la crevasse un engin puissant. Un voilier en argent, un vieux vaisseau, dont les voiles étaient un tissu de toiles d'araignées et dont les cordes entremêlées pendaient sur les côtés.

Il évolua au-dessus d'eux pendant un instant, tel un spectre menaçant. Lentement, une trappe s'ouvrit à sa base. Retenu par d'immenses câbles, un panier en descendit. Un visage apparut dans l'ouverture, un visage de gargouille hideux, déformé par des lunettes de plongée et un masque à oxygène.

— Montez ! ordonna-t-il. Avant que je change d'avis.

Keiro n'aurait su dire comment il atterrit dans le panier mais il ne lui fallut que quelques secondes pour l'atteindre. Gildas arriva après lui, suivi d'Attia. À son tour, Finn se hissa auprès des autres. Il semblait abruti de fatigue. Il fallut que Keiro se mette à hurler pour qu'il retrouve ses esprits.

— Finn, tu m'écrases !

Il se poussa avec difficulté.

— Ça va ? demanda Attia, inquiète.

— … Oui.

Il détourna le regard et se pencha par-dessus bord. Malgré le vent glacial qui faisait onduler le panier, il se sentait heureux.

Ils étaient sortis du gouffre et voyageaient désormais au-dessus des plaines, à des kilomètres de la ville. À cette hauteur, ils pouvaient voir les fumées de la Grotte incendiée. On aurait dit que la surface de la terre était la peau de la Bête qui grondait en dessous, ivre de rage.

Des nuages s'étiraient devant eux, des vapeurs jaune métallisé. Un arc-en-ciel.

Gildas attrapa le bras de Finn. La voix débordante de joie du vieil homme se perdait dans le vent.

— Lève les yeux, mon garçon ! Tu vois ! Les Sapienti ont encore des pouvoirs !

Tandis que le voilier en argent tournoyait dans les airs, Finn aperçut une tour si étroite et si haute qu'elle ressemblait à une aiguille en équilibre sur un nuage. Le sommet brillait de mille feux. Finn soupira et son souffle vint recouvrir de givre la rambarde. Autour de lui, les particules d'oxygène semblaient se condenser, comme si un aimant les avait polarisées. Il haletait dans cet air appauvri. Tremblant de froid et de peur, il saisit le bras du vieil homme, incapable de regarder en bas. La minuscule ère d'atterrissage en haut de la tour grossissait à mesure qu'ils s'en approchaient. Au-dessus, un globe effectuait de lentes rotations.

Tout autour d'eux, la nuit d'Incarceron s'abattait à l'infini sur le ciel gelé.

Dans son sommeil, Jared entendit qu'on tambourinait à sa porte. Il se réveilla et tressaillit.

Pendant un instant, il ne sut pas où il se trouvait. Puis un murmure lui parvint de l'autre côté de la cloison.

— Jared ! C'est moi, dépêchez-vous !

Il sortit du lit et atteignit l'entrée en trébuchant. Après avoir désactivé le scanner, il déverrouilla la serrure. Il lui fallut du temps car ses doigts étaient engourdis. Tout à coup, la porte s'ouvrit, manquant le percuter au visage. Claudia pénétra dans la pièce. Elle était recouverte de poussière et avait enroulé un châle sale autour de sa robe en soie.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il. A-t-il découvert la vérité, Claudia ? Est-ce qu'il sait que nous avons la clé ?

— Non, non, répondit-elle.

Essoufflée, elle s'assit sur le lit et se pencha en avant, les mains sur les côtes.

— Alors quoi ?

Elle leva la main, lui demandant de patienter quelques instants. Quand elle redressa la tête pour parler, il vit son air triomphal.

Pris d'une soudaine lassitude, il recula.

— Qu'est-ce que tu as fait, Claudia ?

— Enfin, répondit-elle, après toutes ces années, j'ai percé le mystère de la Prison. J'ai trouvé la porte qui mène dans Incarceron.

Un monde en suspension

22

— Où sont les chefs ? demanda Sapphique.
— Dans leur forteresse, répondit le cygne.
— Et les poètes ?
— Ils se sont égarés en rêvant d'autres mondes.
— Et les artisans ?
— Ils construisent des machines qui pourront défier l'obscurité.
— Et les Sages, ceux qui ont inventé le monde ?
Le cygne inclina tristement son long cou noir.
— Ces sorciers et ces vieillards se sont retirés dans leurs tours.

SAPPHIQUE AU ROYAUME DES OISEAUX

Avec une prudence infinie, Finn toucha l'une des sphères.

Il se trouvait face à son propre reflet que le verre délicat couleur lilas déformait de manière grotesque. Derrière lui, il vit Attia passer sous l'arche et regarder autour d'elle.

— Où sommes-nous ?

Elle observait avec émerveillement les bulles qui pendaient du plafond. Il remarqua qu'elle s'était lavée, que ses cheveux étaient propres. Ses nouveaux habits la rajeunissaient.

— Son laboratoire. Viens voir.

Certaines sphères contenaient des paysages entiers. Dans l'une d'elles, une colonie de créatures à la fourrure dorée dormait, paisiblement enfouie sous des dunes de sable. Attia enroula ses mains autour du verre.

— Elle dégage de la chaleur.

Il acquiesça.

— Tu as dormi un peu ?

— Un peu. Mais je n'ai pas l'habitude du silence. Et toi ?

Il hocha la tête. Il ne voulait pas lui dire qu'il s'était effondré sur le petit lit blanc et endormi sans même se déshabiller. Quand il s'était réveillé ce matin-là, il avait découvert que quelqu'un l'avait enveloppé dans une couverture et avait posé ses habits sur une chaise. Keiro ?

— Tu as vu l'homme du bateau ? Gildas pense que c'est un Sapient.

— Il porte toujours ses lunettes et son masque, répondit-elle en secouant la tête. Et il n'a pas dit grand-chose hier soir, à part : « Installez-vous dans ces chambres. Nous parlerons demain matin. » Ce que tu as fait pour Keiro, poursuivit-elle après avoir regardé autour d'elle, c'était courageux.

Ils restèrent silencieux pendant un moment. Il vint à côté d'elle et ils contemplèrent les animaux qui se grattaient et se retournaient dans leur sommeil. Dans cette tour, il existait une pièce entière de mondes de verre, aux couleurs variées, turquoise, or, bleu pâle. Tous ces globes pendaient au bout d'une chaîne. Certains étaient aussi petits qu'un poing, d'autres gigantesques. À l'intérieur, des oiseaux volaient, des poissons nageaient, des milliers d'insectes grouillaient, collés les uns aux autres.

— On dirait qu'il leur a tous construit des cages, remarqua-t-elle d'une voix tranquille. J'espère qu'il ne va pas nous en fabriquer une.

Tout à coup, Finn eut un mouvement de recul.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien.

Il retira ses mains de la sphère. Celles-ci laissèrent des empreintes.

— Tu as vu quelque chose, poursuivit Attia, les yeux écarquillés. Tu as vu les étoiles, Finn ? Est-ce qu'il y en a vraiment des millions ? Se rassemblent-elles pour chanter dans la nuit ?

Pour une raison qui lui échappait, il ne voulut pas la décevoir.

— J'ai vu… j'ai vu un grand bâtiment devant un lac. Il faisait nuit. Des lampions flottaient sur l'eau. Des petites lanternes de papier dans lesquelles on avait posé une bougie, bleues, vertes,

ou écarlates. Il y avait des barques sur le lac et j'avais pris place dans l'une d'elles. J'étais là, Attia. Je me suis penché sur le rebord pour observer mon reflet dans l'eau et, oui, j'ai vu des étoiles. Et elles étaient en colère parce que la manche de ma chemise était trempée.

— Les étoiles ? demanda-t-elle en se rapprochant.

— Non. Les femmes.

— Quelles femmes ? Qui sont-elles, Finn ?

Il fouilla dans son esprit. Une odeur lui parvint, puis une ombre.

— Il y avait une femme en particulier. Elle paraissait fâchée.

Il souffrait. Se rappeler était douloureux, générait des éclairs de lumière. Il ferma les yeux. Il avait la bouche sèche et il transpirait.

— Non.

Anxieuse, elle voulut le toucher. Ses poignets étaient encore gonflés et rouges, là où les chaînes avaient cisaillé la peau.

— Je sais que ça te bouleverse.

Il se frotta le visage. La pièce baignait dans une tranquillité qu'il n'avait pas connue depuis qu'il avait quitté la cellule où il était né.

— Keiro dort toujours ?

— Lui ? dit-elle d'un ton revêche. Qu'est-ce que ça peut bien faire ?

Elle se promenait entre les sphères.

— Si tu le détestes autant, pourquoi es-tu restée avec lui dans la ville ? demanda-t-il.

Comme elle restait silencieuse, il poursuivit :

— Comment avez-vous fait pour nous suivre ?

— Ça n'a pas été facile, répondit-elle, les lèvres plissées. On entendait toutes sortes de rumeurs à propos de la Bête, et Keiro a eu l'idée de voler un lance-flammes. J'ai fait diversion pour qu'il puisse s'en emparer. D'ailleurs, j'attends toujours ses remerciements.

Finn ne put s'empêcher de rire.

— Keiro ne remercie jamais personne. Il est comme ça.

Il posa ses mains et son front sur la surface lisse d'une sphère et observa les reptiles à l'intérieur qui le regardaient,

impassibles.

— Je savais qu'il viendrait. Gildas refusait d'y croire mais je savais qu'il ne m'abandonnerait pas.

Elle ne répondit pas, murée dans le silence. Il se tourna et comprit qu'elle luttait pour contenir sa colère.

— Tu as tort, Finn ! explosa-t-elle enfin. Tu ne vois donc pas qui il est vraiment ? Il t'aurait laissé tomber sans problème. Il serait parti, aurait gardé la clé, sans y regarder à deux fois !

— Non, répondit-il, surpris.

— Si !

Elle s'approcha de lui. Elle était livide, ce qui faisait ressortir les blessures sur son visage.

— Sans les menaces de la fille, il t'aurait laissé tomber.

Un frisson parcourut Finn.

— Quelle fille ?

— Claudia.

— Il lui a parlé !

— Elle l'a menacé. Elle lui a dit qu'il devait te retrouver, sans ça la clé lui serait inutile. Elle était très contrariée.

Attia haussa les épaules.

— C'est elle que tu devrais remercier.

Il n'arrivait pas à y croire. C'était impossible.

— Keiro serait venu me chercher, renchérit-il d'une voix grave. Je sais qu'il a l'air de se moquer de tout, mais moi je le connais. On a combattu ensemble. On a juré de se protéger.

— Tu lui fais trop confiance, Finn. Tu dois venir d'un autre monde, tu ne réfléchis pas comme nous tous.

Elle entendit un bruit de pas et ajouta :

— Demande-lui de te rendre la clé. Demande-lui, et tu verras.

Keiro arriva dans la pièce en sifflotant. Il portait un surcot bleu foncé et ses cheveux étaient mouillés. Il tenait dans sa main une pomme entamée. Les deux bagues à tête de mort brillaient à ses doigts.

— C'est donc ici que vous vous cachiez !

Il fit un tour complet sur lui-même.

— J'ai cru comprendre qu'on se trouvait dans la tour d'un Sapient. C'est tout de même mieux que la cage de Gildas.

— Je suis ravi que vous le pensiez.

Au grand désarroi de Finn, un homme sortit alors d'une des sphères. Gildas le suivait. Avaient-ils entendu leur conversation ? Y avait-il des escaliers dans les sphères ? Il voulut en avoir le cœur net mais la sphère se referma et retrouva sa place parmi les autres boules scintillantes.

Gildas portait un manteau de Sapient d'un joli vert moiré. Il s'était lavé lui aussi et sa barbe blanche était taillée. Il semblait moins dévoré par l'envie de s'évader, moins agressif. Il parlait d'une voix grave.

— Voici Blaize, dit-il. Blaize Sapiens.

L'homme inclina la tête.

— Bienvenue dans l'Antre des mondes.

Ils le dévisagèrent tous. Blaize était grand. Son visage, de ceux que l'on n'oublie pas, était recouvert de plaies, de boutons, de traces de brûlures à l'acide. Il avait noué ses quelques mèches de cheveux avec un ruban sale. Sous son manteau de Sapient, il portait des guêtres tachées qui montaient jusqu'aux genoux et une chemise bouffante d'un blanc douteux.

Personne ne parlait. Soudain, à la grande surprise de Finn, Attia brisa le silence.

— Nous vous remercions de nous avoir sauvé la vie, maître. Sans vous, nous serions morts.

— Euh… oui… certainement.

Il lui adressa un sourire maladroit.

— Je me suis dit qu'il valait mieux que je descende voir ce qui se passait.

— Pourquoi ? demanda Keiro d'une voix calme.

— Je ne comprends pas…, répondit le Sapient.

— Pourquoi avez-vous pris la peine de nous sauver ? Possédons-nous quelque chose qui pourrait vous intéresser ?

Gildas fronça les sourcils.

— Maître, voici Keiro. Il ne connaît pas la politesse.

— Ne me dites pas qu'il n'est pas au courant pour la clé, ricana Keiro.

Il mordit dans sa pomme et la mastiqua bruyamment.

Blaize se tourna vers Finn, qu'il examina un long moment.

— Et toi, tu dois être le prophète. Mes collègues me disent que Sapphique t'a envoyé cette clé qui doit te mener vers la

sortie. Il paraît que tu penses venir de l'Extérieur.

— Oui.

— Tu te souviens ?

— Non, mais… c'est ce que je crois.

Tout en grattant une plaie sur son visage, l'homme ne le quittait pas des yeux.

— Pourtant, je peux te dire que tu te trompes.

Gildas prit un air étonné. Attia considéra Blaize avec méfiance.

— Que voulez-vous dire ? demanda Finn, agacé.

— Je veux dire que tu n'es pas de l'Extérieur. Personne n'en est jamais venu. Parce que, vois-tu, l'Extérieur n'existe pas.

Le silence qui s'abattit sur la pièce était empli de stupéfaction et d'incrédulité. Keiro laissa échapper un petit rire et jeta le trognon de sa pomme par terre. Il s'avança, sortit la clé de sa poche et la posa d'un geste brusque sur une table à côté d'une boule de verre.

— Très bien, Sapient. S'il n'y a pas d'Extérieur, alors à quoi ça sert, ça ?

Blaize ramassa la clé et la fit tourner dans sa main.

— Ah oui, j'ai entendu parler de ces appareils. Peut-être ont-ils été inventés par les premiers Sapienti ? Une légende affirme que le duc de Calliston en a fabriqué un en secret mais qu'il est mort avant d'avoir pu s'en servir. Il rend celui qui le possède invisible. Certainement qu'il a d'autres qualités encore. Mais il ne peut pas vous guider vers la sortie.

Il reposa le cristal sur la table.

— Frère, tu te trompes ! s'écria Gildas en le regardant avec mépris. Nous savons tous que Sapphique lui-même…

— Nous ne savons pas grand-chose de Sapphique en dehors de ce que racontent les fables et les légendes. Ces imbéciles qui vivent en ville, et que j'observe de temps en temps pour chasser l'ennui, inventent de nouvelles histoires sur Sapphique tous les ans.

Il croisa les bras. Ses yeux semblaient impitoyables.

— Les hommes adorent inventer des histoires. Ils aiment rêver. Ils s'imaginent que la Prison est enfouie sous terre et que si l'on pouvait monter on finirait par trouver une trappe, une

sortie vers un monde où le ciel est bleu, où pousse le maïs, où le miel coule à flots. Un monde où la douleur n'existe pas. On raconte aussi que la Prison est entourée de neuf cercles qu'il suffit de franchir pour atteindre le cœur d'Incarceron. Et qu'ensuite on peut pénétrer dans un monde nouveau.

Il secoua la tête.

— Des légendes. Rien de plus.

Abasourdi, Finn se tourna vers Gildas. L'accablement qui pesait sur le vieil homme laissa tout à coup place à la colère.

— Comment peux-tu dire une chose pareille ? rugit-il. Toi, un Sapient ? En te voyant, j'ai pensé que tu nous aiderais, que tu comprendrais…

— Je comprends, crois-moi.

— Alors, comment peux-tu affirmer que l'Extérieur n'existe pas ?

— Parce que j'ai vu.

Sa voix était si sombre et si lourde de désespoir que Keiro cessa de faire les cent pas dans la pièce et se tourna vers lui. Attia tressaillit.

— Qu'avez-vous vu ? murmura-t-elle.

Le Sapient désigna une sphère, une coquille noire et vide.

— Voilà. Cette expérience m'a occupé pendant des décennies mais je voulais réussir. Mes détecteurs se sont frayé un chemin à travers le métal, la chair, l'os, l'électricité. J'ai avancé à tâtons sur les kilomètres d'Incarceron, ses couloirs, ses halls, ses mers, ses rivières. Comme vous, j'y croyais.

Il composa un code sur un pavé numérique et la sphère s'alluma.

— Voilà ce que j'ai trouvé.

Une image se dessina dans l'obscurité. Une sphère à l'intérieur d'une sphère, un globe de métal bleu. Elle pendait au milieu du vide, seule, silencieuse.

— Voici Incarceron, expliqua Blaize en la montrant du doigt. Et nous vivons à l'intérieur. Un monde. Construit, élevé, qui sait. Mais seul au milieu du néant.

Il haussa les épaules.

— Je suis désolé. Je ne voulais pas briser vos rêves. Mais il n'y a nulle part où aller.

Finn n'arrivait plus à respirer. Il avait l'impression que sa vie était aspirée par ce monde désolé. Il observa le globe et sentit que Keiro s'approchait de lui. Il perçut la chaleur émanant du corps de son frère, son énergie, et cela le réconforta. Mais ce fut Gildas qui le surprit.

Il éclata de rire. Un rire moqueur et méprisant. Il se redressa tout à coup, se tourna vers Blaize et posa sur le Sapient un regard agressif.

— Et tu te dis Sage ! Moi, je pense plutôt que tu t'es laissé piéger par la Prison. Elle te montre des mensonges et tu les crois. Tu vis ici, au-dessus d'hommes que tu détestes. Tu es pire qu'un imbécile !

Il s'avança vers son hôte. Finn se précipita derrière Gildas ; il connaissait les accès de rage du vieil homme.

Gildas fendit l'air de ses doigts noueux. Sa voix était dure, imposante.

— Comment oses-tu nier tous mes espoirs et refuser à ces jeunes la chance de leur vie ? Comment oses-tu me dire que Sapphique est un rêve et que la Prison est notre seul horizon ?

— Parce que c'est la vérité, répondit Blaize.

Se défaisant de l'emprise de Finn, Gildas lui sauta dessus.

— Menteur ! Tu n'es pas un Sapient. Et n'oublie pas. Nous avons vu ceux de l'Extérieur.

— Oui ! s'écria Attia. Et nous leur avons parlé.

Pendant un instant, les certitudes de Blaize semblèrent vaciller. Il croisa les doigts. Sa voix était tendue.

— À qui avez-vous parlé ? Qui sont-ils ?

— Une fille qui s'appelle Claudia, répondit Finn. Et un homme. Elle l'appelle Jared.

— Avez-vous une explication ? demanda Keiro.

Blaize marqua une pause.

— Je ne voudrais pas vous contrarier mais vous me dites avoir vu une fille et un homme. Comment savez-vous où ils se trouvent ? demanda-t-il avec gravité.

— Ils ne sont pas ici, dit Finn.

— Non ?

Blaize inclina son visage vérolé et lui adressa un coup d'œil furtif.

— Comment le savez-vous ? N'avez-vous pas pensé qu'ils pourraient aussi se trouver dans Incarceron ? Dans une autre Unité, sur un autre niveau où la vie est différente, au point qu'ils ne savent même pas qu'ils sont emprisonnés ? Réfléchis, mon garçon ! Cette quête insensée va causer ta perte. Tu vas passer des années à errer, à chercher, tout ça pour rien ! Trouve-toi un endroit où vivre en paix, plutôt. Oublie les étoiles.

Sa voix effleura les globes, monta vers la charpente en bois du toit. Finn se tourna vers la fenêtre. Il avait déjà oublié la colère de Gildas. Il ressentait une profonde tristesse. À travers la vitre étanche, il observa les nuages de la stratosphère, si hauts que même les oiseaux ne pouvaient les atteindre. Il contempla le paysage glacé en dessous, les collines au loin et l'horizon sombre qui pouvait tout aussi bien être un mur.

Sa propre peur le terrifiait.

Si Blaize disait vrai, alors il ne pourrait jamais s'évader. Ni d'ici, ni de lui-même.

Il resterait à jamais Finn, un garçon sans passé et sans avenir, sans lieu de naissance vers lequel retourner. Il ne pourrait pas redevenir celui qu'il avait été autrefois.

Gildas et Attia semblaient furieux et parlaient fort. Mais la voix de Keiro s'éleva par-dessus le brouhaha et réduisit tout le monde au silence.

— Et si on leur demandait ?

Il prit la clé et appuya sur le pavé numérique. Finn fut surpris par sa dextérité.

— Ça ne sert à rien, intervint Blaize.

— Si. Pour nous, ça a de l'importance.

— Alors je vais vous laisser parler à vos amis. Moi, je ne le souhaite pas. Vous être libres ici, faites comme chez vous. Mangez, reposez-vous. Pensez à ce que je vous ai dit.

Il traversa les rangées de sphères et sortit. Les pans de son manteau se soulevaient, révélant ses habits sales. Derrière lui persistait une odeur aigre-douce.

Dès qu'il fut parti, Gildas injuria le Sapient pendant de longues minutes.

— Quand je pense qu'après toutes ces années le seul Sapient que je rencontre est un imbécile !

Le vieil homme laissa libre cours à son dégoût. Puis il tendit la main.

— Donne-moi la clé.

— Pas la peine, répondit Keiro en la posant sur la table. Je l'ai déjà mise sous tension.

Le bourdonnement habituel se fit entendre. La lumière jaillit et forma aussitôt un écran. Il semblait plus lumineux que d'habitude, comme si la source de l'émission était proche. Claudia apparut dans le halo. On aurait dit qu'elle se trouvait dans la pièce avec eux. Ses yeux brillaient, elle avait l'air concentrée. Finn s'imagina un instant tendre la main et la toucher.

— Ils t'ont retrouvé ! s'exclama-t-elle.

— Oui, murmura-t-il.

— Je suis ravie.

Jared était avec elle, un bras appuyé contre un arbre. Et, tout à coup, Finn s'aperçut qu'ils étaient dans un pré, ou dans un jardin, et qu'une lumière dorée les inondait.

Gildas passa devant lui.

— Maître, dit-il poliment. Es-tu un Sapient ?

— Oui, répondit Jared en saluant. Tout comme vous, d'après ce que je vois.

— Ça fait cinquante ans, mon garçon. Bien avant ta naissance. Maintenant, je te demande de répondre à ces trois questions, et de me dire la vérité. Êtes-vous à l'extérieur d'Incarceron ?

Claudia le regarda avec surprise. Jared hocha la tête lentement.

— Oui.

— Comment le savez-vous ?

— Parce que nous vivons dans un palais, pas dans une Prison. Parce que le soleil est dans le ciel, tout comme les étoiles la nuit. Parce que Claudia a trouvé un passage qui permet d'accéder à la Prison…

— Vraiment ? souffla Finn.

Mais Gildas ne lui laissa pas le temps de continuer.

— Encore une chose. Si vous êtes à l'Extérieur, où se trouve Sapphique ? Qu'a-t-il fait quand il est sorti ? Quand va-t-il

revenir pour nous libérer ?

Le jardin regorgeait de fleurs, des coquelicots d'un rouge éblouissant. Jared regarda Claudia. Une abeille butinait de pétale en pétale, brisant le silence qui s'était installé, et ce bourdonnement agit comme un souvenir sur Finn. Il frissonna.

Jared fit un pas en avant. Lui et Gildas semblaient face à face.

— Pardonnez mon ignorance, maître, dit-il avec respect. Pardonnez ma curiosité. Pardonnez-moi si vous trouvez cette question ridicule. Mais qui est Sapphique ?

23

Rien n'a changé ni ne changera.
Donc c'est à nous de changer le monde.

LES LOUPS D'ACIER

Finn pensa que l'abeille allait sortir de son nuage doré et se poser sur lui. Elle bourdonna près de lui et il fit un geste pour l'éloigner.

Il se tourna vers Gildas. Le vieil homme vacilla ; Attia l'aida à s'asseoir. Désemparé, Jared tendit la main comme s'il voulait lui aussi soutenir le Sapient. Il regarda Claudia. Finn l'entendit murmurer : « Je n'aurais pas dû demander. L'Expérience… »

— Sapphique s'est évadé, expliqua Keiro.

Il tira un banc et vint s'asseoir devant l'écran.

— Il est sorti, poursuivit-il. Il est le seul à y être parvenu. C'est ce que dit la légende.

— Ce n'est pas une légende ! intervint Gildas en levant les yeux. Vous ne saviez vraiment pas ? J'avais pensé… qu'une fois dehors il deviendrait un grand homme… un roi.

— Non, répondit Claudia. Mais… on pourrait faire des recherches. Il vit peut-être caché. Le monde d'ici n'est pas parfait non plus.

Elle se leva.

— Vous ne le savez sûrement pas mais les gens ici pensent qu'Incarceron est un endroit merveilleux. Un paradis.

Ils la regardèrent sans comprendre.

Elle vit l'étonnement sur leurs visages. Keiro lui adressa ensuite un sourire mi-figue, mi-raisin.

— Fantastique, chuchota-t-il.

Elle leur raconta tout : l'Expérience, son père, le mystère qui entourait la Prison. Puis elle leur parla de Gilles. Jared voulut l'en empêcher mais elle lui fit un signe de la main et poursuivit, tout en arpentant la pelouse.

— Nous savons qu'ils ne l'ont pas tué. Ils l'ont caché. Je pense qu'ils l'ont caché chez vous. Et je pense que ce garçon, c'est toi, Finn.

— Es-tu en train de dire… ? bredouilla Keiro.

Il s'interrompit et se tourna vers son frère.

— Finn ? Un prince ? demanda-t-il, incrédule. Vous êtes fous ?

Finn tremblait de tout son corps. Dans un coin de son esprit, ce doute qui ne le quittait que rarement remonta à la surface et défila comme une ombre sur un miroir ancien.

— Tu lui ressembles, expliqua Claudia. Nous n'avons pas de photos parce qu'elles ne sont pas autorisées par le Protocole mais un vieil homme avait un portrait de lui.

D'un petit sac bleu, elle sortit un cadre qu'elle lui montra.

— Regarde.

Attia lâcha un petit cri de stupéfaction.

Finn frémit.

Les cheveux de l'enfant scintillaient ; son visage rayonnait d'une joie innocente. Il semblait en bonne santé. Il avait la peau rose, les joues potelées et il portait un vêtement tressé d'or. Un aigle minuscule ornait son poignet.

Finn fit un pas en avant et Claudia approcha la miniature de son visage. Ses doigts s'approchèrent du cadre doré et il eut le sentiment de le tenir dans les mains, de le toucher. Mais l'instant d'après ses mains se refermèrent sur le vide et il sut que le cadre était loin, inaccessible. Perdu dans le temps.

— Te souviens-tu du vieil homme ? demanda Claudia. Bartlett. Il s'est occupé de toi.

Il la regardait sans trop comprendre. L'impression de vide qui l'enveloppait leur faisait peur à tous les deux.

— La reine Sia, alors ? Ta belle-mère. Elle te détestait. Ou bien Caspar, ton demi-frère ? Ton père, le roi, qui est mort ? Tu dois bien te souvenir de quelque chose !

Il aurait voulu. Il aurait aimé draguer ses souvenirs des tréfonds de sa mémoire. Pourtant, rien ne venait. Keiro se tenait à côté de lui et Gildas lui avait pris le bras mais son esprit ne voyait que Claudia. Son regard fervent, féroce, qui l'implorait de se rappeler.

— Nous étions fiancés. Pour ton septième anniversaire, une grande fête a été organisée.

— Laisse-le tranquille, aboya Attia. Arrête.

Claudia s'avança. Elle allongea le bras comme pour toucher son poignet.

— Regarde-le bien, Finn. Ils n'ont pas pu te l'enlever. C'est la preuve de ton identité.

— Ça ne prouve rien ! s'écria Attia.

Elle se tourna si violemment que Claudia eut un mouvement de recul. Son visage était livide, elle serrait les poings.

— Arrête de le tourmenter ! Si tu l'aimais, tu arrêterais. Tu ne vois pas que c'est douloureux pour lui et qu'il n'arrive pas à se souvenir ? Tu te soucies peu de savoir s'il est bien Gilles. Tout ce que tu veux, c'est ne pas épouser Caspar !

Un silence stupéfait s'ensuivit pendant lequel Finn tenta de reprendre son souffle. Keiro le guida vers le banc.

Claudia avait blêmi. Elle recula, sans jamais quitter Attia des yeux.

— Ce n'est pas vrai, répondit-elle. Je veux épouser le roi. L'héritier légitime, qu'il soit Havaarna ou pas. Et je veux vous faire sortir de là. Tous.

Jared s'accroupit et regarda Finn.

— Est-ce que ça va ?

Finn acquiesça. Son esprit était embrumé. Il se frotta le visage.

— Ça lui arrive, expliqua Keiro. Parfois, c'est pire.

— C'est peut-être le traitement qu'ils lui ont donné, suggéra le Sapient tout en croisant le regard de Gildas. Qui sait quels médicaments ils lui ont fait avaler pour le rendre amnésique. Maître, lui avez-vous administré des antidotes ?

— Nos moyens sont limités, maugréa Gildas. J'ai utilisé de la vipérine en poudre et une décoction de pavot. Et, une fois, de l'aristoloche, mais ça l'a rendu malade.

Jared prit un air poliment surpris. Claudia comprit que ces remèdes étaient si primitifs que les Sapienti de l'Extérieur les avaient tous oubliés. Elle ressentit tout à coup une frustration insupportable. Elle aurait voulu briser la barrière invisible, tendre la main et tirer Finn de là. Mais elle savait que c'était impossible et s'efforça de se calmer.

— Je sais ce que l'on va faire. Je vais venir vous chercher. Je sais comment accéder à la Prison.

— Et en quoi ça va nous aider ? demanda Keiro.

Jared lui répondit :

— J'ai longuement étudié la clé. D'après ce que j'ai vu, notre capacité à communiquer évolue. L'image est de plus en plus claire et la mise au point s'améliore. C'est peut-être parce que Claudia et moi sommes arrivés à la cour. Nous sommes plus près de vous, ce que la clé a peut-être enregistré. Cela peut vous aider à progresser jusqu'au Portail.

— Je croyais que vous aviez des cartes, reprit Keiro. N'est-ce pas, princesse ?

— J'ai menti, soupira Claudia, impatiente.

Elle le regardait droit dans les yeux. Ceux de Keiro étaient tranchants comme du verre.

— Mais, intervint Jared, il y a aussi des problèmes. Il existe un étrange… phénomène qui me laisse perplexe. La clé met trop de temps à nous révéler les uns aux autres. On dirait qu'elle doit se régler sur des paramètres physiques ou temporels… comme si nos mondes étaient en décalage…

Le visage de Keiro affichait du mépris. Finn savait qu'il considérait toute cette conversation comme une perte de temps. Toujours assis sur le banc, il redressa la tête.

— Maître, vous ne croyez pas qu'Incarceron est un autre monde ? Que la Prison flotte dans l'espace, loin de la Terre ?

Jared l'examina un instant.

— Non, répondit-il gentiment, même si c'est une théorie fascinante.

— Qui vous a dit ça ? demanda Claudia.

— Aucune importance.

Finn se leva avec difficulté. Il regarda Claudia.

— À la cour, là où vous êtes, il y a un lac, n'est-ce pas ? Où

nous avons fait flotter des lampions avec des bougies à l'intérieur ?

— Oui, répondit-elle.

— Et sur mon gâteau d'anniversaire il y avait des petites billes argentées ?

Claudia osait à peine respirer.

Tout à coup, brisant la tension insupportable qui s'était installée entre eux, elle eut un mouvement de surprise. Ses yeux s'écarquillèrent. Elle se tourna vers Jared.

— Jared ! Éteignez-la ! s'écria-t-elle. Éteignez-la !

Le Sapient sursauta.

Soudain, la pièce envahie de sphères se trouva plongée dans l'obscurité. Autour d'eux flottaient une étrange gaieté et un parfum de roses.

Keiro avança sa main là où l'écran s'était matérialisé. Des étincelles crachotèrent. Il retira sa main en jurant.

— Quelque chose leur a fait peur, murmura Attia.

— Non, pas quelque chose, reprit Gildas en fronçant les sourcils. Quelqu'un.

Elle avait perçu son odeur. Un parfum sucré, familier, qui dérivait dans l'air depuis un certain moment. Elle l'avait reconnu mais ignoré, absorbée par sa conversation. Elle se tourna vers les parterres de lavandes, de delphiniums et de roses. Derrière elle, Jared se redressa. Elle l'entendit soupirer et sut qu'il avait compris.

— Sortez de là, ordonna-t-elle d'une voix glaciale.

Il se tenait derrière les roses. Avec réticence, il fit un pas sur le côté. La soie de son habit semblait douce comme la peau d'une pêche.

Ils restèrent silencieux un instant.

Puis le duc de Marlowe sourit, embarrassé.

— Qu'avez-vous entendu ? demanda Claudia, les mains sur les hanches.

Il sortit son mouchoir et épongea la sueur sur son front.

— Je crains d'en avoir entendu beaucoup trop, ma chère.

— Arrêtez ce cirque, exigea-t-elle, furieuse.

Il jeta un œil à Jared puis son regard se posa sur la clé.

— C'est un appareil étonnant. Si on avait su qu'il existait, on aurait remué ciel et terre pour le retrouver.

Claudia siffla de rage et se détourna.

— Vous savez aussi bien que moi, dit-il d'une voix perfide, ce que cela signifie, si ce garçon est bien Gilles.

Elle ne lui répondit pas.

— Cela veut dire que notre coup d'État doit servir à mettre en place l'héritier légitime. Personne ne peut désormais contester la justesse de notre lutte. Dois-je comprendre que c'était l'information que vous m'aviez promise ?

— Oui.

Le visage débordant de convoitise du duc la fit frémir.

— Écoutez-moi bien, Marlowe. Nous allons agir à ma façon. Et, pour commencer, je vais pénétrer dans Incarceron.

— Vous n'irez pas seule.

— Non, intervint Jared. Avec moi.

Elle lui lança un regard surpris.

— Maître…

— Ensemble, Claudia. Ou pas du tout.

Un bruit de trompette retentit dans le palais. Agacée, elle se tourna vers le bâtiment.

— D'accord. Mais vous voyez bien que nous n'avons pas besoin d'assassiner qui que ce soit. Quand les gens comprendront que Gilles est en vie, la reine sera dans l'obligation de…

Elle les observa et sa voix se perdit dans les buissons. L'air malheureux, Jared frottait une fleur blanche entre ses doigts. Il évitait son regard. Marlowe ne se détourna pas mais ses yeux semblaient empreints de pitié.

— Claudia, dit-il, comment pouvez-vous être aussi naïve ? Les gens ne verront jamais Gilles. Elle ne laisserait jamais un tel événement se produire. Vous et lui serez assassinés, comme ce fut le cas du vieil homme que vous avez mentionné. Jared aussi, et toutes les personnes susceptibles de faire partie du complot.

Elle rougit et croisa les bras. Elle se sentait humiliée, comme un jeune enfant que l'on réprimande, ce qui ne faisait qu'empirer la situation. Parce que, évidemment, il avait raison.

— Ce sont eux qui doivent mourir, déclara Marlowe d'une

voix dure. Nous devons nous en débarrasser. Nous sommes tous d'accord là-dessus. Et nous avons décidé d'agir.

— Non !

— Si. Et bientôt.

Jared laissa tomber sa fleur et tourna la tête. Il était livide.

— Vous devez au moins attendre qu'ils soient mariés.

— Le mariage est dans deux jours. Dès qu'il sera prononcé, nous interviendrons. C'est mieux si vous ne connaissez pas les détails…

Il leva la main pour empêcher Claudia de protester.

— S'il vous plaît, ne me posez même pas la question. Comme ça, vous ne pourrez rien dire si les choses devaient mal tourner ou si on devait vous questionner. Vous ne connaîtrez ni le moment, ni le lieu, ni le moyen. Vous ne savez pas qui sont les Loups d'acier. On ne pourra pas vous en tenir responsable.

« Cela ne m'empêchera pas de me sentir responsable », pensa-t-elle. Caspar était un petit tyran avare qui n'allait guère s'améliorer ; la reine, une manipulatrice perfide. Ils ne cesseraient de défendre le Protocole. Ils ne changeraient jamais. Et pourtant, elle ne voulait pas avoir leur sang sur les mains.

La trompette retentit de nouveau.

— Il faut que j'y aille, annonça-t-elle. La reine a organisé une partie de chasse à laquelle je dois participer.

Marlowe hocha la tête.

— Attendez. Autre chose. Et mon père ? Que comptez-vous faire de mon père ?

Un pigeon s'élança depuis une des tours dans le ciel limpide. Marlowe l'ignora. Sa voix était si basse qu'elle l'entendit à peine.

— Il est dangereux. Il est impliqué.

— Ne lui faites aucun mal.

— Claudia…

— Ne le tuez pas. Promettez-le-moi. Maintenant. Ou bien je vais voir la reine et je lui raconte tout…

Marlowe prit un air surpris.

— Vous ne feriez pas ça…

— Vous me connaissez mal.

Elle le regardait droit dans les yeux. Seul son entêtement pouvait sauver son père d'une mort certaine. Elle savait qu'il

était son ennemi, son rival, son adversaire le plus redoutable. Mais il restait son père.

— Très bien, soupira-t-il.

— Jurez-le.

Elle tendit la main et attrapa la sienne. Elle était moite et chaude.

— Avec Jared pour témoin.

Non sans réticence, il lui serra la main. Jared posa sa main délicate sur les leurs.

— Je le jure. En tant que duc de ce royaume et serviteur de Celui aux neuf doigts.

Les yeux gris du duc de Marlowe étaient pâles dans la lumière du soleil.

— Le directeur d'Incarceron ne sera pas tué.

Elle hocha la tête.

— Merci.

Ils le regardèrent s'éloigner. Tout en essuyant ses mains avec son mouchoir en soie, il disparut parmi les buissons.

Dès qu'il fut parti, Claudia se laissa tomber sur l'herbe. Elle ramena ses genoux sous son menton.

— Que tout ceci est compliqué, soupira-t-elle.

Jared semblait à peine l'écouter. Il faisait les cent pas. Puis il se figea si brusquement qu'elle crut qu'une abeille l'avait piqué.

— Qui est Celui aux neuf doigts ? demanda-t-il.

— Pardon ?

— Marlowe l'a évoqué.

Elle vit la tension animer son regard sombre, comme lorsqu'il travaillait sur une nouvelle invention et qu'il refusait de dormir pendant plusieurs jours d'affilée.

— As-tu déjà entendu parler de ce culte ?

— Non, et je n'ai pas le temps de m'en soucier. Ce soir, après le banquet, la reine va tenir conseil. Un synode doit se réunir pour organiser le mariage et la succession. Ils seront tous là, Caspar, le directeur, son secrétaire. Tous ceux qui comptent. Et ils ne pourront pas partir.

— Et pas toi ?

— Moi, cher maître ? Je ne suis qu'un pion sur l'échiquier.

Elle éclata de rire, du rire dur et amer qu'il détestait.

— C'est l'occasion rêvée pour entrer dans Incarceron. Et cette fois-ci nous ne prendrons pas de risques.

Jared hocha la tête. Son visage était de nouveau grave mais on pouvait y déceler des traces d'enthousiasme.

— Je suis content que tu aies dit « nous », Claudia, murmura-t-il.

— J'ai peur pour vous, avoua-t-elle.

— Tu n'es pas la seule.

Ils restèrent silencieux un moment.

— La reine doit s'impatienter.

Mais elle ne bougea pas. Quand il la regarda, il constata que son visage était fermé.

— Cette fille, Attia. Elle était jalouse. Elle était jalouse de moi.

— Oui. Finn et ses amis semblent proches les uns des autres.

Claudia haussa les épaules. Elle se leva puis épousseta sa robe pleine de brins d'herbe.

— Nous en aurons bientôt le cœur net.

24

Cherchez-vous la clé d'Incarceron ?
Regardez à l'intérieur de vous-même. C'est là qu'elle s'est toujours cachée.

LE MIROIR DES RÊVES DE SAPPHIQUE

La tour du Sapient était un endroit étrange.

Finn, Attia et Keiro avaient pris leurs aises et passé la journée à explorer les lieux. Certaines choses les avaient laissés perplexes. La nourriture, pour commencer.

Keiro attrapa un petit fruit vert dans le saladier et le renifla.

— Il provient d'un arbre mais où est-il récolté ? Nous sommes perdus en plein ciel. Ne me dites pas que le Sapient se rend au marché avec son voilier argenté.

Ils savaient qu'il n'existait aucun moyen de descendre car les chambres au sous-sol où se trouvaient leurs lits avaient été creusées dans la roche. Des stalagmites se dressaient au milieu des meubles et des stalactites pendaient des plafonds. Ces dépôts témoignaient de l'ancienneté de la Prison. Mais leur présence restait une énigme, notamment parce qu'il fallait à ces concrétions des milliers d'années pour se former. Or, la Prison avait seulement cent cinquante ans.

Tandis qu'il suivait Attia et Keiro de la cuisine aux réserves et à l'observatoire, Finn fut un instant assailli par une vision cauchemardesque. Il imagina qu'Incarceron était en effet un monde, vivant et ancien ; qu'il était une créature microscopique à l'intérieur, aussi minuscule qu'une bactérie ; et que Sapphique était un être imaginaire inventé par les prisonniers incapables de

supporter l'idée qu'ils ne pourraient jamais s'évader.

Keiro ouvrit la porte de la bibliothèque et se tourna vers eux, désabusé.

— Et tous ces livres ! À quoi peuvent servir tous ces livres ?

Finn le poussa gentiment et pénétra dans la pièce. Keiro pouvait à peine lire son propre nom et exhibait son incapacité avec fierté. Un jour, il s'était battu avec une des brutes de Jormanric à propos d'une soi-disant insulte que quelqu'un avait gribouillée sur un mur. Keiro était sorti de ce combat victorieux mais sérieusement amoché. Finn avait voulu lui expliquer que les graffitis étaient inoffensifs, voire plutôt flatteurs. En vain.

Finn savait lire. Il ignorait comment il avait appris mais il savait même mieux lire que Gildas, qui devait prononcer les mots à voix haute et n'avait ouvert qu'une dizaine de livres dans sa vie. Le Sapient se trouvait dans la bibliothèque, assis à un bureau au cœur de la pièce. Ses mains noueuses tournaient les pages d'un grand codex relié de cuir. Il penchait tellement la tête en avant que son nez effleurait le papier.

La bibliothèque de Blaize était immense : sur les étagères qui montaient jusqu'au plafond reposaient des piles de livres, tous dotés d'un numéro doré et reliés d'un cuir vert et bordeaux.

Gildas leva la tête. Ils s'attendaient à ce qu'il soit émerveillé mais le ton de sa voix laissait penser le contraire.

— Des livres ? cracha-t-il. Il n'y a pas de livres ici.

— Vous voyez encore moins bien que vous croyez, ricana Keiro.

Le vieil homme secoua la tête avec impatience.

— Ces reliures ne servent à rien. Regardez-moi ça. Des noms et des nombres. Ils ne nous apprennent rien.

Attia attrapa un livre sur une étagère et l'ouvrit. Finn lut par-dessus son épaule. Les pages étaient en mauvais état, recouvertes de poussière et si sèches qu'elles se désintégraient au moindre contact. Des listes de noms se succédaient.

MARCION
MASCUS
MASCUS ATTOR
MATTHEUS PRIME
MATTHEUS UMRA

Tous étaient suivis d'un nombre à huit chiffres.

— Des prisonniers ? demanda Finn.

— Apparemment. Des listes de noms. Des volumes entiers de listes de noms. Pour chaque section, chaque niveau, et ce, depuis le début.

À côté de chaque nom figurait un visage. Attia passa son doigt sur l'un d'entre eux et faillit lâcher le livre. Finn laissa échapper un hoquet de surprise, ce qui poussa Keiro à les rejoindre.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Des images apparaissaient et disparaissaient près de chaque nom. Quand Attia en toucha une, le dessin se figea et révéla la photo d'un bossu vêtu d'un manteau jaune. Quand elle retira son doigt, la photo se démultiplia et des centaines de représentations du même homme apparurent : dans la rue, en voyage, parlant à côté d'un feu de cheminée, endormi. Toute sa vie semblait contenue là-dedans. À présent, son corps était vieux, atteint d'une sorte de lèpre. Appuyé sur un bâton, il mendiait.

Et puis plus rien.

— Les Yeux, suggéra Finn. Ils doivent enregistrer ce qu'ils voient.

— Pourquoi est-ce Blaize qui possède tout ça ? demanda Keiro non sans stupéfaction. Tu crois que j'ai mon nom là-dedans, moi ?

Sans attendre la réponse, il se dirigea vers l'étagère où se trouvait la lettre K. Il trouva une échelle, la posa contre les livres et grimpa. Avec une impatience grandissante, il sortait les livres et les remettait.

Attia se tenait devant les A et Gildas lisait dans son coin. Finn repéra les F et chercha son nom.

FIMENON
FIMMA
FIMMIA
FIMOS NEPOS
FINARA

Ses doigts tremblaient tandis qu'il tournait les pages. Enfin, il trouva.

FINN

Il y avait seize Finn ; il était le dernier de la liste. Il reconnut les chiffres, terriblement familiers, ceux imprimés sur son habit dans sa cellule, le nombre qu'il avait appris par cœur. À côté, deux triangles se chevauchaient. Une étoile. Anxieux, Finn passa son doigt sur la photo. Il avait envie de vomir.

Les images se déplièrent. Il se vit rampant dans le tunnel blanc.

Il s'interrompit aussitôt.

Un autre moment. Il était plus jeune, plus propre. Son visage exprimait la peur et la détermination. Se voir était douloureux. Il voulut trouver une image plus ancienne mais celle-ci était la première. Il n'y avait rien avant.

Rien du tout.

Son cœur se mit à tambouriner dans sa poitrine. Il fit défiler les autres photos.

Lui et Keiro. Des images du Commando. Lui. Qui se bat, mange, dort. Rit, une fois. Grandit, change. Perd quelque chose. Il avait l'impression de revivre sa vie et se voyait devenir de plus en plus dur, vigilant, sombre, toujours posté en arrière-plan, jamais trop loin de Keiro et de ses complots. Une image le montra en train d'avoir une crise et il contempla avec répugnance ce corps pris de convulsions, ce visage tordu. Il laissa alors les vignettes se succéder à vive allure, sans les regarder. Puis il planta son doigt sur l'une d'elles et la retint.

L'embuscade.

Il est figé, encore enchaîné. Il attrape la main de la Maestra. Elle vient de s'apercevoir qu'elle est tombée dans un piège. L'expression de son visage révèle toute sa douleur, sa surprise, et, déjà, son sourire se raidit.

Il ferma le livre brusquement et laissa éclater sa colère. Gildas grogna et Attia tourna la tête.

— Tu as trouvé quelque chose ?

— Rien que je ne sache pas déjà. Et toi ?

Il remarqua qu'elle avait quitté les A et farfouillait parmi les C.

— Pourquoi les C ?

— À cause de ce que Blaize a dit sur l'Extérieur. Je cherche Claudia.

Il frissonna.

— Et ?

Elle tenait dans ses mains un gros livre vert qu'elle rangea sur l'étagère.

— Rien. Il a tort. Elle n'est pas dans Incarceron.

Il eut l'impression qu'elle ne lui disait pas tout, mais, avant qu'il puisse y réfléchir, un cri de colère de Keiro l'obligea à tourner la tête.

— Il y a tout sur moi ici ! Tout !

Finn savait que Keiro était orphelin depuis sa plus tendre enfance et qu'il avait grandi au sein d'un gang de gamins qui traînaient toujours autour du Commando. Enfants bâtards, nés de femmes que les hommes du Commando avaient tuées, ou échoués là par hasard. Survivre dans un environnement aussi hostile s'était avéré une lutte de tous les instants. Keiro avait dû se battre avec acharnement car il s'en était très bien sorti. Peut-être était-ce pour cette raison qu'il paraissait inquiet. À son tour, il ferma le livre d'un coup sec.

— Oubliez vos petites histoires de rien du tout, déclara Gildas dont le visage semblait illuminé. Venez lire un vrai livre. J'ai devant moi le journal d'un certain duc de Calliston, celui que l'on nomme aussi le Loup d'acier. On dit qu'il a été le premier prisonnier.

Il tourna les pages.

— Tout est là. L'arrivée des Sapienti, les premiers prisonniers, l'établissement du Nouvel Ordre. Ils ne semblent pas avoir été très nombreux et, en ces temps-là, ils avaient des relations amicales avec la Prison et lui parlaient normalement.

Il paraissait impressionné.

Ils se regroupèrent autour de lui. Le livre en question était plus petit que les autres et avait été entièrement rédigé à la main avec un stylo à la plume rugueuse. Gildas tapota la page.

— La fille avait raison. Ils ont construit la Prison dans l'idée d'y déverser et enfermer tous leurs problèmes mais ils nourrissaient tout de même l'espoir de créer une société meilleure. D'après ce texte, nous devrions tous être des modèles de sérénité. Regardez ici.

Il se mit à lire à voix haute.

— Tout a été minutieusement préparé. Toutes les éventualités ont été envisagées. Nous avons de la nourriture de qualité, un système scolaire accessible à tous, de meilleurs soins médicaux qu'à l'Extérieur maintenant que le Protocole a été mis en place là-bas. Nous subissons aussi la discipline de la Prison, cet être invisible qui nous surveille, nous punit et nous gouverne.

Et pourtant.

La situation se dégrade. Des groupes dissidents se forment. Des territoires sont disputés. Les mariages et les luttes se développent. Déjà, deux Sapienti ont éloigné leurs fidèles pour vivre loin de tous. Ils disent qu'ils craignent les meurtriers, que les voleurs ne changeront pas, qu'un homme a été tué et un enfant attaqué. La semaine dernière, deux hommes se sont battus à propos d'une femme. La Prison est intervenue. Depuis, aucun des deux n'a été vu.

Je pense qu'ils sont morts et qu'Incarceron les a absorbés et intégrés dans ses circuits. Nous n'avons jamais autorisé la peine de mort, mais, désormais, c'est la Prison qui commande. Elle pense par elle-même.

— Ils croyaient vraiment que ça allait marcher ? demanda Keiro.

Gildas passa à la page suivante. Leurs chuchotements ressemblaient à des cris au milieu de cette tranquillité.

— On dirait. Il n'explique pas bien les raisons de cet échec. Peut-être qu'un élément imprévu a été introduit qui a fait pencher la balance. Une simple remarque, une action minime qui a accentué la faille dans leur écosystème parfait et l'a détruit au final. Peut-être qu'Incarceron elle-même a eu un problème, s'est transformée en tyran. On sait que c'est en effet ce qui s'est passé mais était-ce une cause ou une conséquence ? Et puis il y a ça aussi.

Il désigna un ensemble de mots qu'il lut à voix haute. Penché sur le livre, Finn s'aperçut qu'ils avaient été soulignés. La page était pleine de taches, comme si quelqu'un l'avait parcourue maintes et maintes fois.

— … ou bien est-ce que l'homme contient en lui-même les racines du mal ? Que même s'il prend place au sein d'un

paradis parfaitement élaboré, il l'empoisonnera, lentement, avec ses jalousies et ses désirs ? Je crains que l'on ne tienne la Prison pour responsable de notre propre nature corrompue. Et je ne m'exclus pas, car moi aussi j'ai tué et agi uniquement en fonction de mes propres intérêts.

Livide, Gildas ferma le livre et se tourna vers Finn.

— Nous ne devrions pas rester ici, déclara-t-il d'un ton grave. Ce lieu est rongé par le doute. Nous devrions partir, Finn. Nous ne sommes pas en sécurité dans cet endroit, nous sommes pris au piège.

Des bruits de pas les obligèrent à lever les yeux. Blaize se tenait dans la galerie circulaire, sous la verrière. Les mains agrippées à la rambarde, il les surplombait.

— Vous avez besoin de repos, déclara-t-il. De toute manière, vous ne pourrez pas descendre de cette tour tant que je ne l'aurai pas décidé.

Claudia avait accompli un travail méticuleux. Elle avait préinstallé des scanners dans le cellier, créé des images d'elle-même et de Jared en train de dormir paisiblement dans leurs lits respectifs, versé une belle somme à un intendant afin de connaître la durée des débats au Conseil, compte tenu du nombre de clauses dans le contrat de mariage. Elle avait ainsi une idée assez exacte du temps dont elle disposait pour mettre son plan à exécution. Enfin, elle avait demandé à Marlowe de tout contester, histoire de faire traîner la séance. Il fallait que son père reste coincé dans la salle du Conseil au moins jusqu'à minuit.

Alors qu'elle se faufilait entre les tonneaux et les fûts dans ses habits sombres, les bavardages incessants en provenance du banquet parvinrent jusqu'à elle. Elle avait l'impression d'avoir échappé, telle une ombre, à l'intimité oppressante de la reine aux lèvres écarlates. Elle détestait la façon dont elle lui prenait la main et la serrait si fort, tout excitée en pensant aux moments joyeux qu'elles allaient partager, aux palais qu'elles construiraient, aux parties de chasse auxquelles elles participeraient, aux danses, aux essayages. Ce soir-là, Caspar l'avait regardée avec dédain, buvant verre après verre pour

ensuite s'éclipser à la première occasion et rejoindre une servante. Grave, toujours aussi élégant dans son long manteau noir et ses bottes cirées, son père avait croisé son regard une fois, un rapide coup d'œil échangé entre les bougies et les fleurs.

Savait-il ce qu'elle mijotait ?

Elle n'avait pas le temps d'y penser. Après s'être baissée pour passer sous une toile d'araignée, elle se redressa et percuta une silhouette longiligne. Elle faillit hurler de terreur.

— Désolé, Claudia.

Jared portait lui aussi des habits sombres.

— Mon Dieu, comme vous m'avez fait peur ! s'écria-t-elle, agacée. Vous avez tout le nécessaire ?

— Oui.

Il était pâle. De gros cernes soulignaient ses yeux.

— Vos médicaments ?

— Tout, assura-t-il avec un sourire timide. N'importe qui penserait que c'est moi l'élève, ici.

Elle sourit en retour, espérant lui remonter le moral.

— Tout va bien se passer. Il faut que l'on ouvre cette porte, maître. Il faut qu'on voie ce qu'il y a à l'Intérieur.

— Allons-y, alors.

Elle le mena à travers les couloirs voûtés. Les briques paraissaient plus humides que d'habitude. Un souffle fétide s'échappait des murs couverts de salpêtre.

Le Portail semblait plus haut que la dernière fois. En s'approchant, Claudia vit que les chaînes barraient de nouveau la porte. Chaque maillon était plus épais que son bras. Mais ce furent les escargots, ces énormes créatures visqueuses, qui la firent frissonner. Non seulement ils laissaient de grosses traces argentées sur le métal humide mais on aurait dit qu'ils se reproduisaient ici depuis des siècles.

— Beurk.

Elle en attrapa un. Il se décolla avec un bruit de succion et elle le jeta par terre.

— Nous y voilà. La serrure s'ouvre grâce à un code.

Un aigle des Havaarna déployait ses ailes. Au centre du globe qu'il tenait entre ses serres, on pouvait voir sept encoches. Elle s'apprêtait à appuyer dessus quand Jared lui saisit la main.

— Non ! En cas d'erreur, une alarme se déclencherait. Ou, pire, nous pourrions nous retrouver piégés. Nous devons agir avec précaution, Claudia.

Accroupi au milieu des chaînes, il sortit un petit lecteur qu'il posa près du pavé numérique. Avec une extrême prudence, il le mit en marche.

Incapable de rester en place, Claudia partit faire un tour dans le cellier puis revint.

— Dépêchez-vous, maître.

— Je ne peux pas aller plus vite.

Ses doigts se déplaçaient avec lenteur. Il était absorbé par sa tâche.

Claudia se consumait d'angoisse. Au bout d'un certain temps, elle sortit la clé et l'examina.

— Vous pensez… ?

— Attends, Claudia. Je suis à peu près certain d'avoir trouvé le premier chiffre.

Cela risquait de prendre des heures. Sur la porte il y avait un disque en bronze qui brillait un peu plus que le métal autour. Elle le fit glisser sur le côté.

Un trou de serrure.

De la même forme hexagonale que le cristal.

Elle y inséra la clé qui fut aussitôt aspirée.

Un terrible fracas retentit. Claudia poussa un cri et Jared sursauta. La clé pivotait toute seule dans son axe. Les chaînes tombèrent au sol. La porte frémit et s'entrouvrit.

Dans un élan fébrile, Jared alla vérifier toutes les alarmes.

— Claudia, ce que tu as fait était vraiment stupide !

Mais elle s'en fichait. Elle riait parce que la porte était ouverte, et l'accès à la Prison libre. Elle avait déverrouillé Incarceron.

La dernière chaîne glissa.

Le cellier était empli d'échos.

Jared attendit que les derniers frémissements se soient dissipés.

— Alors ? demanda-t-elle.

— Personne ne vient. Tout est normal là-haut.

Il épongea la sueur qui dégoulinait de son front.

— Nous devons être trop loin pour qu'ils nous entendent. Nous avons eu de la chance, Claudia.

— Notre chance sera de trouver Finn, affirma-t-elle en haussant les épaules. Et sa chance à lui sera de recouvrer la liberté.

Ils se tournèrent vers l'ouverture plongée dans le noir. Elle s'attendait presque à ce qu'une foule de prisonniers en jaillisse.

Mais il ne se passa rien. Elle fit un pas en avant et tira la porte.

Puis elle regarda à l'Intérieur.

25

Je me souviens de l'histoire d'une fille au paradis qui un jour mangea une pomme. Un Sapient la lui avait donnée. Après l'avoir croquée, elle vit les choses différemment. Les pièces en or se révélaient être des feuilles mortes. De beaux habits devenaient des toiles d'araignées. Et elle vit qu'un mur entourait le monde, dont le Portail était fermé à clé.
Je m'affaiblis de jour en jour. Les autres sont tous morts. J'ai fini de fabriquer la clé mais je n'ose pas m'en servir.

JOURNAL DU DUC DE CALLISTON

C'était impossible.

Elle sentit tous ses espoirs se briser en elle.

Elle resta figée. Elle s'était attendue à voir de longs couloirs, un labyrinthe de cellules, des tunnels en pierre infestés de rats et de moisissures.

Mais pas ça.

La pièce qui s'offrait à ses yeux était une réplique exacte du bureau de son père. Les machines ronronnaient. Le bureau et la chaise se trouvaient au centre du même faisceau lumineux.

Elle soupira, découragée.

— C'est le même !

Jared passa la pièce au scanner.

— Le directeur est un homme méticuleux, au goût sûr.

Il paraissait aussi surpris qu'elle.

— Claudia, maintenant que la porte est ouverte, je peux te dire qu'il n'y a pas de Prison sous nos pieds, pas de galeries souterraines. Rien d'autre à part cette pièce.

Elle secoua la tête, désemparée. Puis elle pénétra à l'intérieur.

Ce premier pas lui fit le même effet que la fois précédente : cette sensation floue et étrange que le sol se lissait sous ses pieds, que les murs se redressaient. Même l'air semblait différent, plus sec et plus frais. On était loin des suintements des murs du cellier.

— Très étonnant, déclara Jared. Il y a eu un glissement spatio-temporel. On dirait que la pièce et le cellier ne sont pas tout à fait… contigus.

Il s'avança et elle vit ses grands yeux noirs s'arrondir. Seulement, elle était trop déçue pour y attacher de l'importance.

— Pourquoi construire un double de son bureau ?

Elle se dirigea vers la table, qu'elle frappa du pied.

— Il ne semble pas plus s'en servir que de l'autre !

Fasciné, Jared observait la pièce.

— Ils sont parfaitement identiques ?

— Dans le moindre détail.

Elle se pencha au-dessus du bureau et prononça le mot de passe : Incarceron. Le tiroir s'ouvrit. À l'intérieur, sans surprise, elle trouva une clé en cristal semblable à la leur.

— Il a une clé à la maison et une ici. Mais la Prison est ailleurs.

Percevant de l'amertume dans sa voix, Jared la dévisagea avec inquiétude.

— Ne désespère pas…

— J'ai dit à Finn que je trouverais un moyen d'entrer dans la Prison.

Désabusée, elle enroula ses bras autour de son corps.

— Et que fait-on maintenant ? Après-demain, je serai mariée à Caspar ou exécutée pour trahison.

— Ou bien tu deviendras reine.

Elle se tourna vers lui.

— Ou bien reine. Suite à un bain de sang qui me hantera à tout jamais.

Elle s'éloigna et alla observer les machines argentées qui vrombissaient. Derrière elle, elle entendit Jared dire :

— Eh bien, au moins…

Il s'interrompit.

Intriguée, elle se retourna et vit qu'il observait le tiroir contenant la clé. Il se redressa lentement.

— Ce n'est pas une copie, affirma-t-il d'une voix fébrile. C'est la même pièce.

Elle écarquilla les yeux.

— Viens voir, Claudia.

Il désigna la clé qui reposait toujours sur le velours noir. Il approcha la main, toucha l'objet. À sa grande stupéfaction, elle vit le doigt de Jared traverser l'image et se poser sur l'étoffe en dessous. C'était un hologramme.

L'hologramme qu'elle avait installé à la place de la clé originale.

Elle fit un pas en arrière et regarda autour d'elle. Puis elle se jeta par terre et examina les pieds de la chaise.

— Si c'est la même pièce, il y avait un…

Elle soupira et se redressa. Elle tenait dans la main un minuscule morceau de métal.

— J'ai trouvé la même chose l'autre jour. Mais comment est-ce possible ? Comment peut-on être dans la même pièce ? L'autre est à la maison. À des kilomètres d'ici.

Elle se tourna vers la porte ouverte, le cellier plongé dans la pénombre, le palais au-delà.

La peur de Jared semblait avoir disparu. Ses yeux brillaient. Il prit le morceau de métal et l'examina. Puis il sortit un petit sac de sa poche, y glissa l'objet et scella le tout. Ensuite, il passa la chaise au détecteur.

— Il y a quelque chose d'étrange ici. Le glissement spatio-temporel me paraît plus important.

Agacé, il fronça les sourcils.

— Ah, si seulement nous avions de meilleurs outils, Claudia ! Si seulement les Sapienti ne se trouvaient pas limités dans leurs moyens par le Protocole !

— Vous avez remarqué que la chaise est fixée au sol ? demanda-t-elle.

Des mousquetons en métal maintenaient la chaise en place. Claudia en fit le tour.

— Et pourquoi ici ? C'est trop loin du bureau. Mais il y a la

lumière au-dessus.

Elle l'observa. Un étroit faisceau de lumière bleue tombait sur la chaise et rien d'autre. L'éclairage permettait à peine de lire.

Un frisson lui parcourut l'échine.

— Maître, vous ne pensez pas que cet endroit sert de salle de torture, si ? demanda Claudia.

Il hésita. Elle lui fut ensuite reconnaissante d'employer un ton si mesuré.

— J'en doute. Il n'y a aucune attache, aucune trace de violence. Ton père aurait-il besoin de recourir à de telles méthodes ?

Elle ne voulait pas répondre à cette question.

— Nous avons fait le tour. Sortons d'ici, décida-t-elle.

Il était minuit passé. Tout son corps était désormais à l'affût du moindre bruit.

Il hocha la tête malgré ses réticences.

— Et pourtant cette pièce détient encore des secrets, Claudia. Je donnerais cher pour les découvrir. Peut-être est-ce un passage. Peut-être passons-nous à côté de l'essentiel…

— Jared. Ça suffit.

Elle franchit la porte. Le cellier était toujours aussi lugubre et silencieux. Les détecteurs n'avaient pas bougé. Pourtant, tout à coup, une vague de terreur la submergea. Elle imagina que des hommes tapis dans l'ombre l'observaient. Que Fax attendait là. Que son père se cachait dans un coin, que la porte en bronze allait se refermer et piéger Jared à l'intérieur. Elle le tira vers elle avec une telle force qu'il faillit tomber.

Elle retira la clé de la serrure. La porte se referma aussitôt, sans émettre le moindre bruit. Les chaînes se remirent en place. Imperturbables, les escargots reprirent leur progression gluante sur les ailes abîmées de l'aigle.

En silence, elle suivit Jared parmi les tonneaux empilés. Sa déception et un sentiment d'échec la rendaient muette. Qu'allait penser Finn ? Keiro lui rirait au nez, la fille la toiserait. Et elle-même n'avait plus qu'une journée de liberté.

En haut de l'escalier, elle attrapa la manche de Jared.

— Nous devrions nous séparer, maître. Il ne faut pas qu'on

nous trouve ensemble.

Il acquiesça. Malgré la pénombre, elle crut voir ses joues s'empourprer.

— Vas-y en premier. Fais attention à toi.

— C'est fini, n'est-ce pas ? demanda-t-elle, accablée. Tout est terminé. Finn va pourrir dans cet endroit pour toujours.

— Garde espoir, Claudia, souffla-t-il. Incarceron est tout près. J'en suis certain.

Il sortit quelque chose de sa poche. À sa grande surprise, elle vit qu'il s'agissait du bout de métal qu'elle avait ramassé dans le bureau.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Aucune idée. Demain, je me rendrai à la tour des Sapienti pour faire des recherches.

— Vous en avez, de la chance, marmonna-t-elle. Moi, demain, j'essaye ma robe de mariée.

Avant qu'il puisse répondre, elle disparut dans les couloirs éclairés à la bougie, parmi les silences et les murmures du palais.

Jared examina le morceau de métal entre ses doigts.

Il passa sa main dans ses cheveux moites et soupira.

Pendant quelque temps, l'étrange té de la pièce lui avait fait oublier sa douleur. À présent, elle revenait en force, comme pour le punir.

Blaize avait disparu depuis des heures.

— Il reste certainement des endroits de cette tour à explorer, marmonna Keiro. Et c'est là que se trouve la sortie.

Allongé sur un lit, il observait le plafond.

— Et tout son baratin sur les livres. Je n'en crois pas un mot.

Blaize avait accueilli leurs questions sur les registres de la Prison avec condescendance.

— Cette tour a dû être construite pour pouvoir y stocker tous ces livres, avait-il expliqué tout en faisant passer le pain autour de la table. Je l'ai trouvée, elle était vide, je m'y suis installé. Je vous assure que je ne sais absolument pas comment les images sont intégrées aux livres, et je n'ai ni le temps ni l'envie de mener l'enquête.

— Mais tu te sens en sécurité ici, bredouilla Gildas.

— Je suis en sécurité. Personne ne peut m'atteindre. Je me suis débarrassé de tous les Yeux, et les Scarabées ne peuvent pas y accéder. Bien sûr, je sais qu'Incarceron me surveille par d'autres moyens. Mes photos apparaissent dans le livre comme pour tout le monde. Pas en ce moment, en revanche. C'est certainement grâce au pouvoir de votre clé. Actuellement, nous sommes tous invisibles.

Il avait souri et frotté les croûtes sur son menton.

— Je pourrais apprendre tant de choses avec un tel appareil. J'imagine que vous n'envisagez pas de me le prêter ?

— Il veut nous voler la clé, affirma Keiro, qui se redressa sur le lit. Tu as vu son air quand Gildas lui a ri au nez ? Son visage s'est figé puis une étincelle a éclairé son regard. Il veut la clé.

Finn étais assis par terre, les genoux relevés.

— Il ne l'aura jamais.

— Où est-elle ?

— Elle est en sécurité, assura-t-il en tapotant un côté de son manteau.

— Bien, conclut Keiro en se rallongeant. Et garde aussi ton épée avec toi. Ce Sapient galeux me rend nerveux. Je ne l'aime pas.

— Attia dit qu'il nous retient prisonniers.

— Cette petite garce !

Mais Finn remarqua que Keiro était préoccupé. Il roula jusqu'au bord du lit et se mit debout puis examina son reflet dans le vitrail de la fenêtre.

— Ne t'inquiète pas, petit frère. J'ai une idée.

Il enfila son manteau, ouvrit la porte avec précaution et sortit.

Resté seul, Finn prit la clé et l'étudia. Attia dormait et Gildas parcourait tous les étages de la bibliothèque, activité qui semblait le monopoliser depuis leur arrivée. Il ferma doucement la porte et s'y adossa. Puis il actionna la clé.

Elle s'alluma aussitôt.

Il vit une chambre remplie de vêtements éparpillés et si lumineuse qu'il en eut les larmes aux yeux. Le soleil inondait la pièce. Il aperçut aussi un énorme lit en bois, des cadres accrochés au mur et des panneaux décorés. Tout à coup,

Claudia, à bout de souffle, pénétra dans le champ de vision.

— Il faut que tu fasses plus attention ! Elles auraient pu te voir.

— Qui ?

— Les domestiques, les couturières. Bon sang, Finn !

Elle avait les cheveux en bataille et le visage écarlate. Il se rendit compte qu'elle portait une robe blanche dont le corsage était orné de perles et de dentelles. Une robe de mariée.

Il ne sut que dire. Elle s'assit à côté de lui sur le sol jonché de bouts de tissu.

— Nous avons échoué. Nous avons ouvert la porte mais elle ne menait pas dans Incarceron, Finn. C'était une idée stupide. Derrière la porte se trouvait le bureau de mon père.

Cet échec paraissait l'écœurer.

— Mais ton père est le directeur, bredouilla-t-il.

— Ça ne veut pas dire grand-chose, répondit-elle, la mine renfrognée.

Il secoua la tête.

— J'aimerais tellement me souvenir de toi, Claudia. De toi, de l'Extérieur, et de tout le reste. Et si jamais je n'étais pas Gilles. Ce portrait… Je ne ressemble pas à ce garçon. Je ne suis pas lui.

— Tu l'as été, il y a longtemps, déclara-t-elle d'une voix ferme.

Elle se rapprocha. Un froissement de soie parvint jusqu'à lui.

— Écoute, tout ce que je veux, c'est ne pas épouser Caspar. Dès qu'on t'aura sorti de là, dès que tu seras libre, on reverra notre accord… On n'est pas obligés de s'y plier, voilà ce que je veux dire. Attia avait tort. Je ne fais pas ça uniquement par égoïsme.

Elle afficha un sourire ironique.

— Où est-elle ?

— Je crois qu'elle dort.

— Elle t'aime bien.

— Nous l'avons sauvée. Elle est reconnaissante.

— C'est comme ça que tu vois les choses ?

Elle leva les yeux, le regard perdu dans le vide.

— Finn, est-ce que les gens s'aiment dans Incarceron ?

— Peut-être mais je n'en ai jamais été témoin.

Il pensa alors à la Maestra et eut honte. Un silence tendu s'installa entre eux. Claudia entendait les domestiques bavarder dans la salle d'à côté. Derrière Finn, elle apercevait une pièce aux fenêtres recouvertes de givre, à travers lesquelles filtrait une lueur artificielle.

Et il y avait l'odeur. Une odeur désagréable, de moisi, métallique et âcre. Comme si la pièce n'était jamais aérée. Elle prit une forte inspiration, ce qui éveilla la curiosité de Finn.

— Je peux sentir la Prison !

— La Prison ne sent rien. Et puis, comment… ?

— Je ne sais pas mais je peux !

Elle bondit, disparut de l'écran puis revint avec un petit flacon qu'elle déboucha. Elle en aspergea les rayons du soleil.

D'infimes gouttelettes scintillèrent dans l'air.

Finn poussa un cri. Le parfum était si riche, si fort, qu'il pénétra dans sa mémoire comme une lame tranchante. Il porta la main à sa bouche et respira, encore et encore, fermant les yeux. Il fallait qu'il se souvienne.

Des roses. Un jardin rempli de roses jaunes.

Un couteau planté dans le gâteau. Il appuie, il coupe. C'est facile et il rit. Des miettes sur ses doigts. Un goût sucré.

— Finn ? Finn !

La voix de Claudia le ramena à la réalité. Il avait la bouche sèche à présent. Le long de sa colonne vertébrale rampait un frisson familier. Il frémit, fit un terrible effort pour rester calme. Il ralentit sa respiration, laissa son front se couvrir de sueur.

Elle se tenait tout près de lui.

— Tu peux le sentir ? Les gouttelettes ont dû voyager jusqu'à toi. Peut-être que tu peux me toucher, maintenant ? Essaye, Finn.

Elle tendit la main. Il avança la sienne, ferma les doigts.

Ils traversèrent les siens et il ne ressentit rien. Pas la moindre chaleur, pas le moindre contact. Ils restèrent sans rien dire.

— Il faut que je sorte d'ici, Claudia.

— Tu vas sortir.

Elle se redressa. Son visage exprimait une détermination peu commune.

— Je te le promets. Je n'abandonnerai pas. Même si je dois

aller voir mon père et le supplier à genoux de te relâcher, je le ferai.

Elle se retourna.

— Alys m'appelle. Attends-moi.

L'écran s'obscurcit.

Il resta accroupi jusqu'à ce que ses muscles soient engourdis et que la solitude lui pèse. Puis il se leva, fourra la clé dans la poche de son manteau et sortit. Il courut à la bibliothèque où Gildas, l'air irrité, arpentait les allées tandis que Blaize l'observait, assis à une table recouverte de nourriture. Quand il vit arriver Finn, le maigre Sapient se leva de sa chaise.

— Notre dernier repas ensemble, annonça-t-il en désignant les plats devant lui.

— Et ensuite ? demanda Finn avec méfiance.

— Ensuite, je vous emmène tous dans un lieu où vous serez en sécurité, afin que vous puissiez poursuivre votre voyage.

— Où est Keiro ? aboya Gildas.

— Je ne sais pas, répondit Finn. Alors, comme ça, vous allez nous autoriser à partir ?

Blaize le dévisagea de ses yeux gris.

— Bien sûr. Mon but a toujours été de vous aider. Gildas m'a convaincu de l'importance de votre quête.

— Et la clé ?

— Je m'en passerai.

Attia s'assit à la table. Elle croisa le regard de Finn et haussa les épaules.

— Je vous laisse vous organiser. Bon appétit.

Et il sortit.

— Nous l'avons mal jugé, déclara Finn après un moment de silence.

— Je crois toujours qu'il est dangereux, affirma Attia. Et quel Sapient refuserait de soigner sa petite vérole ?

— Qu'est-ce que tu sais des Sapienti, idiote ? grogna Gildas.

Finn tendit la main pour attraper une pomme. Attia saisit le fruit avant lui et croqua dedans.

— Je goûte ta nourriture, dit-elle en mâchant. Tu te souviens ?

— Je ne suis pas un Seigneur d'Unité, répondit-il avec colère.

Tu n'es pas mon esclave.

— Non, Finn, poursuivit-elle en se penchant au-dessus de la table. Je suis ton amie. Et c'est bien plus important.

Gildas s'assit.

— Des nouvelles de Claudia ?

— Elle a échoué. La porte ne menait nulle part.

— C'est ce que je pensais, observa-t-il en hochant la tête d'un air grave. Cette fille est intelligente mais je ne pense pas qu'elle puisse nous aider. Nous devons suivre Sapphique tout seuls. J'ai entendu dire que…

Il avança le bras pour attraper un fruit mais Finn l'en empêcha. Ses yeux étaient rivés sur Attia. Pâle, elle fit un mouvement pour se lever. La pomme tomba au sol et Finn comprit qu'elle s'étouffait. Il se précipita vers elle et l'attrapa avant qu'elle ne s'écroule par terre. Elle serrait sa gorge entre ses mains.

— La pomme, souffla-t-elle. Elle me brûle !

26

Votre choix était imprudent. Je vous avais prévenu. Elle est bien trop intelligente et vous sous-estimez le Sapient.

LETTRE PRIVÉE DE LA REINE SIA AU DIRECTEUR D'INCARCERON

— Elle a été empoisonnée !

Attia suffoquait et agrippait les bras de Finn de toutes ses forces.

— Faites quelque chose !

Gildas le poussa sur le côté.

— Va me chercher ma trousse de médicaments. Dépêche-toi !

Il fallut quelques instants à Finn pour la trouver et la rapporter. Quand il revint, il vit que Gildas avait allongé Attia sur la table. La jeune fille se tordait de douleur. Le Sapient attrapa le sac et fouilla à l'intérieur. Il sortit une fiole dont il enleva le bouchon et l'approcha des lèvres d'Attia. Elle se débattit.

— Elle s'étouffe, marmonna Finn.

Gildas pesta et força le flacon entre ses lèvres. Elle but, toussa et fut prise de convulsions. Sa toux se renforça, bruyante, comme des os qu'on broie. Enfin, elle vomit.

— Bien, dit Gildas. Continue.

Tout en la tenant avec fermeté, il tâta son pouls de ses doigts vifs et passa la main sur son front trempé. Elle vomit de nouveau puis se pencha en arrière. Son visage marbré était livide.

— Tout est sorti ? demanda Finn. Est-ce qu'elle va bien ?

Gildas semblait soucieux.

— Elle a encore trop froid, grommela-t-il. Va me chercher

une couverture. Ferme la porte et fais le guet. Si Blaize vient, je veux que tu l'empêches de rentrer.

— Pourquoi ferait-il… ?

— La clé, imbécile. Il veut la clé. Qui d'autre aurait fait ça ?

Attia gémit. Elle tremblait de tout son corps. Ses lèvres et le contour de ses yeux prirent une étonnante coloration bleutée. Finn obéit, rapporta une couverture puis ferma la porte avec fracas.

— Et le poison ?

— Je ne sais pas. Je ne pense pas qu'elle se soit débarrassée de tout. Il circule peut-être déjà dans son sang.

Finn le regarda, désespéré. Gildas s'y connaissait en poison. Les femmes du Commando étaient expertes en ce domaine et avaient partagé leur savoir avec lui.

— Qu'est-ce qu'on peut faire ?

— Rien.

La porte trembla et s'ouvrit. Elle vint percuter Finn au niveau de l'épaule et il pivota, dégainant son épée d'un mouvement rapide. Keiro resta sans bouger.

— Qu'est-ce… ?

Il parcourut la scène du regard.

— Empoisonnée ?

— Un poison violent.

Gildas observa la fille qui toussait et s'agitait. Il se leva lentement, résigné.

— Je crois qu'il n'y a rien à faire.

— C'est pas possible ! hurla Finn en le poussant. J'allais manger cette pomme ! C'aurait pu être moi !

Il s'approcha d'elle et voulut la soulever pour l'installer dans une position plus confortable mais ses gémissements l'arrêtèrent dans son élan. Il se sentait démuni et furieux.

— Il doit bien y avoir quelque chose à faire !

Gildas s'accroupit à côté de lui. Ses paroles dures tranchèrent avec les plaintes d'Attia.

— C'est de l'acide, Finn. Ses organes internes sont certainement déjà brûlés, ses lèvres, sa gorge. Ce sera bientôt terminé.

Finn se tourna vers Keiro.

— On s'en va, déclara son frère. Maintenant. Je sais où il range son bateau.

— Pas sans elle.

— Elle va mourir, insista Gildas. Nous ne pouvons rien faire. Il faudrait un miracle.

— Alors on se sauve sans elle ?

— C'est ce qu'elle voudrait.

Ils le tenaient tous les deux mais il se défit de leur emprise et s'agenouilla près d'Attia. Elle ne bougeait pas, semblait à peine respirer. Elle était terriblement pâle. Il avait vu la mort, il en avait l'habitude, mais toute son âme s'insurgeait à présent. La honte qu'il avait ressentie lors de la chute de la Maestra l'envahit comme une vague de chaleur. Il se sentait submergé. Des mots s'entrechoquèrent dans sa gorge tandis que des larmes brouillaient ses yeux.

S'il fallait un miracle pour sauver Attia, il ferait un miracle.

Il bondit et attrapa Keiro.

— Une bague. Donne-moi une autre bague.

— Eh ! Un instant ! protesta Keiro en reculant.

— Donne-la-moi ! insista-t-il, la voix enrouée.

Il sortit son épée.

— Ne m'oblige pas à m'en servir, Keiro. Tu en auras encore une.

Keiro resta calme. Il posa ses yeux bleus sur Attia qui agonisait.

— Tu crois que ça va marcher ?

— Je ne sais pas ! Mais on peut essayer.

— Cette fille n'est rien.

— Une chacun. Je lui donne la mienne.

— Tu as déjà utilisé la tienne.

Ils se firent face pendant un instant. Gildas les observait. Puis Keiro enleva une des bagues et la regarda. Sans dire un mot, il la lança à Finn.

Finn l'attrapa, confia son épée à Keiro et prit la main d'Attia. Il passa la bague à son doigt. Elle était bien trop grande, il dut la tenir. Il se mit à prier en silence, Sapphique, l'homme dont la vie était dans cette bague, n'importe qui. Gildas s'accroupit à côté de lui. Il ne cachait pas son scepticisme.

— Il ne se passe rien, constata Finn. Il devrait se passer quelque chose ?

— Que des superstitions, grogna Gildas. Tu t'en es toi-même moqué.

— Sa respiration ralentit.

Gildas prit le pouls d'Attia, passant ses doigts sur les blessures causées par les chaînes.

— Finn, cesse de te voiler la face. Il n'y a pas…

Il s'interrompit et serra le poignet de la jeune fille un peu plus fort.

— Quoi ? Quoi ?

— J'ai cru… Son pouls me paraît plus rapide…

— Alors on la relève ! s'écria Keiro. On l'emmène. Faut qu'on y aille !

Finn se pencha et prit Attia dans ses bras. Elle était légère. Sa tête oscillait. Keiro avait déjà ouvert la porte et surveillait le couloir.

— Par ici. En silence.

Ils le suivirent.

Ils gravirent les marches d'un escalier poussiéreux qui les mena à une trappe. Keiro l'ouvrit et se hissa dans l'obscurité tout en tirant Gildas derrière lui.

— La fille.

Finn la lui passa. Puis il se retourna.

Dans la cage d'escalier, l'air semblait vibrer. L'ondulation s'intensifia et s'avança vers lui. Il s'empressa de grimper et de fermer la trappe derrière lui. Keiro se débattait avec une grille dans le mur. Gildas vint à son aide.

Les paupières d'Attia clignèrent. Puis elle ouvrit les yeux.

— Tu as failli mourir, annonça Finn.

Muette, elle secoua la tête.

Dans un fracas métallique, la grille se détacha du mur. Elle ouvrait sur une grande pièce plongée dans le noir. Au centre, ancré au sol par un câble en fer, le voilier en argent flottait dans les airs. Ils s'y précipitèrent. Finn portait Attia. Ils dessinaient dans le hall immense de petites silhouettes grises et vulnérables, semblables à des souris qu'une chouette a repérées. Sur le plafond au-dessus de leurs têtes, un écran s'alluma. Finn vit un

œil. Pas comme les yeux rouges auxquels il était habitué, mais un œil humain, à l'iris gris, agrandi des milliers de fois comme sur une lame de microscope.

Tout à coup, ils s'effondrèrent, terrassés par les vibrations de l'air. Un tremblement de Prison. L'aiguille dressée au sommet de la tour du Sapient se mit à frémir.

Keiro se roula en boule pour amortir sa chute puis se redressa.

— Par ici.

Une échelle de corde pendait devant eux. Gildas l'attrapa et commença son ascension. Malgré le fait que Keiro tenait la base avec fermeté, le Sapient se balançait maladroitement.

— Tu peux y arriver ? demanda Finn à Attia.

— Je crois, répondit-elle.

Elle balaya les mèches sur son front, révélant un visage toujours aussi pâle mais dont les marques bleutées s'estompaient. Elle respirait normalement.

Il regarda sa main.

La bague avait rétréci. Quand elle saisit la corde, l'anneau glissa et de minuscules fragments s'éparpillèrent au sol. Finn en toucha un avec sa botte. On aurait dit des morceaux d'os. D'os anciens et séchés.

Derrière eux, la trappe s'ouvrit.

Finn pivota. Keiro lui rendit son épée et sortit la sienne.

Ils se tournèrent tous les deux vers la fosse carrée et sombre.

— Tout est donc prêt pour demain.

La reine plaça les derniers papiers sur le bureau de cuir rouge et se cala dans son fauteuil. Elle avait posé ses mains devant elle, les bouts de ses doigts appuyés les uns contre les autres.

— Le directeur a été généreux. Une belle dot, Claudia. Des propriétés entières, un coffre plein de bijoux, douze chevaux noirs. Il doit beaucoup t'aimer.

Ses ongles étaient recouverts d'un vernis doré. « De l'or véritable, certainement », pensa Claudia. Elle ramassa un des titres et y jeta un œil. Mais elle ne parvenait pas à se concentrer car Caspar faisait les cent pas sur le parquet grinçant.

— Caspar, intervint la reine. Fais moins de bruit.

— Je m'ennuie à mourir.

— Alors, monte à cheval. Ou va piéger des castors, fais quelque chose.

— Oui, bonne idée. À plus tard, Claudia.

La reine haussa les sourcils.

— Est-ce de cette manière qu'un futur roi s'adresse à sa fiancée ?

Soudain, Caspar s'arrêta et revint sur ses pas.

— Le Protocole, c'est pour les serfs, mère. Pas pour nous.

— Le Protocole, c'est ce qui nous maintient au pouvoir, Caspar. Ne l'oublie pas.

Il sourit, baissa la tête pour saluer Claudia puis lui baisa la main.

— On se verra devant l'autel, Claudia.

Elle se leva et exécuta une révérence polie.

— Très bien. Maintenant, je m'en vais.

Il claqua la porte en sortant. Elles pouvaient entendre le bruit sourd de ses pas dans le couloir.

— Je suis ravie que nous ayons un peu de temps devant nous, Claudia, parce que j'ai quelque chose à te dire. Je sais que cela ne te dérangera pas, ma chère.

Claudia essaya de ne pas froncer les sourcils mais ses lèvres se plissèrent. Elle voulait sortir de là et retrouver Jared. Il leur restait si peu de temps.

— J'ai changé d'avis. J'ai demandé à maître Jared de quitter le palais.

— Non !

Claudia n'avait pas pu se retenir.

— Si, ma chère. Après le mariage, il retournera à l'Académie.

— Vous n'avez pas le droit…

Elle était debout à présent.

— J'ai tous les droits, déclara la reine.

Puis elle lui adressa un doux sourire empoisonné.

— Que les choses soient bien claires, Claudia. Il n'y a qu'une reine ici. Je t'apprendrai à gouverner mais je ne tolérerai aucune rivale. Et il faut que tu comprennes cela, parce que toi et moi, finalement, nous sommes pareilles. Les hommes sont faibles. Même ton père peut être soumis. Tu as été élevée pour un jour

prendre ma place. Sois patiente, ton tour viendra. En attendant, je peux t'apprendre beaucoup.

Elle se renfonça dans son fauteuil. Ses doigts tapotaient les papiers devant elle.

— Assieds-toi, ma chère.

Ses mots contenaient une menace voilée. Claudia obéit lentement.

— Jared est mon ami.

— À partir d'aujourd'hui, c'est moi ta seule amie. J'ai de nombreux espions, Claudia. Ils me racontent tout. Je t'assure que j'agis pour le mieux.

Elle tendit la main et fit sonner une cloche. Un serviteur en livrée et perruque poudrée apparut sur-le-champ.

— Dis au directeur que je l'attends.

Quand il fut parti, elle ouvrit une boîte de friandises. Elle les examina pendant un moment, en choisit une sans hâte, puis en offrit à Claudia en souriant.

Claudia secoua la tête. Elle se sentait engourdie. Elle avait l'impression d'avoir ramassé une jolie fleur toute pourrie de l'intérieur. Elle s'aperçut qu'elle n'avait jamais envisagé la reine comme une menace sérieuse. Son père lui avait toujours paru plus dangereux. À présent, elle se demandait si elle n'avait pas eu tort.

Sia l'observait. Elle essuya ses lèvres avec un mouchoir brodé. Quand les portes s'ouvrirent, elle se pencha en arrière et laissa pendre son bras le long du fauteuil.

— Mon cher directeur. Vous en avez mis, du temps.

Malgré son désarroi, Claudia remarqua tout de suite que son père avait le visage écarlate. Étrange pour un homme aussi pondéré. De plus, ses cheveux étaient légèrement décoiffés et son manteau n'était pas boutonné jusqu'en haut.

Il salua d'un air digne.

— Je suis désolé, madame, s'excusa-t-il, un peu essoufflé. J'étais retenu ailleurs.

Personne ne jaillit de la trappe.

— Grimpe à l'échelle, dit Finn.

Tandis que Keiro se retournait, une onde de choc fit de

nouveau vaciller le sol. Finn baissa les yeux. Telle une énorme vague, le tremblement de terre soulevait les dalles. Avant qu'il ait eu le temps de réagir, l'univers bascula. Il tomba. Tout à coup, il se retrouva en haut d'un plan incliné qu'il dévala avant de se fracasser contre un pilier.

Persuadé que la tour du Sapient s'était brisée à la base et sombrait à présent dans le vide, Finn céda à la panique. L'échelle du voilier l'effleura et il s'y accrocha. Keiro était déjà à bord, penché au-dessus du bastingage argenté. Finn monta aussi vite que possible. Dès qu'il fut assez près, Keiro lui attrapa les mains.

— Je l'ai. On décolle !

Le vaisseau s'éleva. Hurlant de peur, Finn glissa sur le pont. L'engin tout entier tangua, s'ébroua puis s'élança. Les câbles qui le retenaient au sol se brisèrent un à un.

Il y avait une ouverture dans le mur au-dessus de la plate-forme géante à laquelle Blaize avait amarré le voilier. Gildas barra de toutes ses forces. Une secousse les projeta tous au sol. Des débris tombaient en pluie sur le pont et les voiles.

— Quelque chose nous retient ! hurla le Sapient.

Keiro se pencha sur un côté.

— Bon sang ! Il y a une ancre. Il doit y avoir un treuil quelque part, dit-il à Finn. Viens avec moi !

Ils ouvrirent une trappe et descendirent sous le pont. Des morceaux de briques tombaient du plafond.

Malgré l'obscurité, ils avancèrent dans un labyrinthe d'allées et de galeries. Finn poussa toutes les portes des cabines et constata qu'elles étaient vides. Pas de réserves, pas de cargaison, pas d'équipage. Il n'eut pas le temps d'y réfléchir ; Keiro l'appelait, depuis le pont inférieur.

En dessous, il faisait encore plus sombre. Un cabestan circulaire remplissait l'espace. Keiro essayait de faire bouger le treuil.

— Aide-moi.

Ils poussèrent tous les deux. Sans résultat. Le mécanisme semblait bloqué et la chaîne de l'ancre était lourde.

Ils firent une deuxième tentative. Finn sentait les muscles de son dos s'étirer dangereusement. Enfin, dans un grincement timide, le cabestan s'anima.

Finn serra les dents et poussa encore. Il transpirait à grosses gouttes. Il entendit Keiro souffler et grogner à côté de lui.

Puis il constata qu'ils n'étaient pas seuls. Le visage toujours aussi pâle, Attia actionnait la barre à côté d'eux.

— Tu… ne nous… sers à rien, grommela Keiro.

— Tais-toi, siffla-t-elle.

À sa grande surprise, Finn vit qu'elle souriait. Sous ses cheveux, ses yeux brillaient. Elle avait repris des couleurs.

L'ancre tressauta. Le bateau pencha puis, après une secousse, décolla enfin.

— C'est bon !

Keiro planta ses talons dans le sol et poussa de toutes ses forces. Maintenant, le cabestan tourna et la chaîne de l'ancre, remontant à grand bruit, vint s'enrouler autour du treuil.

Quand elle fut tout à fait remontée, Finn se précipita sur le pont. Parvenu à l'air libre, il poussa un cri d'effroi.

Ils voguaient au milieu des nuages qui s'effilochaient tout autour de lui. À la barre, Gildas pestait. Éclairé par un rayon de lumière, un oiseau les suivait.

— Où sommes-nous ? demanda Attia derrière lui.

Le voilier sortit de la brume et ils virent qu'ils avançaient sur un océan de ciel bleu. Loin derrière eux se dressait la tour inclinée du Sapient.

Keiro se pencha à la rambarde et hurla de joie.

À côté de lui, Finn regardait la tour.

— Pourquoi n'ont-ils pas essayé de nous empêcher de fuir ?

Il enfouit sa main dans sa poche et passa un doigt sur les contours de la clé.

— Qu'est-ce que ça peut faire ! s'écria Keiro.

Il se tourna vers Finn et lui asséna un violent coup de poing dans le ventre.

Attia cria. Finn s'écroula, le souffle coupé. Stupéfait et en proie à une vive douleur, il laissa le néant envahir son champ de vision.

Accroché à sa roue, Gildas les interpella mais ses paroles furent emportées par le vent.

La douleur se résorba peu à peu. Quand Finn put respirer à nouveau, il vit Keiro, adossé au bastingage, qui le regardait avec

un grand sourire.

— Quoi ?

Keiro lui tendit la main et le releva. Finn tenait à peine debout. Ils se mesurèrent du regard.

— Maintenant, tu y penseras à deux fois avant de me menacer de ton épée, dit Keiro.

27

Dès que Sapphique eut accroché ses ailes, il s'élança, survola les océans, les plaines, les cités de verre et les montagnes dorées. Il poursuivit son ascension, effleura le ciel, et le ciel lui dit : « Fais demi-tour, mon fils, car tu es monté trop haut. »
Sapphique éclata de rire, ce qui ne lui ressemblait guère. « Pas cette fois. Cette fois, je vais te frapper jusqu'à ce que tu t'ouvres. »
Ses paroles irritèrent Incarceron qui le foudroya.

LÉGENDE DE SAPPHIQUE

— La reine m'informe que Jared doit partir.

Elle regarda son père avec dédain. Elle aurait voulu lui demander si l'idée était de lui.

— Je t'avais prévenue. Il fallait t'y attendre.

Le directeur passa devant elle et alla s'asseoir dans un fauteuil près de la fenêtre de sa chambre. Il parcourut des yeux les pelouses impeccables où des petits groupes de courtisans se promenaient et profitaient de la belle soirée d'été.

— Je pense que tu vas devoir céder, ma chère. C'est le prix à payer pour s'emparer du royaume.

Elle faillit laisser éclater sa colère mais il se tourna vers elle et la dévisagea avec cet air d'assurance froide qu'elle détestait.

— Quoi qu'il en soit, nous avons à discuter de choses bien plus importantes. Viens t'asseoir.

Bien qu'elle n'en eût pas envie, elle alla s'asseoir sur la chaise près de la table dorée à la feuille.

Il jeta un œil à sa montre puis rabattit le couvercle. Il la garda

dans la main.

— Tu as quelque chose qui m'appartient, déclara-t-il avec calme.

La panique la saisit. Elle crut un instant qu'elle ne pourrait pas parler, mais elle parvint à dire, d'une voix étonnamment posée :

— Ah bon ? Et quoi donc ?

Il sourit.

— Tu es vraiment étonnante, Claudia. Je te connais depuis toujours et pourtant tu ne cesses de me surprendre. Mais je t'ai déjà mise en garde. Ne va pas trop loin.

Il rangea sa montre dans sa poche et se pencha en avant.

— Rends-moi ma clé.

Elle tressaillit. Le directeur croisa les jambes. Ses bottes en cuir luisaient.

— Oui. Tu ne le nies pas, ce qui est sage de ta part. Subtiliser la clé et y substituer un hologramme était un coup de maître. J'imagine que c'était une idée de Jared. Le jour où les alarmes se sont déclenchées, j'ai ouvert le tiroir et jeté un œil à l'intérieur. Je n'ai pas pensé à prendre la clé dans mes mains. Et les coccinelles. Quelle ingéniosité ! Vous avez dû me prendre pour un idiot, tous les deux.

Elle secoua la tête. Il se leva et marcha jusqu'aux fenêtres.

— Tu as parlé de moi à Jared, Claudia ? Avez-vous bien ri en me dérobant la clé ? Je suis sûr que vous vous êtes bien amusés.

— Je l'ai prise parce qu'il le fallait, répondit-elle, les poings serrés. Vous ne vouliez pas que je sache qu'elle existe. Et vous ne m'en avez jamais parlé.

Il la dévisagea un instant. Il avait remis ses cheveux en place et retrouvé sa prestance habituelle.

— De quoi ?

Elle se leva lentement et lui fit face.

— De Gilles, répondit-elle.

Elle attendit qu'il paraisse surpris, qu'il se retranche derrière un silence stupéfait, en vain. Elle comprit alors qu'il s'attendait à ce qu'elle prononce ce nom un jour. Elle avait l'impression d'être tombée dans un piège.

— Gilles est mort, déclara-t-il.

— Non, il n'est pas mort.

Les colliers autour de son cou cliquetèrent. Tout à coup, folle de rage, elle les arracha et les jeta. Puis elle croisa les bras. Tous les mots qu'elle retenait en elle depuis si longtemps jaillirent.

— Sa mort a été orchestrée. Vous et la reine l'avez mise en scène. Gilles est dans Incarceron, il a été enfermé. Vous avez fait disparaître ses souvenirs pour qu'il ne puisse même pas se rappeler qui il est. Comment avez-vous pu faire une chose pareille ?

Elle donna un coup de pied dans un tabouret, qui tomba et roula sur quelques mètres.

— Je peux comprendre pourquoi elle a agi ainsi, pourquoi elle veut que son imbécile de fils règne, mais vous ! J'étais déjà fiancée à Gilles. Votre petite machination aurait fonctionné de la même façon. Pourquoi est-ce que vous nous avez fait ça ?

Il haussa un sourcil.

— Nous ?

— Et moi, je ne compte pas ? Ça ne vous dérange pas que j'épouse Caspar ? Avez-vous un seul instant pensé à moi ?

Elle tremblait. Toute la colère accumulée pendant des années se déversait à présent, toute la frustration qu'elle avait ressentie quand il partait pendant des mois et la laissait seule, quand il lui souriait sans même la toucher.

Il se frotta le menton.

— Bien sûr que j'ai pensé à toi, répondit-il d'une voix lasse. Je voyais bien que tu appréciais Gilles. Mais c'était un garçon têtu, trop gentil, trop honnête. Caspar est un idiot et il ne fera jamais un bon roi. Tu pourras le dominer sans problème.

— Ce n'est pas pour ça que vous avez agi ainsi.

Le regard fuyant, il tapota le manteau de la cheminée. Il ramassa une coquette figurine en porcelaine, fit mine de l'examiner, puis la reposa.

— Tu as raison.

Il se tut. Face à ce silence, Claudia eut envie de hurler. Une éternité s'écoula avant qu'il revienne s'asseoir.

— Je crains que la vérité ne soit un secret.

Voyant sa surprise, il leva la main.

— Je sais que tu me détestes, Claudia. Je suis sûr que toi et le

Sapient pensez que je suis un monstre. Mais tu es ma fille. Tout ce que j'ai fait, je l'ai fait dans ton intérêt. Par ailleurs, l'emprisonnement de Gilles était une idée de la reine, pas de moi. Je n'ai pas eu le choix.

Claudia ricana.

— Pas eu le choix ! Comme si elle exerçait un quelconque pouvoir sur vous !

— Oui, siffla-t-il. Et sur toi aussi.

L'espace d'une seconde, le venin contenu dans ses paroles la blessa.

— Sur moi ?

Elle vit qu'il serrait les poings.

— Laisse tomber, Claudia. Passe à autre chose. Ne pose pas trop de questions, les réponses pourraient te détruire. C'est tout ce que j'ai à dire.

Il se leva, grande silhouette sombre. Il parlait d'une voix morne.

— À propos de la clé, je sais tout. Je sais que tu as essayé de rencontrer Bartlett, je sais que tu communiques avec Incarceron. Je sais que tu penses avoir retrouvé Gilles.

Elle le regarda, étonnée, et il émit un rire sans joie.

— Il y a des millions de prisonniers dans Incarceron, Claudia, et tu penses que tu es tombée sur le bon, du premier coup ? Le temps et l'espace sont différents là-bas. Ce garçon pourrait être n'importe qui.

— Il a une marque.

— Il a une marque ! Je vais te dire quelque chose sur la Prison.

Son ton était désormais sans pitié. Il s'avança vers elle et la toisa.

— C'est un système fermé. Rien ne rentre et rien ne sort. Quand les prisonniers meurent, leur peau, leurs organes et même leurs cellules sont réutilisés. Les uns sont faits à partir des autres. Réparés, recyclés. Et quand les organes nécessaires ne sont pas disponibles, on leur en fabrique avec du métal ou du plastique. L'aigle de Finn ne veut rien dire. Si ça se trouve, ce n'est même pas le sien. Ses souvenirs appartiennent peut-être à quelqu'un d'autre.

Ses paroles horrifiaient Claudia. Elle aurait voulu le faire taire mais elle ne trouvait pas les mots.

— Ce garçon est un voleur et un menteur, poursuivit-il d'un ton implacable. Un membre d'un de ces gangs de coupeurs de gorge qui pillent les autres. J'imagine qu'il t'a parlé de ça ?

— Oui, répliqua-t-elle.

— Quelle honnêteté ! Et t'a-t-il raconté qu'il a récupéré la clé grâce à une femme innocente qui a été jetée dans un précipice ? Il lui avait pourtant promis qu'il ne lui arriverait rien.

Elle ne répondit pas.

— Non, continua-t-il. Cela m'aurait étonné.

Il fit un pas en arrière.

— Je veux que cessent ces bêtises. Je veux la clé. Maintenant.

Elle secoua la tête.

— Maintenant, Claudia.

— Je ne l'ai pas, murmura-t-elle.

— Alors Jared…

— Laissez Jared en dehors de tout ça !

Il lui attrapa le poignet. Sa main était froide et elle eut l'impression qu'on lui passait des menottes.

— Je veux la clé. Crois-moi, me défier ne te servira à rien.

Elle voulut se défaire de son emprise mais il la tenait avec fermeté. Des mèches de cheveux tombèrent sur son visage, ce qui ne l'empêcha pas de lui lancer un regard méprisant.

— Vous ne pouvez pas me faire de mal. Vous avez besoin de moi pour réussir !

Ils s'observèrent pendant un moment. Puis il hocha la tête et la relâcha. Il restait une trace blanche sur son poignet, là où il avait serré.

— Je ne peux pas te faire de mal, reconnut-il d'une voix râpeuse.

Elle écarquilla les yeux.

— Mais il y a toujours Finn. Et il y a aussi Jared.

Un frisson lui parcourut l'échine. Elle se dirigea vers la porte, effrayée par ce qu'elle pourrait lui dire. Les paroles de son père la rattrapèrent avant qu'elle puisse sortir.

— On ne peut pas s'échapper de la Prison, Claudia. Apporte-moi la clé.

Elle claqua la porte derrière elle. Un domestique qui passait par là leva la tête et la regarda avec stupéfaction. En croisant son reflet dans un miroir, Claudia comprit son étonnement. Ses cheveux étaient ébouriffés, son visage écarlate. Elle paraissait à la fois triste et furieuse. Elle aurait aimé hurler mais elle choisit d'aller s'enfermer dans sa chambre et de se jeter sur son lit.

Après avoir donné des coups de poing dans son oreiller, elle y enfouit la tête et se recroquevilla sur elle-même. Elle se sentait complètement perdue. Elle changea de position et entendit un bruit de papier froissé. Elle leva les yeux et vit le mot accroché à son oreiller. Jared. « Il faut qu'on se voie. J'ai découvert quelque chose d'incroyable. »

Dès qu'elle eut lu le mot, il se réduisit en cendres.

Elle n'eut même pas la force de sourire.

Perché à l'avant du navire, Finn observait le paysage qui défilait : des lacs couleur de soufre, hostiles et nauséabonds. Des animaux qui paissaient à flanc de colline. De là-haut, les créatures paraissaient pataudes. Dès que l'ombre du voilier passait au-dessus de leurs têtes, elles s'enfuyaient, prises de terreur. Au-delà se trouvaient d'autres lacs. Tout autour poussaient des petits buissons malingres. À droite, un désert s'étendait à l'infini.

Ils volaient depuis des heures. Gildas avait barré au début, naviguant au hasard mais gardant le vaisseau à une altitude élevée. Puis il avait demandé à être remplacé et Finn avait pris sa place. Tenir la barre procurait une sensation étrange : il percevait les moindres ondulations du navire en fonction des courants d'air et des brises. Au-dessus de lui, les voiles blanches claquaient au vent. Il avait traversé les nuages deux fois. La deuxième fois, la température avait chuté. Quand ils étaient sortis de la zone de gris, il avait constaté que la barre et le pont étaient recouverts de givre et de glace.

Attia lui avait apporté de l'eau.

— Il y a des quantités d'eau, avait-elle dit. Mais pas de nourriture.

— Rien du tout ?

— Non.

— Comment se nourrissait-il ?

— Quelques restes que Gildas a pris.

Tandis qu'il buvait, elle avait barré, posant ses petites mains sur les rayons de la roue.

— Il m'a expliqué comment vous m'avez sauvée.

Finn s'était essuyé la bouche.

— Vous n'auriez pas dû, je n'en vaux pas la peine. Maintenant, je te suis encore plus reconnaissante.

Il s'était senti à la fois fier et mécontent. Il avait repris la barre.

— On reste ensemble et on se serre les coudes. Et puis, de toute façon, je ne pensais pas que ça allait marcher.

— Je suis étonnée que Keiro t'ait donné la bague.

Finn avait haussé les épaules. Elle l'avait regardé puis avait levé les yeux au ciel.

— Regarde ! Tu ne trouves pas ça merveilleux ? J'ai vécu toute ma vie dans une case au milieu d'un tunnel étroit et sombre, et maintenant, j'ai tellement d'espace…

— Est-ce que tu as de la famille ?

— Des frères et des sœurs. Tous plus âgés.

— Des parents ?

— Non, avait-elle dit en secouant la tête. Tu sais ce que c'est…

Oui, il savait ce qu'était la vie en Prison : courte et imprévisible.

— Ils te manquent ?

— Oui, mais…

Elle avait souri.

— Les choses ne se passent jamais comme on croit. Quand j'ai été capturée, je pensais que ma vie était finie. Mais aujourd'hui, je suis ici, avec toi.

— Tu crois que c'est la bague qui t'a sauvée, ou le vomitif de Gildas ?

— La bague, avait-elle répondu sans hésiter. Et toi.

Il n'en était pas aussi sûr.

Maintenant, tout en observant Keiro qui paressait, allongé sur le pont, Finn souriait. Appelé pour prendre la relève à la barre, son frère avait jeté un œil à la roue et était descendu chercher de la corde. Il avait attaché le gouvernail et s'était assis

à côté, les doigts de pieds en éventail.

— Je ne vois vraiment pas quel obstacle on pourrait rencontrer, avait-il confié à Gildas.

— Imbécile, avait rétorqué le Sapient. Garde les yeux ouverts, c'est tout.

Ils étaient passés au-dessus de collines de cuivre, de montagnes de verre, d'immenses forêts peuplées d'arbres en métal. Finn avait vu des colonies implantées dans des vallées coupées du monde où les habitants vivaient complètement isolés. Il avait aussi aperçu des villes énormes et même un château avec des drapeaux plantés au sommet de chaque tour. Il avait eu peur car il avait aussitôt pensé à Claudia. Des arcs-en-ciel avaient enjambé le voilier. Ils avaient rencontré des phénomènes météorologiques étonnants : le mirage d'une île, des taches de chaleur, des ondes vacillantes violettes ou dorées. Il y avait peu, des oiseaux aux longues queues étaient apparus, criant, décrivant des cercles autour du bateau et fondant sur eux. Keiro s'était plaqué au sol. Et, tout aussi soudainement, ils avaient disparu à l'horizon. Ensuite, le vaisseau avait ralenti. Penché au-dessus de la rambarde, Finn avait observé des kilomètres et des kilomètres de bidonvilles. Les gens, faibles et malades, couraient entre les cahutes de tôle ondulée et de bois en traînant leurs enfants apathiques. Il avait été content de voir le vent reprendre des forces, faisant remonter l'embarcation. Incarceron était un enfer. Et pourtant, il en possédait la clé.

Il la sortit et appuya sur le pavé numérique. Il l'avait déjà activée peu auparavant mais il ne s'était rien passé. Rien ne se produisait à présent non plus et il en vint à se demander si elle fonctionnait encore. Pourtant, elle dégageait de la chaleur. Est-ce que cela voulait dire qu'ils avançaient dans la bonne direction, qu'ils se rapprochaient de Claudia ? Mais, compte tenu de l'immensité d'Incarceron, pouvait-il espérer trouver la sortie avant la fin de sa vie ?

— Finn !

Keiro semblait inquiet. Finn leva les yeux.

Quelque chose clignotait devant lui. Il pensa tout d'abord qu'on allumait des projecteurs. Puis il vit que la pénombre paraissait différente de celle qui s'abattait généralement sur la

Prison. Des nuages noirs et menaçants leur barraient le chemin. Il se dépêcha de descendre, se brûlant les mains sur les cordes.

Keiro détachait la barre.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une tempête.

Ils fonçaient droit dessus. Des éclairs vinrent zébrer l'horizon. Le grondement sourd du tonnerre retentit, comme un ricanement sinistre et redoutable.

— La Prison, murmura-t-il. Elle nous a retrouvés.

— Va chercher Gildas, bredouilla Keiro.

Finn trouva le Sapient sur le pont inférieur. Il étudiait des cartes et des tableaux, éclairé par une vieille lampe.

— Regarde ça, dit-il en se tournant vers Finn.

Des lignes d'ombre lui rayaient le visage.

— Comment peut-elle être aussi vaste ? Comment pouvons-nous espérer suivre les traces de Sapphique dans une telle immensité ?

L'un air préoccupé, Finn parcourut du regard les cartes qui jonchaient la table et le sol. Si elles reflétaient la taille d'Incarceron, ils pouvaient y errer à jamais.

— On a besoin de vous, annonça Finn. Une tempête se lève.

Attia arriva en courant.

— Keiro vous demande de vous dépêcher.

Comme pour confirmer ses dires, le voilier fit quelques embardées. Les cartes glissèrent de la table. Finn se précipita sur le pont.

De gros nuages noirs surplombaient les mâts. Le vent faisait claquer les fanions argentés. Le navire était pratiquement couché sur le côté. Accroché à la rambarde, Finn parvint tant bien que mal jusqu'à la barre.

Keiro transpirait et maudissait déjà la terre entière.

— Encore un mauvais tour de ce maudit Sapient ! cria-t-il.

— Je ne crois pas. Je pense que c'est Incarceron.

Le tonnerre gronda de nouveau. Une bourrasque les terrassa. Ils agrippèrent tous les deux la barre puis se réfugièrent derrière la console, profitant de l'abri fragile. Des objets tourbillonnaient autour d'eux, des tiges de métal, des feuilles, des débris qui rebondissaient sur les surfaces comme de la grêle. Ensuite une

pluie étrange s'abattit sur le navire, un mélange de petits grains blancs, de verre pilé, d'écrous et de cailloux qui déchirèrent les voiles.

Finn se tourna.

Gildas était allongé, un bras enroulé autour du mât principal et l'autre accroché à Attia.

— Restez là ! hurla Finn.

— La clé ! cria Gildas dont la voix était assourdie par les rafales. Donne-la-moi. Je vais aller me réfugier en dessous. Si jamais tu es emporté…

Finn savait qu'il avait raison. Mais il détestait l'idée de s'en défaire.

— Allez, grogna Keiro.

Finn lâcha la barre.

Il fut aussitôt projeté en arrière, ballotté, et roula le long du pont. La Prison s'abattait sur lui. Il sentit son regard sur lui. Il se retourna et hurla de terreur.

Un aigle, noir comme le ciel, jaillit du cœur de la tempête. Ses serres semblaient lancer des éclairs. Il s'apprêtait à saisir la clé, quitte à emporter Finn avec.

Finn se jeta de côté sur un amas de cordes. Il attrapa celle qui était la plus proche et la fit tourner au-dessus de sa tête, fouettant l'air. L'extrémité effleura l'oiseau qui fit un écart pour l'éviter et s'éleva dans le ciel. Puis il fit demi-tour et se précipita sur Finn.

Finn plongea dans la trappe menant au pont inférieur. Il atterrit près de Gildas.

— Il revient ! hurla Attia.

— Il veut la clé.

Gildas baissa la tête. La pluie leur cinglait le visage. Le tonnerre rugit, un terrible grondement qui semblait pourtant bien loin.

L'aigle attaqua. Désormais exposé près de la barre, Keiro se roula en boule. Ils virent l'oiseau décrire de larges cercles, enragé, le bec grand ouvert. Puis, sans crier gare, il braqua vers l'est et s'éloigna.

Finn sortit la clé. Claudia apparut alors qu'il l'avait à peine effleurée. Elle avait les cheveux en bataille et les yeux rouges.

— Finn, dit-elle, écoute-moi bien. J'ai…

— Non, toi, tu m'écoutes.

Le navire tanguait violemment. Il s'accrocha pour ne pas tomber.

— On a besoin d'aide, Claudia. Il faut que tu parles à ton père. Demande-lui d'arrêter cette tempête, sinon on va tous mourir !

— Quelle tempête ? demanda-t-elle en secouant la tête. Il n'est pas… il ne nous aidera pas. Il veut ta mort. Il a tout découvert, Finn. Il sait tout !

— Alors…

Ils entendirent Keiro crier. Finn leva les yeux et ce qu'il vit le poussa à serrer la clé de toutes ses forces. Juste avant que la transmission s'éteigne, Claudia vit aussi ce qui semblait tant les effrayer.

Un immense mur en métal. Le mur de la fin du monde.

Surgi de profondeurs insoupçonnées, il semblait fendre le ciel.

Et ils se dirigeaient droit dessus.

28

On entre grâce au Portail Seul le gardien en a la clé et c'est l'unique moyen d'en sortir. Même si chaque prison a bien entendu ses failles et ses fissures.

RAPPORT DE PROJET ; MARTOR SAPIENS

Il était tard. La cloche dans la Tour d'Ébène sonnait 10 heures. En cette soirée d'été, des papillons de nuit voletaient dans le jardin. Tandis qu'elle se rendait au cloître, Claudia entendit un paon crier. Elle croisa des domestiques qui firent des efforts pour la saluer malgré leurs bras chargés de chaises, de tapisseries et de morceaux de gibier. On préparait la fête du lendemain et l'effervescence régnait depuis des heures déjà. Elle fronça les sourcils, agacée, n'osant pas demander à l'un d'entre eux où se trouvait la chambre de Jared.

Mais il guettait.

Elle contournait une fontaine ornée de quatre statues de cygnes quand il lui agrippa le bras. Il la traîna ensuite sous un porche dont il laissa la porte en bois entrouverte. À bout de souffle, elle le vit s'accroupir et jeter un œil dehors.

Une silhouette passa devant eux. Elle crut reconnaître le secrétaire de son père.

— Medlicote. Est-ce qu'il me suit ?

Jared posa son index sur ses lèvres. Il semblait plus fatigué que d'habitude et en proie à une tension nerveuse qui inquiétait la jeune fille. Ils descendirent des marches en pierre, traversèrent une cour laissée à l'abandon puis longèrent un passage voûté auquel pendaient des laburnums jaunes. À

mi-chemin, il s'arrêta et murmura :

— Il y a une folie par ici où j'ai trouvé refuge. Ma chambre est sur écoute.

La pleine lune enveloppait le palais d'un halo voilé. Les années de Terreur avaient laissé des traces sur les murs. Les rayons de lune argentés éclairaient le verger et les serres et se reflétaient sur des fenêtres restées ouvertes à cause de la chaleur. Un air de musique s'envolait depuis une pièce d'où s'élevaient aussi des voix, des rires et le bruit d'assiettes qui s'entrechoquent. Jared se glissa entre deux piliers sculptés. Il contourna des buissons qui dégageaient une odeur de lavande et de citron et parvint jusqu'à un petit bâtiment encastré dans l'un des coins les plus négligés de l'enceinte du jardin. Claudia aperçut une tourelle et un parapet croulant recouvert de lierre.

Il ouvrit la porte et la poussa à l'intérieur.

Il faisait noir et il régnait une odeur de terre humide. Une lumière vacilla au-dessus d'elle. Jared tenait une torche dont il se servit pour lui désigner une petite porte.

— Par là ! Vite.

La porte était rongée par les années et le bois si vermoulu qu'il s'effritait. À l'intérieur de la pièce, le lierre obscurcissait les fenêtres. Jared alluma des lanternes, ce qui permit à Claudia d'étudier la pièce.

— Comme à la maison.

Il avait installé son microscope électronique sur une table branlante et défait quelques cartons pleins de livres et d'instruments.

Il pivota. À la lueur de la torche, elle vit son visage décharné.

— Claudia, il faut que tu voies ça. Ça change tout. Tout.

Son anxiété la rendait nerveuse.

— Calmez-vous, dit-elle doucement. Vous allez bien ?

— Autant que faire se peut.

Il posa son œil sur l'oculaire du microscope, fit le point. Puis il recula.

— Tu te souviens de ce morceau de métal que tu as ramassé dans le bureau ? Examine-le de plus près.

Perplexe, elle posa à son tour son œil sur l'oculaire puis ajusta légèrement l'image. Ensuite, elle se figea, et Jared sut

qu'elle avait compris.

Il alla s'asseoir par terre, près du lierre et des orties, s'enroula dans son manteau de Sapient dont l'ourlet traînait dans la terre, et il l'observa.

Le mur de la fin du monde.

Si Sapphique était en effet tombé du haut de ce mur, cela avait dû lui prendre des années. Finn leva la tête et sentit le vent rebondir sur la paroi imposante, créant un courant d'air qui les percutait ensuite de plein fouet. Des débris en provenance d'Incarceron s'élevaient dans les airs pour ensuite retomber dans un maelström infini, piégés au cœur du tourbillon.

— Il faut qu'on l'évite !

Gildas rampait comme il pouvait jusqu'à la barre. Finn le suivit. Ils rejoignirent Keiro qui tirait de toutes ses forces sur le gouvernail dans l'espoir de faire tourner le voilier avant qu'il ne soit aspiré par les bourrasques.

Le tonnerre gronda. Il fut suivi par la Nuit.

Dans l'obscurité, Keiro jura. Finn sentait que Gildas s'agitait à côté de lui.

— Finn. Tire le levier ! Sur le pont.

Il tâtonna, trouva le levier en question et s'arc-bouta dessus.

Des lumières s'allumèrent, deux phares horizontaux qui jaillirent de l'avant du vaisseau. Il put constater à quel point le mur était près. Les disques de lumière éclairaient les énormes rivets, plus gros que des maisons. Les panneaux boulonnés étaient immenses, fissurés, martelés, rouillés et abîmés çà et là par des impacts.

— On peut reculer ? hurla Keiro.

Gildas lui lança un regard méprisant. Et, à cet instant précis, ils tombèrent. Un grand saut dans le vide. Des poutres, des espars, des cordes se détachèrent et les accompagnèrent dans leur chute. Le bateau glissa le long du mur tel un ange argenté aux ailes abîmées, déchirées en quelques secondes. Quand ils eurent l'impression que le voilier allait se briser en mille morceaux, ils furent récupérés par un courant ascendant. Le navire remonta et se mit à tournoyer avec frénésie, les phares éclairant le mur, l'obscurité, un rivet et puis de nouveau l'obscurité. Pris dans les cordes, Finn s'accrocha comme il put,

attrapant un bras qu'il pensait être celui de Keiro. Les vents violents les projetèrent dans les airs, les éloignant à toute allure des ténèbres rugissantes. Tandis qu'ils s'élevaient, l'air se raréfia. Les nuages et la tempête n'étaient plus qu'un lointain souvenir, et le mur un vague cauchemar qui avait failli les aspirer dans le néant. Ils l'avaient approché de si près que Finn avait pu voir sa surface vérolée, parsemée de fissures et de minuscules portes, des creux d'où jaillissaient des chauves-souris qui planaient dans les courants avec grâce. Érodé par la collision de milliards d'atomes, le métal avait scintillé sous les lumières des phares.

Le vaisseau tanguait. À un moment donné, Finn eut l'impression qu'ils allaient passer par-dessus bord. Il s'accrocha à Keiro et ferma les yeux. Quand il les rouvrit, le voilier s'était stabilisé. Keiro vint s'écraser contre lui, s'enroulant à son tour dans les cordes.

La poupe fit un écart. L'engin dévissa et ils furent violemment ballottés.

— Attia a jeté l'ancre ! rugit Gildas.

Elle avait dû descendre au pont inférieur et libérer le cabestan. Leur ascension fut ralentie, ce qui finit de déchirer les voiles pour de bon. Gildas se mit debout et attira Finn contre lui.

— Il faut qu'on se rapproche du mur et qu'on saute.

Finn le regarda avec stupeur.

— C'est le seul moyen de s'en sortir ! s'écria le Sapient. Le voilier va monter, descendre et tournoyer à l'infini ! Il faut qu'on le fasse rentrer là-dedans.

Il désigna quelque chose du doigt. Finn vit un cube noir. Il se découpait dans le mur en métal et formait une ouverture plongée dans l'obscurité. Il paraissait minuscule. Leurs chances de réussite étaient minces.

— Sapphique a atterri sur un cube, expliqua Gildas en se retenant à Finn. Ce doit être ça !

Finn jeta un œil à Keiro, qui paraissait aussi hésitant que lui. Attia sortit de la trappe et glissa jusqu'à eux. Finn savait que Keiro prenait le vieil homme pour un fou, obsédé par sa quête au point de perdre la raison. Mais avaient-ils d'autre choix ?

Keiro haussa les épaules. Dans un élan de témérité, il fit

tourner la barre et dirigea le vaisseau vers le mur. Éclairé par les phares, le cube les attendait, telle une énigme funèbre.

Stupéfaite et désemparée, Claudia restait coite.

Elle voyait des animaux.

Des lions.

Elle les compta machinalement : six, sept… trois lionceaux.

— Ils ne sont pas vrais, si ? marmonna-t-elle.

Elle entendit Jared soupirer derrière elle.

— J'ai bien peur que si.

Des lions. En vie, à l'affût. L'un d'eux rugit tandis que les autres se reposaient sur une zone recouverte d'herbe et d'arbres près d'un lac où barbotaient des oiseaux.

Elle recula, observa le microscope puis reposa son œil sur l'oculaire.

L'un des lionceaux donna un coup de patte à un autre. Ils se roulèrent dans la terre et se battirent. Une lionne bâilla puis s'allongea, détendue.

Claudia se retourna. Dans la faible lumière, elle regarda Jared. Elle n'avait rien à dire. Son esprit était accaparé par des pensées qu'elle n'osait pas formuler et des conclusions qu'elle avait peur de tirer.

Enfin, elle parla.

— Ils sont petits comment ?

— Ils sont infinitésimaux, répondit-il en mâchonnant une mèche de ses cheveux noirs. Réduits à une taille d'environ un million de nanomètres…

— Mais ils ne… Comment peuvent-ils tenir… ?

— La boîte a un centre de gravité qui s'adapte automatiquement. Je croyais ce savoir-faire disparu. Je pense qu'on a là un zoo entier. Il y a des éléphants, des zèbres…

Sa voix se perdit. Il secoua la tête.

— Peut-être était-ce le prototype… Ils voulaient d'abord essayer avec des animaux, qui sait ?

— Mais ça veut dire que…

Elle n'arrivait pas à prononcer les mots.

— Qu'Incarceron…

— Depuis tout ce temps, on cherche un énorme bâtiment, un

labyrinthe secret, un monde enfoui.

Ses yeux fixaient l'obscurité.

— Nous nous sommes trompés, Claudia ! Dans la bibliothèque de l'Académie, il existe des témoignages racontant ce genre d'expériences : des variations multidimensionnelles. Toute cette connaissance a été perdue pendant la guerre. Du moins, c'est ce qu'on pensait.

Ne pouvant plus rester sans bouger, elle se leva. Elle pensa aux lions, encore plus petits que le noyau des cellules de sa peau, allongés sur une herbe dont chaque brin était encore plus petit, écrasant de leurs pattes des fourmis minuscules, léchant des puces microscopiques. Il lui était très difficile d'appréhender une telle réalité. Mais pour eux, le monde était normal. Et pour Finn ?

Sans s'en rendre compte, elle marcha dans les orties.

— Incarceron est minuscule, se força-t-elle à dire.

— Je le crains.

— Le Portail…

— … est un moyen d'y accéder. Il faut briser tous les atomes de la matière.

Il leva la tête. Elle constata qu'il n'avait pas l'air bien.

— Tu comprends ? Ils ont construit une Prison renfermant tout ce qu'ils craignaient et l'ont réduite pour que le directeur puisse la tenir dans le creux de sa main. Une solution comme une autre au problème de la surpopulation carcérale, Claudia. Et un excellent moyen d'ignorer les difficultés du monde. Cela explique tout. Notamment les anomalies spatiotemporelles.

Elle reporta son attention sur le microscope et regarda les lions jouer et se prélasser.

— C'est pour ça que personne ne peut sortir, conclut-elle en se tournant vers lui. Maître, pensez-vous qu'on puisse inverser le processus ?

— Je n'en sais rien. Il faudrait examiner tous les…

Il s'interrompit.

— Tu te rends compte qu'on a vu le Portail ? Dans le bureau de ton père, il y a une chaise.

Elle s'appuya contre la table.

— Les éclairages, les fentes dans le plafond.

C'était terrifiant. Incapable de rester tranquille, elle se mit à arpenter la pièce pour mieux réfléchir.

— Il faut que je vous dise quelque chose aussi. Il sait. Il sait que nous avons la clé.

Elle lui raconta sa conversation avec son père, sa colère, ses exigences. Quand elle eut fini, elle s'aperçut qu'elle s'était blottie contre lui et qu'elle murmurait.

— Je ne vais pas lui rendre la clé. Il faut que je fasse sortir Finn de là.

Il resta silencieux un moment.

— C'est impossible, dit-il tristement.

— Il doit bien y avoir un moyen…

— Claudia, soupira le professeur d'une voix douce et amère, lequel ?

Des voix. Des gens s'amusaient dehors.

Elle se leva et alla éteindre les lanternes. Jared paraissait trop abattu pour s'en soucier. Ils restèrent silencieux dans le noir, à écouter les beuglements des fêtards. Dans le verger, quelqu'un massacrait une ballade. Le cœur de Claudia battait à tout rompre. Au loin, les cloches du palais et des écuries sonnèrent onze heures. Dans une heure commencerait le jour de son mariage. Mais elle n'avait pas l'intention de baisser les bras. Pas encore.

— Maintenant, on sait que le Portail existe et à quoi il sert… Vous pensez que vous pouvez le faire fonctionner ?

— Peut-être. Mais je ne saurais pas faire le chemin inverse.

— Je pourrais essayer, proposa-t-elle. Rentrer dans Incarceron et aller le chercher. De toute manière, ma vie ici n'a plus aucun intérêt. Demain, je serai la femme de Caspar…

— Non.

Il se redressa et lui fit face.

— Tu ne peux pas imaginer ce que la vie doit être là-dedans. Un enfer de violence et de brutalité. Et ici… Si le mariage n'a pas lieu, les Loups d'acier passeront à l'offensive. Ils provoqueront un terrible bain de sang. Il lui prit les mains.

— J'espère que je t'ai appris à toujours affronter la réalité.

— Maître…

— Il faut que tu te maries. C'est tout ce qu'il nous reste. Et j'ai

peur qu'il n'y ait aucun moyen de ramener Gilles.

Elle voulait retirer ses mains mais il les tenait fermement. Elle ne lui connaissait pas une telle force.

— On ne peut plus rien pour Gilles. Même s'il est en vie.

— Je ne sais pas si je trouverai l'énergie, murmura-t-elle.

Elle se sentait misérable.

— Tu es courageuse.

— Je vais me retrouver toute seule. Ils vont vous renvoyer.

— Je te l'ai dit, tu as encore beaucoup à apprendre. Claudia, je ne vais pas m'en aller.

Ils couraient à l'échec. Même en barrant tous ensemble, ils n'arrivaient pas à garder le cap. Les voiles du navire étaient réduites en lambeaux, les cordes ballottaient dans le vent, le bastingage se rompait de toutes parts. Le voilier tanguait et zigzaguait tandis que l'ancre flottait à l'air libre. La proue s'orientait vers le cube puis s'en éloignait, remontait, descendait.

— C'est impossible, grogna Keiro.

— Non, rétorqua Gildas. On peut le faire. Courage.

Il agrippa la barre et regarda droit devant lui.

Tout à coup, le bateau tomba. Les phares se braquèrent sur le cube découpé dans le mur. Alors qu'ils s'approchaient, Finn vit que l'entrée était recouverte d'une sorte de film transparent, comme la surface d'une bulle. Des arcs-en-ciel irisés scintillaient à la surface.

— Des escargots géants, marmonna Keiro.

Même dans une situation pareille, il plaisantait.

À présent, le mur était si proche qu'ils pouvaient voir le reflet déformé de leurs phares. Si proche que la proue toucha le film transparent, le fissura et le perça. La bulle éclata tout à coup et s'évanouit dans un souffle d'air.

Lentement, à contre-courant, le vaisseau s'inséra dans le cube noir. Il ne tanguait presque plus. D'immenses ombres vinrent jouer dans les phares.

Finn leva les yeux et observa le cube. Il semblait les avaler. Le garçon eut l'impression d'être minuscule, de ressembler à cette fourmi sur une nappe de pique-nique étalée sur l'herbe, il y avait si longtemps, tandis qu'un gâteau d'anniversaire avec sept

bougies attendait d'être mangé et qu'une fillette aux cheveux marron et bouclés lui tendait poliment une assiette dorée.

Il souriait et lui prenait l'assiette des mains.

Le bâtiment se fendit. Le mât se brisa et s'effondra, volant en éclats. Attia tomba sur Finn puis s'empressa de rattraper un morceau de cristal qui avait glissé de la chemise du jeune homme.

— La clé ! cria-t-elle.

Le voilier heurta l'arrière du cube et ils furent tout à coup plongés dans les ténèbres.

Le prince perdu

29

Le désespoir est profond. Un abysse qui engloutit les rêves.
Un mur dressé sur la fin du monde. Derrière, j'attends la mort.
Parce que tous mes efforts convergent vers ce but.

JOURNAL DU DUC DE CALLISTON

En ce jour de mariage, il faisait beau et chaud.

La météo avait été prévue. Les arbres étaient en fleurs, les oiseaux chantaient. Pas un nuage dans le ciel. Une douce brise à l'odeur agréable soufflait sur le palais.

De sa fenêtre, Claudia observait les domestiques en sueur qui déchargeaient les carrosses remplis de cadeaux. Elle voyait scintiller des diamants, de l'or.

Elle posa son menton sur le rebord en pierre et sentit sa chaleur râpeuse.

Il y avait un nid dans un coin. Une hirondelle faisait des allers-retours réguliers, transportant des mouches dans son bec. Des oisillons invisibles pépiaient gaiement tandis que leurs parents les nourrissaient.

Claudia se sentait lasse. Ses paupières étaient lourdes, ses articulations douloureuses. Elle était restée éveillée toute la nuit, les yeux rivés sur les tentures cramoisies autour de son lit, à écouter le silence de la chambre. Son avenir semblait suspendu au-dessus d'elle comme un rideau épais prêt à tomber. Sa vie telle qu'elle la connaissait prenait fin – la liberté, les études avec Jared, les longues chevauchées. Elle ne pourrait plus agir à sa guise, monter dans les arbres. Aujourd'hui, elle deviendrait comtesse de Steen. Désormais, elle mènerait une existence faite

de conspirations et de trahisons. Dans une heure, on viendrait lui faire couler un bain, lui brosser les cheveux, lui vernir les ongles. On l'habillerait comme une poupée.

Elle baissa les yeux.

Un peu plus bas, le toit d'une tourelle se décrochait, formant une pente. L'espace d'un instant, elle rêva de nouer ses draps ensemble et de se laisser descendre jusqu'à ce que ses pieds nus atteignent les ardoises chauffées par le soleil. Elle pourrait ensuite sauter dans la cour, voler un cheval dans les écuries et s'enfuir au loin. Vêtue de sa chemise de nuit, elle se cacherait dans les forêts alentour.

Cette pensée la réconforta : la jeune fille disparue. La princesse perdue. L'idée la fit sourire. Un cri la ramena brutalement à la réalité. Elle aperçut le duc de Marlowe en bas dans la cour. Dans son habit de velours bleu et d'hermine, il resplendissait.

Il lui parlait mais elle était trop loin pour l'entendre. Elle sourit, hocha la tête ; il salua et s'éloigna, faisant claquer ses chaussures à talonnettes.

En l'observant, elle se dit que toutes les personnes au palais lui ressemblaient. Sous une apparence élaborée et parfumée guettaient des accumulations de haine et de pulsions meurtrières. Elle savait qu'elle aurait bientôt un rôle à jouer à la cour et que, si elle voulait survivre, il lui faudrait se montrer aussi impitoyable qu'eux. Elle ne pouvait pas sauver Finn. Il fallait qu'elle l'accepte.

Elle se redressa, ce qui provoqua un mouvement de panique chez les hirondelles. Elle se dirigea vers sa table de nuit.

Elle était recouverte de fleurs. Les bouquets arrivaient sans cesse depuis ce matin, diffusant dans la pièce une odeur exquise mais un peu trop chargée. Sur le lit derrière elle, sa robe de mariée était étalée. Elle contempla son reflet dans le miroir.

D'accord. Elle épouserait Caspar et deviendrait reine. Si un complot se tramait, elle y aurait sa part. S'il y avait des meurtres, elle y survivrait. Elle régnerait. Personne ne lui dicterait jamais plus sa conduite.

Elle ouvrit le tiroir de la table et en sortit la clé. Ses facettes accrochaient la lumière, la faisant scintiller. L'aigle se déployait,

majestueux.

Mais avant, il lui faudrait annoncer la nouvelle à Finn. Lui dire qu'il n'y avait pas moyen de s'évader.

Lui dire que leurs fiançailles étaient rompues.

Elle s'apprêtait à allumer la clé quand on frappa à la porte. Elle la glissa dans le tiroir et saisit une brosse à cheveux.

— Tu peux rentrer, Alys.

La porte s'ouvrit.

— Ce n'est pas Alys, annonça son père.

Il se tenait droit, sombre et élégant, dans l'encadrement doré de la porte.

— Puis-je entrer ?

— Oui, répondit-elle.

Il portait un nouveau manteau en velours noir et avait accroché une rose blanche à sa boutonnière. Il s'était attaché les cheveux avec un ruban noir. Il s'assit avec classe, relevant les pans de son habit.

— Cet accoutrement m'est assez pénible. Mais c'est le jour ou jamais pour être parfait.

Jetant un œil sur la chemise de nuit de Claudia, il sortit sa montre et l'ouvrit. Le soleil vint se refléter sur le cube en argent qui pendait à l'extrémité de la chaîne.

— Il ne te reste que deux heures, Claudia. Tu devrais t'habiller.

Elle posa son coude sur la table.

— C'est pour me dire ça que vous êtes ici ?

Les yeux gris du directeur croisèrent les siens. Son regard était perçant et aiguisé.

— Enfin, nous voilà arrivés au jour tant attendu. Après toutes ces années. J'en ai rêvé avant même que tu sois née. Aujourd'hui, les Arlexi pénètrent au cœur du pouvoir. Tout doit se passer comme prévu.

Il se leva et marcha jusqu'à la fenêtre, trop nerveux pour rester assis.

— J'avoue que je n'ai pas dormi cette nuit, sourit-il.

— Vous n'êtes pas le seul.

Il la dévisagea longuement.

— Tu n'as rien à craindre, Claudia. Tout est en place. Tout est

prêt.

Quelque chose dans son ton la poussa à lever les yeux. Elle eut l'impression de voir sous son masque. Elle aperçut un homme obsédé par sa soif de pouvoir, prêt à tous les sacrifices. Et, avec un frisson, elle comprit qu'il ne ferait aucune concession. Ni avec la reine ni même avec Caspar.

— Comment ça, tout est en place ?

— Les événements vont évoluer en notre faveur. Caspar n'est qu'un tremplin.

Elle se redressa.

— Vous êtes au courant, n'est-ce pas ? La tentative d'assassinat… Les Loups d'acier. Vous en faites partie ?

Il franchit la pièce d'un seul pas et lui agrippa le bras avec violence.

— Tais-toi, aboya-t-il. Tu crois peut-être que ta chambre n'est pas truffée de micros ?

Il la poussa vers la fenêtre et l'ouvrit en grand. Des notes de luth et de tambour leur parvinrent, ainsi que la voix du commandant de la garde qui donnait des ordres à ses hommes. Étouffée par ces bruits, la voix du directeur parut rauque.

— Joue ton rôle, Claudia. C'est tout ce qu'on te demande.

— Et ensuite vous les assassinerez.

Elle se défit de son emprise.

— Ce qui se passe ensuite ne te concerne pas. Marlowe n'aurait pas dû t'en parler.

— Ne me concerne pas ? Et combien de temps va s'écouler avant que je ne sois moi aussi sur votre chemin ? Combien de temps avant que je tombe de mon cheval ?

Il parut choqué.

— Ça n'arrivera jamais.

— Vraiment ? rétorqua-t-elle, la voix acide.

Elle aurait voulu le brûler vif.

— Parce que je suis votre fille ?

— Parce que j'en suis venu à t'aimer, répondit-il.

Une sensation étrange s'empara d'elle quand elle entendit ses paroles. Mais il se détourna.

— Maintenant, donne-moi la clé.

Les sourcils froncés, elle alla ouvrir le tiroir de sa table de

nuit. La clé scintilla. Elle la sortit et la posa sur la table, au milieu des bouquets de fleurs.

Le directeur s'avança et examina l'objet.

— Pas même ton cher Jared n'aurait pu percer tous les secrets de cet objet.

— Je voudrais leur dire au revoir, expliqua-t-elle. À Finn et aux autres. Je voudrais leur expliquer. Ensuite, je vous donnerai la clé. Lors du mariage.

Les yeux du directeur lançaient des éclairs.

— Il faut toujours que tu me pousses à bout, Claudia.

Elle crut qu'il allait prendre la clé. Au contraire, il se dirigea vers la porte.

— Ne fais pas attendre Caspar. Cela le met… de mauvaise humeur.

Elle verrouilla la porte derrière lui et s'assit. Elle tenait la clé entre ses deux mains. « Parce que j'en suis venu à t'aimer. » Peut-être pensait-il même dire la vérité.

Elle alluma la clé et fit apparaître l'écran.

Puis elle sursauta. La clé lui jaillit des mains et tomba par terre avec fracas.

Attia était dans la pièce.

— Il faut que tu nous aides, dit la jeune fille. Nous avons eu un accident. Gildas est blessé.

Son champ de vision s'élargit. Elle vit qu'ils se trouvaient dans un endroit sombre, entendit le vent hurler au loin. Les fleurs dans sa chambre perdirent leurs pétales.

Finn poussa Attia sur le côté.

— Claudia, s'il te plaît. Est-ce que Jared peut nous aider… ?

— Jared n'est pas là.

Elle vit l'épave d'un étrange bateau. Elle se sentit démunie. Keiro déchirait des morceaux de voile et s'en servait pour attacher le bras et l'épaule de Gildas. Elle vit le tissu se tacher de sang.

— Où êtes-vous ?

— Au mur, répondit Finn d'un air las. Je crois qu'on est arrivés le plus loin possible. C'est la fin du monde, ici. Il y a un passage au-delà mais je ne sais pas si Gildas pourra marcher…

— Foutaises ! Bien sûr que je peux…, gronda Gildas.

Finn parut sceptique.

— Pas longtemps, en tout cas. On doit être tout près de la porte, Claudia.

— Il n'y a pas de porte, annonça-t-elle d'un ton neutre.

Il la regarda.

— Mais tu as dit…

— Je me suis trompée. Je suis désolée. Tout est fini, Finn. Il n'y a pas de porte et il n'y a pas de sortie. Aucune. Vous ne pouvez pas quitter Incarceron.

Jared pénétra dans le grand hall bondé de courtisans, de princes, d'ambassadeurs, de Sapienti, de ducs et de duchesses. Un émerveillement de couleurs et d'étoffes. Des parfums capiteux se répandaient dans la pièce ainsi qu'une forte odeur de transpiration qui lui firent tourner la tête. Des chaises avaient été alignées le long du mur. Il s'assit et pencha la tête en arrière. Tout autour de lui, les invités bavardaient gaiement et riaient. Il aperçut le fiancé. Entouré d'amis tous plus dissipés les uns que les autres, il avait déjà commencé à boire et s'esclaffait pour un rien. La reine n'était pas encore arrivée, ni le directeur.

Un froissement de soie l'obligea à se retourner. Le duc de Marlowe le salua.

— Vous avez l'air las, maître.

— Je n'ai pas dormi cette nuit, monseigneur, répondit-il en le regardant droit dans les yeux.

— Oui, je comprends. Mais bientôt nous n'aurons plus de raisons de nous en faire.

L'homme sourit et agita son éventail noir.

— Veuillez transmettre à Claudia tous mes vœux de bonheur.

Il salua de nouveau, prêt à partir.

— Un instant, monseigneur. L'autre jour… vous avez fait une promesse…

— Oui ?

Il parut tout à coup sur ses gardes. Ses manières apprêtées avaient disparu.

— Vous avez parlé de Celui aux neuf doigts.

Marlowe lui jeta un regard hostile. Il attrapa le bras de Jared et l'entraîna à travers la foule. Il avançait vite et bousculait les

gens, qui le regardaient avec indignation. Ils sortirent dans le couloir.

— Ne prononcez jamais ce nom à voix haute, siffla-t-il. C'est un nom sacré pour certains.

Jared libéra son bras.

— Je connais bon nombre de cultes et de croyances. Du moins, tous ceux que tolère la reine. Mais je…

— Je ne pense pas que ce soit le moment de parler religion.

— Si, ça l'est, assura Jared dont les yeux étaient clairs et perçants. Et nous n'avons pas beaucoup de temps. Votre héros, a-t-il un autre nom ?

Marlowe lâcha un soupir de colère.

— Je ne peux pas vous répondre.

— Bien sûr que si, poursuivit Jared d'un ton badin. Sinon je m'indignerai si fort de vos projets d'assassinat que tous les gardes du palais ne manqueront pas de m'entendre.

Des perles de sueur apparurent sur le front de Marlowe.

— Ça m'étonnerait.

Jared baissa les yeux. Marlowe avait sorti un poignard et appuyait la lame contre le ventre de Jared.

— De toute manière, monseigneur, vous serez découvert. Tout ce que je vous demande c'est de me dire son nom.

Ils se mesurèrent du regard pendant un moment.

— Vous êtes un homme courageux, maître, répondit le duc, mais évitez de provoquer ma colère à l'avenir. Quant au nom, oui, il en a un autre, que le temps a oublié et la légende façonné. C'est le nom de celui qui assure s'être évadé d'Incarceron. Lors de nos rites, nous l'appelons Sapphique. Voilà, êtes-vous satisfait ?

Jared le poussa et partit en courant.

Keiro semblait fou de rage. Gildas s'en prenait à Claudia.

— Comment peux-tu nous abandonner ? rugit le Sapient. Sapphique s'est évadé. Évidemment qu'il y a un moyen de sortir !

Elle resta silencieuse, les yeux posés sur Finn. Il s'était accroupi, désespéré, près du pont endommagé. Son manteau était déchiré et il avait des coupures au visage. Plus que jamais

elle reconnut Gilles. Malheureusement, il était trop tard.

— Et tu vas l'épouser, murmura-t-il.

Gildas jura. Keiro jeta à son frère un regard hargneux.

— Qu'est-ce que ça peut bien faire si elle se marie ! Peut-être qu'elle s'est rendu compte qu'elle le préfère à toi !

Les mains sur les hanches et le visage plein d'arrogance, il se tourna vers elle.

— C'est ça, princesse ? Tu t'es bien amusée et maintenant tu mets fin à ton petit jeu. Quelles jolies fleurs ! continua-t-il. Quelle robe magnifique !

Il s'approcha d'elle et elle crut qu'il allait tendre la main pour l'étrangler.

— Ça suffit, Keiro, intervint Finn.

Il se leva et fit face à Claudia.

— Dis-moi juste pourquoi c'est tout à coup devenu impossible ?

Elle ne pouvait pas. Comment pouvait-elle leur dire ?

— Jared a découvert certaines choses. Il faut que tu me croies.

— Quel genre de choses ?

— Sur Incarceron. C'est terminé, Finn. S'il te plaît. Essaye de vivre ta vie. Oublie l'Extérieur.

— Et moi alors ! siffla Gildas. Cela fait soixante ans que je prépare ma sortie ! J'ai erré dans la Prison pendant des années avant de trouver le prophète et je ne vais pas en trouver un autre ! Nous avons voyagé jusqu'au bout du monde ! Je ne vais pas abandonner mes rêves comme ça !

— Vous vous êtes servi de Finn, tout comme mon père s'est servi de moi ! s'écria-t-elle, furieuse. Pour vous, il n'est qu'un moyen de sortir. Vous vous fichez pas mal de lui ! Tous autant que vous êtes !

— Ce n'est pas vrai ! protesta Attia.

Claudia l'ignora et s'adressa à Finn.

— Je suis désolée. J'aurais aimé que les choses se passent autrement. Je suis vraiment désolée.

Un vacarme retentit de l'autre côté de la porte.

— Je ne suis là pour personne ! cria-t-elle. Faites-les partir !

— Tu sais pourquoi je veux tant m'évader ? reprit Finn. Parce

que je ne me connais pas. Je n'en peux plus de ce vide à l'intérieur de moi, de ces ténèbres. Je ne peux pas vivre avec ce néant. Ne me laisse pas ici, Claudia !

Elle était à bout. Elle ne pouvait plus endurer la colère de Keiro. Elle ne voulait plus les voir, ni le vieil homme ni Finn. Il la faisait souffrir alors qu'elle n'y était pour rien. Tout ça n'était pas sa faute. Elle tendit la main vers la clé.

— Au revoir, Finn. Il va falloir que je rende la clé. Mon père est au courant de tout. C'est fini.

Elle enroula ses doigts autour du cristal. De l'autre côté de la porte, on se disputait.

Puis elle entendit la voix d'Attia :

— Claudia, il n'est pas ton père.

Tout le monde se tourna vers elle.

Elle était assise par terre, les bras autour de ses genoux. Elle ne se leva pas, ne dit rien de plus, se contenta de rester immobile au milieu du silence de stupeur qu'elle avait suscité. Elle paraissait sereine.

Claudia s'approcha d'elle.

— Quoi ?

Sa propre voix lui parut faible et étrangère.

— C'est la vérité, poursuivit Attia d'un ton calme et détaché. Je ne voulais pas te le dire mais maintenant je suis obligée. Il est temps que tu saches. Le directeur d'Incarceron n'est pas ton père.

— Sale menteuse !

— Non, c'est vrai.

Keiro sourit.

Claudia eut l'impression que le sol se dérobait sous ses pieds. Tout à coup, le brouhaha à l'extérieur lui donna la nausée. Elle se précipita pour ouvrir la porte. Deux gardes retenaient Jared.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-elle d'une voix glaciale. Laissez-le entrer.

— Mademoiselle, ce sont les ordres de votre père…

— Mon père peut aller se faire voir ! hurla-t-elle.

Jared la poussa dans sa chambre et claqua la porte.

— Claudia, écoute-moi…

— S'il vous plaît, maître ! Pas maintenant !

Il vit l'écran lumineux vers lequel se dirigeait Claudia.

— D'accord, souffla-t-elle à Attia. Dis-moi ce que tu sais.

Attia resta silencieuse un instant. Puis elle se leva et frotta la poussière qui recouvrait ses vêtements.

— Je ne t'ai jamais aimée. Tu es prétentieuse, égoïste, gâtée. Tu te crois dure mais tu ne tiendrais pas dix minutes ici. Et Finn vaut au moins dix fois mieux que toi.

— Attia, grogna Finn.

— Laisse-la parler, exigea Claudia.

— Dans la tour du Sapient, nous avons trouvé des listes de tous les prisonniers qui avaient un jour été dans Incarceron. Les autres ont cherché leur nom mais pas moi, expliqua-t-elle en se rapprochant de Claudia. Moi, j'ai cherché le tien.

— Tu m'as dit qu'elle n'y était pas, s'étonna Finn, soudain parcouru de frissons.

— J'ai dit qu'elle n'était pas dans Incarceron. Mais elle y a été.

Finn était frigorifié. Claudia avait pâli.

— Quand ? demanda Jared doucement.

— Elle est née ici et y a vécu une semaine. Puis plus rien. Elle disparaît des registres. Quelqu'un a sorti un bébé d'une semaine de la Prison et voilà la fille du directeur. Il devait vraiment avoir envie d'une fille. Il devait y avoir eu une petite fille décédé, sinon il aurait choisi un garçon.

— Tu l'as reconnue grâce à une photo de bébé ? demanda Keiro. C'est…

— Non, pas seulement, répondit Attia qui ne quittait pas Claudia des yeux. Quelqu'un a mis des portraits d'elle dans le livre. Des images semblables à celles qu'il y a pour nous. On la voit grandir. On la voit obtenir tout ce qu'elle veut : des habits, des jouets, un cheval. On la voit le jour de…

— Ses fiançailles ? proposa Keiro avec malice.

Finn eut un mouvement de surprise.

— Est-ce que j'étais là ? Est-ce qu'on me voyait sur l'image ? Attia !

— Non, répondit-elle, les lèvres plissées.

— Tu es sûre ?

— Je te le dirais, assura-t-elle. Finn, je te le dirais. Il n'y avait qu'elle.

Il regarda Claudia qui paraissait sous le choc. Jared prit la parole.

— J'ai découvert qui était Sapphique. Et il s'est en effet évadé d'Incarceron.

Gildas leva les yeux et les deux Sapienti se dévisagèrent.

— Vous comprenez ce que ça veut dire.

Le vieil homme paraissait triomphant. Il saignait, il boitait, mais son corps se remplit alors d'une énergie nouvelle.

— Claudia est sortie. Sapphique est sorti. Il y a un moyen de s'évader. Peut-être que si on joignait les deux clés, on pourrait créer un passage.

Jared fronça les sourcils.

— Claudia ?

Elle resta immobile un instant. Puis elle redressa la tête et se tourna vers Finn. Elle avait le regard perçant et amer.

— Gardez tout le temps la clé allumée, ordonna-t-elle. Cela m'aidera à vous retrouver quand je serai à l'Intérieur.

30

Après toutes ces années, ce moment
Après toutes ces routes, ce mur
Après tous ces mots, ce silence
Après tous ces efforts, cette chute

CHANTS DE SAPPHIQUE

Vêtue d'un pantalon noir et d'une veste, elle faisait les cent pas dans le bureau.

— Alors ?

— Cinq minutes.

Occupé à pianoter sur le clavier, Jared ne la regarda pas. Il avait déjà posé un mouchoir sur la chaise et mis en route le système. Le mouchoir avait disparu mais il n'arrivait pas à le faire revenir.

Claudia observait la porte.

Dans un accès de rage qui l'avait surprise elle-même, elle avait mis en pièces sa robe de mariée, déchiré les dentelles et réduit les jupons en lambeaux. Tout ça, c'était terminé. Au diable le Protocole. Elle était en guerre désormais. Tandis qu'elle traversait à vive allure les celliers plongés dans le noir, elle n'avait pas pu s'empêcher de penser à son passé gâché et réduit à néant. Elle éprouvait à la fois de la stupéfaction et de la colère.

— Bon, commença Jared en relevant la tête. Je crois que j'ai compris comment ça marche mais je ne saurais dire où cette machine va t'emmener, Claudia…

— Moi, je sais. Loin de lui.

Les mots résonnaient encore dans sa tête comme le son

lancinant d'une corne de brume. Elle n'oublierait jamais la révélation d'Attia.

— Assieds-toi, ordonna Jared.

Elle attrapa son épée et revint vers lui.

— Et vous ? Si jamais il découvre…

— Ne t'inquiète pas pour moi.

Il lui prit le bras et l'aida à s'asseoir.

— Il est temps que je tienne tête à ton père. Je suis sûr que cela me sera très bénéfique.

Le visage de Claudia s'assombrit.

— Maître… S'il vous arrivait quoi que ce soit…

— La seule chose qui doive te préoccuper est de trouver Gilles et de le ramener. Il faut que justice soit rendue. Bon courage, Claudia.

Il lui prit la main et la baisa avec cérémonie. Elle eut peur tout à coup de ne plus jamais le revoir. Elle n'avait qu'une envie : descendre de cette chaise et le serrer dans ses bras. Mais il s'écarta et reporta son attention sur le tableau de bord.

— Prête ?

Elle ne pouvait pas répondre. Elle hocha la tête. Alors que les doigts de Jared se rapprochaient du clavier, elle lança :

— Au revoir, maître.

Il appuya sur le bouton bleu et activa le système. Depuis les fentes du plafond, une cage de lumière blanche se matérialisa. Elle vibrait d'une lumière si intense que la cage disparut aussi vite qu'elle était apparue. La seule chose qui s'imprima dans son esprit fut le vide qui s'ensuivit.

Il retira ses mains de son visage.

Plus personne. Une odeur doucereuse se répandait dans la pièce.

— Claudia ? murmura-t-il.

Rien. Il attendit dans le silence pendant un long moment. Il aurait aimé rester mais il devait quitter le bureau. Il fallait cacher leurs agissements au directeur le plus longtemps possible. Rester ici n'était pas une bonne idée, on pourrait le trouver. Il se dépêcha de remettre le tableau de commande en ordre, se glissa de l'autre côté de la grande porte en bronze et la verrouilla derrière lui.

Jared traversa le cellier la peur au ventre. Il craignait d'avoir oublié une alarme ou que son scanner n'ait pas repéré tous les détecteurs de mouvements. À chaque pas, il s'attendait à voir débarquer le directeur ou une armée de gardes. Quand il parvint dans le grand couloir au rez-de-chaussée, il était livide et tremblait de tout son corps. Il dut se cacher dans une alcôve et prendre de grandes inspirations pour se calmer. Une domestique qui passait par là le regarda avec curiosité.

La rumeur de la foule dans le grand hall s'amplifiait. En se mêlant à elle, il perçut la tension grandissante, l'attente angoissée qui frôlait à présent l'hystérie. L'escalier par lequel Claudia devait arriver était dégagé, bordé de chaque côté par des gardes en perruque poudrée. Il s'assit discrètement sur une chaise près de la cheminée. La reine, qui portait une robe en magnifique drap d'or et une tiare de diamants, lui lança un regard agacé.

Pas de quoi s'inquiéter, la mariée se fait toujours attendre.

Jared se pencha en arrière et étira les jambes. Il avait la tête qui tournait, certainement à cause de la fatigue et du stress, et pourtant il éprouvait aussi un étonnant sentiment de paix. Il se demanda combien de temps cette sensation allait durer.

Puis il vit le directeur.

L'homme qui n'était pas le père de Claudia se tenait droit, l'air grave comme toujours. Jared l'observa tandis qu'il souriait, échangeait des regards et bavardait tranquillement avec les invités. À un moment donné, il sortit sa montre, y jeta un œil, puis la porta à son oreille comme s'il avait besoin de vérifier qu'elle fonctionnait. En la remettant dans sa poche, il fronça les sourcils.

L'impatience grandissait.

Des murmures secouaient la foule. Caspar fit part de son agacement à sa mère, qui le rabroua. Dépité, il retourna auprès de ses partisans. Jared observa alors la reine. Sa chevelure couronnait le haut de son crâne avec une sophistication extrême. Ses lèvres paraissaient encore plus rouges comparées à la pâleur de son visage, mais son regard était posé, malicieux. Il comprit qu'elle commençait à avoir des soupçons.

D'un doigt, elle fit signe au directeur d'approcher. Ils

parlementèrent un instant. On appela un serviteur, un intendant à la chevelure argentée. Il salua et s'effaça.

Jared se frotta le visage.

Il imagina la panique qui devait régner là-haut, dans les chambres. Les domestiques qui cherchaient Claudia, horrifiées en découvrant la robe déchiquetée. Elles devaient craindre pour leur vie. Elles avaient très certainement toutes fui. Il espérait qu'Alys était partie, il savait qu'on rendrait la vieille nourrice responsable. Il s'adossa contre le mur et essaya de rassembler son courage.

Il n'aurait pas à attendre longtemps.

On entendait des signes d'agitation en provenance de l'escalier. Les têtes se tournaient de tous côtés. Les femmes tendaient le cou pour voir. Parmi les froissements de robes, quelques applaudissements retentirent à l'apparition de l'intendant aux cheveux argentés. Il dévalait les marches, avec, dans ses bras, la robe de mariée, ou du moins ce qu'il en restait. Jared passa la main au-dessus de sa lèvre supérieure où perlait la sueur. Il repensa à Claudia en train de déchirer sa robe. Il ne l'avait jamais vue aussi furieuse.

Un murmure de confusion parcourut l'assistance.

Puis il y eut un cri de colère, des ordres et le fracas des épées.

Jared se leva lentement.

La reine était livide. Elle se tourna vers le directeur.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Où est-elle ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, madame, répondit-il d'une voix blanche. Mais je suggère…

Il s'interrompit quand il croisa le regard de Jared dans la foule.

Ils s'observèrent. Au milieu du murmure grandissant, l'assemblée les remarqua. Les gens s'écartèrent, comme s'ils craignaient de se trouver pris entre deux feux.

— Maître Jared, savez-vous où est ma fille ? demanda le directeur.

Jared afficha un sourire forcé.

— Je crains de ne pas pouvoir vous renseigner, monsieur. Mais je peux vous annoncer qu'elle a décidé de ne pas se marier.

Un silence stupéfait s'abattit sur la foule.

— Elle a plaqué mon fils ? s'indigna la reine dont les yeux étincelaient de rage.

Jared salua.

— Elle a changé d'avis. Cette décision a été soudaine et elle a senti qu'elle n'aurait pas la force de vous le dire en face. Elle a quitté le palais et réclame votre indulgence.

Claudia ne serait pas contente de l'entendre prononcer ces mots, mais il lui fallait être très prudent. La reine éclata d'un rire perfide.

— Mon cher John, quel coup dur pour vous ! Après toutes vos manigances ! Cela dit, je n'ai jamais trouvé l'idée excellente. Claudia ne me paraissait pas… convenir. Vous avez bien mal choisi votre successeur.

Le directeur ne quittait pas le Sapient des yeux. Sous son regard hostile, Jared sentait son courage l'abandonner.

— Où est-elle allée ?

Jared avala sa salive.

— Elle est rentrée à la maison.

— Toute seule ?

— Oui.

— En carrosse ?

— À cheval.

— Une patrouille ! hurla-t-il. Qu'on la retrouve immédiatement !

Le croyait-il ? Jared n'en était pas certain.

— Évidemment, je compatis à vos ennuis domestiques, déclara la reine d'une voix cinglante. Mais je ne permettrai pas qu'on m'insulte de la sorte. Il n'y aura pas de mariage, directeur. Même si votre fille m'implore à genoux.

— Sale garce manipulatrice, marmonna Caspar.

Sa mère le fit taire d'un seul regard.

— Libérez la pièce, ordonna la reine. Tout le monde dehors !

Ses paroles agirent comme un détonateur. Des voix éclatèrent, pleines de questions fébriles et de murmures choqués.

Jared ne bougeait pas. Mais le directeur le fixait toujours et il y avait quelque chose dans ce regard que le Sapient ne pouvait supporter plus longtemps. Il se détourna.

— Vous, restez ici, ordonna John Arlex.

Sa voix était enrouée, méconnaissable.

— Directeur, commença Marlowe en se faufilant jusqu'à eux. Je viens d'apprendre la nouvelle… Est-ce vrai ?

Il avait perdu ses manières affectées Son visage était blême.

— Oui, c'est vrai. Elle est partie. C'est fini, dit-il d'un ton morne.

— Mais… la reine ?

— Reste notre reine.

— Et… nos projets… ?

Le directeur l'interrompit, hors de lui.

— Ça suffit ! Vous n'avez pas entendu ce que j'ai dit ? Retournez à vos collerettes et à vos parfums. C'est tout ce qu'il nous reste.

Sous le choc, Marlowe saisit les pans de son veston. Un bouton se défit.

— On ne peut pas laisser tomber.

— Nous n'avons pas le choix.

— Tous nos rêves. La fin de l'Époque.

Il enfouit sa main sous son manteau.

— Je ne peux pas, poursuivit-il. Je ne veux pas.

Avant que Jared ne puisse réagir, Marlowe brandit son poignard et se rua sur la reine. Elle eut un mouvement de surprise et le couteau vint se planter dans son épaule. Le drap d'or se couvrit de sang. La reine soupira, s'agrippa à Caspar puis s'effondra au milieu des courtisans.

— Gardes ! cria le directeur.

Il sortit son épée. Jared s'écarta.

Marlowe fit un pas en arrière. Son costume rose était maculé de sang. Il semblait comprendre qu'il avait échoué. La reine poussait des cris hystériques mais était toujours en vie. Impossible de l'achever. Des soldats avec des lances accoururent et l'encerclèrent, pointant sur lui leurs lames acérées. Marlowe leva les yeux sur Jared, sur le directeur, sur Caspar qui semblait tétanisé.

— J'agis au nom de la liberté, déclara-t-il avec calme. Dans un monde qui n'en offre aucune.

D'un mouvement leste, il retourna le couteau contre lui et se

l'enfonça dans le cœur. Il bascula en avant et s'écroula, secoué de spasmes. Puis plus rien. Se frayant un chemin au milieu des gardes, Jared se précipita à ses côtés et vit qu'il était déjà mort. Peu à peu, le sang imbibait le tissu de soie.

Horrifié, il examina le visage poupon, les yeux hagards.

— Idiot, souffla le directeur derrière lui. Et faible.

Il se pencha en avant et attira Jared contre lui.

— Êtes-vous faible, Sapient ? Je l'ai toujours pensé. Voyons maintenant si j'ai raison.

Il se tourna vers un garde.

— Escortez le maître dans sa chambre et enfermez-le. Apportez-moi tous les appareils que vous pourrez y trouver. Postez deux hommes devant sa porte. Il ne doit sortir sous aucun prétexte ni recevoir de la visite.

— Bien, monsieur, répondit le garde en saluant.

La reine avait été emmenée ; la foule s'était dispersée. Tout à coup, la salle du trône parut vide. Des effluves en provenance des parterres de fleurs et des orangers parvenaient par les fenêtres ouvertes. Jared s'avança vers la porte, piétinant des pétales et des friandises. Les vestiges d'un mariage avorté.

Il regarda derrière lui et vit le directeur devant la cheminée, penché au-dessus du foyer vide, les mains posées sur le marbre blanc. Il serrait les poings de toutes ses forces.

Après avoir été plongée dans un bain de lumière blanche, Claudia ouvrit des yeux douloureux. Sa vision était floue et obstruée par des taches noires qui flottèrent devant elle pendant quelques minutes, effaçant les murs de la cellule.

Du moins, elle pensait être dans une cellule. L'endroit empestait. L'odeur était si puissante qu'elle eut un haut-le-cœur. Elle essaya de ne plus respirer, de se rendre imperméable à l'humidité, à l'urine, aux corps en décomposition, à la paille moisie.

Elle était entourée de paille. Une puce sauta sur sa main. Tout en poussant un cri de dégoût, elle sursauta et fit fuir l'insecte. Puis elle se mit à trembler.

Elle observa Incarceron.

La Prison ressemblait à ce qu'elle avait imaginé.

Les murs étaient en pierre avec des noms et des dates gravés à certains endroits et ils étaient en partie recouverts d'un lichen laiteux. En hauteur, il y avait une lucarne mais elle semblait bouchée. Rien d'autre. La porte de la cellule était ouverte.

Claudia prit une inspiration. La cellule baignait dans un silence oppressant. Elle frissonna. Ce silence l'obligeait à tendre l'oreille. Dans un coin de la cellule, elle vit un petit Œil rouge qui la fixait, impassible.

Elle se sentait bien. Pas de malaise, pas d'engourdissement. Elle tenait la clé à la main. Avait-elle toujours été aussi petite ? Ou la notion de taille était-elle relative ? Peut-être qu'en fait les gens du royaume étaient des géants et les gens d'ici de taille normale.

Elle se dirigea vers la porte. Elle n'avait pas été fermée depuis longtemps. Des chaînes rouillées pendaient de chaque côté. Les gonds avaient été grignotés et la porte penchait d'un côté. Elle se glissa dans l'ouverture et pénétra dans le couloir carrelé, sale. Il s'étendait à l'infini.

Elle regarda la clé et alluma l'écran.

— Finn ? murmura-t-elle.

Il ne se passa rien. Au bout du couloir, elle perçut un bourdonnement, comme une machine qu'on met en marche. Elle éteignit la clé. Son cœur battait la chamade.

— C'est toi ?

Rien.

Elle fit deux pas et s'arrêta. De nouveau elle entendit un murmure. Devant elle, un bruit étrange et intrigant. Un Œil rouge s'ouvrit, pivota d'un demi-tour, s'arrêta puis revint vers elle. Elle resta immobile.

— *Je te* vois, dit une voix douce. *Je te reconnais.*

Ce n'était pas la voix de Finn ou de quelqu'un qu'elle connaissait.

— *Je n'oublie jamais mes enfants. Mais cela fait longtemps qu'on ne t'a pas vue ici. Je ne suis pas certaine de comprendre.*

Claudia s'essuya la joue d'une main couverte de saleté.

— Qui êtes-vous ? Je ne vous vois pas.

— *Mais si, tu peux me voir. Tu marches sur ma surface, tu me respires.*

Elle recula et baissa les yeux. Mais elle ne voyait rien d'autre que le sol, l'obscurité.

L'Œil rouge la regardait. Elle frissonna, mal à l'aise.

— Vous êtes la Prison.

— *Oui.*

L'être paraissait fasciné.

— *Et tu es la fille du directeur.*

Elle n'arrivait pas à parler. Jared lui avait pourtant dit que la Prison était intelligente mais elle ne s'attendait pas à ça.

— *Peut-être pourrions-nous nous aider mutuellement, Claudia Arlexa ?*

La voix calme résonnait légèrement.

— *Tu cherches Finn et ses amis, n'est-ce pas ?*

— Oui.

Aurait-elle dû répondre ?

— *Je vais te guider jusqu'à eux.*

— Je comptais me servir de la clé.

— *Non, la clé perturbe mes systèmes.*

La voix avait-elle parlé avec agacement ? Claudia avança à pas lents dans le couloir obscur.

— Je vois. Et que voulez-vous en échange ?

Un murmure. Claudia ne savait pas si la Prison avait ri ou soupiré.

— *On ne m'a jamais posé cette question auparavant. Je veux que tu me dises ce qu'il y a à l'Extérieur. Sapphique m'avait promis de revenir pour me raconter mais il ne l'a jamais fait. Ton père refuse d'en parler. Au fond de moi-même, je commence même à douter qu'il y ait un Extérieur. Peut-être que Sapphique est tout simplement mort et que tu vis dans un coin de la Prison que je ne perçois pas. J'ai des milliards d'Yeux, je sens beaucoup de choses, et pourtant je ne vois pas la sortie. Seuls les prisonniers rêvent de s'évader, Claudia. Et moi, comment puis-je m'évader de moi-même ?*

Elle arriva à une fourche. Les deux chemins paraissaient identiques, aussi sombres et humides l'un que l'autre. Elle fronça les sourcils et serra la clé.

— Je ne sais pas. C'est ce que j'essaye de faire moi aussi. D'accord. Menez-moi jusqu'à Finn. En chemin, je vous parlerai

de l'Extérieur.

Les lumières s'allumèrent.

— Par ici.

Elle marqua une pause.

— Vous savez vraiment où ils sont ? Vous n'essayez pas de me piéger ?

Silence.

— Oh, Claudia. Je n'ose imaginer la colère de ton père quand il saura où tu es.

31

Il tomba toute la journée et toute la nuit. Il tomba dans un puits de ténèbres. Il tomba comme tombe une pierre, comme un oiseau aux ailes cassées, comme un ange déchu. En atterrissant, il blessa le monde.

LÉGENDE DE SAPPHIQUE

— Elles ont changé, observa Keiro, les yeux sur la clé. Les couleurs.

Finn examina le cristal. Les lumières rouges vibrèrent puis se transformèrent en un arc-en-ciel muet. La clé semblait émettre de la chaleur.

— Peut-être qu'elle est à l'Intérieur, répondit Finn.

— Alors pourquoi ne nous parle-t-elle pas ?

— Finn ? C'est par ici ? demanda Gildas qui boitillait devant eux.

Il n'en avait pas la moindre idée. Les vestiges du bateau gisaient loin derrière eux. Le cube était devenu un entonnoir. Les murs et le plafond s'étaient rétrécis sur leur chemin. Ils se trouvaient maintenant entourés d'obsidiennes qui scintillaient de manière familière.

— Restez près de moi, marmonna-t-il. Nous ne savons pas où s'arrête le champ d'invisibilité.

Gildas l'entendit à peine. Depuis qu'il avait parlé à Jared, le Sapient semblait de nouveau obsédé par sa quête. Il avait pris la tête de l'expédition et étudiait avec anxiété toutes les marques sur les murs, parlant tout seul. Il ignorait ses blessures mais Finn pensait qu'elles étaient plus sérieuses qu'il ne voulait le

faire croire.

— Le vieil imbécile est en train de perdre la raison, cracha Keiro avec dégoût. Et il y a l'autre, aussi.

Attia marchait derrière eux. Elle semblait faire exprès d'avancer à pas lents, comme perdue dans ses pensées.

— Elle nous a joué un sacré tour, poursuivit-il d'une voix cinglante. Un vrai coup de massue.

Finn hocha la tête. Claudia s'était figée, de la même manière que les gens qui ont été poignardés, pour ne pas ressentir de douleur.

— Enfin, continua Keiro, nous avons la preuve maintenant qu'il y a un moyen de sortir. Donc, nous pouvons nous évader.

— Tu n'as pas de cœur. Tu ne penses qu'à toi.

— Et à toi, petit frère, répondit-il tout en regardant autour de lui. Si l'Extérieur existe et que tu puisses en devenir le roi, je ne vais pas te lâcher. Prince Keiro, ça me va.

— Je ne suis pas sûr de pouvoir faire ça…

— Mais si. Tout n'est que faux-semblants. Tu excelles dans l'art de mentir, Finn. Tu as ça dans le sang.

Leurs regards se croisèrent.

— Tu as entendu ? demanda Finn.

Un bourdonnement. Il résonnait dans le couloir, comme un courant d'air de voix douces. Keiro sortit son épée. Attia les rejoignit.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Il y a quelque chose devant nous.

Keiro tendit l'oreille mais le murmure semblait avoir cessé. Immobile, la main appuyée contre le mur, Gildas reprenait son souffle.

— Peut-être est-ce Claudia ? murmura-t-il. Elle nous aura retrouvés.

— Si vite ? ironisa Keiro. Restons groupés. Finn, mets-toi derrière nous et protège la clé.

Gildas ricana mais prit sa place.

Il s'agissait bien d'une voix. Elle se trouvait non loin devant eux. À mesure qu'ils s'en rapprochaient, le passage se remplissait d'objets variés. D'immenses chaînes leur barraient le chemin, des menottes, des cadenas, des outils, un Scarabée cassé

allongé sur le dos. Ils passèrent devant des cellules dont certaines étaient fermées à clé. À travers la grille de l'une d'entre elles, Finn vit une toute petite pièce et des rats qui rampaient sur une assiette. De vieux chiffons qui auraient pu recouvrir un corps gisaient dans un coin. Rien ne bougeait. Il eut l'impression d'être dans un endroit oublié de ses architectes, un taudis que même Incarceron ignorait. Était-ce dans un lieu pareil que la Maestra et les siens avaient trouvé – ou volé – la clé, au milieu des restes desséchés de l'homme qui l'avait fabriquée ?

Il commençait à l'oublier. Déjà, toute cette histoire lui paraissait lointaine. Et pourtant, il entendait encore le bruit métallique du pont, il se souvenait de son regard, il ne pouvait oublier sa pitié. Dès qu'il s'endormait et se croyait en sécurité, ses souvenirs revenaient le hanter.

Attia lui prit le bras. Il s'aperçut qu'il les avait dépassés.

— Reste éveillé, siffla Keiro avec férocité.

Son cœur battait à tout rompre. Il fit un effort pour chasser les pensées sombres de son esprit. Les picotements sur son visage s'estompèrent. Il inspira profondément.

— Tout va bien ? murmura Gildas.

Finn hocha la tête. Il avait failli succomber à une crise. L'idée le rendait malade.

Il s'arrêta, surpris.

La voix parlait dans une langue inconnue, mélange de cliquetis, de cris aigus et de syllabes mystérieuses. Elle s'adressait aux Scarabées, aux Puces, aux Détecteurs et aux rats métalliques qui jaillissaient des murs et emportaient avec eux des morceaux de cadavres. Ils étaient des millions accroupis au milieu d'une pièce immense d'où pendaient du plafond des ponts et des cordes. Ils contemplaient une étoile qui brillait comme une étincelle dans la nuit. Incarceron donnait ses ordres et ses paroles étaient un amalgame de sons, de craquements et de gargouillis poétiques.

— Peuvent-ils nous entendre ? chuchota Keiro.

— Ce ne sont pas que des mots.

Au cœur des ténèbres, un battement résonnait, semblable à un cœur qui palpite ou au carillon d'une grande horloge.

La voix s'arrêta. D'un seul élan, les machines pivotèrent. En

rang et en silence, elles disparurent dans l'obscurité.

Finn voulut s'avancer mais Keiro le retint.

Des lumières éclairaient le hall désert. Finn comprit qu'on les observait. Tout à coup, une voix retentit.

— *Finn, tu as la clé avec toi ? Devrais-je la récupérer maintenant ?*

Il eut un mouvement de surprise. Il ne pouvait pas partir en courant car Keiro lui serrait toujours le bras. Il se mordit la lèvre. La Prison laissa échapper un petit rire amusé.

— *Claudia est à l'Intérieur. Tu le savais ? J'ai bien l'intention de vous tenir éloignés l'un de l'autre. Rien de plus facile, je suis si vaste. Pourquoi tu ne me parles pas, Finn ?*

— Je crois que la Prison n'est pas sûre que nous soyons ici, observa Keiro.

— Elle m'a l'air assez confiante.

Finn fut saisi d'une envie absurde de quitter le faisceau protecteur de la clé. Il aurait aimé sortir de là. Mais Keiro refusait toujours de le lâcher.

— Allez, on recule, ordonna-t-il. Dépêchez-vous.

— *Évidemment, je ne suis qu'une machine*, poursuivit Incarceron d'un ton acide. *Contrairement à vous. Mais est-ce si certain ? Êtes-vous tous si purs ? Peut-être que je devrais tenter une petite expérience à mon tour…*

Pris de panique, Keiro poussa Finn.

— Courez !

Trop tard. Ils entendirent un gémissement puis un craquement. L'épée de Keiro quitta sa main et alla heurter le mur, où elle resta suspendue.

Finn fut lui aussi projeté contre la cloison avec une violence inouïe.

— *Ah, maintenant, je te sens, Finn. Je sens ta peur.*

Il ne pouvait pas bouger. La clé le maintenait cloué à la paroi. De même que son poignard. Avec horreur, il crut qu'il allait être absorbé par le mur. Gildas se précipita vers lui et le retint. Finn laissa tomber son couteau et sa main se libéra. Il comprit que la surface était aimantée. Des morceaux de fer et des éclats de bronze tourbillonnaient autour de lui, aspirés par une tornade. Tout à coup, les murs furent recouverts d'outils, de chaînes, de

rivets que Finn tenta d'éviter. Un boulon siffla près de son oreille.

— Faites-moi descendre ! cria-t-il.

Attirée par l'aimant, la clé faisait pression sur sa poitrine et l'empêchait de respirer.

Gildas saisit le cristal. Il planta ses talons dans le sol et tira de toutes ses forces.

— Aidez-moi.

La petite main d'Attia se joignit à la sienne. Peu à peu, comme s'ils cherchaient à l'arracher à des doigts invisibles, ils tirèrent la clé vers eux. Finn tomba en avant.

— Allez. Allez !

Incarceron hurla de rire.

— *Tu ne peux pas partir. Pas sans ton frère.*

Finn s'arrêta net.

Keiro se tenait de profil près du mur. Le dos d'une de ses mains était plaqué à la paroi noire. Finn crut un instant qu'il essayait de récupérer son épée et lui cria de laisser tomber. Keiro se tourna vers lui et le regarda avec fureur.

— Ce n'est pas l'épée !

Finn attrapa le bras de son frère.

— Lâche-la.

— Je ne tiens rien, siffla Keiro.

— Mais…

Keiro se tortilla pour lui faire face et Finn fut surpris de voir autant de colère dans les yeux de son frère.

— C'est moi, Finn. Tu ne comprends donc rien ? Tu es à ce point stupide ? C'est moi !

L'ongle de son index droit était rivé au mur. Quand Finn prit la main de son frère pour tenter de la décoller, elle ne bougea pas. Rien ne semblait pouvoir briser cette force d'attraction.

— *Veux-tu que je le relâche* ? demanda la Prison avec malice.

Finn observa Keiro, qui le regarda à son tour.

— Oui, murmura-t-il.

Dans un terrible fracas qui les fit tous frissonner, les morceaux de métal se détachèrent du mur et retombèrent par terre.

Claudia s'arrêta.

— C'était quoi, ça ?

— *Quoi ?*

— Ce bruit !

— *Il y a toujours des bruits dans la Prison. Mais s'il te plaît, parle-moi encore de la reine. Elle me paraît si…*

— Ça provenait d'ici.

Claudia passa la tête sous une arche plongée dans la pénombre. Elle vit un passage étroit et bas de plafond que des toiles d'araignées bouchaient.

Incarceron rit mais Claudia détecta une note d'anxiété.

— *Pour retrouver Finn, il faut aller tout droit.*

Elle resta silencieuse. Soudain, elle sentit une présence autour d'elle. La Prison attendait, retenant son souffle. Claudia se sentit minuscule et vulnérable.

— Je crois que vous me mentez, déclara-t-elle.

Un rat passa devant elle, la vit et fit demi-tour.

— *Ta perception de Finn est bêtement romantique*, reprit la Prison d'une voix posée et réfléchie. *Le prince perdu, emprisonné. Tu te souviens d'un petit garçon et tu aimerais que ce soit lui. Mais même si Finn se trouve être Gilles, ce dernier a vécu il y a bien longtemps, dans une autre vie et dans un autre monde. Il n'est plus le même à présent. Je l'ai changé.*

Elle leva les yeux vers les ténèbres.

— Non.

— *Si. Ton père avait raison. Pour survivre ici, les hommes puisent au plus profond d'eux-mêmes. Ils se transforment en bêtes. Ils ne se soucient de personne, ne voient pas la douleur des autres. Finn a volé. Peut-être même qu'il a tué. Comment un garçon pareil pourrait-il monter sur un trône, régner ? Comment pourrait-on lui faire confiance ? Malgré leur sagesse, les Sapienti ont conçu un système sans garde-fou, Claudia. Sans possibilité de pardon.*

La voix était glaçante. Claudia ne voulait pas l'écouter, refusait d'être assaillie par le doute.

Elle alluma la clé, s'engagea dans le passage étroit et se mit à courir.

Ses chaussures dérapaient sur les décombres qui jonchaient

le sol : des os, des fétus de paille. Une créature morte lui barrait la route, tellement déshydratée qu'elle se réduisit en poussière quand Claudia l'enjamba.

— *Claudia, où es-tu ?*

Elle était partout, devant elle, sous elle.

— *Arrête-toi, s'il te plaît. Sinon, je vais devoir m'en charger.*

Elle ne répondit pas. Elle passa sous une arche et arriva à un embranchement. Trois tunnels partaient de là. La clé dégageait une telle chaleur à présent qu'elle lui brûlait les mains. Elle plongea dans le tunnel de gauche et reprit sa course, passant devant des cellules aux portes grandes ouvertes.

La Prison gargouillait. Le sol ondula, s'éleva sous ses pieds comme un tapis. Elle fut projetée dans les airs et poussa un cri. Elle se blessa à la jambe en retombant mais elle se releva et se remit à courir. Elle savait que la Prison ne la voyait pas vraiment.

Une secousse. Le monde bascula d'un côté puis de l'autre. L'obscurité s'épaissit. Une odeur pestilentielle suintait des murs, des chauves-souris dessinaient des cercles au-dessus de sa tête. Elle ne pouvait pas crier. À l'aide des pierres qui lui servaient d'appuis, elle avança, imperturbable. Le chemin s'inclina brusquement. Des débris tombaient et roulaient tout autour d'elle. Elle parvint à se hisser en haut de la pente.

Alors qu'elle avait envie de tout lâcher et de retomber en arrière, elle entendit des voix.

Keiro serra le poing. Il avait le visage écarlate et il refusait de regarder Finn. Ce fut Gildas qui brisa le silence.

— Alors comme ça, sans le savoir, je voyageais avec un hybride.

Keiro l'ignora.

— Depuis quand le sais-tu ? demanda Finn.

— Depuis toujours, répondit-il d'une voix abattue.

— Mais… Personne ne les déteste plus que toi. Tu les hais…

— Oui, bien sûr que je les déteste, rugit-il, agacé. J'ai plus de raisons de les détester que toi. Tu ne vois pas qu'ils me font terriblement peur ?

Il lança un regard à Attia puis leva les yeux vers la Prison.

— Et toi ! Je jure que si jamais je te retrouve, je me ferai un plaisir de te découper en morceaux.

Finn se sentait perdu. Keiro était parfait. Beau, téméraire, sans aucun défaut. Doté d'une assurance qu'il avait toujours enviée. Il n'avait jamais peur. Finn aurait tellement voulu lui ressembler.

— *C'est ce que disent tous mes enfants*, répondit Incarceron d'un ton sournois.

Keiro se laissa tomber contre le mur. Il paraissait éteint. Comme si toute son énergie s'était consumée.

— Ça me fait peur parce que je ne sais pas quel est le pourcentage d'hybride en moi.

Il plia le doigt.

— Il a l'air vrai, non ? Personne ne peut voir la différence. Je ne sais pas quelles parties de mon corps sont concernées. Mon cœur, mes organes ? Comment est-ce que je peux savoir ?

Une pointe de souffrance perçait dans sa question. Il avait dû la retourner un million de fois dans sa tête. Derrière l'arrogance et le courage vibrait une peur qu'il avait toujours cachée.

— La Prison pourrait te renseigner, suggéra Finn.

— Non, je ne veux pas savoir.

— À moi, ça m'est égal.

Gildas ricana en entendant les paroles de Finn. Il l'ignora.

— Nous avons tous nos défauts, murmura Attia. Même toi. Je suis désolée.

— Merci, répondit Keiro avec mépris. Voilà qu'une esclave et un prophète ont pitié de moi. Si vous saviez le bien que ça me fait.

— On veut juste…

— Laisse tomber. Je ne veux rien entendre.

Il ignora la main tendue de Finn et se releva seul.

— Et n'allez pas croire que ça change quoi que ce soit. Je suis toujours le même.

— En tout cas, ce n'est pas moi qui vais te plaindre, conclut Gildas en boitant. Allez, on continue.

Keiro regarda le vieil homme avec une telle haine que Finn prit peur et s'interposa. Keiro ramassa son épée. Il avait à peine fait un pas que la Prison frémit.

Finn s'accrocha à la paroi.

Quand le monde cessa de trembler, un épais nuage de poussière s'était installé. Il évoluait en suspension comme un brouillard. Les oreilles de Finn se mirent à siffler. Gildas se tordait de douleur. Attia se rua près de lui.

— Finn, qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle en désignant une ombre.

Il n'en avait pas la moindre idée. Puis il distingua un visage. Un visage resplendissant, avec deux yeux intelligents et des cheveux attachés à la va-vite. Un visage qui l'observait à travers la brume de ses souvenirs, au-dessus d'un gâteau recouvert de bougies qu'il souffla d'un coup.

— C'est bien toi ? murmura-t-elle.

Il hocha la tête en silence. Il avait retrouvé Claudia.

32

Vous nous remercierez. Nous ne gaspillerons pas d'énergie pour des machines inutiles. Nous apprendrons à vivre simplement, dans l'ignorance du désir et de la jalousie. Nos âmes seront aussi placides que des mers sans marées.

DÉCRET DU ROI ENDOR

Les soldats arrivèrent au bout de deux heures.

Jared les attendait. Il s'était allongé sur le lit dans la chambre silencieuse et avait écouté les bruits du palais qui lui arrivaient par les fenêtres ouvertes. Les chevaux partant au galop, les carrosses, les cris, la précipitation. On aurait dit que Claudia avait donné un coup de pied dans une fourmilière. Voilà qu'ils s'agitaient tous, pris de panique. Leur reine était blessée et leur quiétude appartenait au passé.

La reine. Il espérait ne pas avoir à affronter sa colère.

— Maître, annonça l'homme en livrée d'un ton embarrassé, il vous faut venir avec nous.

Heureusement qu'il y avait le Protocole. Cela leur permettait de ne pas regarder la vérité en face. Jared descendit l'escalier, escorté par deux soldats. Il remarqua qu'ils ralentissaient et marchaient derrière lui. Ils tenaient leurs hallebardes avec maladresse comme des bâtons de marche.

Il était déjà passé par tous les états : la terreur, la rage, le désespoir. À présent, il ne ressentait plus qu'une vague résignation. Il fallait qu'il endure tout ce que lui ferait subir le directeur. Claudia avait besoin de temps.

À sa grande surprise, ils dépassèrent les bureaux du

département d'État où des envoyés anxieux se disputaient et où des messagers entraient et sortaient. Ils se rendirent dans une petite pièce de l'aile est. Quand il entra, il constata qu'il était dans une des salles privées de la reine, remplie de meubles dorés. Sur le manteau de la cheminée trônait une horloge agrémentée de chérubins et de bergères.

Jared se retrouva seul avec le directeur.

Il se tenait debout, face à la porte. Deux fauteuils avaient été installés en angle près du foyer à l'intérieur duquel figurait un pot-pourri.

Malgré tout, Jared décida de rester sur ses gardes.

— Maître Jared.

Le directeur lui désigna un fauteuil.

— Asseyez-vous.

Il obéit avec joie. Il se sentait essoufflé et avait la tête qui tournait.

— Un peu d'eau ?

Le directeur lui versa de l'eau et lui apporta le verre. Tout en buvant, Jared sentit que le père de Claudia – non, il n'était pas son père – l'observait intensément.

— Merci.

— Vous n'avez rien mangé ?

— Non, c'est vrai… Avec tout ce qui s'est passé…

— Vous devriez davantage vous occuper de vous, conseilla le directeur d'une voix dure. Vous passez trop de temps à fabriquer des appareils.

Il leva la main. La table près de la fenêtre était recouverte des inventions du Sapient : scanners, lecteurs optiques, détecteurs d'alarmes. Jared resta muet.

— Évidemment, vous comprenez que tous ces objets sont illégaux, poursuivit le directeur, dont le regard était glacial. Nous avons toujours accordé aux Sapienti une certaine liberté et vous semblez en avoir bien profité.

Il marqua une pause.

— Maître, dites-moi où est Claudia.

— Je vous l'ai dit.

— Ne me mentez pas. Elle n'est pas en route pour la maison. Il ne manque aucun cheval.

— Peut-être… est-elle partie à pied.

— Oui, je le crois en effet.

Le directeur s'assit en face de lui et lissa les plis de son pantalon en soie.

— Et peut-être ne mentiez-vous pas en disant qu'elle était rentrée *à la maison*.

Jared reposa son verre. Il leva la tête.

— Comment l'a-t-elle découvert ?

Jared décida de dire la vérité.

— Attia, la jeune fille dans la Prison. L'amie de Finn. Elle a consulté des registres.

Le directeur hocha lentement la tête.

— Je vois. Et comment l'a-t-elle pris ?

— Elle était… sous le choc.

— Furieuse ?

— Oui.

— Le contraire m'aurait étonné.

— Et bouleversée.

Le directeur lui lança un regard perçant mais Jared ne se troubla pas.

— Elle s'est toujours sentie en sécurité parce qu'elle était votre fille, monsieur. Elle savait qui elle était. Vous… comptez pour elle.

— Ne me mentez pas, rétorqua-t-il avec une rage qui le surprit lui-même.

Le directeur se leva et arpenta la pièce.

— Claudia ne s'est jamais souciée que d'une seule personne, maître. Vous.

Jared resta immobile. Son cœur tambourinait dans sa poitrine.

— Monsieur…

— Vous croyez que je suis aveugle ? demanda-t-il en se retournant. Non, bien sûr que non. C'est vrai, elle avait sa nourrice et ses femmes de chambre mais Claudia savait qu'elle leur était supérieure. Chaque fois que je rentrais à la maison, je vous voyais rire et parler tous les deux. Elle exigeait que vous passiez un manteau quand il faisait froid, elle vous mettait des desserts de côté. Vous étiez si complices avec vos plaisanteries,

vos études et vos expériences.

Il croisa les bras et regarda par la fenêtre.

— Avec moi, elle se montrait distante, réservée. Elle ne me connaissait pas. J'étais un étranger pour elle. Le directeur de la Prison, un homme important à la cour, quelqu'un qui allait et venait. Quelqu'un dont on se lassait. Mais vous, maître Jared, vous étiez son professeur, son frère et bien plus un père pour elle que je ne l'ai jamais été.

Jared frissonnait à présent. Il détectait derrière l'apparence posée du directeur une haine tenace tout à fait inattendue. Il essaya de retrouver son calme.

— Savez-vous ce que j'ai enduré, maître ? reprit le directeur. Pensiez-vous que je ne ressentais rien ? Pouvez-vous imaginer ma souffrance ? Je ne savais pas quoi faire ni comment arranger les choses. Conscient qu'avec chacune de mes paroles je la décevais un peu plus. Tous les jours, en étant simplement là, en lui faisant croire qu'elle m'appartenait.

— Elle… Voilà ce qu'elle ne vous pardonnera jamais.

— Ah, vous la connaissez si bien ! rugit-il, méprisant.

Il se rapprocha du Sapient.

— Je vous ai toujours jalousé. N'est-ce pas idiot ? Un rêveur, un homme sans famille. Tellement fragile que quelques coups suffiraient à vous tuer. Mais le directeur d'Incarceron vous envie. Il est malade de jalousie.

— Je… J'apprécie énormément Claudia, parvint-il à répondre.

— Vous savez qu'il y a des rumeurs qui courent sur vous, poursuivit le directeur en s'asseyant brusquement. Je n'y accorde que peu d'importance. Claudia est obstinée mais elle n'est pas stupide. En revanche, la reine les croit et elle cherche à se venger à l'heure actuelle. Et n'importe qui fera l'affaire. Marlowe est mort mais il devait avoir des complices. Vous, par exemple.

Jared frémit.

— Monsieur, vous savez que je n'ai rien à voir là-dedans.

— Vous étiez au courant, n'est-ce pas ?

— Oui, mais…

— Et pourtant, vous n'avez rien fait. Vous ne l'avez dit à

personne. Cela s'appelle de la trahison, maître, affirma-t-il en se penchant en avant. On pourrait vous pendre pour cela.

Ils entendirent quelqu'un crier dehors. Une mouche entra dans la pièce, erra et alla ensuite se cogner plusieurs fois contre la vitre.

Jared essayait de rassembler ses idées mais le temps lui manquait.

— Où est la clé ? demanda le directeur avec violence.

Jared voulut mentir. Puis il choisit de rester silencieux.

— Elle l'a prise avec elle, c'est ça ?

Il ne répondit pas. Le directeur pesta.

— Le monde entier pense que Gilles est mort. Elle aurait pu avoir tout ce qu'elle voulait, le royaume, le trône. Croyait-elle que j'allais laisser Caspar lui barrer le chemin ?

— Vous étiez au courant du complot, vous aussi ?

— Complot ! Marlowe et ses fantasmes puérils d'un monde sans Protocole ! Cela n'a jamais existé, un monde sans Protocole. J'aurais attendu que les Loups d'acier s'occupent de la reine et de Caspar et ensuite je les aurais fait exécuter. Mais maintenant, elle m'en veut.

Il fixait un point invisible à l'horizon.

— Et l'histoire que vous lui avez racontée à propos de sa mère ? demanda Jared doucement.

— C'était la vérité. Mais quand Héléna est décédée, le bébé était malade. Il ne lui restait pas beaucoup de temps à vivre. Et que serait-il advenu de mes projets ? J'avais besoin d'une fille, maître. Et je savais où en trouver une. Incarceron est un échec. Un enfer. Les directeurs le savent depuis un moment mais aucune mesure n'a pu être mise en place pour y remédier. Alors nous gardons le secret. Je me suis dit que je pouvais au moins faire sortir une âme de ce bagne. Au fin fond de la Prison, j'ai rencontré une femme si désespérée qu'elle était prête à se séparer de sa fille tout juste née. Je l'ai grassement payée. Ses autres enfants ont survécu grâce à ça.

Jared hocha la tête. La voix du directeur s'était radoucie. Il semblait maintenant se parler à lui-même, comme s'il cherchait à justifier son comportement à ses propres yeux.

— Personne ne s'en est rendu compte à part la reine. Il a suffi

que cette sorcière pose un seul regard sur l'enfant pour deviner la vérité.

Jared commençait à comprendre.

— Claudia s'est toujours demandé pourquoi vous avez accepté d'aider la reine à faire disparaître Gilles. Était-ce parce que la reine… ?

Il s'interrompit, ne sachant pas comment formuler sa pensée. Sans lever la tête, le directeur acquiesça.

— Du chantage, maître. Son fils devait épouser Claudia. Si je n'acceptais pas, elle menaçait de révéler à Claudia qui elle était. Elle l'aurait déshonorée devant tout le royaume. Je n'aurais pu le supporter.

Il sombra dans un silence mélancolique. Puis il releva la tête, vit le regard de Jared et retrouva sa froideur.

— N'ayez pas pitié de moi, maître. Je n'en ai pas besoin. Je sais qu'elle est dans Incarceron. Elle espère retrouver ce Finn. N'ayez pas peur de la trahir, je sais tout. Et elle a emporté la clé.

Il éclata d'un rire amer et se leva.

— Elle a bien fait de la prendre. Elle en aura besoin pour ressortir.

Parvenu devant la porte, il s'arrêta.

— Suivez-moi.

Surpris, Jared rejoignit le directeur. Ce dernier sortit dans le couloir et fit signe aux gardes de disparaître. Ils se regardèrent, mal à l'aise. L'un d'entre eux osa prendre la parole.

— Monsieur, la reine nous a ordonné de rester là avec vous. Pour votre sécurité.

Le directeur hocha lentement la tête.

— Ma sécurité. Je vois. Alors restez là et surveillez cette pièce après que j'y serai entré. Que personne n'en franchisse le seuil.

Il ne leur laissa pas le temps de protester et ouvrit une porte cachée dans la cloison. Jared le suivit le long d'un escalier humide en direction du cellier. Avant d'arriver en bas, il jeta un coup d'œil derrière lui. Les hommes les espionnaient à travers la porte entrouverte.

— On dirait que la reine se méfie de moi, constata le directeur.

Il attrapa une lanterne sur le mur et alluma la bougie.

— Nous devons agir vite. Comme vous avez pu le constater, le bureau est le même ici que chez moi. Un lieu à mi-chemin entre notre monde et la Prison. Un Portail, c'est ainsi que l'appelait Martor, l'inventeur.

— Les écrits de Martor sont perdus, remarqua Jared.

— Je les ai. Ils sont confidentiels.

Il avançait à pas rapides. Tenant la lanterne à bout de bras, il créait un jeu d'ombres sur les murs. Il se retourna pour observer l'air surpris de Jared et s'autorisa un sourire.

— Vous ne les verrez jamais, maître.

Il faisait très sombre au milieu des tonneaux. Ils pouvaient entendre les murmures confus des gardes au-dessus de leurs têtes.

Devant le portique en bronze, le directeur composa le code. La porte s'ouvrit. En entrant, Jared éprouva de nouveau cette sensation étrange de déplacement spatio-temporel.

Il retrouva son équilibre. La pièce n'avait pas changé depuis la dernière fois qu'ils étaient venus. Il fut tout à coup saisi d'une angoisse. Comment se portait Claudia ? Était-elle en sécurité ?

— Vous l'avez envoyée là-bas sans en connaître les risques.

Le directeur activa le tableau de bord et appuya sur quelques boutons.

— Pénétrer dans la Prison est dangereux. À la fois physiquement et psychologiquement.

Des étagères rentrèrent dans le mur. Un écran s'alluma.

Jared avait devant lui des milliers d'images. Elles clignotaient, constituant un damier de pièces vides, d'océans ternes, de tours lointaines et de recoins sombres. Il vit une rue pleine de monde, un taudis délabré qui abritait des enfants décharnés, un homme qui frappait une bête bizarre, une femme qui nourrissait avec tendresse son bébé au sein. Désemparé, il se rapprocha de l'écran, les yeux rivés sur ces images où suintait la souffrance, à cause de la faim, des amitiés malsaines et des marchandages sauvages.

— Voici la Prison, annonça le directeur en s'appuyant contre le bureau. Tout ce que voient les Yeux. C'est notre seul moyen de retrouver Claudia.

Jared se sentit submergé par une immense tristesse. À

l'Académie, la Prison était considérée comme l'une des plus belles œuvres des anciens Sapienti : un noble sacrifice pour sauver et racheter les pauvres, les exclus, les criminels. Et voilà comment avait évolué l'Expérience.

Le directeur observait la silhouette fragile de Jared.

— Maître, vous voyez là ce que seul le directeur peut voir.

— Pourquoi… pourquoi ne nous a-t-on rien dit ?

— Nous n'avons pas assez de ressources pour faire sortir les milliers de personnes qui vivent dans Incarceron. Nous devons les abandonner.

Il sortit sa montre et la tendit à Jared qui la prit sans comprendre. Le directeur lui désigna le cube qui pendait au bout de la chaîne.

— Vous êtes comme un dieu, maître. Vous tenez Incarceron dans le creux de votre main.

Une douleur intense résonna en Jared. Ses mains tremblèrent. Il avait envie de poser le cube et de s'en éloigner. Celui-ci était minuscule. Combien de fois l'avait-il vu pendu à la montre sans même le remarquer ? À présent, l'objet le saisissait d'effroi. Était-ce possible qu'il contienne ces montagnes, ces forêts aux arbres argentés, ces villes pleines de gens en haillons qui pillaient la pauvreté des autres ? Il serra le cube dans sa main moite.

— Vous avez peur, Jared ? demanda le directeur d'une voix mesurée. Il faut du courage pour appréhender un monde. La plupart de mes prédécesseurs n'osaient même pas le regarder.

Une petite cloche sonna.

Ils levèrent les yeux. Les images sur l'écran se figèrent et commencèrent à disparaître une par une. Celle dans le coin en bas à droite s'élargit, pixel après pixel, jusqu'à envahir tout l'écran.

Claudia apparut.

Jared posa la montre sur le bureau.

Elle parlait aux prisonniers. Il reconnut le garçon, Finn. L'autre, Keiro, était adossé à un mur et écoutait. Gildas était accroupi dans un coin. Jared remarqua que le vieil homme était blessé. Attia se tenait près de lui.

— Vous pouvez leur parler ?
— Oui, répondit le gardien. Mais d'abord, écoutons-les.
Il appuya sur un bouton.

33

À quoi sert une seule clé au milieu d'un milliard de prisonniers ?

JOURNAL DU DUC DE CALLISTON

— Elle a essayé de m'empêcher de vous retrouver, expliqua Claudia.

Elle s'avança vers lui dans le couloir lugubre.

— Tu n'aurais jamais dû venir, répondit Finn, ébahi.

Elle paraissait tellement peu à sa place ici, mais son odeur de rose et son air frais inconnu le revigorèrent. Il eut l'impression que toutes ses pensées parasites avaient disparu. Il passa sa main sur ses yeux.

— Reviens avec moi, dit-elle en tendant la main. Vite.

— Attends une seconde, intervint Keiro en se redressant. Il ne va nulle part sans moi.

— Ou moi, marmonna Attia.

— Vous pouvez tous venir. Je pense que c'est possible.

Puis son visage s'assombrit.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Finn.

Claudia se mordit la lèvre. Elle se rendit compte tout à coup qu'elle n'avait pas la moindre idée de la façon de retourner au palais. À l'Intérieur, il n'y avait pas de Portail, pas de chaise, pas de tableau de bord. Elle s'était retrouvée dans cette cellule vide et elle se demandait comment y retourner.

— Elle ne sait pas comment faire, déclara Keiro.

Il s'approcha d'elle et la dévisagea. Bien qu'agacée, elle lui rendit son regard.

— Au moins, j'ai ça.

Elle sortit la clé de sa poche et la leur montra. Ils constatèrent qu'elle était identique à la leur même si elle semblait plus travaillée.

Finn mit sa main dans sa poche. Elle était vide. Son sang ne fit qu'un tour.

— Elle est là, jeune imbécile.

Gildas se releva. Son visage était gris et couvert de sueur. Il tenait la clé si fort dans sa main que les jointures de ses doigts avaient blanchi.

— Tu viens vraiment de l'Extérieur ? souffla-t-il.

— Oui, maître, répondit Claudia.

Elle marcha vers lui puis tendit la main pour qu'il la touche.

— Et Sapphique a bien réussi à s'évader. Jared a découvert qu'il possède tout un cercle d'adeptes. Ils l'appellent Celui aux neuf doigts.

Gildas hocha la tête. Il avait les larmes aux yeux.

— Je le savais. J'ai toujours su qu'il avait existé. Ce garçon l'a vu dans ses visions. Et bientôt, je le verrai à mon tour.

Sa voix semblait contenir une émotion que Finn n'avait jamais perçue auparavant et qui l'effrayait.

— Maître, nous avons besoin de la clé.

Il crut un instant que le Sapient ne la lui rendrait pas. Ils tenaient tous les deux le cristal dans leurs mains. Le vieil homme baissa les yeux.

— Je t'ai toujours fait confiance, Finn. Je n'ai jamais cru que tu venais de l'Extérieur, et je reconnais que je me suis trompé à ce sujet, mais je savais que tes visions nous permettraient de sortir. Je l'ai toujours su, depuis ce premier jour où je t'ai vu recroquevillé sur toi-même dans un chariot. Toute ma vie, j'ai attendu ce moment.

Il ouvrit les doigts. Finn sentit le poids de la clé dans sa main.

— Et maintenant ? demanda-t-il à Claudia.

Elle n'eut pas le temps de répondre. Tapie dans l'ombre derrière Keiro, Attia prit la parole, et ses mots résonnèrent comme un fouet dans le silence.

— Qu'est-il arrivé à la jolie robe ?

— Je l'ai déchirée, répondit Claudia d'un ton menaçant.

— Et le mariage ?

— Annulé.

Attia avait enroulé ses bras autour de son corps décharné.

— Donc, maintenant, tu veux Finn.

— Gilles. Il s'appelle Gilles. Oui, je le veux. Le royaume a besoin de son roi. De quelqu'un qui connaît autre chose que le palais et ses règles protocolaires. De quelqu'un qui a puisé au plus profond de lui-même pour survivre à l'horreur.

Elle laissa son agacement monter en elle.

— Ce n'est pas aussi ce que tu veux ? Quelqu'un qui mettrait fin à la misère d'Incarceron ? Quelqu'un qui sait ?

Attia haussa les épaules.

— C'est à Finn qu'il faut le demander. Si ça se trouve, tu ne fais que le sortir de cette prison pour l'enfermer dans une autre.

Claudia la regarda droit dans les yeux. Attia ne cilla pas. Ce fut le rire détaché de Keiro qui brisa la tension.

— Je propose qu'on règle tout ça quand on sera dans ce monde merveilleux qu'est l'Extérieur. Avant que la Prison ne tremble de nouveau.

— Il a raison. Comment procède-t-on ? demanda Finn.

Claudia avala sa salive.

— Euh… J'imagine que… que l'on doit utiliser nos clés.

— Mais où est la porte ?

— Il n'y a pas de porte.

Elle avait du mal à supporter leurs visages perplexes.

— Enfin, pas comme vous croyez.

— Alors comment es-tu arrivée ici ? voulut savoir Keiro.

— C'est difficile à expliquer.

Tout en parlant, elle passa ses doigts sur le pavé numérique de la clé. Elle se mit à bourdonner, des lumières s'agitèrent à l'intérieur.

Keiro fit un bond en avant.

— Ah non, princesse !

Il lui déroba la clé. Elle se jeta sur lui mais il avait déjà brandi son épée, prêt à lui trancher la gorge.

— On part tous ensemble ou on ne part pas.

— Oui, c'est ce qui est prévu, répondit-elle, furieuse.

— Elle essaye d'emmener Finn sans nous.

— Non, je…

— Arrêtez de parler de moi comme si je n'étais qu'un objet ! s'écria Finn.

La protestation de Finn les réduisit tous au silence. Il passa sa main dans ses cheveux. Il transpirait, ses yeux le picotaient et il avait du mal à respirer. La crise menaçait. Ses mains se mirent à trembler.

Et ensuite, il sut qu'il avait succombé parce que le mur derrière Gildas frémit puis se volatilisa. Et il vit apparaître le visage de Blaize, énorme et flou.

Le Sapient les passa en revue, posant sur eux ses yeux gris. Il paraissait gigantesque dans cette pièce blanche aux murs impeccables.

— Je crains qu'il ne soit pas aussi facile de s'évader de la Prison que semble le penser ma fille, dit-il.

Personne ne bougeait. Puis Keiro baissa son épée.

— Alors, c'est réglé, bredouilla-t-il. Mais voyez comme elle semble ravie de vous voir.

Finn remarqua que le visage de Blaize ne portait plus ni croûtes ni marques. À présent, les contours en étaient émaciés. Son regard était perçant.

Claudia fit face à l'écran.

— Ne dites pas que je suis votre fille, lança-t-elle d'une voix dure. Et n'essayez pas de m'arrêter. Je vais tous les faire sortir et vous…

— Tu ne peux pas tous les faire sortir, répondit le directeur en soutenant son regard. La clé permet à une seule personne de sortir. La copie doit agir de la même façon. Appuie sur l'œil noir de l'aigle. Tu disparaîtras et reviendras ici.

Il sourit.

— C'est ça, la porte, Finn.

— Vous mentez, reprit Claudia, écœurée. Vous m'avez bien fait sortir.

— Tu n'étais qu'un bébé. J'ai pris le risque.

Une autre personne se manifesta dans la pièce. Le directeur s'écarta et Claudia vit apparaître Jared. Il était pâle et fatigué.

— Maître, est-ce la vérité ?

— Comment le saurais-je, Claudia ?

Il paraissait perdu. Ses cheveux noirs étaient tout emmêlés.

— Il n'y a qu'un moyen de le savoir. Il faut essayer.

Elle se tourna vers Finn.

— Finn et moi partons en premier, déclara Keiro. Si ça marche, je reviendrai chercher le Sapient.

Il sortit son épée en même temps que Claudia.

— Lâche ça, princesse, ou je te tranche la gorge.

— S'il te plaît, Claudia. Fais ce qu'il te demande, intervint Finn.

Il regardait Keiro. Elle baissa son épée et vit Finn se rapprocher de son frère.

— Tu penses vraiment que je vais vous abandonner ? Rends-lui la clé.

— Jamais.

— Keiro…

— Tu es stupide, Finn. Tu ne vois donc pas que c'est un piège ! Toi et elle, vous allez disparaître et ce sera terminé pour nous. Personne ne prendra la peine de revenir nous chercher.

— Moi, je reviendrai vous chercher.

— Ils t'en empêcheront, rétorqua Keiro en faisant un pas en avant. Pourquoi s'embêter avec la Racaille quand on a réussi à récupérer le prince perdu ? Une esclave et un hybride ! Arrivé au palais, tu nous oublieras.

— Je te jure que je reviendrai.

— Bien sûr. N'est-ce pas aussi ce que Sapphique a dit ?

Brusquement, Gildas s'assit, comme si toutes ses forces venaient de l'abandonner.

— Finn, ne me laisse pas ici, marmonna-t-il.

Épuisé, Finn secoua la tête.

— Nous ne pouvons pas retenir Claudia dans la Prison, quelle que soit notre décision. Elle est venue nous sauver.

— Tant pis pour elle, déclara Keiro, implacable. Elle est née dans cet endroit, elle peut y rester. Moi, je pars en premier. Je vais voir ce qui nous attend de l'autre côté. Et si ça marche, je reviendrai.

— Menteur, siffla Attia.

— Tu ne peux pas m'en empêcher.

Le directeur rit doucement.

— Tu crois vraiment que ce jeune homme est Gilles, ton

héros, Claudia ? L'homme qui doit gouverner le royaume ? Il ne peut même pas contrôler cette marmaille.

Tout à coup, Finn réagit. Il lança la clé à Claudia, ce qui surprit Keiro et lui permit de saisir son épée. Une colère soudaine s'empara de lui, contre tout le monde, contre le directeur qui souriait, contre lui-même. Il s'en voulait d'être aussi faible et peureux. Keiro trébucha en arrière. Il se reprit vite, agrippa l'épée. Ils la tenaient tous les deux. Puis Finn la lui arracha des mains.

Sous la menace, Keiro ne broncha pas.

— Tu ne t'en serviras pas contre moi.

Finn se sentait oppressé.

— Pourquoi pas, Finn ? siffla Attia. Il a tué la Maestra. Tu le sais, tu l'as toujours su ! C'est lui qui a cisaillé le pont. Pas Jormanric.

— C'est vrai ? murmura-t-il.

Il reconnaissait à peine sa voix.

Keiro sourit.

— Décide-toi.

— Dis-moi.

— Non.

Keiro tenait toujours la clé dans sa main.

— À toi de choisir. Je n'ai de comptes à rendre à personne.

Le cœur de Finn battait à tout rompre. Ses tambourinements emplissaient la Prison, se faufilaient dans les corridors, dans les cellules.

Il lâcha l'épée. Keiro se précipita dessus mais Finn l'écarta du pied. Ils se jetèrent l'un sur l'autre. Finn reçut un coup de poing à l'estomac qui lui coupa le souffle. Claudia criait, Gildas rugissait, mais tout ça lui était égal à présent. Il bondit sur Keiro et chercha à attraper la clé. Freiné par la fragilité du cristal, Keiro se pencha en avant puis frappa de nouveau. Finn le tenait par la taille et parvint à le clouer au sol. Mais Keiro lui asséna un coup de pied violent qui le fit reculer.

Keiro roula sur lui-même, se redressa. Il avait la lèvre qui saignait.

— Alors, petit frère, siffla-t-il.

Il appuya sur l'œil noir de l'oiseau.

Une lumière.

Tellement brillante qu'elle leur brûlait les yeux.

Elle entoura Keiro, l'enveloppa, laissa échapper un gémissement, une note aiguë et discordante qui prit fin aussi vite.

La lumière disparut.

Et Keiro n'avait pas bougé.

La voix du directeur retentit dans le silence.

— Ah, dit-il. Je crains que la clé ne fonctionne pas avec toi. Ce sont certainement les composants métalliques de ton corps qui empêchent le processus. Incarceron est un circuit fermé. Elle ne laisse pas partir ses propres éléments.

Keiro se tenait immobile.

— Jamais ? souffla-t-il.

— Sauf si les composants sont retirés.

Keiro hocha la tête. Il avait les joues écarlates.

— S'il le faut.

Il s'approcha de Finn.

— Sors ton couteau.

— Quoi ?

— Tu m'as entendu.

— Non, je refuse !

Keiro laissa échapper un rire aigre.

— Pourquoi pas ? Keiro aux neuf doigts. Je me suis toujours demandé ce que cachait le sacrifice de Sapphique.

— Tu ne crois tout de même pas… ? grogna Gildas.

— Peut-être que nous sommes plus nombreux que l'on croit à être nés de la Prison. Peut-être que tu l'es aussi, vieil homme. En tout cas, je ne vais pas laisser un doigt m'empêcher de partir. Sors ton couteau.

Finn ne réagit pas mais Attia sortit un petit couteau qu'elle gardait toujours sur elle et le lui tendit. Finn le prit lentement. Keiro aplatit sa main sur le sol, les doigts écartés. L'ongle métallique ressemblait aux autres à s'y méprendre.

— Allez, dit-il.

— Je ne peux pas.

— Mais si, tu peux. Pour moi.

Ils se regardèrent. Finn s'agenouilla. Sa main tremblait. Il

posa la lame du couteau sur le doigt de Keiro.

— Attendez ! intervint Attia en s'accroupissant. Réfléchissez. Peut-être que ça ne suffira pas. Au fond, personne ne sait vraiment de quoi il est fait. Il doit y avoir un autre moyen.

Keiro la regardait de ses yeux bleus vides et désespérés. Il hésita.

Il resta un long moment sans bouger. Puis il referma la main et hocha lentement la tête. Il tendit la clé à Finn.

— Alors il faudra que je le trouve. Profite de ton royaume, petit frère. Surveille tes arrières.

Finn était trop bouleversé pour parler. Des tambourinements les obligèrent à lever les yeux.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Claudia.

— C'est ici, s'empressa de répondre Jared. Marlowe a essayé de tuer la reine et il est mort. Les gardes sont à la porte.

— Tu dois revenir tout de suite, Claudia, exigea le directeur. Amène le garçon. J'en ai besoin.

— Mais est-il vraiment Gilles ? poursuivit-elle d'un ton sévère.

— Maintenant, il l'est, répondit-il en souriant froidement.

Il avait à peine fini sa phrase que l'écran devint noir. Une rumeur courut le long du couloir, comme une vague. Nerveux, Finn regarda autour de lui. Des briques se détachèrent de la voûte.

Il leva les yeux et vit un Œil rouge minuscule s'allumer et le fixer.

— *Ah oui*, dit la douce voix. *Vous m'avez tous oubliée. Mais pourquoi devrais-je laisser partir mes enfants ?*

34

Quand il revint à lui, il vit qu'il était encerclé. Les vieux, les malades, les boiteux, les hybrides. De honte et de colère, il enfouit sa tête dans ses mains.
— Je vous ai laissés tomber, avoua-t-il
J'ai fait un long voyage et j'ai échoue.
— Non, répondirent-ils. Il y a une porte, une toute petite porte secrète.
Aucun d'entre nous n'ose la franchir, de peur de mourir. Si tu promets de revenir nous chercher, nous te montrerons où elle est.
Sapphique était svelte. Il les regarda de ses yeux noirs.
— Conduisez-moi, murmura-t-il.

LÉGENDE DE SAPPHIQUE

— Que s'est-il passé ? demanda Jared.

— La Prison s'en mêle, gronda le directeur.

Ses doigts s'agitaient autour du panneau de contrôle.

— Eh bien, empêchez-la ! Donnez-lui l'ordre…

— Incarceron ne m'obéit pas, répondit le directeur en lui lançant un regard hostile. Personne n'a jamais réussi à lui donner un ordre. La Prison fait ce qu'elle veut, maître. Je n'ai aucun pouvoir sur elle. Elle se moque de moi, ajouta-t-il d'une voix si basse que Jared l'entendit à peine.

Désemparé, Jared observa l'écran noir. Dehors, on cognait à la porte en bronze. Des voix résonnaient.

— Directeur ! Ouvrez cette porte ! La reine exige de vous voir.

— La tentative d'assassinat de Marlowe aura rendu la reine

méfiante, remarqua le directeur en se tournant vers la porte. Ne vous inquiétez pas, ils ne pourront pas l'ouvrir. Même à la hache.

— Elle pense que vous êtes impliqué.

— Peut-être. En tout cas, elle a là une bonne excuse pour se débarrasser de moi. Je peux dire adieu au mariage.

— Alors on est tous condamnés, soupira Jared en secouant la tête.

— Et dans ce cas, maître, vous pouvez aussi bien m'aider.

Il plongea ses yeux gris dans ceux du Sapient.

— Travaillons ensemble. La vie de Claudia en dépend.

Jared hocha lentement la tête. Ignorant les tambourinements, il se planta devant le tableau de bord et l'examina avec attention.

— Cette installation est très vieille. Bon nombre de ces symboles sont dans la langue des Sapienti. Je propose qu'on essaye de parler à Incarceron dans sa langue maternelle.

Le tremblement de Prison fut soudain et terrifiant. Le sol flancha ; les murs s'écroulèrent. Finn attrapa Keiro. Ils tombèrent en arrière et percutèrent tous les deux une porte qui céda sous leur poids et les projeta dans une cellule.

Claudia voulut les secourir mais Attia l'interpella :

— Aide-moi plutôt avec lui !

Gildas était plié en deux et luttait pour respirer. Claudia revint, hissa son bras autour de ses épaules. Avec peine, ils marchèrent jusqu'à la cellule. Finn les tira à l'intérieur. Puis il ferma la porte, que lui et Keiro bloquèrent grâce à un morceau de bois.

De l'autre côté, la Prison s'effondrait. Ils tendirent l'oreille, consternés. Le couloir n'était certainement plus accessible.

— *J'espère que vous ne songez pas à m'enfermer dehors ?* ricana Incarceron. *Personne ne peut faire ça. On ne peut pas m'échapper.*

— Sapphique s'est évadé, cracha Gildas.

Chaque parole lui arrachait la gorge. Il avait plaqué ses mains tremblantes sur son torse.

— Comment a-t-il réussi sans clé ? Y a-t-il une autre sortie qu'il serait le seul à avoir découverte ? Une voie secrète et si

incroyable que tu ne peux pas en interdire l'accès ? Une voie qui ne nécessite ni Portail ni machine ? C'est ça, Incarceron ? C'est ça que tu crains, à toujours épier et écouter ?

— *Je ne crains rien.*

— Ce n'est pas ce que tu m'as dit, lança Claudia.

Elle aussi respirait avec peine. Elle se pencha vers Finn.

— Il faut que je parte d'ici. Jared a des ennuis. Tu viens avec moi ?

— Je ne peux pas les laisser. Prends le vieil homme avec toi.

Gildas éclata de rire ; son corps fut secoué de spasmes. Attia lui prit les mains puis se retourna.

— Il est en train de mourir, murmura-t-elle.

Finn s'accroupit. Ses yeux le picotaient. Les blessures de Gildas semblaient internes. Mais les tremblements de ses mains et les gouttes de sueur sur son visage livide n'étaient que trop visibles.

Le Sapient approcha sa bouche de l'oreille de Finn.

— Montre-moi les étoiles, chuchota-t-il.

— Je ne peux pas, répondit-il.

— *À moi l'honneur*, annonça la Prison.

La faible lueur qui éclairait la cellule disparut. Dans un coin brillait un Œil rouge.

— *Regarde cette étoile, vieil homme. C'est la seule étoile que tu verras jamais.*

— Cesse de te moquer de lui ! hurla Finn, et son cri de rage les étonna tous.

Puis, à la grande surprise de Claudia, il prit les mains de Gildas dans les siennes.

— Venez avec moi, souffla-t-il. Je vais vous montrer.

Il ferma les yeux et laissa les vertiges cognant à la porte de son esprit l'envahir. Tirant le vieil homme derrière lui, il avança dans les ténèbres. Tout autour d'eux, le lac scintillait de mille lanternes, bleues, violettes et dorées. Ils montèrent dans la barque qui tangua sous leur poids et levèrent la tête vers les étoiles.

Elles brillaient dans la nuit estivale, s'étalant sur la voûte céleste, semblables à de la poussière argentée. On aurait dit qu'une main géante en avait saupoudré le ciel que leur mystère

enchantait.

Finn perçut l'émerveillement du Sapient.

— Voilà les étoiles, maître. Des mondes entiers, à des millions de kilomètres de nous. Elles paraissent petites mais elles sont en fait plus grosses que ce que nous connaissons sur terre.

L'eau du lac clapotait.

— Elles sont si loin et si nombreuses ! s'exclama Gildas.

Un héron prit gracieusement son envol. Une musique douce s'élevait sur les berges. On entendait des rires.

— Il faut que j'aille auprès d'eux, maintenant, Finn, reprit le Sapient d'une voix rauque. Je dois aller trouver Sapphique. S'évader ne lui a certainement pas suffi. Surtout s'il a pu voir une splendeur pareille.

Finn acquiesça. Il sentit la barque bouger sous lui. Il perçut le mouvement de l'onde. Les doigts du vieil homme se décrochaient des siens. Il vit les étoiles grossir, enfler et s'embraser. Devenir flammes. Des flammes minuscules brûlant sur des bougies minuscules. Et il les soufflait, il soufflait dessus le plus fort possible, rassemblant toute son énergie.

Elles disparurent et il éclata de rire. Un rire triomphal. Et les gens autour de lui rirent aussi : le roi dans son manteau rouge, Bartlett, sa nouvelle belle-mère, si pâle, et tous les courtisans, musiciens, invités. Et la petite fille dans la jolie robe blanche qui était venue aujourd'hui. Apparemment, ils allaient devenir amis.

Elle le regardait à présent.

— Finn, tu m'entends ?

C'était Claudia.

— C'est prêt, annonça Jared. Parlez et la traduction se fera instantanément.

Le directeur cessa d'arpenter la pièce et d'écouter les voix dehors. Après avoir rejoint Jared, il croisa les bras.

— Incarceron, dit-il.

Silence. Puis une lueur rouge apparut sur l'écran. Minuscule, telle une étoile. Elle semblait les fixer.

— *Comment connais-tu cette langue ?*

La voix était hésitante, comme si elle s'était perdue dans son

écho.

Le directeur regarda Jared. Il poursuivit :

— Vous savez qui vous parle, mère. C'est Sapphique.

Jared écarquilla les yeux mais ne dit rien.

Un autre silence. Cette fois, ce fut le directeur qui le brisa.

— Je vous parle dans la langue des Sapienti, continua-t-il. Je vous ordonne de ne pas faire de mal à Finn.

— *Il a la clé. Aucun prisonnier n'a le droit de s'évader.*

— Mais votre colère pourrait le blesser. Lui ou Claudia.

La voix du directeur avait-elle changé quand il avait mentionné sa fille ? Jared n'aurait su le dire.

Un instant suspendu.

— *Très bien,* dit-elle enfin. *Pour toi, mon fils.*

Le directeur fit un signe à Jared pour qu'il mette fin à la communication. Mais au moment où Jared avança sa main sur le tableau de bord, la Prison reprit :

— *Mais si tu es bien Sapphique, alors nous nous sommes déjà parlé. Tu dois t'en souvenir.*

— C'était il y a longtemps, répondit le directeur prudemment.

— *Oui. Tu m'as apporté le tribut que j'exigeais. Je t'ai poursuivi, sans succès. Tu t'es caché et tu as volé le cœur de mes enfants. Dis-moi, Sapphique, comment as-tu fait pour m'échapper ? Je t'ai foudroyé, je t'ai jeté dans les ténèbres. Quelle porte as-tu trouvée que j'avais oubliée ? Dans quelle crevasse t'es-tu faufilé ? Et où es-tu à présent ? Là-bas, dans des lieux que je ne peux même pas imaginer ?*

La voix était mélancolique. Le directeur observa l'Œil impassible sur l'écran. Sa réponse vint mourir sur ses lèvres.

— C'est un mystère que je ne peux pas révéler.

— *Quel dommage. Tu vois, je n'ai aucun moyen de voir à l'extérieur de moi-même. Peux-tu envisager une chose pareille, toi, Sapphique, le vagabond, le voyageur ? Peux-tu imaginer ce que c'est que de vivre à jamais enfermé dans son propre esprit, à observer les créatures qui y vivent ? Ceux qui m'ont fait m'ont rendue à la fois puissante et faible. Et toi seul, quand tu reviendras, pourras m'aider.*

Le directeur ne réagit pas. La bouche sèche, Jared appuya sur le bouton. Ses mains moites tremblaient. L'œil s'estompa et

disparut.

Finn voyait trouble et se sentait épuisé. Il était allongé comme un pantin désarticulé sur le sol et seul le bras de Keiro retenait sa tête. Avant que la puanteur de la Prison ne l'agresse de nouveau, avant que le monde ne revienne s'imposer à lui, il sut, pendant un instant, qu'il avait été un prince, qu'il avait été le fils d'un roi. Dans le passé, son monde avait resplendi sous la lumière dorée du soleil. Un matin, il était parti faire une promenade à cheval dans la forêt sombre d'un conte de fées, et il n'était plus jamais monté à cheval.

— Bois ça, lui dit Attia en lui donnant de l'eau.

Il parvint à avaler puis toussa et chercha à se relever.

— Son état empire, fit remarquer Keiro à Claudia. Regarde ce que ton père lui a fait.

Claudia l'ignora et se pencha vers Finn.

— Le tremblement de Prison est terminé. Il a pris fin brusquement.

— Gildas ? marmonna Finn.

— Le vieil homme est parti. Il n'a plus à s'inquiéter de Sapphique à présent, répondit Keiro d'une voix rauque.

Finn vit le Sapient allongé parmi les gravats. Il avait fermé les yeux et semblait dormir. Sur son doigt pendait la dernière bague à tête de mort que Keiro avait dû essayer de lui glisser afin de le sauver.

— Qu'est-ce que tu as fait ? demanda Claudia. Il a dit des choses… étranges.

— Je lui ai montré la sortie.

Finn avait l'impression d'avoir été décrassé, gratté jusqu'à la moelle. Il ne voulait pas parler de ce qu'il venait de vivre, pas maintenant. Il n'avait pas envie de leur raconter. Il se releva lentement.

— Tu as essayé de lui mettre la bague ?

— Ça n'a pas marché. Il avait aussi raison sur ce point. Peut-être qu'aucune n'a marché.

Keiro glissa la clé dans les mains de son frère.

— Va-t'en. Sors d'ici. Maintenant. Demande au Sapient de fabriquer une clé qui puisse me sortir de là. Et envoie quelqu'un chercher la fille.

— Je vais revenir, murmura-t-il à Attia. Je te le promets.

Attia esquissa un sourire.

— Oui, tu as intérêt, reprit Keiro. Je n'ai pas envie de rester coincé ici avec elle.

— Et pour toi aussi je reviendrai. Je vais ordonner à tous les Sapienti du royaume de s'y mettre. Nous avons fait un pacte. Tu crois que j'ai oublié ?

Keiro éclata de rire. Ses cheveux étaient recouverts de boue. Son beau visage était sale et meurtri, son manteau en loques. Mais Finn lui trouva l'allure d'un prince.

— Peut-être. Ou bien voilà pour toi l'occasion de te débarrasser de moi. Tu crains sûrement que je ne te tue pour prendre ta place. Si tu ne reviens pas, crois-moi, je te retrouverai et je n'hésiterai pas.

Finn sourit. Au milieu de la cellule inclinée, parmi les morceaux de fer et de rouille, ils se firent face.

Puis Finn se tourna vers Claudia.

— Toi d'abord.

— Tu me rejoindras ?

— Oui.

Elle les regarda, Finn puis les autres. Ensuite, elle appuya sur l'œil de l'aigle et disparut dans un éclat qui leur coupa le souffle.

Finn observa la clé qu'il tenait dans ses mains.

— Je ne peux pas, déclara-t-il.

Attia lui adressa un large sourire.

— Je te fais confiance. Je t'attends.

Voyant qu'il ne réagissait pas, elle tendit la main et appuya sur l'œil noir de l'oiseau.

Claudia se retrouva assise sur la chaise. Autour d'elle, on criait et on cognait. De l'autre côté de la porte, elle entendit Caspar qui hurlait :

— … vous arrête pour trahison. Directeur ! Vous m'entendez ?

Le bronze résonnait sous les assauts répétés.

Son père lui prit les mains et l'aida à se lever.

— Ma chère. Et où est notre jeune prince ?

Jared observait la porte qui montrait des signes de faiblesse.

Il tourna rapidement la tête et sourit à Claudia.

Ses cheveux étaient emmêlés et son visage était sale. Une odeur désagréable flottait tout autour.

— Il arrive, répondit-elle.

Finn se trouvait dans une petite cellule sombre, semblable à celle de ses souvenirs : vieille et avec des inscriptions sur les murs.

Face à lui était assis un homme aux cheveux noirs. Il crut pendant un instant qu'il s'agissait de Jared puis se ravisa. Il connaissait cet homme.

Troublé, il observa les lieux.

— Où suis-je ? C'est comme ça, l'Extérieur ?

Sapphique était adossé contre le mur et avait relevé les genoux.

— Personne ne sait vraiment où il est. Mais peut-être que nous passons trop de temps à nous demander où nous sommes et pas assez à nous demander *qui* nous sommes.

Finn serrait toujours la clé dans sa main.

— Laissez-moi partir, murmura-t-il.

— Ce n'est pas moi qui te retiens.

Sapphique regarda Finn. Au fond de ses yeux noirs brillaient des étoiles.

— Ne nous oublie pas, Finn. N'oublie pas ceux qui sont coincés dans ces ténèbres, les affamés, les blessés, les meurtriers et les voyous. Il y a des prisons dans des prisons et eux y sont enfermés.

Il tendit la main et agrippa un morceau de chaîne qui pendait du mur. Les maillons s'entrechoquèrent, libérant des poussières de rouille.

— Comme toi, je suis allé dans le royaume. Ce n'était pas ce à quoi je m'attendais. Et j'ai fait une promesse aussi.

Il laissa tomber la chaîne, qui heurta le sol avec fracas. Finn vit son doigt estropié.

— Peut-être que c'est ça qui te retient.

Il se tourna sur le côté et fit un signe. Une ombre s'éleva derrière lui. Finn étouffa un cri. La Maestra s'approchait. Elle avait la même démarche assurée, les mêmes cheveux roux et les mêmes yeux pleins de mépris. Elle toisa Finn. Elle semblait

l'avoir ligoté avec une chaîne fine et invisible. Il ne pouvait pas bouger.

— Que faites-vous ici ? Vous êtes tombée.

— Ah oui, je suis tombée. Comme un oiseau aux ailes brisées, comme un ange déchu, j'ai traversé des royaumes et des siècles.

Finn n'arrivait pas à savoir si c'était elle qui murmurait ou Sapphique. Mais sa colère n'était pas feinte.

— Et tout ça, c'est ta faute.

— Je…

Il aurait voulu faire porter la responsabilité à Keiro ou à Jormanric. À n'importe qui. Mais il devait regarder la vérité en face.

— Je sais, répondit-il.

— Souviens-t'en, prince. Que cela te serve de leçon.

— Êtes-vous en vie ?

Terrassé par la honte, il avait du mal à parler.

— Incarceron ne laisse rien se perdre. Je vis toujours dans ses profondeurs, dans ses alvéoles, dans les cellules de son corps.

— Je suis désolé.

Elle enroula son manteau autour d'elle, se drapant dans son ancienne dignité.

— Si tu l'es vraiment, cela me suffit.

— Tu vas le retenir ici ? demanda Sapphique.

— Comme il m'a retenue ? dit-elle en riant. Mon pardon n'exige aucune rançon. Au revoir, jeune imbécile. Et protège ma clé en cristal.

La cellule se troubla puis s'ouvrit. Il eut l'impression d'être jeté sous un rouleau compresseur. D'énormes roues en fer passèrent sur son corps. Il fut assommé et réveillé, déchiré et recousu.

Il bondit de sa chaise. Une silhouette sombre lui tendit la main pour l'aider.

Et cette fois, il s'agissait bien de Jared.

35

J'ai gravi un escalier d'épies
J'ai porté un manteau de blessures
J'ai fait de vaines promesses
J'ai menti aux étoiles pour qu'elles me montrent le chemin

CHANTS DE SAPPHIQUE

La porte frémit.

— Ne vous inquiétez pas, elle ne cédera pas.

Le directeur observait Finn.

— Alors, d'après toi, ce jeune homme est Gilles ?

— Vous devriez le savoir, répondit-elle sur un ton agressif.

Finn regarda autour de lui. La blancheur de la pièce et l'éclat des lampes lui faisaient mal aux yeux. L'homme qu'il reconnut comme étant Blaize émit un rire puis croisa les bras.

— En fait, ça n'a aucune importance. Maintenant qu'il est là, il faut qu'il devienne Gilles. Lui seul peut te protéger du désastre qui te menace.

Il s'approcha de Finn, curieux.

— Et qu'en penses-tu, prisonnier ? Qui crois-tu être ?

Finn se sentait sale et tremblait de tout son corps. Il prit conscience de son visage maculé de boue et de l'odeur nauséabonde qu'il dégageait.

— Je… je crois que je me souviens. Les fiançailles…

— Tu es sûr ? Ou bien se pourrait-il que les souvenirs qui sont maintenant graves en toi appartiennent à quelqu'un d'autre ? Que ce soit des filaments de vie piégés dans les fibres que la Prison a empruntées pour te fabriquer ?

Il esquissa un sourire sans joie.

— C'est long, dix ans. Moi, je ne me rappelle qu'un petit garçon.

— À une autre époque, on aurait pu connaître la vérité, pesta Claudia. Avant la mise en place du Protocole.

— Oui, reconnut le directeur en se tournant vers elle. Et je te laisse régler ce problème.

Claudia était pâle et hors d'elle.

— Toute ma vie, vous m'avez fait croire que j'étais votre fille. Vous m'avez menti.

— Non.

— Si ! Vous m'avez sélectionnée, éduquée, formée. C'est vous-même qui me l'avez dit. Vous vouliez créer une créature conforme à vos désirs, docile et qui épouserait celui que vous lui auriez choisi. Et après, qu'est-ce que je serais devenue ? La pauvre reine Claudia aurait-elle été victime d'un mystérieux accident, laissant le directeur comme régent ? C'était ça, l'idée ?

Il croisa son regard.

— Si c'était l'idée de départ, j'ai ensuite changé d'avis car j'ai appris à t'aimer.

— Menteur !

— Claudia… Je…, intervint Jared, mal à l'aise.

Mais le directeur leva la main.

— Non, maître, laissez-moi m'expliquer. Je t'ai sélectionnée, oui, et j'avoue qu'au début tu n'étais qu'un moyen pour atteindre mon but. Un nourrisson braillard que j'évitais autant que possible. Mais plus tu grandissais, et plus… j'avais hâte de te retrouver. J'aimais te voir me saluer, me montrer tes devoirs. J'aimais ton air timide quand tu étais avec moi. Et je me suis attaché à toi.

Elle se boucha les oreilles. Elle aurait aimé garder sa colère au fond d'elle, la préserver comme un objet rare.

Il haussa les épaules.

— Je n'ai pas été un bon père. Et, pour ça, je te prie de m'excuser.

Les tambourinements reprirent de plus belle, venant briser la tension entre eux.

— Vos agissements ou l'identité de ce garçon n'ont pas

beaucoup d'importance, monsieur, dit précipitamment Jared. Nous sommes tous condamnés à présent. À moins de fuir dans la Prison, nous ne pouvons échapper à la mort.

— Il faut que je retourne chercher Attia, murmura Finn.

Il tendit le bras pour que Claudia lui donne sa clé. Elle secoua la tête.

— Pas toi. Moi, je vais y retourner.

Elle prit la copie des mains de Finn et les compara.

— Qui les a fabriquées ?

— Le duc de Calliston, le Loup d'acier en personne, répondit le directeur en observant les cristaux. Des rumeurs ont circulé sur l'existence d'une copie dans les profondeurs de la Prison et je me suis longtemps demandé si elles étaient fondées.

Elle se dirigea vers le panneau de contrôle mais il l'arrêta.

— Attends. Avant, nous devons nous assurer de notre sécurité, sinon la fille ferait mieux de rester où elle est.

Claudia se tourna vers lui.

— Comment pourrais-je vous faire confiance ?

— Tu n'as pas le choix.

Il posa un doigt sur ses lèvres et hocha la tête. Puis il traversa le bureau, déverrouilla la porte et recula.

Deux soldats tombèrent dans la pièce. Derrière eux, le bélier s'apprêtait à frapper. Des épées jaillirent.

— Entrez, je vous prie, s'écria le directeur, affable.

Claudia remarqua avec stupeur que la reine était là elle aussi. Caché derrière sa mère, Caspar avait le regard lourd de reproches.

— Je ne te pardonnerai jamais, grogna-t-il.

— Tais-toi, ordonna sa mère en entrant dans la pièce.

Elle perçut le déplacement d'énergie sur le seuil et frissonna.

— Fascinant, lâcha-t-elle en regardant autour d'elle. Donc, ici se trouve le Portail.

— En effet, répondit le directeur en la saluant. Je suis ravi de voir que vous allez bien.

— Vraiment ?

Sia s'arrêta devant Finn. Elle l'examina de la tête aux pieds. Plissant les lèvres, elle pâlit.

— Oui, assura le directeur avec calme. Hélas, un prisonnier

s'est échappé.

Furieuse, elle s'en prit à lui.

— Pourquoi avez-vous fait ça ? Quel mauvais coup préparez-vous ?

— Aucun. Nous pouvons tous sortir de cette histoire sans heurts. Tous. Et pas besoin de dévoiler nos secrets, ni de commettre des assassinats. Regardez-moi.

Il se dirigea vers le panneau de contrôle et appuya sur une série de boutons. Le mur s'alluma et une image apparut, que Claudia mit un moment à reconnaître. Dans la vaste pièce, les invités s'amassaient, alléchés par l'odeur de scandale. Des plats de nourriture ornaient les tables sans que personne ne s'y intéresse. Serrés les uns contre les autres, les domestiques bavardaient.

C'était le banquet de son mariage.

— Que faites-vous ? s'écria la reine.

Mais il était trop tard.

— Chers amis, commença le directeur.

Les conversations prirent fin dans la stupéfaction générale. Après des années à vivre selon les lois du Protocole, tous avaient oublié la présence d'un écran derrière le trône. Des toiles d'araignées et un film de poussière ternissaient l'image.

— Je vous prie d'excuser la confusion qui a régné aujourd'hui, poursuivit le directeur avec sérieux. Et je prie les ambassadeurs d'outre-mer, les courtisans, les ducs, les Sapienti, les dames et les veuves d'ignorer cette infraction au Protocole. Mais un jour nouveau est arrivé. Un tort a été réparé.

La reine paraissait trop étonnée pour intervenir ; Claudia était dans le même état. Elle attrapa le bras de Finn et l'attira contre elle. Ils se tinrent tous les deux côte à côte, face aux visages déconcertés des gens de la cour.

— Vous avez devant vous le prince que nous pensions perdu. L'héritier. Gilles.

Des milliers d'yeux observèrent Finn. Il les regarda, croyant voir s'allumer en chacun d'eux une étincelle. Il sentit leur curiosité et leurs doutes. On aurait dit qu'ils plongeaient au fond de son âme. Était-ce ainsi, la vie de roi ?

— Dans sa grande sagesse, la reine l'avait envoyé dans un

endroit secret afin de le mettre à l'abri d'un complot visant sa vie, continua le directeur, sûr de lui. Mais, après toutes ces années, le danger a enfin été écarté. Les conspirateurs ont échoué et ont été arrêtés. Le calme est revenu.

Il jeta un œil à la reine. Tout son être irradiait de colère. Mais quand elle prit la parole, sa voix n'en laissa rien paraître.

— Mes amis, je suis tellement heureuse ! Le directeur et moi-même avons travaillé d'arrache-pied pour déjouer cette menace. Je veux que vous prépariez dès à présent un banquet pour célébrer le retour du prince. Le mariage n'aura pas lieu mais la journée n'en reste pas moins historique, tout comme nous l'avions prévu.

Les membres de la cour restèrent silencieux. Au fond, on entendit de faibles applaudissements.

La reine tourna la tête et le directeur appuya sur un bouton. L'écran disparut.

Elle prit une grande inspiration.

— Je ne vous le pardonnerai jamais. Jamais, déclara-t-elle d'une voix glaciale.

— Je sais.

John Arlex appuya sur un autre bouton. Il s'assit, croisa les jambes. Son manteau noir de brocart scintillait. Il tendit la main et saisit les deux clés que Claudia avait posées sur le bureau.

— De si jolis cristaux, murmura-t-il. Comment peuvent-ils posséder un tel pouvoir ? J'imagine, Claudia, ma chère, que si on ne peut pas être le maître d'un monde, on doit en trouver un autre à conquérir.

Il s'adressa à Jared.

— Je vous la confie, maître. Souvenez-vous de ce dont on a parlé.

Jared écarquilla les yeux.

— Claudia ! hurla-t-il.

Mais Claudia avait déjà compris ce qui se passait. Son père était assis sur la chaise du Portail. Elle savait qu'elle aurait dû se précipiter sur lui et lui arracher les clés des mains, mais elle ne pouvait pas bouger, comme figée par la force de sa volonté.

Son père sourit.

— Excusez-moi, majesté. Je ne pense pas que ma présence à

cette fête soit indispensable.

Ses doigts se posèrent sur le panneau de commande.

Une explosion fit trembler la pièce. Ils frémirent. Quand ils rouvrirent les yeux, la chaise était vide. Elle tournait légèrement sur elle-même dans la pièce blanche. Une étincelle jaillit du tableau de bord, puis encore une autre. Une fumée âcre s'éleva. La reine serra les poings.

— Comment osez-vous me faire ça, à moi ! hurla-t-elle.

Claudia s'approcha de la chaise, qui se désintégra. Jared la tira en arrière.

— Il le peut et il l'a fait, murmura-t-elle.

Jared l'observa. Elle avait les joues rouges, les yeux hagards, mais elle se tenait bien droite. La reine fulminait. Elle appuyait au hasard sur le clavier et ne faisait que provoquer d'autres détonations. Puis elle sortit de la pièce en trombe. Tandis qu'il la suivait, Caspar se tourna vers Claudia.

— Il reviendra, Claudia. J'en suis certain…

— Cela m'est complètement égal.

Elle regarda Finn. Il semblait sous le choc.

— Attia, murmura-t-il. Et Attia ? J'avais promis d'aller la chercher !

— C'est impossible…

Il secoua la tête.

— Tu ne comprends pas. Il le faut ! Je ne peux pas les laisser là-dedans. Surtout Keiro. Keiro ne me le pardonnera jamais, continua-t-il, épouvanté. Je lui ai promis.

— Nous trouverons un moyen. Jared trouvera un moyen. Même si cela demande des années. Je te le promets.

Elle lui prit la main et souleva sa manche pour faire apparaître le tatouage de l'aigle.

— Il faut que tu te concentres sur autre chose, maintenant. Tu es ici. Tu es à l'Extérieur et tu es libre. Loin d'eux et de tout le reste. Et il faut que notre plan fonctionne parce que Sia risque d'intriguer dans notre dos.

Il la regarda avec stupéfaction. Il comprit qu'elle ne réalisait pas ce qu'il venait de perdre.

— Keiro est mon frère.

— Je ferai tout ce que je peux, assura Jared d'une voix douce.

Il doit y avoir un autre moyen. Le directeur allait et venait en se faisant passer pour Blaize. Et Sapphique a bien trouvé la sortie.

Finn lui adressa un regard étrange.

— Oui. Il est sorti.

Claudia lui prit le bras.

— Nous devons aller nous montrer. Il faut que tu relèves la tête et que tu te comportes comme un prince. Ça n'a rien à voir avec ce que tu peux penser. Ici, on joue tous un rôle. Un jeu, comme dirait mon père. Es-tu prêt ?

Il se sentit submergé par une vieille peur, incapable de se débarrasser de l'impression qu'il venait de tomber dans un piège. Mais il hocha la tête.

Elle passa son bras sous le sien et ils sortirent du bureau. Claudia le mena dans le cellier et le long des escaliers. Il traversa des pièces remplies de gens qui l'observaient. Elle ouvrit une porte et il poussa un cri de joie. Le monde était un jardin et dans le ciel inondé de lumières brillaient les étoiles, des millions d'étoiles, au-dessus des drapeaux du palais, des arbres et des parterres de fleurs.

— Je le savais, murmura-t-il. Je l'ai toujours su.

Resté seul, Jared observa les ruines du Portail. L'opération de sabotage du directeur avait causé des dégâts. Les paroles que le Sapient avait adressées au jeune homme étaient sincères mais dans son cœur il ressentait à présent une terrible angoisse. Reconstruire au milieu de ce chaos prendrait du temps et il n'en avait plus tellement.

— Vous avez toujours trois coups d'avance, directeur, murmura-t-il.

Il quitta le bureau. Il avait mal à la poitrine. Des serviteurs passèrent devant lui. Des conversations résonnaient dans toutes les pièces et tous les couloirs. Il se hâta de sortir dans les jardins pour profiter de la douceur de la soirée et du parfum des fleurs.

Claudia et Finn se tenaient sur le perron. Le jeune homme paraissait aveuglé par la splendeur de la nuit, comme si toute cette pureté était pour lui une souffrance.

Parvenu à leur côté, Jared glissa sa main dans sa poche et sortit la montre. Claudia eut un regard étonné.

— Mais c'est…

— Oui, c'est la montre de ton père.

— Il vous l'a donnée ?

— On peut dire ça.

Il la tint dans ses doigts délicats. Pour la première fois, elle remarqua le minuscule cube en argent qui pendait au bout de la chaîne, comme une amulette qui tournoyait et scintillait à la lumière des étoiles.

— Où sont-ils ? demanda Finn, tourmenté. Keiro, Attia, la Prison ?

Jared contempla le cube un long moment avant de lui répondre :

— Ils sont plus près que tu ne le crois, Finn.

Fin du tome 1